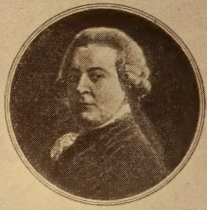
John Adams
Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

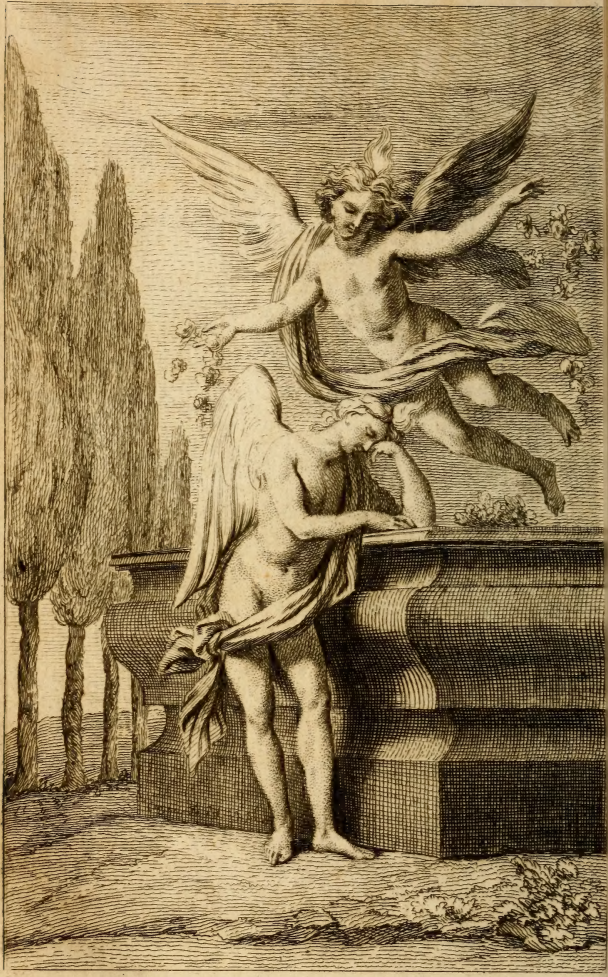
SHELF No
ADAMS
192.3 v.6

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

TOME SIXIÉME;

Contenant les Eloges des Académiciens morts depuis 1718 jusqu'en 1739.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME SIXIÉME.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez MICHEL BRUNET, Pere, au Mercure Galant.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS 192.3

ELOGES
DES
ACADEMICIENS
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES
Morts depuis l'an 1699.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE nâquit à Paris le 18 Mars 1640. Son Pere étoit Peintre ordinaire du Roi, & Professeur en son Academie de Peinture & de Sculpture.

Il étoit parvenu à ces Titres, & ce qui eſt encore plus, à une grande reputation, ſans avoir jamais eu d'autre Maître que ſon genie naturel.

Le Fils qui paroiſſoit auſſi en avoir beaucoup, fut deſtiné à la même Profeſſion. Il apprit parfaitement le Deſſein, enſuite la Perſpective, ſi neceſſaire aux Peintres, & cependant aſſés negligée; & quoique les Cadrans n'appartiennent guere à la Peinture, il étudia auſſi la Gnomonique, peut-être parce que c'eſt une eſpece de Perſpective. Le plus leger prétexte lui ſuffiſoit pour étendre ſes connoiſſances. Cet aſſemblage de Cercles qui forment la Sphere, & leurs Projections ſur differens Plans, s'imprimoient dans ſon eſprit avec une facilité ſurprenante, & il ſembloit que ſelon le Siſtême de Platon, ce ne fût qu'une reminiſcence de ce que ſon Ame avoit ſçû autrefois. Il étoit aiſé de prédire que ce jeune Peintre ſe changeroit en un grand Geometre.

Il perdit ſon Pere à l'âge de 17 ans. Il tomba dans des infirmités continuelles, ſur-tout dans des palpitations de cœur très-violentes. Il crut que le

voyage d'Italie, qui lui étoit presque necessaire pour son Art, pourroit aussi être utile à sa santé, & il l'entreprit en 1660.

Dans ce Païs où la sçavante Antiquité a laissé plus de restes qu'en aucun autre, & où ces précieux restes ont fait renaître plus d'excellens ouvrages modernes, il ne s'attacha d'abord qu'à se remplir les yeux de ces differens objets, qui jettoient dans son imagination des semences du Beau. Mais à Venise, où la vie est fort oisive, à moins qu'on n'y soit plongé dans des plaisirs qui n'étoient pas pour lui, & en ce cas-là même encore assés oisive, il s'appliqua fortement à la Geometrie, & principalement aux Sections Coniques d'Apollonius. La Geometrie commençoit à prévaloir chés lui, quoique revêtuë de cette forme épineuse & effrayante qu'elle a souverainement dans les Livres des Anciens. S'il n'y avoit presentement d'autres Maîtres qu'Apollonius & Archimede, la délicatesse de la plûpart des Modernes ne s'en accommoderoit guere.

La vie retirée qu'on mene en Italie étoit fort du goût de M. de la Hire.

Son caractere ſage & ſerieux l'attachoit à un Païs où les dehors tout au moins ſont ſerieux & ſages, & où l'air de folie n'eſt point un merite qu'on affecte. Il aimoit les manieres circonſpectes & meſurées des Italiens, qui à la verité leur retranchent les agrémens de la familiarité Françoiſe, mais auſſi leur en épargnent les périls. Il ſemble que le plus ſûr pour les hommes ſeroit de s'approcher peu les uns les autres, & de ſe craindre mutuellement. Enfin il auroit volontiers prolongé ſon ſéjour en Italie, mais ſa Mere, dont il étoit fort aimé, le rappelloit avec trop d'inſtance. Il revint au bout de quatre ans, bien réſolu d'y retourner, ce qui cependant n'a pas eu d'execution. Du moins quand il parloit de l'Italie, c'étoit toujours avec un plaiſir dont les Italiens euſſent pû tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangeres eſt aſſés rare dans la bouche des François.

Etant de retour ici, il continua ſes Etudes Geometriques, toujours plus profondes & plus ſuivies. M. Deſargues qui étoit du petit nombre des Mathematiciens de Paris, & M. Boſſe

fameux Graveur, avoient fait une premiere partie d'un Traité de la Coupe des Pierres, matiere alors toute neuve; mais quand ils voulurent travailler à la seconde partie, ils sentirent que leur Geometre s'embaraſſoit, & ils s'adreſſerent à M. de la Hire, qui dans leur beſoin les ſecourut de ſept propoſitions tirées de la Theorie des Coniques. M. Boſſe les fit imprimer en 1672 dans une Brochure in-folio. Ce fut par-là que M. de la Hire avoua au Public qu'il étoit Geometre.

Il ſoutint dignement ce nom par quelques Ouvrages qu'il donna enſuite en 1673 & 1676. Ils rouloient encore ſur les Coniques, excepté un petit Traité de la Cycloïde, Courbe qui étoit à la mode, & qui le meritoit encore plus qu'on ne croyoit en ce tems-là.

Enfin la réputation de M. de la Hire fut en peu de tems au point de le faire ſouhaiter dans l'Academie des Sciences, & il y entra en 1678.

L'année ſuivante il publia en un Volume in-12. trois Traités qui ont pour titres; le premier, *Nouveaux Elemens des Sections Coniques*; le ſecond, *Les Lieux*

Geometriques; le troiſiéme, *La Conſtruction ou Effection des Equations*. Les deux derniers pricipalement étoient faits pour développer les miſteres de la Geometrie de Deſcartes. Ce grand Auteur avoit laiſſé beaucoup à deviner, beaucoup à éclaircir, & ſelon le caractere des Livres originaux, ſon Livre étoit propre à en produire pluſieurs autres, encore aſſés originaux. Tel fut celui de M. de la Hire. Les principes en étoient ſi bien poſés, malgré la difficulté naturelle de ces matieres-là aſſés connuë des Geometres, que quand plus de 30 ans après il en fut queſtion dans l'Academie à l'occaſion de quelques Ecrits de M. Rolle, M. de la Hire n'eût beſoin que de conſulter ſon ancien Ouvrage & d'en reprendre le fil. Il n'y auroit rien là de remarquable, s'il ne s'agiſſoit que de la verité des principes, mais il s'agit de leur univerſalité & de la maniere de leur application, ce qui eſt ſuſceptible d'une infinité de degrés, de differences & de bizarreries apparentes dans la Pratique.

M. Colbert avoit conçû le deſſein d'une Carte generale du Royaume plus exacte que toutes les précedentes. D'ha-

biles Ingenieurs avoient déja travaillé à celles des Côtes, plus importantes que le reſte à cauſe des Ports de Mer; ces ouvrages n'avoient été faits que par parties détachées qu'il auroit fallu lier enſemble, mais cela ne ſe pouvoit guere executer que par des Obſervations Celeſtes, qui demandoient une certaine habitude ſçavante. Ce fut pour ce travail que Meſſieurs Picard & de la Hire nommés par le Roi allerent en Bretagne en 1679, & l'année ſuivante en Guyenne. Ils firent une correction très-importante à la Côte de Gaſcogne, en la rendant droite de courbe qu'elle étoit auparavant, & en la faiſant rentrer dans les terres; de ſorte que le Roi eût ſujet de dire en plaiſantant, que leur voyage ne lui avoit cauſé que de la perte. C'étoit une perte qui enrichiſſoit la Geographie, & aſſûroit la Navigation.

En 1681 M. de la Hire eut ordre de ſe ſéparer de M. Picard, & d'aller déterminer la poſition de Calais & de Dunkerque. Il meſura auſſi la largeur du Pas de Calais depuis la pointe du Baſtion du Risban qui eſt du côté de la Mer en allant vers Boulogne, juſqu'au

Château de Douvre en Angleterre, & la trouva de 21360 toises. Il avoit mesuré actuellement sur le bord de la Mer une Base de 2500 toises, qui fut le fondement de ses Triangles. Ces sortes d'operations ne demandent pas une fine Theorie, mais une grande adresse, & une grande sureté à operer, quantité d'attentions délicates, & de précautions ingenieuses, & enfin leur grande utilité récompense le peu de brillant Geometrique. Le Public n'est jamais plus obligé aux grands Geometres que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur; ils lui sacrifient le plaisir & la gloire des hautes speculations.

Pour finir la Carte generale, M. de la Hire alla à la Côte de Provence en 1682. Dans tous ces voyages il ne se bornoit pas aux observations qui étoient son principal objet, il en faisoit encore sur la variation de l'Aiguille aimantée, sur les réfractions, sur les hauteurs des Montagnes par le Barometre. Il ne suivoit pas seulement les ordres du Roi, mais aussi son goût, & son envie de sçavoir.

Dans la même année 1682 il donna un Traité de Gnomonique, qu'il

réimprima en 1698 fort augmenté & fort embelli. Cette Science n'étoit presque qu'une pratique, abandonnée le plus souvent à des Ouvriers peu intelligens & grossiers, dont on ne reconnoît point les fautes, car chacun se contente de son Cadran, & ne le compare a rien. M. de la Hire éclaira la Gnomonique par des principes & des démonstrations, & la réduisit aux Operations les plus sûres & les plus aisées; & pour ne pas trop changer son ancien état, il eut soin de faire imprimer les Démonstrations dans un caractere different de celui des Operations, & par-là donna aux simples Ouvriers la commodité de sauter ce qui ne les accommodoit pas; tant il faut que la Science ait de ménagemens pour l'Ignorance qui est son Aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.

Nous avons déja parlé bien des fois de la fameuse Meridienne commencée par M. Picard en 1669. M. de la Hire la continua du côté du Nord de Paris en 1683, tandis que M. Cassini la poussoit du côté du Sud, mais ni l'un ni l'autre ne finirent alors leur Ouvrage. M. Colbert étant mort en 1683, cette

grande entrepriſe fut interrompuë, & M. de Louvois appliqua les Geometres de l'Academie à de grands Nivellemens neceſſaires pour les Aquedues & les conduites d'eaux que vouloit faire le Roi. M. de la Hire en 1684 fit le Nivellement de la petite Riviere d'Eure qui paſſe à Chartres, & il trouva qu'en la prenant à 10 lieuës environ au de-là de Chartres, elle étoit de 81 pied plus haute que le Réſervoir de la Grotte de Verſailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçûë & du Miniſtre & du Roi; on voyoit déja les Eaux d'Eure arriver à Verſailles de 25 lieuës; mais M. de la Hire repreſenta qu'avant que l'on entreprît des travaux auſſi conſiderables, il étoit bon qu'il recommençât le Nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque operation, ou dans quelque calcul; ſincerité hardie, puiſqu'elle étoit capable de jetter dans l'eſprit du Miniſtre des défiances de ſon ſçavoir. M. de Louvois impatient de ſervir le Roi ſelon ſes goûts, ſoutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé, mais celui-ci s'obſtinant dans ſa dangereuſe modeſtie, obtint enfin la grace de n'ê-

tre pas crû infaillible. Il ſe trouva qu'il ne la meritoit pas, il recommença en 1685 le Nivellement, qui ne differa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit pluſieurs autres Nivellemens par les ordres du même Miniſtre, car alors il étoit fort queſtion de conduire des Eaux, & l'on a l'obligation à celles de Verſailles d'avoir porté à un haut point la Science du Nivellement & l'Hidraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépenſe des Mathematiciens qu'il employoit ; & M. de la Hire exact juſqu'au ſcrupule & juſqu'à la ſuperſtition, preſentoit à M. de Louvois des Memoires dreſſés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas negligées. Le Miniſtre avec un mépris obligeant les déchiroit ſans les regarder, & il faiſoit expedier des Ordonnances de ſommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit aſſés accordé ſa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour ſuivre ces ouvertures favorables, & pour en profiter, ſi l'eſprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu conte

d'un travail qui lui avoit été ordonné, il ne ſongeoit qu'à regagner ſon Cabinet, qui le rappelloit avec force; en vain le Miniſtre vouloit le retenir, il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mene à la fortune, mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt cher pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

En 1685 parut ſon grand Ouvrage intitulé *Sectiones Conicæ in novem libros diſtributæ.* C'eſt un *in-folio* qui contient toute la Theorie des Sections Coniques, ſur laquelle il avoit déja beaucoup préludé. On la voyoit pour la premiere fois toute entiere & en corps, déduite de principes très-ſimples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe ſçavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original ſur une matiere qui renferme elle ſeule preſque tout ce que la Geometrie a de plus ſenſiblement utile, & qui en même tems ſert aſſés ſouvent de baſe aux ſpeculations les plus élevées.

Deux ans après M. de la Hire ſe montra comme Aſtronome, en don-

nant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Methodes plus faciles pour le calcul des Eclipſes. Il y joignit en 1689 un Problême important d'Aſtronomie, & la deſcription d'une Machine de ſon invention qui montre toutes les Eclipſes paſſées & à venir, & les Mois & les Années Lunaires avec les Epactes. Cette Machine eſt fort ſimple, on la peut mettre avec une Pendule dans la même Boëte, elle ſera muë par le mouvement de la Pendule, & quand elle eſt diſpoſée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an, ce qui ne conſiſte encore qu'en une operation d'un inſtant & preſque imperceptible. On a executé pluſieurs de ces Machines dans des Pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine avec d'autres curioſités d'Europe, qu'elle effaça toutes à ſes yeux. Il dut ſentir que tous ſes Mandarins d'Aſtronomie, & tous ſes Lettrés, quoique ſi reverés en ce pays-là, & ſi comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687, il les corrigea enſuite par un nombre

beaucoup plus grand d'Obſervations, & en même-tems il compoſa ſur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planetes. Il publia le tout en 1702 ſous le titre de *Tabulæ Aſtronomicæ Ludovici Magni juſſu & munificentiâ exaratæ.* Nous en avons rendu conte en ce tems-là. Nous repeterons ſeulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Aſtres ſont tirés immediatement d'une longue ſuite d'obſervations aſſiduës, & non d'aucune hipotheſe de quelques Courbes décrites par les Corps Celeſtes; ainſi l'on ne peut avoir en Aſtronomie rien de plus pur & de plus exemt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689, outre ſes premieres Tables Aſtronomiques, un petit Traité de Geometrie pratique ſous le titre d'*Ecole des Arpenteurs.* Il fut réimprimé en 1692 & fort augmenté. La promptitude de la réimpreſſion prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guere pû être acheté que par ceux qui devoient s'en ſervir, & l'utilité juſtifie l'Aſtronome de s'être abbaiſſé à l'Arpentage.

En 1694 parurent de lui quatre

Traités qui furent imprimés à la fin du second Volume des Memoires que l'Academie donna en 1692 & 1693.

Le premier de ces Traités est sur les Epicycloïdes, Courbes compriſes dans la même formation generale que la Cycloïde, mais plus composées, & qui lui succederent, quand elle eut été presque épuisée par les Geometres. M. de la Hire entreprit cette matiere, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs Tangentes, leurs Rectifications, leurs Quadratures, leurs Developées. C'est-là tout ce que peut sur les Courbes la plus sublime Geometrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tschirnhaus, que quoiqu'Inventeur des Cauſtiques il s'étoit trompé sur celle du Quart de Cercle qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant néanmoins le fond de sa Methode, que celui-ci avoit toujours senti l'erreur malgré des enveloppes specieuses & imposantes qui la couvroient, & qu'enfin il avoit démontré que cette Cauſtique, qui, à la verité,

étoit de la longueur déterminée par M. de Tschirnhaus, n'étoit pourtant pas la Courbe qu'il avoit crû, mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonstration, & qu'il remporta cet avantage sur un aussi grand Adversaire, vaincu dans le cœur de ses Etats.

Un fruit plus considerable, même selon son goût, de sa Theorie des Epicycloïdes, ce fut l'application utile qu'il en fit à la Mechanique, bonheur assés rare en fait de Courbes curieuses. Il fit reflexion que dans les Machines où il y a des Rouës dentées, c'est-à ces dents que se fait tout l'effort, & que par consequent le frottement, qui détruit toujours une grande partie de l'effet des Machines, est à ces endroits plus grand & plus nuisible que par tout ailleurs. On auroit pû diminuer les frottemens, & ce qui est encore un avantage, rendre les efforts toujours égaux, en donnant aux dents des Rouës une certaine figure qu'il auroit falu déterminer par Geometrie. Mais c'est de quoi l'on ne s'avisoit point, au contraire on abandonnoit absolument à la fantaisie des Ouvriers la figure de ces dents

dents comme une choſe de nulle conſequence, auſſi les Machines trompoient-elles toujours l'eſperance & le calcul des Machiniſtes. M. de la Hire trouva que ces dents pour avoir toute la perfection poſſible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit executer ſon idée avec ſuccès au Château de Beaulieu à huit lieuës de Paris dans une Machine à élever de l'eau.

Il faut avoüer que cette idée n'a été executée que cette fois-là, une certaine fatalité veut qu'entre les Inventions il y en ait peu d'utiles, & entre les utiles peu de ſuivies. L'application de la Cycloïde à la Pendule a été fort pratiquée, du moins en apparence, mais on commence à en reconnoître l'inutilité; l'application d'une Epicycloïde aux dents des Roues ſeroit certainement utile, mais elle eſt negligée.

Le ſecond Traité des quatre dont nous parlons eſt une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid*; le troiſiéme eſt ſur les *Differences des Sons de la Corde & de la Trompette Marine*; le quatriéme ſur les *differens accidens de la Vûë*.

Le dernier eſt le plus curieux & le

plus intereſſant. C'eſt une Optique entiere, non pas une Optique Geometrique qui ne conſidere que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés ſelon certaines loix, mais une Optique Phiſique qui ſuppoſe la Geometrique, & qui ne conſidere qu'une Lunette vivante, animée, fort compliquée dans ſa conſtruction, ſujette à mille changemens, c'eſt-à-dire l'Œil. M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la Vûë ſuivant la differente conſtitution de l'Œil, ou les differens accidens qui lui peuvent ſurvenir. Ces ſortes de recherches particulieres, quand elles ſont bien approfondies, embraſſent un ſi grand nombre de Phenomenes la plupart fort compliqués, ſinguliers, contraires en apparence les uns aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus generales, ni peut-être même moins d'étenduë; les principes generaux ſont bien-tôt ſaiſis, quand ils peuvent l'être, le détail eſt infini, & ſouvent il déguiſe tellement les principes, qu'on ne les reconnoît plus.

M. de la Hire en 1695 donna ſon Traité de Méchanique. Il ne ſe conten-

te pas de la Theorie de cette Science qu'il fonde sur des démonstrations exactes, il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'éleve même jusqu'aux principes de cet Art divin, qui a construit l'Univers.

Ceux qui ne voyent les Mathematiques que de loin, c'est-à-dire, qui n'en ont pas de connoissance, peuvent s'imaginer qu'un Geometre, un Méchanicien, un Astronome, ne sont que le même Mathematicien; c'est ainsi à peu près qu'un Italien, un François & un Allemand passeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on est plus instruit, & qu'on y regarde de plus près, on sçait qu'il faut ordinairement un Homme entier pour embrasser une seule partie des Mathématiques dans toute son étenduë, & qu'il n'y a que des Hommes rares & d'une extrême vigueur de genie qui puissent les embrasser toutes à un certain point. Le genie même, quel qu'il fût, n'y suffiroit pas sans un travail assidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux, & par-là devint un Mathematicien universel. Il ne se bornoit pas en-

core là, toute la Phiſique étoit de ſon reſſort, j'entens juſqu'à la Phiſique experimentale, qui eſt devenuë ſi vaſte. De plus il avoit une grande connoiſſance du détail des Arts, pays très-étendu, & très-peu frequenté. Un Roi d'Armenie demanda à Neron un Acteur excellent & propre à toutes ſortes de perſonnages, pour avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe entiere. On eût pû de même avoir en M. de la Hire ſeul une Academie entiere des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis long-tems Profeſſeur de l'Academie d'Architecture, dont l'objet eſt preſque entierement different de tous ceux qu'on ſe propoſe ici, & il rempliſſoit cette place comme ſi elle eût fait ſon unique occupation. On eût eu de ſurcroit en M. de la Hire un bon Deſſinateur & un habile Peintre de Payſage, car il réuſſiſſoit mieux en ce genre de Peinture, peut-être parce qu'il a plus de rapport à la Perſpective, & à la diſpoſition ſimple & naturelle des objets, telle que la voit un Phiſicien qui obſerve. Il eſt vrai qu'il faut d'ailleurs un goût que le Phiſicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702 graver deux Planiſpheres de 16 pouces de diametre ſur les deſſeins qu'il en avoit faits. Les poſitions principales ont été déterminées par ſes propres obſervations. La projection de ces Planiſpheres eſt par les Poles de l'Ecliptique, & il l'avoit choiſie comme la plus commode, parce que les Etoiles fixes tournant autour de ces Poles, ſuivent toujours un même Cercle.

En 1704 le Roi le chargea de placer dans les deux derniers Pavillons de Marli les deux grands Globes qui y ſont preſentement. Comme l'ouvrage dura quelque tems, le Roi avoit ſouvent la curioſité de l'aller voir. Il en demandoit conte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des diſcours de ſcience, dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'eſt un avantage rare à un Sçavant d'être goûté par un Prince, & pour tout dire auſſi, c'eſt un avantage rare à un Prince de goûter un Sçavant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'eſt pas entierement exact à cauſe de la multitude,

on trouve une grande quantité de morceaux importans qu'il a répandu soit dans les Journaux, soit dans les Histoires de l'Academie, mais sur tout dans ces Histoires, où il n'y a point d'année qu'il n'ait enrichie de plusieurs presens, également considerables, & par leur beauté, & par leur varieté. Nous en avons trop parlé quand il en a été question, pour en parler encore.

Il a fait infiniment plus que donner au Public tant d'excellens Ouvrages de sa composition, il lui a aussi donné les ouvrages d'autrui, & il n'y a pas plaint son tems & ses peines. M. Picard qui avoit beaucoup travaillé sur le Nivellement, étant tombé malade, remit à M. de la Hire tout ce qu'il avoit fait sur cette matiere, & le pria de le faire imprimer avec les changemens & les additions qu'il jugeroit à propos. M. de la Hire executa son intention par un Livre qui parut en 1684. intitulé *Traité du Nivellement de M. Picard mis en lumiere par M. de la Hire avec des additions.* Pareillement il mit au jour en 1686. le *Traité du Mouvement des Eaux & des autres Corps*

Fluides, Ouvrage posthume de M. Mariotte, dont une partie étoit au net quand il mourut, & l'autre y fut misе sur les papiers qu'on trouva de l'Auteur, & selon ses vûës. On pourroit croire que la generosité de travailler à ces sortes d'ouvrages n'a pas été si grande, parce qu'il avoit vécu en liaison d'amitié avec les Auteurs, mais on ne diminuera la gloire de sa generosité qu'en lui accordant une autre sorte de gloire qui la vaut bien.

Tout ce que nous avons dit de ses differens travaux a dû donner l'idée non-seulement d'un extrême assiduité dans son Cabinet, mais encore d'une santé très-ferme & très-vigoureuse. Telle aussi étoit la sienne, depuis qu'il avoit été gueri des infirmités de sa jeunesse, & de ses grandes palpitations de Cœur par une Fievre quarte, remede inesperé, qui lui avoit donné beaucoup de confiance à la Nature, & diminué d'autant son estime pour la Medecine. Toutes ses journées étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ses nuits tres souvent interrompuës par les Observations Astronomiques. Nul divertissemeet que celui de

changer de travail, encore eſt-ce un fait que je hazarde ſans en être bien aſſuré. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'Obſervatoire, à l'Academie des Sciences, à celle d'Architecture, au College Royal dont il étoit auſſi Profeſſeur. Peu de gens peuvent comprendre la felicité d'un Solitaire qui l'eſt par un choix tous les jours renouvellé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languiſſante vieilleſſe. Quoique fort chargé d'années il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins aſſés pour ne pouvoir plus venir à l'Academie; quant à ſon Eſprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux il mourut ſans agonie & en un moment le 21 Avril 1718 âgé de plus de 78 ans.

Il a été marié deux fois & a eu huit enfans. Chacun de ſes deux mariages nous a fourni un Academicien.

Dans tous ces ouvrages de Mathematique, il ne s'eſt preſque jamais ſervi que de la Syntheſe, ou de la maniere de démontrer des Anciens par des Lignes & des Proportions de Lignes, ſouvent difficiles à ſuivre à cauſe

cauſe de leur multitude, & de leur complication. Ce n'eſt pas qu'il ne ſçût l'Analiſe moderne, plus expeditive, & moins embaraſſée, mais il avoit pris de jeuneſſe l'autre pli. De plus comme les verités Geometriques découvertes par les Anciens ſont inconteſtables, on peut croire auſſi que la methode qui les y a conduits ne peut être abandonnée ſans quelque peril, & enfin les methodes nouvelles ſont quelquefois ſi faciles, qu'on ſe fait une eſpece de gloire de s'en paſſer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le Calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais deſaprouvé le moins du monde. Au contraire certains ſujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement & preſque à la dérobée, & c'étoit alors une ſorte de triomphe pour les partiſans zelés de ce Calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matieres de pure Phiſique le ſecret de la Nature ſoit aiſé à attraper. Son Explication, par exemple, des effets du Froid, il ne la donnoit que pour un Siſtême où un principe vrai-ſemblable étant poſé, tout le reſte s'en déduiſoit aſſés bien.

Si on lui conteſtoit ce principe, on étoit tout étonné qu'il n'en prenoit pas la défenſe. Il ſe contentoit d'avoir bien raiſonné, ſans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politeſſe exterieure, la circonſpection, la prudente timidité de ce Païs qu'il aimoit tant, de l'Italie, & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu reſervé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & deſintereſſé, non ſeulement en vrai Philoſophe, mais en Chrétien. Sa raiſon accoutumée à examiner tant d'objets differens, & à les diſcuter avec curioſité, s'arrêtoit tout court à la vûë de ceux de la Religion, & une pieté ſolide, exemte d'inégalité & de ſingularité, a regné ſur tout le cours de ſa vie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ELIE LERIGET DE LA FAYE nâquit à Vienne le 15 Avril 1671, de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer, Receveur General des Finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le Pere étoit homme de belles Lettres, malgré un genre de vie & des occupations qui en paroiſſent aſſés éloignées. Deux Fils qu'il a eus heriterent de lui cette inclination, mais la nature fit leurs partages, de ſorte que l'Aîné eut plus de goût pour les Sciences ſericuſes, & le Cadet pour les agréables.

Le P. Loup Jeſuite, habile Mathematicien, trouvant beaucoup d'ouverture d'eſprit à cet Aîné dont nous parlons, lui apprit les Elemens de Geometrie. Le Diſciple ſe portoit à ces connoiſſances avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la

Guerre, qu'il vouloit embraſſer. Son impatience d'y entrer fut ſi vive, qu'à l'âge de 19 ans il s'enrôla comme ſimple Cavalier, action où un jeune Homme ſacrifioit une petite délicateſſe d'honneur à l'empreſſement d'acquerir un honneur plus ſolide. A peine étoit-il Soldat, qu'il ſe trouva à la Bataille de Fleurus.

Peu de tems après il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mouſquetaires du Roi, de-là il fut Enſeigne dans le Regiment des Gardes, & il étoit Lieutenant & ſervoit dans l'Armée du Maréchal de Bouflers, lorſque ſe donna le Combat d'Ekrem près d'Anvers en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laiſſa au Camp pour aller joindre comme Volontaire un détachement de Grenadiers. Quiconque cherche ces occaſions, où ſon devoir ne l'appelle point, ſçait aſſés qu'il ne ſuffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la Bataille de Ramilli, & à celle d'Oudenarde. Dans cette derniere il commandoit un Bataillon, & ſe diſtingua beaucoup.

Il s'eſt trouvé auſſi au Siége de Doüay & du Queſnoy dans une même campagne.

La plûpart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage, il en eſt peu qui y penſent ; leurs bras agiſſent auſſi vigoureuſement que l'on veut, leur tête ſe repoſe, & ne prend preſque part à rien. M. de la Faye ſe battoit comme eux, mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux de vûës & de reflexions. Il ne laiſſoit pas ſa Geometrie oiſive, il levoit des Plans, il imaginoit des Machines pour le paſſage des Rivieres, ou pour le tranſport des piéces d'Artillerie ; enfin il faiſoit des découvertes dans la Science de la Guerre, qui comme toutes les autres peut encore être perfectionnée, & ne le ſera guere plus promtement, quoiqu'elle ſoit la plus cultivée de toutes. Par-là il ſe fit un accès fort agréable auprès de Feu Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit que l'on penſât, & qui goûtoit ſes idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit preſenté un Projet pour enregimenter un nombre d'Ouvriers capables d'executer tous les Ouvrages neceſſaires à la guerre, & le

Prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'Auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce Corps. Mais la Paix se fit en ce tems-là, le Projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçû n'y eût pas de regret. Seulement seroit-il à souhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toujours, comme il le sera apparemment avec une infinité d'autres choses utiles, qu'il semble que quelque Genie malin nous tire d'entre les mains.

La Paix rendit entierement M. de la Faye aux Mathematiques, dont il commença à faire une étude plus suivie. Il s'appliqua particulierement à la Méchanique & à la Phisique Experimentale, & il n'y plaignit pas les dépenses qu'il pouvoit dérober aux besoins indispensables de sa condition, témoin entre autres curiosités de son Cabinet, une Pierre d'Aiman de 2000 livres, que beaucoup d'autres gens de guerre n'auroient pas gardée long-tems. Aussi avoit-il assés étudié cette matiere de l'Aiman, & il préparoit sur cela des experiences & des reflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou expliqué en

partie, mais plutôt augmenté cette Merveille.

Un dernier Reglement donné à l'Academie au commencement de 1716, lui produisit aussi-tôt de nouveaux Sujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son assiduité prouva qu'il ne se contentoit pas du simple titre d'Academicien. La premiere année il ne fut qu'assidu, peut-être s'étudioit-il dans le silence à prendre le ton de la Compagnie; la seconde, il commença à parler, & à donner des morceaux de sa composition, mais il les donnoit avec une modestie & une espece de timidité, qui seyoit tout-à-fait bien à un Homme de guerre, transplanté dans une Assemblée de Sçavans.

La premiere chose qu'il ait fait voir ici, a été une Machine à élever les Eaux, qu'il avoit fondée sur une idée Geometrique assés fine & fort neuve. Quand le Czar honora l'Academie de sa presence, elle se para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à frapper les yeux de ce Prince, & la Machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué aussi la formation des Pierres de Florence, qui sont des Ta-

bleaux naturels de Plantes, de Buiſſons, quelquefois de Clochers & de Châteaux. Quel Peintre les a deſſinés ! M. de la Faye traite cette queſtion, qui dépend d'une Phiſique aſſés deliée, & d'une obſervation curieuſe de faits ſouvent negligés, même par les Philoſophes.

Ces deux Memoires ſont imprimés dans le Volume de 1717, auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'eſperance pour les années ſuivantes, mais l'Auteur n'a pas aſſés vêcu. Il faut avoüer que ſa vie étoit un peu trop conforme à ſa principale profeſſion, & apparemment elle en a été plus courte. Sa ſanté vint à s'affoiblir conſiderablement & promtement, & il mourut âgé de 47 ans le 20 Avril 1718.

Il n'a laiſſé qu'un Fils de ſon mariage avec Demoiſelle Marie le Gras d'une ancienne famille de Robe déja connuë ſous Henry II. Dame d'une vertu & d'un merite reſpectable.

Il avoit une gayeté naturelle, un ton agréable de plaiſanterie, qui dans les occaſions les plus perilleuſes faiſoit briller ſon courage, & hors de-là cachoit un ſçavoir qu'il ne lui convenoit

pas d'étaler. On pouvoit ſentir qu'il eût été volontiers juſqu'à l'Ironie, mais il diſſimuloit ce penchant ſous des dehors fort polis, & même flateurs. Il ſçavoit bien reparer par ſes manieres le tort qu'il avoit d'être Geometre & Phiſicien. Les faveurs que la Fortune lui devoit dans ſon métier, il les attendoit ſans agitation & ſans inquietude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dûës par la Fortune. Une ambition ſi éclairée n'alteroit pas la tranquillité de ſon ame, & en general rien ne l'alteroit. Ce courage interieur & raiſonné appartenoit plus au Sçavant & au Philoſophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, ſur tout à l'égard des honnêtes gens que les malheurs publics ou particuliers réduiſoient à implorer le ſecours d'autrui; & les liberalités qu'il leur faiſoit, étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerriere n'égale point cette vertu. Il eſt ſans comparaiſon plus commun & par conſequent plus facile d'expoſer ſa vie à des perils évidens & preſque inévitables, que de ſecourir en pure perte, non pas un inconnu, mais ſon ami.

ELOGE
DE MONSIEUR
FAGON.

GUY CRESCENT FAGON nâquit à Paris le 11 Mai 1638. de Henry Fagon, Commiſſaire ordinaire des Guerres, & de Loüiſe de la Broſſe. Elle étoit niéce de Guy de la Broſſe, Medecin ordinaire du Roy Loüis XIII. & petit-fils d'un Medecin ordinaire de Henry IV.

Dès le tems de Henry IV. on s'étoit apperçû que la Botanique, ſi neceſſaire à la Medecine, devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens, où elle eſt fort confuſe, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les Campagnes, reflexion qui, quoique très-ſimple & très-naturelle, fut aſſés tardive. On avoit vû auſſi que le travail d'aller chercher les Plantes dans les Campagnes étoit immenſe, & qu'il ſeroit d'une extrême commodité d'en

rassembler le plus grand nombre qu'il se pourroit dans quelque Jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudians, & le seul Livre infaillible. Ce fut dans cette vûë que Henry IV. fit construire à Montpellier en 1598. le Jardin des Plantes, dont l'utilité se rendit bien-tôt très-sensible, & qui donna un nouveau lustre à la Faculté de Medecine de cette Ville. M. de la Brosse piqué d'une loüable jalousie pour les interêts de la Capitale, obtint du Roy Loüis XIII. par un Edit de 1626 que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin dont il étoit proprement le Fondateur; il passa ensuite dix ans à disposer le lieu tel qu'il est presentement, à en faire les Bâtimens, à y rassembler des Plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chés lui Madame Fagon sa Niéce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire, en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonstration publique des Plantes. Ainsi M. Fagon nâquit & dans le Jardin Royal, & presque en même tems que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ſes yeux, ce furent des Plantes, les premiers mots qu'il beguaya ce furent des noms de Plantes, la langue de la Botanique fut ſa langue maternelle. A cette premiere habitude ſe joignit un goût naturel & vif, ſans quoi le Jardin eût été inutile. Après ſes études faites avec beaucoup d'application & de ſuccès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conſeils de M. de la Broſſe, le détermina à la profeſſion de la Medecine. Etant ſur les bancs, il fit une action d'une audace ſignalée, qui ne pouvoit guere en ce tems-là être entrepriſe que par un jeune homme, ni juſtifiée que par un grand ſuccès, il ſoutint dans une Theſe la circulation du Sang. Les vieux Docteurs trouverent qu'il avoit défendu avec eſprit cet étrange Paradoxe. Il eut le bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Medecin, & que ce qui dépend d'un ſeul homme dépend auſſi de ſes goûts, & a une deſtinée fort changeante, un premier Medecin peu touché de la Botanique, avoit negligé le Jar-

din Royal, & heureuſement l'avoit aſſés negligé pour le laiſſer tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le ſouffrir. Il étoit ſi dénué de Plantes, que ce n'étoit preſque plus un Jardin. M. Vallot devenu premier Medecin, entreprit de relever ce bel établiſſement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ſes ſoins qui furent reçûs avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, ſur les Alpes & ſur les Pyrenées, & n'en revint qu'avec de nombreuſes colonies de Plantes deſtinées à repeupler ce Deſert. Quoique ſa fortune fût fort médiocre, il fit tous ſes voyages à ſes dépens, pouſſé par le ſeul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la ſienne. En même-tems M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit ſa place pour raſſembler le plus qu'il étoit poſſible de Plantes étrangeres, & des Païs les plus éloignés.

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les Plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il eſt intitulé *Hortus Regius*, M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit

Poëme Latin. Ce concours de Plantes qui de toutes les parties du monde ſont venuës à ce rendés-vous commun, ces differens Peuples vegetaux qui vivent ſous un même climat, le vaſte Empire de Flore dont toutes les richeſſes ſont raſſemblées dans cette eſpece de Capitale, les Plantes les plus rares & les plus étrangeres, telles que la Senſitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres, le ſoin du Roi pour la ſanté de ſes Sujets, ſoin qui auroit ſeul ſuffi pour rendre la ſienne infiniment précieuſe, & digne que toutes les Plantes ſalutaires y travaillaſſent, tout cela fournit aſſés au Poëte, & d'ailleurs on eſt volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, car on y avoit joint la Chimie qui fait uſage des Plantes à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de Plantes ce Jardin, il le repeupla auſſi de jeunes Botaniſtes que ſes leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler ſur la Theriaque, l'Apotiquaire qui étoit

chargé d'apporter les Drogues, lui en apporta une autre presque aussi composée, dont je n'ai pû sçavoir le nom, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de la supercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une; mais pour corriger l'Apotiquaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la Drogue qu'on lui presentoit comme il eût fait sur la Theriaque, & fut si applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité qu'on avoit euë.

En même tems il exerçoit la Medecine dans Paris avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain, & cependant il ne recevoit jamais aucun payement malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces payemens déguisés sous la forme de presens, & qui font souvent une agréable violence aux plus desintereſſés. Il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choisir par le feu Roi en 1680 pour être premier Medecin de Madame la Dauphine. Quelques

mois après il le fut auſſi de la Reine, & après ſa mort il fut chargé par le Roi du ſoin de la ſanté des Enfans de France. Enfin le Roi après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma ſon premier Medecin en 1693, dignité qui jouit auprès de la perſonne du Maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pû remplir par lui-même les fonctions de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, mais du moins il ne les faiſoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le repreſenter. C'eſt à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pû l'être.

Dès qu'il fut premier Medecin, il donna à la Cour un ſpectacle rare & ſingulier, un exemple qui non-ſeulement n'y a pas été ſuivi, mais peut-être y a été blâmé; il diminua beaucoup les revenus de ſa Charge. Il ſe retrancha ce que les autres Medecins de la Cour ſes ſubalternes payoient pour leurs Sermens, il abolit des tributs qu'il trouvoit établis ſur les nominations

tions aux Chaires Royales de Profeſſeur en Medecine dans les differentes Univerſités, & ſur les Intendances des Eaux Minerales du Royaume. Il ſe fruſtra lui-même de tout ce que lui avoit préparé avant qu'il fût en place une avarice ingenieuſe & inventive, dont il pouvoit aſſés innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au Merite lui pût être diſputé par l'Argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi en faiſant la Maiſon de feu Monſeigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Medecin de ce Prince pour la vendre à qui il voudroit, ce n'étoit pas une ſomme à mépriſer, mais M. Fagon ne ſe démentit pas, il repreſenta qu'une place auſſi importante ne devoit point être venale, & la fit tomber à feu M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Medecin, & unie à la Surintendance des Bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Medecin n'avoit plus que la Surintendance des Exercices du

Jardin, ſans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des Bâtimens, M. Fagon obtint du Roi que celle du Jardin Royal ſeroit réunie à la Charge de premier Medecin, en laiſſant néanmoins au Surintendant des Bâtimens la diſpoſition des fonds neceſſaires à l'entretien du Jardin. Il eût pû facilement ſe faire accorder auſſi cette diſpoſition, & tout autre ne l'eût pas negligée, mais ces ſortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feroient préciſément qu'en bien uſer.

Il a toûjours eu une tendreſſe particuliere pour ce Jardin, qui avoit été ſon Berceau. Ce fut dans la vûë de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inſpira au Roi le deſſein d'envoyer M. de Tournefort en Grece, en Aſie & en Egypte. Quand les fonds deſtinés au Jardin manquoient dans des tems difficiles, M. Fagon y ſuppléoit, & n'épargnoit rien, ſoit pour conſerver les Plantes étrangeres dans un Climat peu favorable, ſoit pour en acquerir de nouvelles, dont le tranſport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit preſque ſous ſa protection les malheurs du reſte de la France.

Il avoit auſſi beaucoup d'affection pour la Faculté de Medecine de Paris, dont il étoit membre, elle trouvoit en lui dans toutes les occaſions un Agent fort zelé auprès du Roi, il maintenoit en vigueur les privileges qui lui ont été accordés, & que des uſages contraires, ſi on les toleroit, aboliroient aiſément, même ſous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de ſa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas, mais tous les cas particuliers ſeroient d'une diſcuſſion infinie, & les exceptions d'une dangereuſe conſequence. Si la Loi eſt juſte en general, il faut lui paſſer quelques applications malheureuſes.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empiriques. Ces ſortes de Medecins d'autant plus accredités qu'ils ſont moins Medecins, & qui ordinairement ſe font un titre ou d'un ſçavoir incomprehenſible & viſionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop ſouvent puni la crédulité de leurs Malades, & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques ſuccès

de cet extraordinaire, un ſage préjugé eſt toujours pour la Regle.

Ce n'eſt pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle Secrets, au contraire il en a fait acheter pluſieurs au Roi, mais il vouloit qu'il fuſſent veritablement Secrets, c'eſt-à-dire inconnus juſque-là, & d'une utilité conſtante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient poſſeder un treſor, que leur treſor étoit déja public, il leur montroit le Livre où il étoit renfermé; car il avoit une vaſte lecture, & une memoire qui la mettoit toute entiere à profit.

Auſſi pour être parvenu à la premiere dignité de ſa Profeſſion, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la meriter encore de plus en plus après l'avoir obtenuë. Les Fêtes, les Spectacles, les Divertiſſemens de la Cour, quoique ſouvent dignes de curioſité, ne lui cauſoient aucune diſtraction; tout le tems où ſon devoir ne l'attachoit pas auprès la perſonne du Roi, il l'employoit ou à voir des Malades, ou à répondre à des Conſultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Verſailles lui paſſoient par

les mains, & sa Maison ressembloit à ces Temples de l'Antiquité où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux differens. Il est vrai que les suffrages des Courtisans en faveur de ceux qui sont en place sont assés équivoques, qu'on croyoit faire sa cour de s'adresser au premier Medecin, qu'on s'en faisoit même une espece de loi, mais heureusement pour les Courtisans ce premier Medecin étoit aussi un grand Medecin.

Il avoit besoin de l'être pour lui-même, il étoit né d'une très-foible constitution, sujet à de grandes incommodités, sur-tout à un Asthme violent. Sa santé ou plutôt sa vie ne se soutenoit que par une extrême sobrieté, par un regime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté qu'il vivoit.

Après la mort du Roi il se retira au Jardin Royal, dont il avoit conservé la Surintendance. Son Art ceda enfin à une necessité inévitable, il mourut le 11 Mars 1718 âgé de près de 80 ans.

L'Academie des Sciences l'avoit choisi en 1699 pour être un de ses Honoraires

Outre un profond ſçavoir dans ſa Profeſſion, il avoit une érudition très-variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La raiſon même ne doit pas dédaigner de plaire, quand elle le peut. Il étoit attaché à ſes devoirs juſqu'au ſcrupule, & quelquefois au milieu de douleurs aſſés vives, il ne laiſſoit pas d'être auprès du Roi dans les tems où il y devoit être; l'aſſiduité d'un homme auſſi deſintereſſé, & qui au lieu de demander refuſoit, n'étoit pas celle d'un Courtiſan. Quelquefois il ne ſe défioit pas aſſés des inſtructions qu'il recevoit dans les choſes de ſon miniſtere, car il étoit dans un poſte trop élevé pour avoir la verité de la premiere main, & l'amour qu'il ſe ſentoit pour la juſtice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoit beaucoup aux idées qu'il avoit priſes. Il a toujours ſouffert ſes longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un ſage Phiſicien, qui ſçait à quoi la machine du Corps humain eſt ſujette, & qui pardonne à la Nature.

Il avoit épouſé Marie Nozereau, dont il a laiſſé deux Fils, l'aîné Evêque de Lombez, & le ſecond Conſeiller d'Etat.

ELOGE
DE M. L'ABBÉ
DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER nâquit le 11 Avril 1675 de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Miniſtre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatriéme Fils, & fut deſtiné de bonne heure à l'Egliſe. Des Benefices conſiderables ſuivirent promtement cette deſtination. De plus dès l'âge de 9 ans il fut pourvû de la Charge de Maître de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en ſa faveur, celle de Garde de la Bibliotheque du Roi, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Medailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureuſement ſes inclinations & ſes diſpoſitions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée in-

diquoit ; tous ceux qui brilloient le plus dans la Litterature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de si près, on les attiroit chés lui, ou plutôt on les y admettoit ; car il n'étoit guere besoin de violence ni d'adresse pour les mettre en liaison avec le Fils d'un Ministre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis, ils y apportoient les premices de leurs Ouvrages, leurs Projets, leurs reflexions, le fruit de leurs longues lectures, & le jeune homme qu'ils vouloient instruire, & à qui ils ne cherchoient guere moins à plaire, n'étoit nourri que de Sucs & d'Extrais les plus fins & les plus agréables. Il fit des exercices publics sur Virgile, Homere & Theocrite, qui répondirent à une si excellente éducation ; aussi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans son Livre des Enfans celebres par leur sçavoir, cet Enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit sa premiere année de Philosophie en 1691, lorsqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois son Pere. Il prouva bien que ses études jusque-là n'avoient pas été forcées,

cées, il les continua avec la même ardeur, & embrassa même celles qui ne lui étoient pas absolument necessaires; il apprit de M. de la Hire la Geometrie, & de M. du Verney l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que d'autres auroient cru volontiers en sa place, que son Nom, sa Richesse, le Crédit d'une Famille très-puissante, fussent un merite suffisant.

Dans son Cours de Theologie il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubize, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il se mit entre eux une émulation dont ils profiterent tous deux, & par une espece de reconnoissance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contracterent une étroite liaison.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carriere, en recevant le Bonnet de Docteur de Sorbonne, Feu M. l'Archevêque de Rheims son Oncle lui donna de l'emploi dans son Diocese pour le former aux affaires Ecclesiastiques. L'école étoit bonne, mais severe, & à tel point, qu'elle eût pû le corriger des défauts même que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Assemblée du Clergé tenuë en 1700, à laquelle présida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la premiere fois sur un grand Theatre. Son caractere y fut generalement goûté, on retrouvoit en lui la Capacité, le Sçavoir, l'Esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de son Oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir apprises de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année il partit pour l'Italie. Il y fut reçû par les Princes & les Gouverneurs en Fils de M. de Louvois & en Frere de M. de Barbezieux Secretaire d'Etat de la Guerre, & par les Sçavans & les Illustres en homme déja fort instruit, & digne de leur commerce. Il fit par tout, & principalement à Rome, une dépense aussi noble que son nom la demandoit; il y joignoit une extrême politesse, &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manieres mêmes, qu'il sçut prendre en assés peu de tems, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il sçavoit qui man-

quoient à la Bibliotheque du Roi, & il en acheta environ 3000 Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de son voyage il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après son retour d'Italie il reprit sous M. l'Archevêque de Rheims l'administration de ce grand Diocese. Il fut plusieurs années Grand Vicaire, & Official; mais le Prélat étant mort en 1710 M. l'Abbé de Louvois sentit plus que jamais par tant de pertes importantes combien il est à propos d'avoir un merite qui soit à soi.

Quoiqu'il se fût toujours conduit avec sagesse entre les deux partis qui depuis un Siécle font tant de bruit dans l'Eglise, l'Archevêque peu favorable au plus puissant des deux, lui avoit rendu son Neveu fort suspect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la moderation que l'obscurité des matieres, & l'esprit du Christianisme sembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas, & les canaux par où passoient les graces Ecclesiastiques paroissoient mal disposés à son égard. Il n'en espera plus aucune, & ne

reconça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux eſperances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaiſons differentes, l'oiſiveté, une liberté entiere, l'inutilité de la contrainte, euſſent changé fort ſenſiblement ſes premieres allûres.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois ſa Mere, qui par leur étenduë, leur nombre & leur importance demandoient en quelque ſorte un Miniſtre, & le talent des Sciences ſe tourna principalement du côté de la Bibliotheque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-ſeulement de plus de 30000 Imprimés, mais d'un grand nombre de Manuſcrits, dont les plus conſiderables ſont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Meſſieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Ganieres, d'Hozier.

Dès l'année 1699. il étoit entré dans cette Academie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas Etranger après les leçons qu'il avoit reçûës de quelques-

uns des principaux Sujets de la Compagnie, & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la Langue, ou plutôt les differentes Langues du Païs. Il entra enſuite & dans l'Academie Françoiſe en 1706, & dans celle des Inſcriptions en 1708, ſi l'on y joint la Sorbonne, qui étoit pour ainſi dire, ſa Patrie, on verra qu'il étoit en fait de Sciences une eſpece de Coſmopolite, un Habitant du Monde ſçavant.

Après la mort du feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un Sujet propre à la Prélature. Auſſi fut-il nommé en 1717 à l'Evêché de Clermont; mais ſa ſanté, qui malgré ſon peu d'âge & la force apparente de ſa conſtitution devenoit fort mauvaiſe, l'empêcha d'accepter cette place. Il ſentoit déja des atteintes de la Pierre. Quand il en fallut venir à l'operation, il s'y prépara comme à une mort certaine, & en effet après l'avoir ſoufferte, il mourut le 5 Novembre 1718 dans toutes les diſpoſitions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut deſirer de plus ſage & de plus ſenſé dans un Teſtament ſe trouve dans le ſien, des Legs aux Pauvres, à ſes Abbaïes, à ſes Domeſ-

tiques, à ceux de ſes Amis, dont la fortune étoit trop médiocre, tous Créanciers à qui les Loix ne donnent point d'action, & qui ne le ſont qu'autant que les Débiteurs ont des ſentimens de vertu.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT nâquit à Paris le 27 Octobre 1678 de François Remond, Ecuyer Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le ſecond de trois freres.

Après le College on le fit étudier en Droit, parce qu'on le deſtinoit à une Charge de Magiſtrature, pour laquelle il avoit beaucoup d'averſion. Son Pere étoit fort ſevere, & fort abſolu, & lui fort ennemi de la contrainte, d'un eſprit aſſés haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réuſſir. Las du Droit,

& de la maiſon paternelle il ſe ſauva en Angleterre, dès que la Paix de Riſwick eut rendu l'Europe libre aux François, il paſſa dans les Païs-Bas, & de-là en Allemagne chés M. de Chamoys ſon Parent, Plenipotentiaire de France à la Diete de Ratisbonne.

Ce fut-là que *la Recherche de la Verité* lui tomba entre les mains. On ne lit guere ce Livre-là indifferemment, quand on eſt d'un caractere qui donne priſe à la Philoſophie; il faut preſque neceſſairement ou ſe rendre au Siſtéme, ou ſe croire aſſés fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit abſolument, & en éprouva les deux bons effets inſéparables, il devint Philoſophe & veritable Chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après ſon retour ſon Pere mourut & le laiſſa à l'âge de 22 ans maître d'un bien aſſés conſiderable, & de lui-même; mais *la Recherche de la Verité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conſeils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathematiques, prévinrent les perils d'un état ſi agréable; il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi volontés, il ſe plongea en-

tierement dans les exercices d'une piété ſincere, dans la Philoſophie & dans les Mathematiques; il vivoit dans un deſert, puiſqu'il ne voyoit plus que ſes pareils, ſur-tout le P. Malebranche, ſon Maître, ſon Guide, & ſon intime Ami.

En 1700 il fit un ſecond voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la premiere fois que pour ſortir de France, & alors il y alla pour voir un Païs ſi fertile en Sçavans; il oſa dès ce tems-là rendre viſite à M. Neuton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guiſnée qu'il avoit appris les premiers Elemens de Geometrie, & d'Algebre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route, une grande penetration d'eſprit naturelle & la premiere ardeur d'une jeuneſſe fort vive, appliquées toutes deux enſemble & ſans interruption à un ſeul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort ſe ménagea encore un ſecours très-utile, il s'aſſocia M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de Geometrie,

& qui promettoit beaucoup ; ils s'inſtruiſoient l'un l'autre, s'éclairoient, s'animoient, ſe communiquoient du goût & de la paſſion. Dans ce cas-là le Compagnon d'un travail le rend plus tendu, & cependant plus agreable ; ils paſſerent trois ans dans l'yvreſſe du plaiſir des Mathematiques, ils penetrerent juſque dans le Calcul Integral, qui les piquoit d'autant plus, qu'il étoit plus épineux, & moins connu ; mais toute cette felicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être fort expoſée à la jalouſie de la Fortune.

On avoit revêtu d'un Canonicat de Nôtre-Dame de Paris le Frere cadet de M. de Montmort, ſans trop conſulter ſon inclination ; il voulut renoncer à l'état Eccleſiaſtique, & ſe donner pour ſucceſſeur, ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les ſuffrages des gens de bien n'étoient pas ſi favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le reſoudre à prendre le Canonicat, lui qui vivoit déja comme le meilleur Eccleſiaſtique du monde. Il n'avoit à leur oppoſer que l'aſſujettiſſement penible & perpetuel de la vie de Chanoine, très-adouci à la verité

par l'usage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids, & dans le fond il étoit retenu aussi par ses cheres Mathematiques, qui devoient souffrir beaucoup de son assiduité au Chœur. Mais enfin sa délicatesse de conscience, même pour autrui, lui fit tout surmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur. Les Offices du jour n'avoient nulle préference sur ceux de la nuit, ni les assiduités utiles sur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de tems qui pouvoit être de reste étoit soigneusement menagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçû de la Nature des inclinations nobles, genereuses, & bienfaisantes, & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection se réuniſſoit en lui, la Philosophie, la Religion, les engagemens encore plus étroits de l'état Ecclesiastique. Il faisoit imprimer à ses frais des Livres d'autrui, qui, quoique bons, n'eussent pas trop été recherchés par les Libraires, comme celui de M. Guisnée sur l'*Application de l'Algebre à la Geometrie*, ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonstances ne se fussent pas aisément répandus,

comme le Traité de M. Neuton ſur la *Quadrature des Courbes ;* il marioit ou faiſoit Religieuſes des filles, qui faute de bien n'euſſent trouvé que des Amans, & pas même des Monaſteres ; & pourvû que les beſoins ne fuſſent pas tout-à-fait diſproportionnés à ſon pouvoir, il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences, ni à celui du Prochain. Cependant il faut avoüer qu'au milieu de la douceur inſéparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content ; ſa vie rigoureuſe de Chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le gênoit trop, il ne ſentoit point qu'il fût où il auroit voulut être.

Vers la fin de 1704 il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareüil qui eſt dans le voiſinage, demeuroit Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe Chronologique étoit Bru de Charles IX mort il y avoit alors 130 ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette Princeſſe, & il vit chés elle Mademoiſelle de Romicourt ſa petite Niéce & ſa Filleule. Après cette viſite ſon Canonicat lui fut plus à charge que jamais, & enfin il ſe défit de l'importune Prébende pour pouvoir

prétendre à cette Demoiſelle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoiſſoit davantage, & il l'épouſa en 1706 au Château de Mareüil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclurre, il lui declara de lui-même & ſans aucune neceſſité qu'il avoit dépenſé vingt-cinq mille écus de ſon bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occaſion, où l'uſage autoriſe les tromperies en ne les puniſſant pas par le deshonneur qu'elles meriteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; ſans cela on n'auroit jamais ſçû juſqu'où il avoit pouſſé la generoſité, ou la charité Chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié il continua ſa vie ſimple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur aſſés ſingulier le mariage lui rendit ſa Maiſon plus agréable. Les Mathematiques en profiterent. Plein de differentes vûës, il ſe fixa ſur une matiere toute neuve, car le peu que Meſſieurs Paſcal & Huguens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il ſe mit à en compoſer un Ouvra-

ge, qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à peu près le même deſſein, & l'avoit fort avancé, mais rien n'en avoit paru.

L'eſprit du Jeu n'eſt pas eſtimé ce qu'il vaut. Il eſt vrai qu'il eſt un peu deshonoré par ſon objet, par ſon motif, & par la plûpart de ceux qui le poſſedent, mais du reſte il reſſemble aſſés à l'Eſprit Geometrique. Il demande auſſi beaucoup d'étenduë pour embraſſer à la fois un grand nombre de differens rapports, beaucoup de juſteſſe pour les comparer, beaucoup de ſûreté pour déterminer le réſultat des comparaiſons, & de plus une extrême promtitude d'operer. Souvent les plus habiles Joüeurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, ſur tout dans les Jeux de Hazard où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas; on ſent aſſés que ces differens degrés d'apparence ne ſont pas faciles à évaluer, il ſemble que ce ſeroit meſurer des idées purement ſpirituelles, & leur appliquer la regle & le compas. Cela ne ſe peut qu'avec des raiſonnemens

d'une eſpece particuliere, très-fins, très-gliſſans, & avec une Algebre inconnuë aux Algebriſtes ordinaires. Auſſi ces ſortes de ſujets n'avoient-ils point été traités; c'étoit un vaſte Païs inculte, où à peine voyoit-on cinq ou ſix pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Chriſtophle Colomb, & en eût auſſi le ſuccès. Ce fut en 1708, qu'il donna ſon *Eſſai d'Analyſe ſur les Jeux de Haſard*, où il découvroit ce Nouveau Monde aux Geometres. Au lieu des Courbes qui leur ſont familieres, des Sections Coniques, des Cycloïdes, des Spirales, des Logarithmiques, c'étoient le Pharaon, la Baſſette, le Laſquenet, l'Ombre, le Trictrac, qui paroiſſoient ſur la Scene aſſujettis au Calcul, & domptés par l'Algebre.

Dans ce même tems un autre jeune Geometre tourna ſes vûës de ce même côté; c'eſt M. Nicolas Bernoulli Neveu des deux celebres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques qui étoit mort, avoit laiſſé un Manuſcrit imparfait intitulé *de Arte conjectandi*, & quand le Neveu ſoutint à Baſle en 1709 ſa Theſe de Docteur en Droit, il prit pour ſujet

de Arte conjectandi in jure. Comme il étoit habile Geometre, auſſi-bien que Juriſconſulte, il ne put s'empêcher de choiſir dans le Droit une matiere qui admît de la Geometrie. Il traitoit du prix où l'on doit legitimement mettre des rentes viageres & des uſufruits ſelon les differens âges, du tems où un abſent doit-être cenſé mort, des Aſſurances entre Marchands, de la probabilité des Temoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de ſon Oncle qui lui étoient connus; & enſuite entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Theories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entre eux l'amitié & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez-lui à ſa Campagne, où ils paſſerent trois mois dans un combat continuel de Problêmes dignes des plus grands Geometres. Il s'agiſſoit toujours d'eſtimer les haſards, de regler des paris, de calculer ce qui ſe déroboit le plus au calcul. Leurs journées paſſoient comme des momens, grace à ces plaiſirs, qui ne ſont pourtant pas

compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

Les Problêmes qui occupoient ces deux Geometres, conduisent necessairement à des combinaisons très compliquées, & à des Suites de nombres formées selon certaines conditions, & composées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les sommes finies, ou infinies, tantôt, ce qui est souvent plus difficile, les sommes, d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Theorie de ces Suites infinies est une clef de la plus sublime Geometrie des Courbes, car elles se resolvent en des Suites conditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonferences ou les espaces qu'elles renferment sont des sommes de ces Suites. Mais outre ces usages sçavans, les Theories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Petty Anglois a fait voir dans son *Aritmetique politique*, combien de connoissances necessaires au Gouvernement se réduisent à des calculs du nombre des Hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent consumer,

ſumer, du travail qu'ils peuvent faire, du tems qu'ils ont à vivre, de la fertilité des Terres, de la quantité des Naufrages dans les Navigations, &c. Ces connoiſſances, & beaucoup d'autres pareilles étant acquiſes par l'experience, & poſées pour fondemens, combien de conſequences en tireroit un habile Miniſtre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant interieur qu'exterieur, pour les Colonies, pour le cours de l'Argent, &c. mais il faudroit qu'il paſſât par les Combinaiſons & par les Suites de nombres, à moins qu'un grand genie naturel ne le diſpenſât d'une marche ſi lente & ſi pénible, ſans conter que la nature des affaires ne demande pas la préciſion Geometrique. Enfin il eſt certain, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le Monde Politique, auſſi-bien que le Phiſique, ſe regle par poids, nombre, & meſure.

Après le Livre de M. de Montmort il en parut un en Angleterre ſur la même matiere, intitulé *De menſura Sortis*. Il eſt de M. Moivre, fameux Geomettre, que la France a droit,

puiſqu'il eſt François, de revendiquer ſur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne diſſimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entierement fait ſur le ſien, & d'aprés le ſien. Il eſt vrai qu'il y étoit loüé, & n'étoit-ce pas aſſés, dira-t-on? Mais un Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des loüanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle ſelon ſa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voiſin à ſa Campagne de Madame la Ducheſſe d'Angoulême, s'étoit fort attiré ſon eſtime & ſa confiance, peut-être auſſi avoit-il pour elle une ſorte de reconnoiſſance de ce que ſon mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu ſa Terre de Mareüil pour l'arrangement de ſes affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour ſa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout deſquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être Belle-Fille de Charles IX. Elle laiſſa ſon

Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi, & ſon Executeur Teſtamentaire. Il fallut que le Philoſophe allât à Verſailles, &, ce qui eſt encore plus terrible, au Palais, & fort ſouvent; car il ſe trouva ſur les bras deux Procès que le Teſtament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête Homme & de Sçavant, cependant il en fit parfaitement ſon devoir, & gagna les deux Procès. En comparaiſon de ces ſortes d'honneurs funebres qu'il rendit à la memoire de la Princeſſe, les Obſeques dignes d'elle qu'il lui fit faire, & l'Epitaphe qu'il compoſa, ne meritent pas d'être contés.

En 1714 il fit une nouvelle Edition de ſes Jeux de Hazard très-conſiderablement augmentée, & enrichie de ſon Commerce Epiſtolaire avec Meſſieurs Bernoulli Oncle & Neveu, ſur-tout avec le Neveu, qui ne reſpiroit alors comme lui que Combinaiſons, & Suites infinies de Nombres.

Ce n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres Mathematiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, Meſſieurs

Neuton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre composoient la Liste de ses Amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathematiciens, leurs vûës particulieres, leurs projets d'Ouvrages, leurs Reflexions sur ce qui paroissoit au jour, l'Histoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des solutions de Problêmes difficiles, des Jugemens raisonnés, des Dissertations meditées avec soin. Un Geometre mediocre auroit été souvent fort embarrassé de pareils commerces; pour lui il ne pouvoit l'être que quand il falloit se ménager entre des Sçavans broüillés ensemble, comme dans la querelle qui s'éleva sur l'invention des nouveaux Calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Neuton, & de l'autre M. Leibnitz, & après sa mort M. Jean Bernoulli, qui aussi-bien que Jacques son Frere ayant pris les premieres idées de ces Calculs dans des Ecrits de M. Leibnitz, où tout autre qu'eux ne les eût pas prises, les avoit pousſées si loin, qu'il y pouvoit pren-

dre le même interêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli seul, comme le fameux Coclès, soutenoit sur le Pont toute l'Armée Angloise. On en étoit venu aux grandes hostilités, à des défis de Problêmes, & M. de Montmort toujours posté entre les deux partis ennemis dont chacun tâchoit de l'attirer à soi, reconnu presque pour Juge en quelques occasions, avoit besoin de toute sa sagesse. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois qu'il connoissoit personnellement; cependant il se maintint parfaitement neutre en usant du seul artifice qui pût réussir; il disoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait passer la verité. Les Sçavans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, sont Messieurs Bernoulli, Oncle & Neveu, & M. Taylor.

En 1715 il fit un troisiéme voyage en Angleterre pour y observer l'Eclipse solaire qui devoit être totale à Londres. La Société Royale ne le voulut pas laisser partir sans se l'être acquis, & sans l'avoir reçû dans son Corps.

A quelque point que cet honneur le flatât, il ne le séduisit pourtant pas en

faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Carteſianiſme, & reſſuſcitées par les Anglois, qui cependant ſe cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles ſur ce ſujet avec M. Taylor ſon Ami particulier, & lui compoſa même avec ſoin une aſſés longue Diſſertation, par laquelle il renvoyoit les Attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de ſortir. M. Taylor y répondit peu de tems après. Il eſt certain que ſi l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des Impulſions, & ſi on ne ſe ſoucie pas de l'entendre, il y a des Attractions, & tout ce qu'on voudra, mais alors la Nature nous eſt ſi incomprehenſible, qu'il eſt peut-être plus ſage de la laiſſer là pour ce qu'elle eſt.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond ſur les Suites infinies qu'elle fit imprimer dans ſes *Tranſactions* en 1717. M. Taylor très-verſé auſſi dans cette matiere, comme il paroît par ſon Traité *De Methodo Incrementorum*, y fit

une addition, ce qui marquoit entre deux Geometres vivans une liaiſon aſſés tendre, & une eſpece de fraternité.

M. de Montmort deſtinoit auſſi un pareil morceau à l'Academie des Sciences, où il avoit été reçû Aſſocié libre en 1716, mais étant venu de ſa Campagne à Paris au mois de Septembre 1719 pour des affaires, il fut pris de la petite Verole, qui faiſoit alors beaucoup de ravage, & en mourut le 7 Octobre ſuivant.

Quand il fut extrêmement mal, & que ſelon la coutume on l'envoya recommander aux Prieres de trois Paroiſſes, dont il étoit Seigneur, les Egliſes retentiſſoient des gemiſſemens & des cris des Païſans. Sa mort fut honorée de la même Oraiſon funebre, Eloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne ſe donnent ni à l'eſprit, ni au ſçavoir, mais à des qualités infiniment plus eſtimables.

Il travailloit depuis un tems à l'*Hiſtoire de la Geometrie*. Chaque Science, chaque Art devroit avoir la ſienne. Il eſt très-agréable, & ce plaiſir renferme beaucoup d'inſtruction, de voir la

route que l'Esprit humain a tenuë, & pour parler geometriquement, cette espece de progression, dont les intervalles sont d'abord extrêmement grands, & vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus. L'Histoire de la Geometrie ancienne auroit été d'une discussion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des Methodes embarrassées qui ont conduit les plus grands Genies à ce qui n'est presentement qu'un jeu. La Geometrie moderne, dont l'Epoque est à Descartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable, & plus interessante, mais en même-tems plus dangereuse à traiter. Non-seulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalousies. Heureusement M. de Montmort étoit assés intelligent & assés laborieux pour la premiere partie de son Ouvrage, assés instruit & assés équitable pour la seconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puisse-t-il avoir un digne Successeur !

Le fort de son travail n'étoit qu'à sa Campagne, où il passoit la plus grande partie de l'année, la vie de Paris lui paroissoit

paroiſſoit trop diſtraite pour des Méditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte il ne craignoit pas les diſtractions en détail. Dans la même Chambre où il travailloit aux Problêmes les plus embaraſſans, on jouoit du Clavecin, ſon fils couroit & le lutinoit, & les Problêmes ne laiſſoient pas de ſe réſoudre. Le Pere Malebranche en a été pluſieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un eſprit qui n'eſt pas maîtriſé par les impreſſions du dehors, même les plus legeres.

Il faiſoit volontiers les honneurs de Paris aux Sçavans Etrangers, qui la plûpart s'adreſſoient d'abord à lui. Quoique vif, & ſujet à des coleres d'un moment, ſur-tout quand on l'interrompoit dans ſes études pour lui parler d'affaires, il étoit fort doux, & à ces coleres ſuccedoit une petite honte, & un repentir gai. Il étoit bon Maître même à l'égard de Domeſtiques qui l'avoient volé, bon Ami, bon Mari, bon Pere, non-ſeulement pour le fond des ſentimens, mais, ce qui eſt plus rare, dans tout le détail de la vie.

ELOGE
DE MONSIEUR
ROLLE.

MICHEL ROLLE nâquit à Ambert petite Ville de la Baſſe Auvergne le 21 Avril 1652. Son Pere, Marchand peu aiſé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'Arithmetique, le mit chés un Notaire, & enſuite chés differens Procureurs du Païs, pour le former aux affaires & à la Pratique, qui devoient être le principal fond de ſa ſubſiſtance. Mais il ſe laſſa bien-tôt de ces ſortes d'occupations, qui en effet ne ſont pas mediocrement dégoûtantes, pour qui n'y eſt pas appellé par la Nature, & à l'âge de 23 ans il vint à Paris avec la ſeule reſſource d'écrire aſſés bien pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'Arithmetique qu'il ſçavoit, & qui eſt communément joint à cette Profeſſion, étoit une foible ſemence

qui germa bien vîte chés lui par la bonne disposition du terroir. Il entra plus avant, & toujours plus avant dans la science des Nombres, & enfin sans avoir eu l'intention & presque sans s'en appercevoir, il se trouva conduit jusqu'à l'Algebre. C'étoit-là où la Nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abstraite Analise, la difficulté n'étoit que de trouver du tems; sa Profession, devenuë d'autant plus necessaire qu'il étoit déja chargé de famille, l'occupoit beaucoup; mais tout ce qu'elle pouvoit lui laisser de loisir, tout ce qu'il pouvoit dérober à son sommeil, la passion dominante le prenoit, & l'on sçait que les passions font toujours leur part assés bonne.

Feu M. Ozanam avoit proposé ce Problême, *Trouver 4 nombres tels que la difference de deux quelconques, soit un quarré, & que la somme de deux quelconques des trois premiers soit encore un quarré.* Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50 chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682, c'est-à-dire âgé de 30 ans, resolut le Problême par quatre Formules Alge-

briques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnuës ou indéterminées, telles qu'en ſuppoſant d'abord que la premiere étoit 1, & la ſeconde 2, ce qui eſt la plus ſimple des ſuppoſitions, il venoit 4 nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7 chiffres au lieu de 50, eſpece d'inſulte ſçavante qu'on faiſoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la maniere d'avoir 10 millions de fois mille milliars de réſolutions dans leſquelles le plus grand nombre n'auroit pas 50 chiffres, inſulte infiniment redoublée. Auſſi-tôt M. Colbert, qui avoit des eſpions pour découvrir le mérite caché ou naiſſant, déterra M. Rolle dans l'extrême obſcurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint enſuite une penſion fixe.

Encouragé par une récompenſe ſi promte, & en quelque ſorte ſi prévenante, & plus encore par la gloire d'un début ſi brillant, il ſe dévoua entierement à l'Algebre, & y fit de ſi grands progrès, qu'en 1685, trois ans ſeulement après que ſon nom eut paru pour la premiere fois, il fut reçû dans

l'Academie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathematiciens qui ne ſçachent beaucoup d'Algebre, ou du moins aſſés pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette ſcience pouſſée au-delà de cet uſage ordinaire eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, & pour tout dire, ſi affreuſe, que très-peu de gens ont un courage aſſes héroïque pour s'aller jetter dans ces abîmes profonds & tenebreux. On eſt plus flatté de certaines Theories brillantes, où la fineſſe de l'eſprit ſemble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algebre que de l'art de démêler une grandeur inconnuë au travers de mille nuages qui la couvrent, ſuppoſé qu'on ait deſſein de la connoître; mais ce deſſein, ce ſont d'autres parties des Mathematiques, des interêts particuliers, pour ainſi dire, qui le font naître en certaines occaſions, & on les attend pour ſe donner la peine d'employer l'Algebre; ou, ce qui eſt encore plus court, quand l'affaire en eſt venuë là,

on ſe contente de la renvoyer à l'Algebre, qui eſt obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainſi, il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, ſans ſe propoſer autre choſe que de les ſurmonter; cependant comme l'Algebre & la haute Geometrie ſont devenuës inſéparables, il penetra auſſi juſqu'à cette Geometrie, mais il n'alla jamais juſqu'à celle qui eſt mêlée de Phiſique, peut-être parce que l'Algebre, à laquelle il étoit ſi fidele, ne l'y conduiſoit pas neceſſairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les Elemens de Mathematique, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Guerres une ſeconde place, qui valoit mieux que celle de l'Academie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque tems de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'abſenter deux fois la ſemaine pour venir aux Aſſemblées de la Compagnie. Mais tout cela étoit forcé, il s'accabloit de travail, il prenoit trop ſur ſon ſommeil; enfin il ſentit l'impoſſibilité abſoluë de ſervir à deux Maîtres, & dans la neceſſité de

choisir, il préfera celui que sa fortune étroite ne lui conseilloit pas, mais que son goût demandoit. Il a fait encore d'autres sacrifices courageux à l'Algebre, & à sa liberté, ou plûtôt à l'Algebre seule, car il n'avoit besoin de liberté que pour elle. Il y a entre les Sciences & les Richesses une ancienne & irréconciliable division.

En 1690 il publia un *Traité d'Algebre* in-4°. Ce qui en a le plus brillé, a été sa Methode des *Cascades*, qui résout les Equations déterminées de tous les degrés. On approche toujours de la valeur de l'inconnuë par des Equations differentes & successives, qui vont toujours en baissant ou en tombant d'un degré, & de-là est venu le nom de *Cascades*. Il enrichissoit encore le Dictionnaire de l'Algebre de quelques termes nouveaux, tels que l'*Arbre de direction*, l'*Arbre de retour*, &c. la nouveauté des choses avoit produit necessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa Methode des Cascades sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel Ouvrage, *Démonstration d'une Methode pour résoudre les Egalités de tous*

les degrés, suivie de deux autres Methodes, dont la premiere donne les moyens de résoudre ces mêmes Egalités par la Geometrie, & la seconde pour résoudre plusieurs Questions de Diophante qui n'ont point été résolues. Il arrive quelquefois dans ces matieres que l'on trouve de bonnes Methodes, & qu'il n'est pas aisé d'en trouver la démonstration assés préciſe, ou assés claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera, on arrive toujours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incredule, triomphe indiſpensable pour les Mathematiques. Il manquoit aux Cascades, & leur Auteur le leur assura. Quant aux Questions de Diophante, que la propriété des Quarrés des 3 côtés du Triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé plusieurs Geometres modernes, qui en avoient encore laiſſé à M. Rolle une assés grande quantité des plus difficiles à résoudre. La multitude de calculs, & de combinaiſons dont il avoit l'eſprit plein, le rendoit ſingulierement propre à cette entrepriſe.

En 1699 il publia encore un Ou-

vrage intitulé, *Methode pour réſoudre les queſtions indéterminées de l'Algebre.* Il les avoit promiſes dans ſon grand Traité de 90 ; le Journal des Sçavans aſſura qu'elles étoient les ſeules generales que l'on eût juſqu'alors pour réſoudre par des lignes les Equations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois neceſſaires pour réſoudre auſſi par des lignes toutes les Equations déterminées. On ſçait aſſés que les indéterminées expriment des Courbes, & que les déterminées ſe réſolvent par des interſections de Courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'Algebre & de la Geometrie. Mais il ſemble que M. Rolle avoit ſoin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'Algebre, & de lui faire jouer le perſonnage le plus conſiderable.

En ce tems-là le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital avoit paru, & preſque tous les Mathematiciens commençoient à ſe tourner du côté de la nouvelle Geometrie de l'Infini, juſque-là peu connuë. L'univerſalité ſurprenante des Methodes, l'élegante brieveté des démonſtrations, la fineſſe & la promtitude des ſolutions les plus difficiles,

une nouveauté singuliere & imprévûë, tout attiroit les esprits, & il se faisoit dans le Monde Geometre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas absolument generale ; dans le Païs même des Démonstrations on trouve encore le moyen de se diviser. Feu M. l'Abbé Galois, comme nous l'avons dit même dans son Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Geometrie, mais il étoit bien-aise de ne la combattre qu'avec le secours ou à l'abri d'un Geometre de nom, & heureusement il trouva dans M. Rolle les dispositions necessaires pour s'unir à lui. Il mit dans la Société le courage d'entreprendre la Guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raisonnemens. La contestation éclata dans l'Academie, qui eut d'abord la sageſſe d'écouter tout, & ensuite celle d'assoupir par son autorité une dispute qui n'en devoit pas être une, du moins de la maniere dont elle l'étoit ; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Siſtême de la nouvelle Geometrie, mais on parloit

de renverſer le Siſtême total, & la propoſition offenſoit trop les oreilles ſçavantes.

Quand la paix des Infiniment-Petits fut faite, ou le ſilence ordonné, M. Rolle donna ſon application à d'autres ſujets de Geometrie, où l'Algebre dominoit toujours; il ne laiſſoit pas d'y gliſſer encore adroitement des accuſations d'inſuffiſance ou même de fauſſeté contre le nouveau Calcul, avec lequel il ne s'eſt jamais bien réconcilié, & les Infinitaires étoient au guet pour ne lui rien paſſer qui les intereſſât trop. Il ſe mit auſſi à examiner, & pour ne rien diſſimuler, il attaqua ouvertement la Geometrie de Deſcartes ſur ſa merveilleuſe Theorie de la conſtruction des Egalités; feu M. de la Hire s'en rendit le défenſeur, comme Meſſieurs Varignon & Saurin l'étoient des Infiniment-Petits. Cette matiere produiſit des diſcuſſions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuſe eſt dans l'Hiſtoire de 1710, & il eſt vrai que malgré un grand zele pour la gloire de Deſcartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques-unes de ſes prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit ſur des points aſſés

importans. Il réſultoit de tout cela que quand il ouvroit une matiere dans l'Academie, il ſembloit qu'on dût ſe préparer à combattre ; une legere difference de forme dans ce qu'il propoſoit eût prévenu cet inconvenient, l'objection la plus fulminante peut ſans rien perdre de ſa force, devenir un ſimple éclairciſſement qu'on demande, mais il déclaroit trop nuëment & trop geometriquement le fond de ſa penſée ſur des Ouvrages reverés. La Geometrie n'a qu'un ton, mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puiſqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns ſoupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres Mathematiciens par des Queſtions artificieuſement conçûës, où il vouloit ſe donner le plaiſir de les voir plus embaraſſés que la choſe ne méritoit ; cependant il s'eſt trouvé dans des occaſions importantes que ces ſoupçons étoient injuſtes, les queſtions très-réelles, & les ſolutions très-ſolides, témoin le cas nouveau & paradoxe de l'interſection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté

de l'Axe dont nous avons parlé dans l'Hiſtoire de 1713.

Il croyoit l'Algebre encore fort imparfaite, & ſuſceptible d'une étenduë que l'on ne penſe pas même à y deſirer. Il en méditoit des Elemens tout nouveaux, mais dans ce qu'il communiquoit à l'Academie, il rapportoit quelquefois certaines choſes à ces Elemens inconnus, ou les ſuppoſoit, ce qui donnoit à ſes Ecrits une apparence de ſimples Projets, & même de l'obſcurité. Ses idées pouvoient ſe nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'eſpace borné de nos Memoires ne ſuffiſoit pas toujours pour les contenir toutes, le champ étoit trop petit pour y ranger l'Armée en bataille. C'eſt dommage qu'il n'ait fait ſes Elemens où il auroit pû ſe développer en liberté, on ne peut douter que l'Ouvrage n'eût été fort conſiderable, & un homme capable comme lui de ſe ſacrifier entierement à l'Algebre, n'eſt pas un préſent que la Nature faſſe tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708 une attaque d'Apoplexie, dont il ſortit avec tout ſon eſ-

prit, & presque la même force pour le travail. Mais dix ans après une seconde attaque le jetta dans une Paralisie, qui ne lui permit plus de sortir, & dont il mourut le 8 Novembre 1719, âgé de 68 ans, après avoir donné toutes les marques d'une solide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuse privation du commerce du monde.

ELOGE
DE MONSIEUR
RENAU.

BERNARD RENAU D'ELISAGARAI naquit dans le Bearn en 1652, d'un Pere qui avoit peu de bien & beaucoup d'Enfans. On croit que ce fut par Madame de Gaſſion, femme d'un Préſident à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut auſſi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de ſa petiteſſe même, l'air adroit, vif, ſpirituel, courageux. M. du Terron le prit chés lui, où il devint le Frere de Madame la Princeſſe de Carpegne, & de Madame de Barbançon ſes deux Filles cadettes, car elles l'ont toujours appellé de ce nom, & pour

Madame de Gaſſion l'aînée des trois ſœurs, il étoit ſon Fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune Enfant étranger dans une maiſon, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde il ſçût bien ſe rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathematiques, apparemment parce que le ſéjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des diſpoſitions à entendre la Marine ; enfin on avoit très-bien rencontré, & l'on vit par ſon application & par ſes progrès qu'il étoit dans la route où ſon génie l'appelloit.

Il ne s'inſtruiſoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jettoit dans ſon eſprit des germes de penſées, que la méditation faiſoit enſuite éclorre, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans ſa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il penſoit beaucoup, & paſſoit peu de tems dans ſon Cabinet, & dans la retraite. Il penſoit d'ordinaire au milieu d'une converſation, dans une Chambre pleine de monde, même chés des Dames. On

ſe

ſe mocquoit de ſa rêverie, & de ſes diſtractions, & on ne laiſſoit pas en même tems de les reſpecter. Il faiſoit naturellement & ſans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une oſtentation de ſes forces, ce Philoſophe qui ſe retiroit dans un Bain public où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Verité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Siſtême, & ſon attachement pour la perſonne de l'Auteur ont toujours été ſi vifs, qu'on ne les ſçauroit croire fondés ſur une impreſſion trop ancienne. Quoiqu'il en ſoit, jamais Malebranchiſte ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point ſans une forte perſuaſion des verités du Chriſtianiſme, &, ce qui eſt infiniment plus difficile, ſans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau ſuivit le Siſtême juſque-là. Son caractere ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des penſées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut aſſés inſtruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître

de M. de Seignelai, qui devint bientôt ſon Protecteur, & un Protecteur vif & agiſſant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois Amiral de France, qu'il devoit entretenir ſur tout ce qui appartient à cette importante Charge. Il en eut une penſion de mille écus.

Le feu Roi, voulant perfectionner les conſtructions de ſes Vaiſſeaux, ordonna à ſes Generaux de Mer de ſe rendre à la Cour avec les Conſtructeurs les plus habiles, pour convenir d'une methode generale, qui ſeroit établie dans la ſuite. M. Renau eut l'honneur d'être appellé à ces Conferences qui durerent 3 ou 4 mois. M. de Seignelai y aſſiſtoit toujours; & quand les matieres étoient ſuffiſamment préparées, M. Colbert y venoit pour la déciſion, & quelquefois le Roi lui-même. Tout ſe réduiſit à deux methodes, l'une de M. du Queſne, ſi fameux & ſi experimenté dans la Marine, l'autre de M. Renau, jeune encore & ſans nom. La concurrence ſeule étoit une aſſés grande gloire pour lui, mais M. du Queſne en preſence du Roi lui donna la préference, &

tira plus d'honneur d'être vaincu par ſon propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majeſté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Queſne le Fils à Breſt & dans les autres Ports, pour y executer en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. Il n'inſtruiſit pas ſeulement les Conſtructeurs, mais encore leurs Enfans, & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus gros Vaiſſeaux, qui demandoient auparavant une experience de 20 ou 30 années.

En 1680 les Algeriens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne ſe pouvoit faire que de deſſus des Vaiſſeaux, & paroiſſoit abſolument impratiquable, car juſque-là il n'étoit tombé dans l'eſprit de perſonne que des Mortiers puſſent n'être pas placés à terre, & ſe paſſer d'une aſſiette ſolide. Les Eſprits originaux ont un ſentiment naturel de leurs forces, qui les rend entreprenans, même ſans qu'ils s'en apperçoivent; il oſa in-

venter les Galiotes à Bombes. Auſſitôt éclata le ſoulevement general dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un Auteur connu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant après que dans les Conſeils il eut été traité en face de viſionnaire & d'inſenſé, les Galiottes paſſerent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire conſtruire ces nouveaux Bâtimens, deux à Dunkerque, & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux du Havre pour aller prendre ceux de Dunkerque; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviguer avec ſûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu preſque à l'entrée de la Rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'Ouragan renverſa un Baſtion de Dunkerque, rompit les Digues de Hollande, ſubmergea 90 Vaiſſeaux ſur toute la Côte, & la Galiotte de M. Renau cent fois abîmée échapa contre toute apparence ſur les Bancs de Fleſ-

ſingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il ſe rendit devant Alger avec ſes cinq Bâtimens de nouvelle fabrique, déja bien ſûr de leur bonté ; il ne s'agiſſoit plus que de leurs opérations, & c'étoit le dernier retranchement des Incredules ou des Jaloux. Ils eurent ſujet d'être bien contens d'une premiere épreuve. Un accident fut cauſe qu'une Carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la Galiotte toute chargée de Bombes, & l'Equipage qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jetta à la Mer. Les autres Galiottes, & les Chaloupes armées voyant ce Bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de tems pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis Maior voulut voir s'il n'y avoit plus perſonne, & ſi tout étoit abſolument hors d'eſperance. Il força l'épée à la main l'Equipage de ſa Chaloupe à nager, il vint à la Galiotte, ſauta dedans, & vit ſur le Pont M. Renau travaillant lui troiſiéme à couvrir de cuir vert plus de 80 Bombes chargées ; rencontre ſinguliere de deux hommes d'une rare valeur également étonnés, l'un qu'on lui

porte du ſecours, l'autre qu'on ſe ſoit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en paſſer. M. de Remondis alla dans le moment aux Chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la Galiotte 200 hommes, & quoiqu'en même-tems 300 pieces d'Artillerie de la Ville, ſous le feu deſquelles elle étoit, tiraſſent deſſus, & fort juſte, on vint à bout de la ſauver.

Le lendemain M. Renau plus animé par ce mauvais ſuccès obtint de M. du Queſne qui commandoit, que l'on fît une ſeconde épreuve. On remit les Galiottes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de perſonnes furent écraſées dans les Maiſons, la confuſion fut horrible aux portes de la Ville, d'où tout le monde vouloit ſortir à la fois pour ſe dérober à un genre de mort imprévû, & les Algeriens envoyerent demander la Paix. Mais les vents & la mauvaiſe ſaiſon vinrent à leur ſecours, & l'Armée Navale ramena en France les Galiottes à Bombes victorieuſes, non pas tant des Algeriens que de leurs Ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nou-

veau Corps d'Officiers d'Artillerie, & de Bombardiers, dont les rangs avec le reſte de la Marine furent reglés.

Une ſeconde expedition d'Alger termina cette guerre, & les Galiottes à Bombes, qui foudroyerent Alger, en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux Mortiers qui chaſſoient les Bombes plus loin, & juſqu'à 1700 toiſes. Mais nous ſupprimons déſormais des détails qui ſeroient trop longs, il y a du ſuperflu dans ſa gloire.

Il ſe crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché, il demanda au Roi & obtint la permiſſion d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le Roi le deſtina à ſervir en 1684 au Siége de Luxembourg, mais l'expedition de Gennes ayant été reſoluë, M. de Seignelai qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit neceſſaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Gennes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du Siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De-là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontieres de Flandre & d'Allemagne. La vûë continuelle des ouvrages de ce sublime Ingenieur, & de la maniere dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un Disciple aussi intelligent que M. Renau, mais de plus le Maître passionnément amoureux du bien public ne demandoit qu'à faire des Eleves qui l'égalassent; & ce qui forma encore entre eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus plus puissante que celle de genie.

En 1688 ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siége sous les ordres de Monseigneur; & parce que le Roi écrivit à Monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît seulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit sa part aux projets, eut de plus tout le soin de l'execution, & tout le péril.

Il conduisit ensuite les Siéges de Manheim, & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie si agitée, & si guerriere il faisoit un Livre. Il y travailloit cependant,

dant, puiſqu'en 89 parut ſa *Theorie de la Manœuvre des Vaiſſeaux.*

L'Art de la Navigation conſiſte en deux parties; le Pilotage qui regarde principalement l'uſage de la Bouſſole, & la Manœuvre qui regarde la diſpoſition des Voiles, du Gouvernail, & du Vaiſſeau par rapport à la Route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du Vent. Le Pilotage qui ne demande que la ſimple Geometrie Elementaire, avoit été aſſés traité & aſſés bien, mais aucun Geometre n'avoit touché à la Manœuvre, il y falloit une fine application de la Geometrie à une Mechanique épineuſe & compliquée. M. Renau moins effrayé que flatté de la difficulté de l'ouvrage, l'entreprit, & il fut donné au Public *de l'exprès commandement du Roi*, parce qu'on le jugea original & neceſſaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes; l'une de la ſituation la plus avantageuſe de la Voile par rapport au Vent & à la Route, l'autre de l'angle le plus avantageux du Gouvernail avec la Quille. Le Calcul differentiel a une methode generale pour ces ſortes de Queſtions, que l'on appelle *De Maxi-*

mis & Minimis, mais M. Renau ignoroit alors ce Calcul qui étoit encore naissant, & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en passer, ou plutôt qu'il sçait le trouver à son besoin sous une forme un peu differente.

Cependant M. Huguens condamna une des propositions fondamentales du Livre, qui est que si un Vaisseau est poussé par deux forces dont les directions fassent un angle droit, & qui ayent chacune une viteſſe déterminée, il décrit la Diagonale du Parallelogramme dont les deux côtés sont comme ces viteſſes. Le défaut de cette proposition qui paroît d'abord fort naturelle, & conforme à tout ce qui a été écrit en Mechanique, étoit selon M. Huguens que les côtés du Parallelogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les viteſſes, mais comme les quarrés des viteſſes, car ces forces doivent être égales aux reſiſtances de l'eau, qui sont comme ces quarrés, de sorte qu'il en reſulte une autre Parallelogramme, & une autre Diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau subsiſtât, il falloit que quand un Corps poussé

par deux forces décrit la Diagonale d'un Parallelogramme, les deux forces fussent non comme les côtés, mais comme leurs quarrés, ce qui étoit inoüi en Mechanique.

Une preuve que cette matiere étoit assés délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'est que malgré l'autorité de M. Huguens qui devoit être d'un poids infini, & qui plus est, malgré ses raisons, M. Renau eut ses Partisans, & entre autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle quelques-uns, qui ne s'en appercevoient pas, peut-être la chaleur & l'assurance qu'il mettoit dans cette affaire en entraînoit-elle d'autres, mais enfin ils étoient tous Mathematiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli alors Professeur à Groningue, & lui exposa la question de maniere, que celui-ci qui n'avoit pas vû le Livre de M. Renau, se declara pour lui, autorité d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui rassuroit bien l'Auteur de la Theorie, sans conter que l'exposition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination secrette pour ce sentiment. Enfin

de quelque côté que la verité pût être, puiſque le Geometre naiſſant avoit partagé des Geometres ſi conſommés, ſon honneur étoit à couvert. Ce ſera un ſujet de ſcandale ou plûtôt de joie pour les profanes, que des Geometres ſe partagent, mais ce n'eſt pas ſur la pure Geometrie, c'eſt ſur une Geometrie mixte, où il entre des idées de Phiſique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur eſt naturelle. De plus après quelque diſcuſſion toute queſtion de Geometrie ſe décide & finit, au lieu que les plus anciennes queſtions de Phiſique, comme celle du Plein & du Vuide, durent encore, & ont le malheureux privilege d'être éternelles.

En 1689 la France étant entrée dans une Guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi contre l'opinion generale, & ſur-tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable Adverſaire, que la France étoit en état de tenir tête ſur Mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre ſuſpecte l'audace de ſes idées, mais il les prouva ſi bien

que le Roi en fut convaincu, & fit changer tous les Vaiſſeaux de 50 ou 60 Canons qui étoient ſous les Chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même-tems ou expoſa de nouvelles Evolutions navales, des Signaux, des Ordres de Bataille, & il en fit voir au Roi des repreſentations très-exactes en petits Vaiſſeaux de cuivre qui imitoient juſqu'aux differens mouvemens des Voiles.

Tant de vûës nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que ſon genie promettoit encore, ſes ſervices continuels relevés par des actions brillantes, déterminerent le Roi à lui donner une commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau, un Ordre pour avoir entrée & voix déliberative dans les Conſeils des Generaux, ce qui étoit ſingulier, & pour comble d'honneur une Inſpection generale ſur la Marine, & l'autorité d'enſeigner aux Officiers toutes les nouvelles Pratiques dont il étoit l'Inventeur ; le tout accompagné de 12000 livres de penſion. La maladie de M. de Seignelai retarda l'expedition des Brevets neceſſaires, & M. Renau

peu impatient de joüir de ſes récompenſes, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Miniſtre, qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverſer. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors Controlleur General, & depuis Chancelier de France, eut la Marine. M. Renau inconnu au nouveau Miniſtre ne ſe fit point preſenter à lui, il abandonna ſans regret ce qu'il tenoit déja preſque dans ſa main, & ce qu'il avoit ſi bien merité, & ne ſongea qu'à retourner ſervir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappelloit.

Quand les Officiers Generaux de Mer eurent donné au Roi leurs Projets pour la Campagne de 1691, il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Miniſtre répondit qu'il n'en avoit point reçû de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vû. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excuſa à M. de Pontchartrain ſur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine; qu'à la verité M. de Seignelai avoit eu ordre de lui expedier une Commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau

avec d'autres Brevets fort avantageux, mais que n'en ayant eu de lui qu'une promeſſe verbale, il n'avoit pas crû que ce fût un titre ſuffiſant auprès d'un nouveau Miniſtre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire ſur ſa parole. Comme il ſe trouva par l'éclairciſſement qu'il diſoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelai, & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que quoiqu'il eût voulu s'échaper de la Marine, ſon intention étoit qu'il continuât d'y ſervir, ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne ſervît auſſi par terre. Sa Majeſté eut alors la bonté de lui confier le ſecret du Siége de Mons qu'Elle alloit faire en perſonne, & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De-là Elle l'envoya faire la Campagne ſur l'Armée Navale, eſpece d'Amphibie Guerrier, qui partageoit ſa vie & ſes fonctions entre l'un & l'autre Element.

Il vint à Breſt, où il voulut uſer de ſes droits, & enſeigner aux Officiers ſes nouvelles Pratiques. Ils ſe crurent deshonorés s'ils ſe laiſſoient envoyer à l'Ecole, & réſolurent unanimement d'écrire à la Cour, pour faire leurs re-

montrances. Deux d'entre eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Adrets, & M. le Comte de Saint Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Ducheſſe d'Orleans, quoiqu'ils ne fuſſent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent diſtingués par de très-legeres circonſtances qui leur étoient particulieres, & elles leur attirerent une punition qui ne pouvoit pas tomber ſur tous. Ils furent un an priſonniers au Château de Breſt, & enſuite caſſés. M. Renau ſe jetta aux pieds du Roi pour obtenir leur grace qui lui fut refuſée. Il eût pû agir par politique, & quoique cette eſpece de politique ſoit aſſés rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, ſon caractere prouve aſſés qu'il agiſſoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la ſuite tous les ſervices dont il put trouver l'occaſion, & eux de leur côté ils eurent la generoſité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point alterée. Il eſt vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre; mais la pratique de l'équité eſt ſi oppoſée à la Nature humaine, qu'elle fait les plus grands Heros en Morale.

Au Siége de Namur, que le Roi fit en perſonne, il ſervit encore ſous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus ſur le Siége qu'à M. de Vauban même qui étoit trop occupé, & cet avantage, qui fait la ſouveraine felicité des Courtiſans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raiſonnables. De Namur il courut ſauver S. Malo, & trente Vaiſſeaux qui s'y étoient retirés après le Combat de la Hougue, ſi glorieux, & ſi malheureux tout enſemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par tout avec une prudence & une promtitude égales, rompirent l'entrepriſe des Ennemis très-bien concertée, & prête à éclater.

En 1693 le Projet de la Campagne navale dreſſé par les Officiers Generaux, & après bien des déliberations approuvé par le Roi même, fut communiqué par ſon ordre à M. Renau, qui eut la hardieſſe de lui refuſer nettement ſon ſuffrage, & d'en preſenter un autre à la place. Il eſt vrai qu'il ſe fit ſoutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans ſa penſée; mais en l'état où étoient les choſes le ſecours de M. de Vauban lui-même étoit foi-

ble. Comment revenir contre ce qui a été décidé si murement ? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté ? Un homme ou deux sont-ils seuls infaillibles ? Cependant il fallut ceder aux raisons de M. Renau, & à la vigueur dont ils les employoit, sans quoi peut-être elles n'eussent pas operé le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais événemens qu'on auroit eûs à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du Convoi de Smirne, & la prise d'une partie des Vaisseaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de se retracter, & marqua à l'Auteur de sa retractation combien il en étoit satisfait.

M. Renau avoit fait construire à Brest un Vaisseau de 54 canons parfaitement selon ses vûës, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le servit à souhait. Il fut averti de deux Vaisseaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales richement chargés. Il en apperçut un à qui il donna chasse, & qu'il joignit en trois heures de tems, parce que son Vaisseau se trouva en effet excellent de Voile. L'Anglois qui étoit de 76 pieces de canon, & avoit toute sa batterie

baſſe de 24 livres de balle, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques canons de 18, mit en uſage toute la ſcience de la Mer, & toute la valeur poſſible, animée par les tréſors qu'il avoit à conſerver; cependant au bout de trois heures de combat M. Renau le prit à la vûë de trois Gardes-côtes, qui n'étoient qu'à trois lieuës ſous le vent. Il eut plus de 100 Hommes tués ſur le Pont, au nombre deſquels fut un frere de M. Caſſini, & 150 Hommes hors de combat. Le Vaiſſeau ennemi criblé de coups ne put être ſauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit neuf paquets de Diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder, mais le Capitaine ayant ajouté qu'un Bombardier qu'il deſigna par un coup de ſabre reçû au viſage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40000 piſtoles, M. Renau lui demanda ſi ceux qu'il lui avoit remis valoient autant; & ſur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira ſa parole de les lui rendre, & en fit faire un Procès-verbal en preſence de ſes Offi-

ciers. Le paquet volé par le Bombardier se retrouva, mais décacheté; il en laissa à ses Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'usage établi alors dans la Marine les Diamans appartenoient à M. Renau; mais la grandeur de la somme, qui le devoit faire insister sur son droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui en jugeant la question contre lui-même, les accepta, & lui donna 9000 livres de rente sur la Ville, non comme un équivalent d'un present de plus de quatre millions, mais comme une legere gratification que la difficulté des tems excusoit. Il demanda pour veritable récompense, & obtint l'avancement de ses Officiers, & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de Diamans.

Il s'étoit trouvé sur le Vaisseau Anglois une Dame niéce de l'Archevêque de Cantorbery, avec une Femme de chambre, & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaisseau, M. Renau se crut obligé de pourvoir à tous ses besoins, & même à ceux de sa condition, tant qu'elle fut prisonniere en France. Il en

uſa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20000 livres, pour les avoir pris.

Nous paſſons ſous ſilence un grand deſſein qu'il avoit formé ſur l'Amerique, où il alla, & d'où la peſte le fit revenir en 1697, & un ſecond voyage qu'il y fit après la Paix de Riſwick, pour y mettre nos Colonies en ſureté. Tout changea de face bientôt après par la mort de Charles II Roi d'Eſpagne. Le nouveau Roi Philippe V ne fut pas plûtôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi ſon Grand-Pere, qui le lui envoya en toute diligence. Il ne devoit être en Eſpagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de ſureté les plus importantes Places, comme Cadis. Depuis longtems cette Puiſſance n'avoit eu rien à craindre dans l'Eſpagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue ſécurité, le mauvais ordre des Finances, & la negligence invetérée du Gouvernement, avoient preſque anéanti les Fortifications les plus indiſpenſables. On diſoit bien que l'on étoit réſolu de remedier à tout, on montroit

de grands Projets bien disposés sur le papier; mais au moment de l'execution, les fonds & les magasins promis manquoient absolument. M. Renau, après y avoir été trompé une fois ou deux, apprit nettement au Roi, mais inutilement selon la coutume, d'où venoit un si prodigieux méconte. Sa sincerité n'épargna rien, quoique son silence seul eût pû lui faire une fortune.

En 1702 les Galions d'Espagne revenus d'Amerique, étant dans le Port de Vigo en Galice, escortés par une Flotte Françoise, M. Renau cria que les deux Flottes étoient perduës, si elles ne sortoient incessamment. Le Conseil d'Espagne opposoit quelques raisons à cet avis, du moins des raisons qui alloient à differer, & il étoit rassuré par les Generaux des deux Flottes, qui ignoroient leur péril. De plus ils se mirent bien-tôt eux-mêmes hors d'état de sortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne se donne point pour les affaires publiques, dont on n'est pas chargé, que l'on transporteroit à terre trente millions d'Ecus, que les Galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'execu-

tion, que l'on n'avoit point vûë en Eſpagne de tems immemorial. Il fit marcher trois ou quatre cens Chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déja déchargés, quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureuſement ils donnerent encore un demi jour à M. Renau qui s'en ſervit à leur enlever les douze millions reſtans. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent, qui fuyoit dans les terres, mais M. Renau les contint avec trois cens Chevaux ſeuls qu'il avoit; car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les Chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieuës, & ſauva près de cent millions à l'Eſpagne, moins glorieux de les avoir ſauvés, qu'affligé d'avoir pû ſauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siége de Gibraltar, qu'il fit en 1704, mériteroit une Hiſtoire particuliere. Tous les évenemens heureux qui avoient juſtifié ſes entrepriſes, ne ſuffiſoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en propoſer une ſi hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une Tranchée paſſeroit en ſûreté au pied d'une

montagne, d'où l'on étoit vû de la tête jusqu'aux pieds, & d'où huit pieces de Canon & une grosse Mousqueterie plongeoient de tous côtés, il promettoit que sept canons en feroient taire quarante; il fut cru, & remplit toutes ses promesses. La Ville alloit se rendre, mais l'arrivée d'une puissante Flotte Angloise fit lever le Siege. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siege de Barcelone, où il ne se trouva pas, lui fit encore un honneur plus singulier. Il étoit destiné à y suivre le Roi d'Espagne; & en effet, il l'accompagna assés loin, mais des Cabales de Cour l'arracherent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit necessaire à Cadis; car on ne lui pouvoit nuire que sous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il souhaitât qu'on s'apperçût de son absence devant Barcelone; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regreté, il laissa au Roi en presence de ses principaux Ministres les vûes particulieres qu'il avoit pour la conduite de ce Siege,

ge, & qu'il croyoit indiſpenſables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ſes ennemis, il tâchoit d'aſſûrer le bien des affaires qu'ils traverſoient.

Il arriva à Cadis, où ſelon les magnifiques promeſſes de ceux qui l'y faiſoient envoyer, il devoit trouver deux cens mille Ecus de fonds pour les Fortifications. Il n'y trouva pas un ſol, & il eut recours à un expedient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occaſions pareilles, il s'obligea en ſon nom à des Negocians pour les affaires publiques, & les ſoûtint tant qu'il eut du bien & du credit. On peut croire que les Miniſtres même qui le deſſervoient, le connoiſſoient aſſés bien pour conter ſur cette generoſité, comme ſur un ſecours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiſer, il fut réduit, après cinq ans de ſéjour & de travaux continuels en Eſpagne, à demander ſon congé, faute d'y pouvoir ſubſiſter plus long-tems. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire ſon voyage, & arriva en France à Saint Jean Pied-de-Port avec une ſeule Piſtole de reſte; retour dont la miſere doit

donner de la jalousie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Espagne un Gentilhomme du nom d'Elisagaray, qui lui apprit qu'il étoit son parent, & lui communiqua des Titres de Famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoissance. La Maison d'Elisagaray étoit ancienne dans la Navarre, & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, se retira en Bearn, après la perte de son Royaume, quelqu'un de cette Maison l'y suivit, & de-là étoit descendu M. Renau. Toutes ses actions lui avoient rendu cette Genealogie assés inutile.

Il rapportoit aussi d'Espagne le Titre de Lieutenant General des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plutôt, si on n'eût pas imposé à S. M. Malgré les états de la Guerre, qui faisoient foi du tems où il avoit été Maréchal de Camp en Espagne, on l'avoit fait passer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on est hardi dans les Cours; il est vrai que ces hardiesses y sont d'ordinaire impunies & heureuses. Le Feu Roi lui avoit promis que ses services d'Espagne lui seroient contés comme rendus en France.

Il se trouva donc ici accablé de dettes, dans un tems qui ne lui permettoit presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointemens qui lui étoient dûs, sans aucun avancement, ni aucune grace de la Cour, seulement avec une belle & inutile réputation. Il ramassa comme il put les débris de sa fortune, & enfin la Paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la question, si long-tems interrompuë, de la route du Vaisseau. M. Huguens étoit mort, mais un autre grand Adversaire lui avoit succedé, M. Bernoulli, qui mieux instruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de sentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il soûtenoit la cause commune de tous les Méchaniciens, dont tous les Ouvrages périssoient par le fondement, si M. Renau avoit raison. Il faisoit même sur la Theorie de la Manœuvre une seconde difficulté, que M. Huguens n'avoit pas apperçûë; mais on ne traita que de la premiere. M. Renau accoûtumé à des succès qu'il devoit à l'opiniâtreté de son courage, ne le sentit

point ébranlé dans cette occaſion ; auſſi terrible en ſon eſpece que toutes celles où il s'étoit jamais expoſé ; il avoit peut-être encore ſa petite troupe, mais mal aſſûrée, & qui ne levoit pas trop la tête. La conteſtation où il s'engagea par Lettres en 1713 avec M. Bernoulli, fut digne de tous deux, & par la force des raiſons, & par la politeſſe dont ils les aſſaiſonnerent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laiſſeront pas d'être ſurpris des reſſources qu'il trouva dans ſon genie ; il paroît que M. Bernoulli lui-même ſe ſçavoit bon gré de ſe bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin celui-ci voulut terminer tout par ſon Traité *de la Manœuvre des Vaiſſeaux*, qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu conte dans l'Hiſtoire de cette année. La Theorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le vrai, qui pris dans toute ſon étenduë échaperoit aux plus grands Geometres. Ils ſont réduits à l'alterer & à le falſifier pour le mettre à leur portée. Après l'impreſſion de cet ouvrage, M. Renau ne ſe tint point encore pour vaincu, &

s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avoüer.

Pendant le séjour d'Espagne, il avoit perdu le fil du service de France, & une certaine habitude de traiter avec les Ministres, & avec le Roi même, infiniment précieuse aux Courtisans. On devient aisément inconnu à la Cour. Cependant il se flatoit toujours de la bonté du Roi, & l'état de sa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui; il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui representer ses services passés, & la situation où il se trouvoit. Heureusement il en fut dispensé par un évenement singulier. Malte se crut menacée par les Turcs, & le Grand Maître fit demander au Roi par son Ambassadeur M. Renau, pour être le défenseur de son Isle. Le Roi l'accorda au Grand Maître; & M. Renau en prenant congé de S. M. eut le plaisir de ne lui point parler de ses affaires, & de s'assûrer seulement d'une audience à son retour.

L'allarme de Malte étoit fausse, & le Roi mourut. M. Renau qui avoit l'honneur d'être connu de tout tems,

& fort estimé de M. le Duc d'Orleans Regent, & qui même avoit servi sous lui en Espagne, n'eut plus besoin de solliciter des audiences. Il fut fait Conseiller du Conseil de Marine, & Grand-Croix de l'Ordre de Saint Loüis.

S. A. R. ayant formé le dessein de faire dans le Royaume quelques essais d'une Taille proportionnelle, ou Dixme, qu'avoit proposée feu M. de Vauban, & qui devoit remedier aux anciens & intolerables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joye la Commission d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces essais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant son cœur, que le bien public, & il étoit Citoyen comme si la mode ou les récompenses eussent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux, qu'en suivant les pas de M. de Vauban, & en executant un Projet, qui avoit pour garant le nom de ce Grand Homme. Tout le zele de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé, & ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui, n'ont pû l'accuser que d'er-

reur, accuſation toujours douteuſe par elle-même, & du moins fort legere par rapport à la nature humaine. C'eſt un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de ſe tromper.

Il étoit ſujet depuis un tems à une retention d'urine, pour laquelle il alla aux Eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fiévre ſurvint, la retention augmenta, & il s'y joignit un gonflement de ventre, pareil à celui d'une Hidropiſie Timpanite. Il fit preſque par honnêteté pour ſes Medecins, & par maniere d'acquit les remedes uſités en pareil cas, mais il fit avec une extrême confiance un remede qu'il avoit appris du Pere Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des experiences heureuſes, ſoit ſur lui, ſoit ſur d'autres; c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere aſſés chaude. Les Medecins de Pougues étoient ſurpris de cette nouvelle Medecine, & il étoit lui-même ſurpris qu'elle leur fût inconnuë. Il leur en expliquoit l'excellence par des raiſonnemens Phiſiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire

à leurs Malades, & par reſpect, ſoit pour les autorités qu'il citoit, ſoit pour la ſienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui paſſer quelques pintes d'eau; mais il alloit beaucoup au de-là des permiſſions, & contrevenoit même aux défenſes les plus expreſſes. Enfin ils prétendent abſolument qu'il ſe noya. Il mourut le 30. Septembre 1719, ſans douleur, & ſans avoir perdu l'uſage de ſa raiſon.

La mort de cet Homme qui avoit paſſé une aſſés longue vie à la Guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Perſuadé de la Religion par ſa Philoſophie, & incapable par ſon caractere d'être foiblement perſuadé, il regardoit ſon corps comme un voile qui lui cachoit la Verité éternelle, & il avoit une impatience de Philoſophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Qu'elle difference*, diſoit-il, *d'un moment au moment ſuivant! Je vais paſſer tout à coup des plus profondes tenebres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choiſi pour être honoraire dans cette Academie, dès qu'il y en avoit eu, c'eſt-à-dire, en 1699. La nature

nature presque seule l'avoit fait Geometre. Les Livres du Pere Malebranche, dont il étoit plein, lui inspirerent assés le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loisir d'en acquerir. Il sauvoit son ignorance par un aveu libre & ingenu, qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démordoit guere ni de ses entrepriſes, ni de ses opinions; ce qui assûroit davantage le succès de ses entrepriſes, & donnoit moins de credit à ses opinions. Du reste, la valeur, la probité, le desintereſſement, l'envie d'être utile soit au Public, soit aux Particuliers, tout cela étoit chés lui au plus haut point. Une pieté toujours égale avoit regné d'un bout de sa vie à l'autre, & sa jeuneſſe auſſi peu licentieuſe, que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaisirs qu'on lui auroit le plus aiſement pardonnés.

ELOGE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON nâquit le 21 Septembre 1638, de Loüis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noües, petite fille du fameux du Pleſſis Mornai. Dès le tems de Philippe Auguſte, les Seigneurs de Courcillon ſont appellés *Milites*, ou Chevaliers. Leurs Deſcendans embraſſerent le Calviniſme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de ſa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'eſprit naturel, qui alloit même juſqu'à faire agréablement des Vers. Il ſe convertit aſſés jeune à la Religion Catholique.

En 1657 ou 58, il ſervit en Flandre Capitaine de Cavalerie, ſous M. de Turenne. Après la Paix des Pirenées un grand nombre d'Officiers François, qui

ne pouvoient ſouffrir l'oiſiveté, allerent chercher la Guerre dans le Portugal, que l'Eſpagne vouloit remettre ſous ſa domination. Comme ils jugeoient que malgré la Paix les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préfererent le Service de cette Couronne ; mais M. de Dangeau avec la même ardeur militaire eut des vûës tout oppoſées, & ſe donna à l'Eſpagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la juſtification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies, ou que la Reine Mere du Roi, & celle qu'il venoit d'épouſer, étant toutes deux Eſpagnoles, c'étoit leur faire ſa Cour d'une maniere aſſés adroite, que d'entrer dans le Parti qu'elles favoriſoient. Il ſe ſignala au Siege & à la Priſe de Giromena ſur les Portugais, il s'étoit trouvé par tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Eſpagne un Courier mieux inſtruit, pour lui rendre conte de ce ſuccés de ſes Armes. Le Roi d'Eſpagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, & lui offrit un Regiment de 1200 Chevaux, avec une groſſe Penſion ; mais il trouva un François trop

passionné pour son Roi & pour sa Patrie.

A son retour en France M. de Dangeau sentit l'utilité de son Service d'Espagne. Les deux Reines, qui étoient bien-aise de l'entendre parler de leur Païs, & de la Cour de Madrid, & même en leur Langue, qu'il avoit assés bien apprise, vinrent bien-tôt à goûter son esprit & ses manieres, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le Reversy. Cette grace d'autant plus touchante en ce tems-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit suffi pour flatter vivement un jeune Courtisan qu'elle auroit ruiné, mais ce fut pour lui la source d'une fortune considerable.

Il avoit souverainement l'esprit du jeu. Quand Feu M. Leibnits a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les differens jeux qu'ils ont inventés, il en penetroit toute l'Algebre, cette infinité de rapports de nombres qui y regnent, & toutes ces combinaisons délicates & presque imperceptibles qui y sont enveloppées, & quelquefois compliquées entre elles d'une maniere à se dérober

aux plus ſubtiles ſpeculations ; & il eſt vrai que ſi tous ceux qui joüent étoient de bons joüeurs, ils ſeroient ou grands Algebriſtes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de fineſſe, ils ſe conduiſent par des vûës très-confuſes, & à l'avanture; & les jeux les plus ſçavans, les Echets même, ne ſont pour la plupart des gens que de purs jeux de hazard. M. de Dangeau avec une tête naturellement Algebrique, & pleine de l'Art des combinaiſons, puiſé dans ſes reflexions ſeules, eut beaucoup d'avantage au jeu des Reines. Il ſuivoit des Theories qui n'étoient connuës que de lui, & reſolvoit des Problêmes, qu'il étoit ſeul à ſe propoſer. Cependant il ne reſſembloit pas à ces Joüeurs ſombres & ſerieux, dont l'application profonde découvre le deſſein, & bleſſe ceux qui ne penſent pas tant ; il parloit avec toute la liberté d'eſprit poſſible, il divertiſſoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des ſommes aſſés fortes, elle déplut à l'œconomie de M. Colbert, qui en parla au Roi, même avec quelque ſoupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour te-

moin de ce jeu, & placé derriere le Marquis de Dangeau, sans en être apperçû. Il se convainquit par lui-même de son exacte fidelité, & il fallut le laisser gagner tant qu'il voudroit. Ensuite le Roi l'ôta du jeu des Reines, mais ce fut pour le mettre du sien, avec une Dame qu'il prenoit grand soin d'amuser agréablement. L'Algebre & la fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur, où il étoit alors, lui auroit seul attirés, quand sa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il sera impossible de s'imaginer une vie de Courtisan plus brillante & plus délicieuse.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un Appartement dans Saint Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit pourvû qu'il la lui demandât en cent Vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent Vers bien

contés, pas un de plus, ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru auſſi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent Vers au Roi. Il les avoit faits, exactement contés, & placés dans ſa memoire, & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les differentes attentions promtes & vives qu'il demande à chaque inſtant.

Sa Poëſie lui valut encore une autre avanture, précieuſe pour un Courtiſan, qui ſçait que dans le lieu où il vit rien n'eſt bagatelle. Le Roi & Feue Madame avoient entrepris de faire des Vers en grand ſecret, à l'envi l'un de l'autre. Ils ſe montrerent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons; ils ſe ſoupçonnerent reciproquement d'avoir eu du ſecours; & par l'éclairciſſement où leur bonne foi les amena bien-tôt, il ſe trouva que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'etoient adreſſés chacun avec beaucoup de miſtere, étoit l'Auteur caché des Vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien; mais le plaiſir d'être doublement employé de cette façon ne lui permet-

toit guere de bien obéïr, & qui ſçait même s'il ne fit pas de ſon mieux exprès pour être découvert ?

Quand la Baſſette vint à la mode, il en conçut bien-tôt le fin par ſon Algebre naturelle ; mais il conçut auſſi que la veritable Algebre étoit encore plus ſûre, & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par là ſa réputation à la Cour, ainſi qu'il a été dit dans ſon Eloge. L'Algebriſte naturel ne mépriſa point l'Algebriſte ſçavant, quoiqu'il arrive aſſés ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçûs de la nature, on ſe croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçû de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre Homme devenu fort celebre, mais alors naiſſant, avoit ſongé à ſe faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour, c'eſt M. Deſpreaux qui lui adreſſa le ſecond Ouvrage, qu'il donna au Public, ſa Satire ſur la Nobleſſe. Le Heros étoit bien choiſi, & par ſa naiſſance, & par ſa réputation de ſe connoître en Vers, & par la ſituation où il étoit, & par ſon inclination à favoriſer le merite.

Les plus ſatiriques & les plus miſantropes ſont aſſés maîtres de leur bile pour ſe ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665 le Roi fit M. de Dangeau Colonel de ſon Regiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit ſur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un ſimple Particulier devenoit en quelque ſorte le Succeſſeur immediat. On ſçait que le Feu Roi a toujours regardé ce Regiment comme lui appartenant plus que le reſte de ſes Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépenſe digne de ſa reconnoiſſance, & de la prédilection du Roi. Il ſervit à la tête de ſa Troupe à la Campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années, il ſe défit du Regiment pour s'attacher plus particulierement à la ſeule perſonne du Roi, qu'il ſuivit toujours dans ſes Campagnes, en qualité de ſon Aide de Camp.

Comme il étoit fort inſtruit dans l'Hiſtoire, ſur-tout dans la moderne, dans les Genealogies des grandes Maiſons, dans les intereſts des Princes, enfin dans toutes les Sciences d'un Hom-

me de Cour, si cependant elles conservent encore long-tems cette qualité, le Roi eût la pensée de l'envoyer Ambassadeur en Suede ; mais il supplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des negociations de moindre durée, & dans des Païs plus voisins, si Elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur personne, & ils se défient avec raison de leur dignité. Il fut donc employé selon ses desirs ; il alla plusieurs fois Envoyé Extraordinaire vers les Electeurs du Rhin ; & ce fut lui, qui avec le même caractere conclut, malgré beaucoup de difficultés, le Mariage du Duc d'Yorc, depuis Jacques II. avec la Princesse de Modene. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la suite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reste de sa vie n'est plus que celle d'un Courtisan, à cela près, selon le témoignage dont le Feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais office à personne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes

les dignités auſquelles, pour ainſi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raiſonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le déſagrément qu'elles ayent fait une nouvelle ſurprenante pour le Public. Il a été Gouverneur de Touraine, le premier des ſix Menins que le Feu Roi donna à Monſeigneur, Grand-Pere du Roi, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Baviere & de Savoye, Conſeiller d'Etat d'Epée, Chevalier des Ordres du Roi, Grand-Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont Carmel, & de Saint Lazare de Jeruſalem.

Quand il fut revêtu de cette derniere Dignité, il ſongea auſſi-tôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-tems, & preſque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers, il renouvella l'ancienne pompe de leur reception, & de toutes les ceremonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne penſe lui-même; il procura par ſes ſoins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin il employoit les revenus & les droits de ſa grande Maîtriſe à

faire élever en commun dans une grande Maiſon deſtinée à cet uſage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Nobleſſes du Royaume. On les appelloit les Eleves de Saint Lazare, & ils devoient illuſtrer l'Ordre par leurs noms, & par le merite, dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établiſſement dura près de dix ans; mais il lui auroit fallu pour ſubſiſter des tems plus heureux, & des ſecours de la part du Roi, dont les Guerres continuelles ôterent entierement l'eſperance. Ainſi M. de Dangeau eut le déplaiſir de voir ſa generoſité arrêtée dans ſa courſe, & ſes revenus appliqués à ſes ſeuls beſoins. Il a laiſſé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être ſon Succeſſeur.

Son goût declaré pour les Lettres, & pour tous ceux qui s'y diſtinguoient, & un zele conſtant à les ſervir de tout ſon pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'Academie des Sciences pouvoit le partager avec l'Academie Françoiſe. Il n'accepta la Place, qu'en faiſant bien ſentir la

noble pudeur qu'il avoit de ſucceder à un des premiers Géometres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là; & il n'a jamais paru ici, ſans y apporter une modeſtie flateuſe pour l'Academie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 Septembre 1720. âgé de 82 ans. Il avoit ſoutenu dans un âge aſſés avancé les plus cruelles Operations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage ſingulier. Ce courage eſt tout different de celui qu'on demande à la guerre, & moins ſuſpect d'être forcé. Il eſt permis d'en manquer dans ſon lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaiſon particuliere avec les plus Grands Hommes de ſon tems, le Grand Condé, M. de Turenne, & les autres Heros de toute eſpece que le ſiecle du Feu Roi a produits. Il connoiſſoit le prix, ſi ſouvent ignoré ou négligé, d'une réputatien nette & entiere, & il apportoit à ſe la conſerver tout le ſoin qu'elle merite. Ce n'eſt pas-là une legere attention, ni qui coûte peu, ſurtout à la Cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu, & où les

plus foibles apparences ſuffiſent pour fonder les jugemens les plus déciſifs, pourvû qu'ils ſoient déſavantageux. Ses diſcours, ſes manieres, tout ſe ſentoit en lui d'une politeſſe, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bien-faiſant.

Il avoit épouſé en premieres noces Françoiſe Morin, Sœur de la Feue Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que Feue Madame la Ducheſſe de Montfort; & en ſecondes noces la Comteſſe de Leuveſtein, de la Maiſon Palatine, dont il n'a eu que Feu M. de Courcillon.

ELOGE
DE MONSIEUR
DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES naquit à Poitiers en 1634 de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne Nobleſſe de Poitou. L'Ayeul paternel de Nicolas Filleau étoit ſorti de la Ville d'Orleans avec ſa Famille, dans le tems que les Calviniſtes y étoient les plus forts; il ſe déroba à leur perſecution, qu'il s'étoit attirée par ſon zele pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orleanois. Le Pere de M. des Billettes établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune aſſés conſiderable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maiſons de la Haute & Baſſe Marche.

Les deux Freres de M. des Billettes,

qui étoient ſes Aînés, ont été M. de la Chaiſe, & M. de Saint Martin, tous deux connus par deux Ouvrages fort differens, l'un par la Vie de Saint Louis, l'autre par la Traduction de Dom Quichotte. Les trois Freres avoient un eſprit hereditaire de Religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les Sciences; & tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attacherent à Madame de Longueville, à M. le Duc de Roanés, à un certain nombre de perſonnes dont l'eſprit & les lumieres n'ont pas été conteſtées, & dont les mœurs ou les maximes n'ont été accuſées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entiere indifference pour la fortune, ſoutenu dans cette diſpoſition par un grand fonds de piété, a toujours vêcu ſans ambition, ſans aucune de ces vûës qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où ſon goût le portoit, & encore plus des pratiques preſcrites par le Chriſtianiſme. Telle a été ſa carriere d'un bout à l'autre; une de ſes journées les repreſentoit toutes. La Religion ſeule fait quelquefois des converſions ſurprenantes, & des chan

gemen

gemens miraculeux ; mais elle ne fait guere toute une vie égale, & uniforme, ſi elle n'eſt entée ſur un naturel Philoſophe.

Il étoit fort verſé dans l'Hiſtoire, dans les Genealogies des grandes Maiſons de l'Europe, même dans la connoiſſance des Livres, qui fait une Science à part. Il avoit dreſſé le Catalogue d'une Bibliotheque generale, bien entenduë, œconomiſée & complette, pour qui n'eût voulu que bien ſçavoir. Sur-tout il poſſedoit le détail des Arts, de ce prodigieux nombre d'induſtries ſingulieres inconnuës à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement obſervées par ceux qui les exercent, negligées par les Sçavans les plus univerſels, qui ne ſçavent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuſes & raviſſantes, dès qu'elles ſont vûës avec des yeux éclairés. La plûpart des eſpeces d'animaux, comme les Abeilles, les Araignées, les Caſtors ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier Inventeur ; les hommes ont une infinité d'arts differens, qui ne ſont point nés avec

eux, & dont la gloire leur appartient. Comme l'Academie avoit conçû le deſſein d'en faire la deſcription, elle crut que M. des Billettes lui étoit neceſſaire, & elle le choiſit pour être un de ſes Penſionnaires Mechaniciens à ſon renouvellement en 1699. Il diſoit qu'il étoit étonné de ce choix, mais il le diſoit ſimplement, rarement, & à peu de perſonnes, ce qui atteſtoit la ſincerité du diſcours; car s'il l'eût fait ſonner bien haut, & beaucoup repeté, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les Deſcriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Academie en doit donner au Public. Aucun Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après ſa mort, & c'eſt une circonſtance convenable à ſon extrême modeſtie.

Un regime exact, & même ſes auſterités, lui valurent une ſanté aſſés égale. Elle s'affoibliſſoit peu-à-peu par l'âge, mais elle ne degeneroit pas en maladies violentes. Il conſerva juſqu'au bout l'uſage de ſa raiſon, & le 10 Août 1720 il prédit ſa mort pour le 15 ſuivant, où elle arriva en effet. Il

étoit âgé de 86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiſelles de Poitou. Il n'en a point laiſſé d'enfans vivans.

Une certaine candeur, qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ſes qualités dominantes. On ſentoit dans ſes diſcours, dans ſes manieres le vrai orné de ſa plus grande ſimplicité. Le bien public, l'ordre ou plûtôt tous les differens établiſſemens particuliers d'ordre que la ſociété demande, toujours ſacrifiés ſans ſcrupule, & même violés par une mauvaiſe gloire, étoient pour lui des objets d'une paſſion vive & délicate. Il la portoit à tel point, & en même-tems cette ſorte de paſſion eſt ſi rare, qu'il eſt peut être dangereux d'expoſer au Public, que quand il paſſoit ſur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins uſés, afin que le milieu qui l'eſt toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une ſi petite attention s'ennobliſſoit par ſon principe; & combien ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de ſuperſtition? Perſonne n'a ja-

mais mieux ſçû ſoulager & les beſoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il diſoit que ceux dont on refuſoit le ſecours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refuſés. Il ſouhaitoit fort de ſe pouvoir dérober à cet Eloge funebre, dont l'uſage eſt établi parmi nous; & en effet il a eu ſi bien l'adreſſe de cacher ſa vie, que du moins la brieveté de l'Eloge répondra à ſon intention.

ELOGE
DE MONSIEUR
D'ARGENSON.

MARC RENE' DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON nâquit à Veniſe le 4 Novembre 1652 de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenſon, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche heritiere d'Angoumois.

La Maiſon de Voyer remonte par des titres & par des filiations bien prouvées juſqu'à Etienne de Voyer Sire de Paulmy, qui accompagna S. Loüis dans ſes deux voyages d'Outre-mer. Il avoit épouſé Agathe de Beauvau. Depuis lui on voit toujours la Seigneurie de Paulmy en Touraine poſſedée par ſes Deſcendans, toujours des Charges Militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des Alliances avec les plus grandes Maiſons, telles que celles de Montmorency, de La-

val, de Sancerre, de Conflans. Ainſi nous pouvons négliger tout ce qui précede cet Etienne, & nous diſpenſer d'aller juſqu'à un Baſile, Chevalier Grec, mais d'origine Françoiſe, qui ſous l'Empire de Charles le Chauve ſauva la Touraine de l'invaſion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompenſe. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Nobleſſes, du moins il y a une ſorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un Titre.

Au commencement du regne de Loüis XIII. René de Voyer fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand-Bailly de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenſon d'une Terre entrée dans ſa Maiſon par ſa Grand'mere paternelle, alla apprendre le métier de la Guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de ſa Mere, Eliſabeth Huraut de Chiverni, Niéce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires generales & des ſiennes, des eſperances plus flatteuſes & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti

de la Robe, le déterminerent à l'embraſſer; il fut le premier Magiſtrat de ſon nom, mais preſque ſans quitter l'Epée; car ayant été reçû Conſeiller au Parlement de Paris en 1620 âgé de 24 ans, & bien-tôt après ayant paſſé à la Charge de Maître des Requêtes, il ſervit en qualité d'Intendant au ſiege de la Rochelle, & dans la ſuite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que des Intendances de Provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités ſoit par les Seigneurs, ſoit par les Calviniſtes. Les beſoins de l'Etat le firent ſouvent changer de poſte, & l'envoyerent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne ſe donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle Province, dont l'adminiſtration demandoit un mélange ſingulier, & preſque unique, de hauteur & de douceur, de hardieſſe & de circonſpection. Dans un grand nombre de marches d'Armées, de Retraites, de Combats, de Sieges, il ſervit autant de ſa perſonne, & beaucoup plus de ſon eſprit, qu'un homme de guerre ordinaire; l'enchaînement des affaires l'engagea auſſi dans des Negociations de-

licates avec des Puiſſances voiſines, ſurtout avec la Maiſon de Savoye alors diviſée. Enfin après tant d'Emplois & de Travaux, ſe croyant quitte envers ſa Patrie, il ſongea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il ſe mit dans l'Etat Eccleſiaſtique; mais le deſſein que la Cour forma de ménager la Paix du Turc avec Veniſe, le fit nommer Ambaſſadeur Extraordinaire vers cette République, & il n'accepta l'Ambaſſade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y ſeroit pas plus d'un an, & que quand il en ſortiroit, ſon Fils, que l'on faiſoit dès-lors Conſeiller d'Etat, lui ſuccederoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651, qu'il fut pris, en diſant la Meſſe, d'une fiévre violente dont il mourut en quatorze jours. Son Fils aîné, qui avoit eu à 21 an l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, ſe trouva à 27 ans Ambaſſadeur à Veniſe. Il fit élever à ſon Pere dans l'Egliſe de Saint Job un Mauſolée, qui étoit un ornement, même pour une auſſi ſuperbe Ville, & le Senat s'engagea par un Acte public à avoir ſoin de le conſerver.

Pendant

Pendant le cours de son Ambassade, qui dura cinq ans, nâquit à Venise M. d'Argenson. La République voulut être sa Maraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint Marc, & lui permit à lui, & à toute sa posterité, de mettre sur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le Cimier & la Devise, témoignages authentiques de la satisfaction qu'on avoit de l'Ambassadeur.

Son Ambassade finie, il se retira dans ses Terres, peu satisfait de la Cour, & avec une fortune assés mediocre, & n'eut plus d'autres vûës que celles de la vie à venir. Le Fils trop jeune pour une si grande inaction, vouloit entrer dans le Service; mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la Charge de Lieutenant General au Présidial d'Angoulême, qui lui venoit de son Ayeul Maternel. Les Magistrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & sentirent bien-tôt que son genie & ses talens étoient trop à l'étroit sur un si petit theatre. Ils l'exhorterent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par

quelques démêlés qu'il eut avec sa Compagnie. La veritable cause n'en étoit peut-être que cette même superiorité de genie & de talens un peu trop mise au jour & trop exercée.

A Paris il fut bien-tôt connu de M. de Ponchartrain alors Controlleur General, qui pour s'assurer de ce qu'il valoit, n'eut besoin ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de Finances, dont il lui confioit le soin. On l'obligea à se faire Maître des Requêtes sur la foi de son mérite, & au bout de trois ans il fut Lieutenant General de Police de la Ville de Paris en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien policée joüissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent, ou le conservent, à peu près comme tous les hommes joüissent de la régularité des Mouvemens Celestes sans en avoir aucune connoissance ; & même plus l'ordre d'une Police ressemble par son uniformité à celui des Corps Celestes, plus il est insensible, & par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est

plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir, en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville telle que Paris une consommation immense dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, & en même-tems animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la societé, ou ne les tolerer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien; tenir les abus necessaires dans les bornes précises de la necessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer par des conduit souterrains dans l'interieur des Familles, & leur

garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas necessaire d'en faire usage; être present par tout sans être vû; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse, & être l'ame toujours agissante, & presque inconnuë de ce grand corps; voilà quelles sont en general les fonctions du Magistrat de la Police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vûës qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la Ville furent portées au plus haut degré. Aussi le Feu Roi se reposoit-il il entierement de Paris sur ses soins. Il eût rendu conte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les tenebres, cet inconnu, quelque ingenieux qu'il fût à se cacher, étoit toujours sous ses yeux; & si enfin quelqu'un lui échapoit, du moins, ce

qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire bien caché. Il avoit mérité que dans certaines occasions importantes, l'autorité souveraine & indépendante des formalités appuyât ses démarches; car la Justice seroit quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osoit jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

Environné & accablé dans ses Audiences d'une foule de gens du menu peuple pour la plus grande partie, peu instruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'interêts très-legers & souvent très-mal entendus, accoûtumés à mettre à la place du discours un bruit insensé, il n'avoit ni l'inattention, ni le dédain qu'auroient pû s'attirer les personnes ou les matieres; il se donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison necessaire avec le bien pubic; il se conformoit aux façons de penser les plus basses & les plus grossieres; il parloit à chacun sa langue, quelque étrangere qu'elle lui fût; il accommodoit la raison à l'usage de ceux qui la connoissoient le moins; il concilioit

avec bonté des esprits farouches, & n'employoit la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles ou peu dignes d'un jugement serieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & aussi efficace. Il s'égayoit à lui-même, autant que la Magistrature le permettoit, des fonctions souverainement ennuyeuses & desagréables, & il leur prêtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710, le Peuple injuste parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par toutes sortes de voyes de remedier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop severement. Le Magistrat les calma, & par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace, quoique furieuse, avoit toujours en lui. Un jour assiegé dans une Maison, où une Troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se presenta, parla, & appaisa tout. Il

ſçavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſçavoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou ſuivie de la Dignité de Conſeiller d'Etat.

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun peril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux Incendies, & d'y arriver des premiers. Dans ces momens ſi preſſans & dans cette affreuſe confuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, & en même-tems il en donnoit l'exemple, quand le peril étoit aſſés grand pour le demander. A l'embraſement des Chantiers de la Porte Saint Bernard, il falloit, pour prévenir un embraſement general, traverſer un eſpace de chemin occupé par les flammes. Les gens du Port & les Détachemens du Regiment des Gardes héſitoient à tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le franchit le premier, & ſe fit ſuivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits brûlés, & fut plus de

vingt heures sur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du Senat à la tête d'une Armée.

Quelque étenduë que fût l'administration de la Police, le Feu Roi ne permit pas que M. d'Argenson s'y renfermât entierement, il l'appelloit souvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuses, ne fût-ce que par la relation immediate qu'elles donnoient avec le Maître, relation toujours si précieuse & si recherchée. Tantôt il s'agissoit d'accommodemens entre Personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les Tribunaux ordinaires, & dont les noms exigeoient un certain respect auquel le Public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédiens promts, un mistere adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenson vint à exercer réglement auprès du Roi un Ministere secret & sans Titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la Jurisdiction de la Police le rendoit maître des Arts & Métiers

que l'Academie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation neceſſaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'eſprit & auſſi éclairé, la Compagnie voulut ſe l'acquerir, & elle le nomma en 1716 pour un de ſes Honoraires. Bien tôt après, comme ſi une Dignité ſi modeſte en eût dû annoncer de plus brillantes, le Regent du Royaume qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même Miniſtere ſecret que le Feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires; & enfin au commencement de 1718 le fit Garde des Sceaux & Préſident du Conſeil des Finances. Il avoit été Lieutenant de Police vingt-un an, & depuis long-tems les ſuffrages des bons Citoïens le nommoient à des places plus élevées; mais la ſienne étoit trop difficile à remplir, & la réputation ſinguliere qu'il s'y étoit acquiſe devenoit un obſtacle à ſon élevation. Il falloit un effort de juſtice pour le récompenſer dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux Miniſteres, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ſes talens ſe trouverent d'un uſage heureux. L'expédition des affaires du Conſeil ſe ſentit de ſa vivacité; il accorda ou refuſa les graces qui dépendoient du Sceau ſelon ſa longue habitude de ſçavoir placer la douceur & la ſeverité; ſur-tout il ſoûtint avec ſa vigueur & ſa fermeté naturelle l'Autorité Royale, d'autant plus difficile à ſoutenir dans les Minorités, que ce ne ſont pas toujours des mal-intentionnés qui réſiſtent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi, le mit en état de faire payer dès la premiere année qu'il fut à la tête des Finances ſeize millions d'arrerages des Rentes de la Ville, ſans préjudice de l'année courante; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaiſir de marquer bien ſolidement aux Habitans de Paris l'affection qu'il avoit priſe pour eux en les gouvernant. Dans cette même premiere année il égala la recette & la dépenſe; équation, pour parler la langue de cette Academie, plus difficile que toutes celles de l'Algebre. C'eſt ſous lui

qu'on a appris à ſe paſſer des Traités à forfait, & à établir des Regies qui font recevoir au Roi ſeul ſes revenus, & le diſpenſent de les partager avec des eſpeces d'Aſſociés. Enfin il avoit un projet certain pour diminuer par des rembourſemens effectifs les dettes de l'Etat; mais d'autres vûës & qui paroiſſoient plus brillantes, traverſerent les ſiennes, il ceda ſans peine aux conjonctures, & ſe démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magiſtrature, il ne le fut encore que pour peu de tems; mais ce peu de tems valut à l'Etat un Reglement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient enſuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingenieux, qui trompoient la Loi en la ſuivant à la lettre. M. d'Argenſon remedia à cet abus par deux Déclarations qui préviennent, ſi cependant on oſe l'aſſurer, ſur-tout en cette matiere, tous les ſtratagêmes de l'interêt.

Le bien des affaires generales, qui changent ſi ſouvent de face, parut demander qu'il remît les Sceaux, & il les

remit au commencement de Juin 1720. Il conſervoit pleinement l'eſtime & l'affection du Prince dont il les avoit reçûs, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers tems de ſa vie. Il n'eut pas beſoin de toutes les reſſources de ſon courage pour ſoutenir ce repos, mais il employa pour en bien uſer toutes celles de la Religion. Il mourut le 8 de Mai 1721.

Il avoit une gayeté naturelle & une vivacité d'eſprit heureuſe & féconde en traits, qui ſeules auroient fait une réputation à un homme oiſif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémiſſoit pas ſous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit queſtion que de plaiſir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute ſa vie que l'Art ſi difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoiſſoit point à l'égard du travail la diſtinction des jours & des nuits; les affaires avoient ſeules le droit de diſpoſer de ſon tems, & il n'en donnoit à tout le reſte que ce qu'elles lui laiſſoient de momens vuides, au hazard & irrégulierement. Il dictoit à trois ou quatre Secretaires à la fois, & ſouvent chaque lettre eût mérité par ſa matiere

d'être faite à part, & ſembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ſes propres dépens des Procès, même conſiderables; & un trait rare en fait de Finances, c'eſt d'avoir refuſé à un renouvellement de Bail cent mille écus qui lui étoient dûs par un uſage établi; il les fit porter au Treſor Royal pour être employés au payement des Penſions les plus preſſées des Officiers de Guerre. Quoique les occaſions de faire ſa cour ſoient toutes ſans nulle diſtinction infiniment cheres à ceux qui approchent les Rois, il en a rejetté un grand nombre, parce qu'il ſe fût expoſé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a ſouvent épargné des évenemens deſagréables à qui n'en ſçavoit rien, & jamais le récit du ſervice n'alloit mandier de la reconnoiſſance. Autant que par ſa ſeverité, ou plûtôt par ſon apparence de ſeverité il ſçavoit ſe rendre redoutable au Peuple dont il faut être craint, autant par ſes manieres & par ſes bons offices il ſçavoit ſe faire aimer de ceux que la crainte ne mene pas. Les perſonnes dont j'entens parler ici ſont en ſi grand nombre & ſi importantes, que j'affoiblirois ſon Eloge en

y faisant entrer la reconnoissance que je lui dois, & que je conserverai toujours pour sa mémoire.

Il avoit épousé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laissé deux Fils, l'un Conseiller d'Etat & Intendant de Maubeuge, l'autre son Successeur dans la Charge de la Police, & une Fille mariée à M. de Colande, Maréchal de Camp & Commandeur de l'Ordre de Saint Louis.

ELOGE
DE MONSIEUR
COUPLET.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET nâquit à Paris le 20 Avril 1642 d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son Pere le deſtina au Bareau, ſans conſulter, & apparemment ſans connoître ſes talens & ſon goût, qui le portoient aux Mathematiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui cauſerent beaucoup de diſtraction dans ſes études; cependant il fut reçû Avocat, mais il quitta bien-tôt cette profeſſion forcée, & ſe donna entierement à celle que la Nature lui avoit choiſie.

Il chercha de l'inſtruction & du ſecours dans le commerce de M. Buhot Coſmographe, & Ingenieur du Roi, qui, après avoir reconnu ſes diſpoſitions, ſe fit un plaiſir de les cultiver: il voulut même ſerrer par une alliance la liaiſon que la ſcience avoit commen-

cé entre eux, & en 1665 il fit épouser sa Belle-fille à son Eleve âgé alors de 24 ans.

En 1666 fut formée l'Académie des Sciences. M. Buhot fut choisi par M. Colbert pour en être, & quelque tems après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Observatoire, & la Garde du Cabinet des Machines. Il semble qu'un certain respect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers composé cette Compagnie.

En 1670 M. Couplet acheta de M. Buhot la Charge de Professeur de Mathematique de la grande Ecurie. Il étoit obligé d'aller fort souvent à Versailles, & dans ces tems-là le Feu Roi y fit faire ces grandes Conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La Science des Eaux & des Nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle, & M. Couplet qui ne demandoit qu'à s'instruire & à s'exercer, en eut des occasions à souhait. Nous avons parlé en 1699 (*p.* 112 *& suiv.*) d'un Niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé souvent à des ouvrages de Particuliers,

Particuliers, ils s'y conduiſoit toujours d'une maniere dont ſa Famille ſeule pouvoit ſe plaindre ; il ne vouloit que réuſſir, & il mettoit de ſon argent pour hâter, ou pour perfectionner les travaux ; loin de faire valoir ſes ſoins & ſes peines, il en parloit avec une modeſtie qui enhardiſſoit à le récompenſer mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoiſſance.

Ce qu'il a fait de plus conſiderable a été à *Coulanges la Vineuſe*, petite Ville de Bourgogne à trois lieuës d'Auxerre. Coulanges eſt riche en Vins, & de-là vient ſont épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les Habitans étoient réduits à des Mares, & comme elles étoient ſouvent à ſec, ils alloient fort loin chercher un Puits qui tariſſoit auſſi, & les renvoyoit à une Fontaine éloignée de-là d'une lieuë. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les Incendies, chaque Habitant étoit obligé par Ordonnance de Police à avoir à ſa porte un Tonneau toujours plein, & malgré cette précaution la Ville avoit eu trois grands Incendies en trente ans, & à l'un on avoit été obligé de jetter

du Vin sur le Feu. Ils avoient obtenu en 1716 un Arrêt du Conseil qui leur permettoit de lever sur chaque Piéce de Vin qui sortiroit de leur Territoire, un Impôt dont le produit seroit employé à chercher de l'Eau, & à toutes les Dépenses nécessaires; mais tous les Ingenieurs qui avoient tenté cette entrepriſe, l'avoient tenté sans succès, quoique vivement animés, & par l'utilité, & par la gloire.

M. Dagueſſeau alors Procureur General, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il n'en falloit plus faire, & en 1705 il s'adreſſa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre; ce mois est ordinairement un des plus secs de toute l'année; 1705 fut une année fort seche; & si l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre il court des veines d'eau, qui ont effectivement quelque rapport avec le sang qui coule dans nos veines. Si ces

eaux trouvent des terres sablonneuses, elle se filtrent au travers, & se perdent, il faut des fonds qui les arrêtent, tels que sont des lits de Glaise. Elles sont en plus grande quantité selon la disposition des terrains. Si, par exemple, une grande Plaine a une pente vers un Côteau & s'y termine, toutes les eaux que la Plaine recevra du Ciel seront déterminées à couler vers ce Côteau, qui les rassemblera encore, & elles se trouveront en abondance au pied. Ainsi la recherche & la découverte des Eaux dépend d'un examen des terrains fort exact & assés fin, il y faut un coup d'œil juste & guidé par une longue expérience.

M. Couplet arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette Eau si desirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingenieurs. Il marchoit son Niveau à la main, & dès qu'il put voir les maisons de la Ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux Habitans, qui par im-

patience ou par curiosité étoient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs Concitoyens, ou pour leur avancer la joye, ou pour se donner une espece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin en marquant avec des Piquets les endroits où il falloit foüiller, & en prédisant dans le même tems à quelle profondeur préciſément on trouveroit l'Eau, & au lieu qu'un autre eût pû prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son Art, & se privoit de toute apparence de Merveilleux. Il entra dans Coulanges où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises, & il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions necessaires pour les travaux qui se devoient faire en son absence. Il restoit à conduire l'Eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, & tout cela emportoit mille détails de Pratique, sur quoi il ne laissoit rien à desirer, il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet, & enfin le 21. Décembre l'Eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuſe Vendange n'y avoit répandu tant de joye. Hommes, Femmes, Enfans, tous couroient à cette Eau pour en boire, & ils euſſent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ſes mains qu'il y plongea pluſieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les Cloches furent ſonnées avec tant d'emportement, que la plus groſſe fut démontée, l'allegreſſe publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maiſons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle, on y bâtit, on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu, & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000 livres de dépenſe à cette même Ville, qui auroit été ravie de ſe charger d'un impôt perpétuel, auſſi crut-elle bien lui devoir une Inſcription & une Deviſe. L'inſcription eſt ce Diſtique Latin.

Non erat ante fluens populis ſitientibus unda.
Aſt dedit æternas arte Cupletus aquas.

La Deviſe repréſente un Moyſe qui

tire de l'Eau d'un Rocher entourné de ſeps de Vignes, avec ces mots *Utile dulci.*

Auxerre & Courſon, qui ſont dans le voiſinage de Coulanges, ſe ſentirent auſſi de ſon voyage, il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure Eau, & à Courſon ceux de retrouver une Source perduë.

C'eſt dans ces ſortes de fonctions, & dans celles qu'il devoit à l'Academie & à ſa Charge, qu'il a paſſé une vie toujours occupée & toujours laborieuſe. Une complexion d'une force ſinguliere le ſoutenoit dans ſes fatigues. Enfin âgé de 79 ans il eut une premiere attaque d'Apoplexie, & quelque tems après une ſeconde, auxquelles ſucceda une Paralyſie, qui tomba particulierement ſur la langue & ſur l'Œſophage, de ſorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler ſans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toujours à des prieres & à des diſcours édifians le peu qui lui reſtoit d'uſage de la parole, & il mourut le 25 Juillet 1722, âgé de 81 an.

Ce qu'on appelle préciſément bon-

té étoit en lui à un haut point, & avec cet avantage qu'elle étoit ſenſiblement marquée dans ſa phiſionomie, dans ſon air, dans ſes manieres, on ſe fût fié à lui ſans autres garans que ceux-là. Heureuſes, du moins par rapport aux effets exterieurs, les vertus dont la preuve eſt courte & prompte! Il étoit Tréſorier de l'Academie, titre trop faſtueux, & aſſés impropre, il étoit plutôt le contraire d'un Tréſorier, il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faiſoit des avances aſſés conſiderables par rapport à ſa fortune, & ne les retiroit pas ſans peine. Il a laiſſé un Fils, qui lui a ſuccedé dignement dans cette place.

ELOGE
DE MONSIEUR
MERY.

JEAN MERY nâquit à Vatan en Berry le 6. Janvier 1645, de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études, mais il s'en dégoûta bien-tôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais Maîtres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par le peu d'inclination naturelle. Il ne paſſa pas la Quatriéme, & s'attacha uniquement à la profeſſion de ſon Pere. Il vint à Paris à dix-huit ans s'inſtruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ſes exercices du jour, il déroboit ſubtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoit dans ſon lit, & paſſoit la nuit à le diſſequer en grand ſecret.

En 1681 il fit à la priere de M. Lamy

Lamy Docteur en Medecine, qui donnoit une seconde Edition de son Livre sur l'*Ame sensitive*, une description de l'Oreille. Il reconnoît dans une Lettre préliminaire adressée à ce Docteur & imprimée aussi, qu'il n'est qu'*un simple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu*, & par-là il insinuë qu'il est bien hardi d'oser décrire une partie aussi délicate que l'Oreille, & aussi inconnuë aux plus habiles Anatomistes, qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes; mais si on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés ordinairement si concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule les piéces à la main. Dans la même année il fut pourvû d'une Charge de Chirurgien de la Feuë Reine.

En 1683 M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major.

L'année suivante le Roi de Portugal ayant demandé au Feu Roi un Chirurgien capable de donner du secours à la Reine sa Femme qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poste, mais la Reine mourut avant son arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun Malade qui

ne voulût le consulter, quelque peu digne qu'il en fût par son mal, ou au contraire quelque desespéré qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'arrêter en Portugal, on en fit autant en Espagne à son passage, mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A son retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Academie des Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambord, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre pendant le voyage auprès de M. le Duc de Bourgogne encore Enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet Emploi avec toute l'application & tout le zele possible, mais il se trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne; & il revint, aussi-tôt qu'il le put, respirer son véritable air natal, celui des Invalides, & de l'Academie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre par Ordre de la Cour; &, ce qui paroîtra sans doute surprenant, on en

ignore abſolument le ſujet. Peut-être s'eſt-on déja apperçû que les faits rapportés juſqu'ici ont été aſſés dénués de circonſtances, aſſés décharnés; c'eſt la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la derniere exactitude ſes fonctions néceſſaires, il ſe renfermoit dans ſon Cabinet, où il étudioit non pas tant les Livres que la Nature même; il n'avoit de commerce qu'avec les Morts, & cela dans un ſens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Sçavans. Il s'inſtruiſoit donc infiniment, mais perſonne n'en eût rien ſçû, ſi les opérations qu'il faiſoit tous les jours n'euſſent trahi le ſecret de ſon habileté. Ceux qui ſont fortement occupés à exercer une profeſſion ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'interieur de leur famille, ſoit de leurs occupations préſentes, ſoit de leurs projets, on eſt obligé de les écouter, & ils ont une liberté entiere de ſe faire valoir, mais il n'uſoit point de ſes droits à cet égard, on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de diſcours inutiles. Enfin je le repéte, on ne ſait rien du voia-

ge d'Angleterre, dont il auroit dû, au moins à sa Femme & à ses Enfans, vanter ou excuser le succès. Tout étoit enseveli dans un profond silence, & il est presque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du sien dans sa réputation que son mérite, & communément il s'en faut beaucoup que ce ne soit assés.

En 1700, M. de Harlay Premier Président le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Academie, & je lui ai oüi dire que les deux ensemble rempliſſoient toute son ambition, aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des Malades quelque importans qu'ils fussent, & quelque utiles qu'ils dussent être, n'ont jamais pû le faire sortir de chés lui. Tout au plus a-t-il traité quelques Amis, mais en amis, & en leur faisant très-peu de chose. Des Etrangers, qui souhaitoient passionnément qu'il leur fit des Cours particuliers d'Anatomie, n'ont pû le tenter par les promesses les plus magnifiques & les plus sûres. Il ne vouloit point d'une augmen-

tation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès dans sa science.

Mais ce même tems, qu'il estimoit plus que la richesse, il ne l'épargnoit point à ses devoirs, il conçut volontairement le dessein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandoit selon l'usage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hazard, qui leur mettoit sous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre, rien de suivi, rien de methodique ne dirigeoit leurs connoissances. Il obtint de M. de Harlay que l'on construisît un lieu, où il leur feroit des Cours reglés d'Anatomie. S'il eût pris cet occasion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vûë, on ne l'eût pas blâmé d'accorder son interêt avec celui du Public. D'ailleurs M. le Premier Président l'honoroit d'une affection particuliere, & comme ce grand Magistrat avoit beaucoup d'esprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour sentir

tout ce qu'il valoit, mais M. Mery ne ſongea dans ſon nouvel établiſſement qu'à l'utilité publique, & il ſe tint heureux qu'on lui eût accordé un ſurcroît conſiderable d'aſſujetiſſement & de travail.

Son genie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'obſervation, & de ſe bien aſſurer de la ſimple verité des choſes. Il ne ſe preſſoit point d'imaginer pourquoi telle diſpoſition, telle ſtructure; il voioit les faits d'autant plus ſurement, qu'il ne les voioit point au travers d'un Siſtême déja formé, qui eût pû les changer à ſes yeux. Son Cabinet Anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de ſa vie, ce nombre prodigieux de Diſſections faites de ſa main avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude; il avoit été ſi long-tems appliqué à ne faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſonger tant à deviner, mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de ſagacité d'eſprit à bien voir en cette matiere, qu'à deviner; auſſi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faiſoit voir aux autres, il le leur déguisât,

ou l'embellît trop par ſes diſcours; à peine ſe pouvoit-il réſoudre à l'expliquer, il falloit preſque que les Piéces de ſon Cabinet parlaſſent pour lui.

On y en conte juſqu'à quatre-vingt d'importantes, ſoit Squeletes entiers, ſoit parties d'Animaux. Trente de ces Piéces regardent l'Homme; & celle où ſont tous les Nerfs conduits depuis leur origine juſqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adreſſe ſinguliere, & une perſévérance infatigable ont été néceſſaires pour finir ces Ouvrages; auſſi étoit-ce là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours preſſé de rentrer dans ce lieu où toutes ces Machines démontées & dépoüillées de ce qui nous les cache en les revêtant, lui preſentoient la Nature plus à nud, & lui donnoient toûjours à lui-même de nouvelles inſtructions; cependant pour ne ſe pas trop glorifier de la connoiſſance qu'il avoit de la ſtructure des Animaux, il faiſoit réflexion ſur l'ignorance où l'on eſt de l'action & du jeu des Liqueurs. *Nous autres Anatomiſtes*, m'a-t-il dit une fois,

nous ſommes comme les Crocheteurs de Paris qui en connoiſſent toutes les ruës juſqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne ſçavent pas ce qui ſe paſſe dans les Maiſons.

On a vû de lui dans nos Volumes quantité de Morceaux, ſur ce que devient l'Air entré par les Poumons, ſur l'Iris de l'Œil, ſur la Choroïde, &c. Il a donné une nouvelle ſtructure au Nerf Optique, & a oſé avancer qu'un Animal ſe multiplie ſans accouplement; c'eſt la Moule d'Etang dont il a donné la ſinguliere & bifarre Anatomie (*a*); mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes a été ſon opinion ſur la Circulation du Sang dans le Fœtus, ou ſur l'uſage du Trou Ovale, directement oppoſée à celle de tous les autres Anatomiſtes. Il fut cauſe que l'Academie dès ſon renouvellement en 1699 fut agitée par cette Queſtion. Un monde d'Adverſaires élevés contre lui tant au dedans qu'au dehors de l'Academie, ne l'ébranla point. Il publia même en 1700 hors de nos Memoires un Traité exprès ſur ce ſujet, auquel il joignit ſes Remar-

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1710. p. 30 & ſuiv.

ques sur une nouvelle maniere de tailler de la Pierre pratiquée alors par un Frere Jacques Fran-Comtois ; c'est-là le seul Livre qu'on ait de lui. On ne sçait point encore aujourd'hui quel parti est victorieux, & c'est une assés grande gloire pour celui qui seul étoit un parti. Il paroît, ainsi que nous osâmes le soupçonner il y a long-tems, que les deux Sistêmes opposés pourroient être vrais & se concilier, dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'Histoire de la Philosophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette contestation.

M. Mery étoit si retenu à former, ou à adopter des Sistêmes qu'il hesitoit à recevoir, ou si l'on veut, ne recevoit pas celui de la Generation par les Œufs, si vrai-semblable, si appuié, si generalement reçû. Il n'en substituoit pas d'autre à la place, mais des structures de parties, qui effectivement ne s'y accordent pas trop, l'arrêtoient (*a*), au lieu que les autres Anatomistes se laissent emporter à un grand nombre d'apparences très-favo-

(*a*) Voyés l'Hist. de 1701, p. 38 & suiv. 2. Edit.

rables, & se reposent en quelque sorte sur la Nature de la solution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardiesse & la timidité opposée, seulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences les hommes sont nés Dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'effort pour être timides & Pirrhoniens.

Cependant M. Mery peu disposé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les siennes particulieres. Le témoignage qu'il se rendoit de la grande sûreté de ses observations, & du peu de précipitation de ses consequences, l'affermissoit dans ce qu'il avoit une fois pensé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore, les idées qu'on y prend sont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traversées, pliées par celles des autres, entretenuës dans une certaine soupleſſe; on s'accoutume trop dans la solitude à ne penser que comme soi. Cette même retraite lui faisoit ignorer aussi des ménagemens d'expression necessaires dans la

diſpute, il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde, il le diſoit, mais cet excès de naïveté & de ſincerité ne bleſſoit pas tant dans l'interieur de l'Academie. Et ſi les ſuites aſſés ordinaires du ſçavoir n'y étoient excuſées, où le ſeroient-elles? On y a remarqué avec plaiſir que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ſes ſentimens, en avoit changé en quelques occaſions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'operation du Frere Jacques, & il ſe retracta dans la ſuite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiſte de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery ſur certains points, qui lui avoient paru d'abord inſoutenables, & il le raconte pour la gloire de M. Mery & non pour la ſienne.

Ce même Anatomiſte prétend que M. Mery a entrevû la Valvule d'Euſtachius, connu les Glandes de Couper long-tems avant Couper même, mais il faut laiſſer les découvertes aux noms qui en ſont en poſſeſſion, & quand même ce ne ſeroit que la fa-

veur du sort qui les leur auroit ajugées plutôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeller.

Malgré une constitution très-ferme, & une vie toujours très-reglée d'un bout à l'autre, M. Mery se sentit presque tout d'un coup abandonné de ses jambes vers l'âge de 75 ans, sans avoir nulle autre incommodité. Il fut reduit à se renfermer absolument chés lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Academie, qui pouvoient se plaindre de quelques-unes de ces sincerités dont nous avons parlé, allerent le voir pour le rassurer sur l'inquietude où il eût pû être à leur égard, & renouveller une amitié, qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompuë; il fut sensiblement touché & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces sentimens qu'il méritoit plus qu'il ne se les étoit attirés, & il ne pouvoit se lasser d'en marquer sa joye à M. Varignon, son fidele ami, & de tous les tems.

Il s'affoiblissoit toujours, quoiqu'en conservant un esprit sain, & enfin il mourut le 3 Novembre 1722,

âgé de 77 ans. Il a laiſſé ſix Enfans de Catherine-Geneviéve Carrere, Fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de Feuë Madame.

Il a eu toute ſa vie beaucoup de Religion, & des mœurs telles que la Religion les demande ; ſes dernieres années ont été uniquement occupées d'exercices de pieté. Nous avons dit de Feu M. Caſſini, que les Cieux lui racontoient ſans ceſſe la gloire de leur Créateur, les Animaux la racontoient auſſi à M. Mery. L'Aſtronomie, l'Anatomie ſont en effet les deux Sciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caracteres du Souverain Etre, l'une annonce ſon Immenſité par celle des Eſpaces Celeſtes, l'autre ſon Intelligence infinie par la Méchanique des Animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage, l'Intelligence prouve encore plus que l'Immenſité.

ELOGE
DE MONSIEUR
VARIGNON.

PIERRE VARIGNON nâquit à Caën en 1654, d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort mediocre. Il avoit deux Freres, qui suivirent la profession du Pere, & il étudia pour être Ecclesiastique.

Au milieu de cette éducation commune, qu'on donne aux jeunes gens dans les Colleges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulierement vient par differens hazards se présenter à leurs yeux, & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de saisir son objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, & quelquefois les simples Maçons, sçavent faire des Cadrans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifferemment. Il en apprit la prati-

que la plus groſſiere, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ſes Maîtres, mais il ſoupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Theorie generale, ſoupçon qui ne ſervoit qu'à l'inquieter & à le tourmenter ſans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en Philoſophie aux Jeſuites de Caën, feüilletant par amuſement differens Livres dans la Boutique d'un Libraire, il tomba ſur un Euclide, & en lut les premieres pages, qui le charmerent non-ſeulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il ſe ſentit à y entrer. Comment l'Eſprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ſes talens? Il emporta l'Euclide chés lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raiſons. L'incertitude éternelle, l'embarras Sophiſtique, l'obſcurité inutile & quelquefois affectée de la Philoſophie des Ecoles, aiderent encore à lui faire goûter la clarté, la liaiſon, la ſûreté des verités Geometriques. La Geometrie le conduiſit aux Ouvrages de Deſcartes, & il y fut frappé de cette nouvelle lumiere, qui de-là s'eſt répanduë dans

tout le Monde penſant. Il prenoit ſur les néceſſités abſoluës de la vie de quoi achetter des Livres de cette eſpece, ou plutôt il les mettoit au nombre des néceſſités abſoluës; il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la paſſion, qu'il ne les étudiât qu'en ſecret, car ſes Parens qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faiſoient uſage, deſapprouvoient beaucoup & traverſoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il paſſa en Theologie, & quoique l'importance des matieres, & la neceſſité dont elles ſont pour un Eccleſiaſtique, le fixaſſent davantage, ſa paſſion dominante ne leur fut pas entierement ſacrifiée.

Il alloit ſouvent diſputer à des Theſes dans les Claſſes de Philoſophie, & il brilloit fort par ſa qualité de bon Argumenteur, à laquelle concouroient & le caractere de ſon eſprit, & ſa conſtitution corporelle, beaucoup de force & de netteté de raiſonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine, & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en Philoſophie dans le même

même College, le connut. Un goût commun pour les choſes de raiſonnement, ſoit Phiſiques, ſoit Metaphiſiques, & des diſputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'aſſûrer que tout étoit vû dans un ſujet. Leurs caracteres differens faiſoient un aſſortiment complet & heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raiſon, l'autre par une analiſe ſubtile, par une préciſion ſcrupuleuſe, par une ſage & ingenieuſe lenteur à diſcuter tout.

M. l'Abbé de Saint-Pierre pour joüir plus à ſon aiſe de M. Varignon le logea avec lui, & enfin toujours plus touché de ſon merite, il reſolut de lui faire une fortune, qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon genie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente; il en détacha 300. qu'il donna par Contrat à M. Varignon. Ce peu qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur, étoit beaucoup auſſi par rapport aux beſoins & aux deſirs

du Donataire. L'un se trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

L'Abbé persuadé qu'il n'y avoit point de meilleur séjour que Paris pour des Philosophes raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maison du Faubourg saint Jacques. Là ils pensoient chacun de son côté, car ils n'étoient plus tant en communauté de pensées; l'Abbé revenu des subtilités inutiles & fatiguantes s'étoit tourné principalement du côté des Reflexions sur l'Homme, sur les Mœurs, & sur les Principes du Gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathematiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir assés souvent, & quelquefois passer deux ou trois jours avec eux; il y avoit encore de la place pour un survenant, & même pour un second, sorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Academie des Belles Lettres, & fameux par les Histoires qui ont paru de lui. Nous nous rassemblions avec une extrême plaisir, jeunes, pleins de la premiere ardeur de sçavoir, fort

unis, & ce que nous ne contions peut-être pas alors pour un assés grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des differentes Langues de l'Empire des Lettres, & tous les sujets de cette petite société se sont dispersés de-là dans toutes les Academies.

M. Varignon, dont la constitution étoit robuste, au moins dans sa jeunesse, passoit les journées entieres au travail; nul divertissement, nulle recreation, tout au plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai oüi dire que travaillant après souper selon sa coutume, il étoit souvent surpris par des Cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'étoit pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne sortoit de-là ni avec la tristesse, que les matieres pouvoient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur seule de l'application, il en sortoit gai & vif, encore plein des plaisirs qu'il avoit pris, impatient de recommencer. Il rioit volon-

tiers en parlant de Geometrie, & à le voir on eût cru qu'il la falloit étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la sienne, sa vie étoit une possession perpetuelle, & parfaitement paisible de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant si on eût eu à chercher un homme heureux on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut, mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans sa solitude du Faubourg Saint Jacques, il ne laissoit pas de lier commerce avec plusieurs Sçavans, & des plus illustres, tels que Messieurs du Hamel, du Verney, de la Hire.

M. du Verney lui demandoit assés souvent ses lumieres sur ce qu'il y a en Anatomie qui appartient à la Science des Mechaniques, ils examinoient ensemble des positions de Muscles, leurs points d'appui, leurs directions, & M. du Verney apprenoit beaucoup d'Anatomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raisonnemens Mathematiques appliqués à l'Anatomie.

Enfin en 1687 il se fit connoître du Public par son *Projet d'une nouvelle Mechanique* dédié à l'Academie des Scien-

ces. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des verités, & en découvrir les sources, ce sont deux choses qui peuvent d'abord paroître inséparables, & qui cependant sont souvent séparées, tant la Nature a été avare de connoissances à notre égard. En Mechanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la necessité de l'Equilibre dans les cas où il arrive, mais on ne sçavoit pas précisément ce qui le causoit. C'est ce que M. Varignon apperçut par la Theorie des Mouvemens composés, & ce qui fait tout le sujet de son Livre. Les principes essentiels une fois trouvés, les verités coulent avec une facilité délicieuse pour l'esprit, leur enchaînement est plus simple, & en même-tems plus étroit, le spectacle de leur generation, qui n'a plus rien de forcé, en est plus agréable, & cette même generation plus légitime en quelque sorte est aussi plus féconde.

La nouvelle Mechanique fut reçûë de tous les Geometres avec applaudissement, & elle valut à son Auteur deux places considerables, l'une de Geometre dans cette Academie en 1688, l'autre de Professeur en Mathe-

matiques au College Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choisi.

Il mit au jour en 1690 ses *Nouvelles Conjectures sur la Pesanteur.* Il conçoit une Pierre posée dans l'Air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la Terre. L'Air est un Liquide, dont par consequent les differentes parties se meuvent en tous les sens imaginables ; & une direction quelconque étant déterminée, il n'est pas possible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la suivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faisant qu'une même Colonne. La Pierre est donc frappée par des Colonnes qui la poussent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, de haut en bas. Les Colonnes qui la poussent lateralement d'Orient en Occident, ou au contraire, sont égales en longueur, & par consequent en force, & il n'en résulte à la Pierre aucune impression. Mais celles qui la poussent de haut en bas sont beaucoup plus longues que celles qui la poussent

de bas en haut, & cela à quelque distance de la Terre où la Pierre ait jamais pû être portée ; elle sera donc poussée avec plus de force de haut en bas, que de bas en haut, & elle tombera vers le centre de la Terre, ou, ce qui est le même, perpendiculairement à sa surface, parce que les Colonnes laterales égales en force, l'empêchent de s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Si la Pierre étoit à une égale distance & de la Terre, & de la derniere surface de l'Air, elle demeureroit en repos, plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'Air, on le dira de même de la matiere subtile, & de tout autre Liquide où des Corps seront posés. Telle est en general l'idée de M. Varignon sur la Cause de la Pesanteur ; plusieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts l'extrême difficulté de cette matiere, & j'avouë qu'il pourroit bien aussi l'avoir prouvée. Du moins ce Sistême a-t-il peu de Sectateurs ; & quoique simple, bien lié, bien suivi, il est vrai qu'un Phisicien, même avant la discussion, ne se sent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aisément défendu que persua-

dé. Auſſi ne l'a-t-il point donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Siſtêmes; le titre modeſte de *Conjectures* répondoit ſincerement à ſa penſée, il ne croyoit point qu'en matiere de Phiſique, & principalement ſur les premiers principes de la Phiſique, on pût paſſer la Conjecture, & il ſembloit être ravi que ſa chere Geometrie eût ſeule la certitude en partage.

Dans ſes recherches Mathematiques, ſon genie le portoit toujours à les rendre les plus generales qu'il fut poſſible. Un Païſage dont on aura vû toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vû, il faut qu'il le ſoit d'un lieu aſſés élevé, où tous les objets auparavant diſperſés ſe raſſemblent ſous un ſeul coup d'œil. Il en va de même des verités Geometriques, on en peut voir un grand nombre diſperſées çà & là, ſans ordre entre elles, ſans liaiſon, mais pour les voir toutes enſemble, & d'un coup d'œil, on eſt obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adreſſe. Les formules generales Algebriques ſont les lieux élevés où l'on

l'on ſe place pour découvrir tout à la fois un grand Pays. Il n'y a peut-être pas eu de Geometre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait ſentir le prix de ces formules que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de ſaiſir avidement la Geometrie des Infinimens-Petits dès qu'elle parut; elle s'éleve ſans ceſſe au plus haut point de vûë, à l'Infini, & de-là elle embraſſe une étenduë infinie. Avec quel tranſport vit-il naître une nouvelle Geometrie, & de nouveaux plaiſirs! quand cette belle & ſublime Methode fut attaquée dans l'Academie même, (a) car il falloit qu'elle ſubît le ſort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens défenſeurs, & il força en ſa faveur ſon caractere naturel, ennemi de toute conteſtation. Il ſe plaignit quelquefois à moi que cette diſpute l'avoit interrompu dans des recherches ſur le calcul Integral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il ſacrifia les Infiniments-Petits à eux-mêmes, le plaiſir & la gloire d'y faire des progrès au devoir plus preſſant de les défendre.

(a) Voyés l'Hiſt. de 1701, p. 89 & ſuiv. 2. Ed.

Tous les Volumes que l'Academie a imprimés rendent conte de ſes travaux. Ce ne ſont preſque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes Theories completes ſur les Loix du Mouvement, ſur les Forces centrales, ſur la Reſiſtance des Milieux au mouvement. Là par le moyen de ſes formules generales rien ne lui échape de ce qui eſt dans l'enceinte de la matiere qu'il traite. Outre les verités nouvelles, on en voit d'autres déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts ſe rendre dans ſa Theorie. Toutes enſemble font corps, & les vuides qu'elles laiſſoient auparavant entre elles ſe trouvent remplis.

La certitude de la Geometrie n'eſt nullement incompatible avec l'obſcurité & la confuſion, & elles ſont quelquefois telles, qu'il eſt étonnant qu'un Geometre ait pû ſe conduire ſurement dans le labirinthe tenebreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne cauſent jamais cette déſagréable ſurpriſe, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour, il ne s'épargne point, comme font quelquefois de Grands Hommes, le travail de l'arrangement

beaucoup moins flateur, & ſouvent plus penible que celui de la production même, il ne recherche point par des ſous-entendus hardis la gloire de paroître profond.

Il poſſedoit fort l'Hiſtoire de la Geometrie. Il l'avoit appriſe non pas tant préciſément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu raſſembler des lumieres de tous côtés. Cette connoiſſance hiſtorique eſt ſans doute un ornement pour un Geometre, mais de plus ce n'eſt pas un ornement inutile. En general plus l'Eſprit a été tourné & retourné en differens ſens ſur une matiere, plus il en devient fécond.

Quoique la ſanté de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'aſſiduité & la contention du travail lui cauſerent en 1705 une grande maladie. On n'eſt guere ſi habile impunément. Il fut ſix mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuiſement d'eſprits viſible; il m'a conté que quelquefois dans des accès de fievre, il ſe croyoit au milieu d'une Forêt, où il voyoit toutes les feüilles des Arbres couvertes de calculs algebriques. Condamné par ſes Medecins, par ſes amis,

& par lui-même, à se priver de tout travail, il ne laissoit pas, dès qu'il étoit seul dans sa chambre, de prendre un Livre de Mathematique qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un Malade, & n'avoit pas besoin de joüer beaucoup.

Il est à remarquer par rapport à son caractere, que ce fut en ce tems-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis sur de certains Espaces plus qu'Infinis que ce grand Geometre attribuoit aux Hiperboles. Il soutenoit au contraire qu'ils n'étoient que Finis (*a*). La critique avoit tous les assaisonnemens possibles d'honnêteté, mais enfin, c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifferent pour ces sortes de choses; & celui-ci touché du seul interêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Memoires à l'insçû de l'Auteur, qui se trouva Aggresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie, & de sa langueur, & ne profita nullement du pas-

(*a*) Voyés l'Hist. de 1706, p. 47.

ſé. L'Edition de ſon *Projet de nouvelle Mechanique* ayant été entierement débitée, il ſongea à en faire une ſeconde, ou plûtôt un Ouvrage tout nouveau, quoique ſur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien ſentir la grande acquiſition de richeſſes qu'il avoit faite dans l'intervalle; mais il ſe plaignoit ſouvent que le tems lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de viſites ſoit de François, ſoit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vû, & les autres pour le conſulter & pour s'inſtruire, des Ouvrages de Mathematique que l'autorité ou l'amitie de quelques perſonnes l'engageoient à examiner, & dont il ſe croyoit obligé de rendre le conte le plus exact, un grand commerce de Lettres avec les principaux Geometres de l'Europe, & des Lettres ſçavantes & travaillées, car il ne falloit pas plus ſe negliger avec ces amis-là qu'avec le Public même, tout cela nuiſoit beaucoup au Livre qu'il avoit entrepris. C'eſt ainſi qu'on devient celebre, parce qu'on a

été maître de disposer d'un grand loisir, & qu'on perd ce loisir si précieux, parce qu'on est devenu celebre. De plus ses meilleurs Ecoliers, soit du College Mazarin, soit du College Royal, car il y occupoit aussi une Chaire de Mathematique, étoient en possession de lui demander des leçons particulieres. La joie de voir qu'ils en demandassent, son zele pour les Mathematiques, sa bonté naturelle, son inclination à étendre un devoir plûtôt qu'à le resserrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en user trop librement. Il soupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année, il s'enfuyoit à quelque Campagne, où les journées entieres étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré son extrême amour pour la paix, il a fini sa vie par être embarqué dans une contestation. Un Religieux Italien habile en Mathematique, l'attaqua sur la Tangente, & l'Angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans la Geometrie des Infiniment-Petits. Il se crut obligé de répondre, & à dire le vrai, les indifferens ne l'eussent pas trop crû; je ne

crois pas sortir du personnage de simple Historien en assurant que sa gloire ne couroit aucun peril, mais il étoit sensible de ce côté-là, ou plûtôt toute sa sensibilité y étoit rassemblée ; il répondit par le dernier Memoire qu'il ait donné à l'Academie, & qui a été le seul où il fût question d'un different. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore, il n'y nommoit point son Adversaire qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoissoit, qui ne se cachoit point, & quoiqu'on lui representât la parfaite inutilité, & même la superstition de cette reticence, il s'obstina toujours à ne le nommer que l'*Aggresseur* ; il est vrai qu'il n'en usoit pas si honnêtement à l'égard des Paralogismes, & qu'il leur donnoit leur veritable nom.

Dans les deux dernieres années de sa vie, il fut fort incommodé d'un Rhumatisme placé dans les Muscles de la Poitrine, il ne pouvoit marcher quelque tems sans être obligé de se reposer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours, & tous les remedes y furent inutiles, ce qui ne le surprenoit pas beaucoup. Il n'en relâ-

cha rien de ſes occupations ordinaires ; & enfin après avoir fait ſa Claſſe au College Mazarin le 22 Decembre 1722, ſans être plus mal que de coutume, il mourut ſubitement la nuit ſuivante.

Son caractere étoit auſſi ſimple que ſa ſuperiorité d'eſprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même loüange à tant de perſonnes de cette Academie, qu'on peut croire que le merite en appartient plûtôt à nos Sciences qu'à nos Sçavans. Il ne connoiſſoit point la jalouſie ; il eſt vrai qu'il étoit à la tête des Geometres de France, & qu'on ne pouvoit conter les grands Geometres de l'Europe ſans le mettre du nombre, mais combien d'hommes en tout genre élevés à ce même rang ont fait l'honneur à leurs inferieurs d'en être jaloux, & de les décrier ? La paſſion de conſerver une premiere place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que quand on lui preſentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection, & à la difficulté ; le feu de ſon eſprit, des vûës dont il étoit plein

ſur chaque matiere, venoient traverſer trop impetueuſement celles qu'on lui offroit, mais on parvenoit aſſés facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille, & plus favorable. Il mettoit dans la diſpute une chaleur que l'on n'eût jamais crû qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir nettes, franches, loyales en toute occaſion, exemtes de tout ſoupçon d'interêt indirect & caché, auroient ſeules ſuffi pour juſtifier la Province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à eſſuyer; il n'en conſervoit qu'une extrême crainte de ſe commettre, qu'une grande circonſpection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce eſt toujours redoutable. Je n'ai jamais vû perſonne qui eût plus de conſcience, je veux dire, qui fût plus appliqué à ſatisfaire exactement au ſentiment interieur de ſes devoirs, & qui ſe contentât moins d'avoir ſatisfait aux apparences. Il poſſédoit la vertu de reconnoiſſance au plus haut degré il faiſoit le récit d'un bienfait reçû avec plus de plaiſir que le Bienfaicteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne ſe croyoit jamais acquitté par toutes

ces compensations, dont on s'établit soi-même pour Juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas besoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Aussi sa mort subite n'a-t-elle point allarmé ses amis.

Il m'a fait l'honneur de me leguer tous ses Papiers par son Testament. J'en rendrai au Public le meilleur conte qu'il me sera possible. La nouvelle Mechanique est en assés bon état, & va paroître au jour; j'espere que les Lettres la suivront. Du reste, je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des Tresors que j'ai entre les mains, & je conte que j'en serai crû, il faudroit un plus habile homme pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque esperance de succès.

ELOGE
DU
CZAR PIERRE I.

COMME il eſt ſans exemple que l'Academie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes Membres, nous ſommes obligés d'avertir, que nous ne regarderons le Feu Czar qu'en qualité d'Academicien, mais d'Académicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vaſtes Etats de ſa Domination, & quand nous le regarderons comme Guerrier, & comme Conquerant, ce ne ſera que parce que l'Art de la Guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes Sujets.

La Moſcovie ou Ruſſie étoit encore dans une ignorance, & dans une groſſiereté preſque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des Nations. Ce n'eſt pas

que l'on ne découvrît dans les Moſcovites de la vivacité, de la penetration, du génie & de l'adreſſe à imiter ce qu'ils auroient vû, mais toute induſtrie étoit étouffée; les Païſans nés Eſclaves, & opprimés par des Seigneurs impitoyables, ſe contentoient qu'une Agriculture groſſiere leur rapportât préciſément de quoi vivre, ils ne pouvoient, ni n'oſoient s'enrichir. Les Seigneurs eux-mêmes n'oſoient paroître riches, & les Arts ſont enfans des Richeſſes, & de la douceur du Gouvernement. L'Art Militaire, malheureuſement auſſi indiſpenſable que l'Agriculture, n'étoit guere moins negligé; auſſi les Moſcovites n'avoient-ils étendu leur domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des Peuples plus Barbares, & non du côté de l'Occident & du Midi, où ſont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La politique des Czars avoit éloigné de la Guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oiſiveté, & ſi quelques-uns ſervoient, leur naiſſance les avoit faits Commandans, & leur

tenoit lieu d'experience. On avoit mis dans les Troupes plusieurs Officiers Allemands, mais qui la plûpart simples Soldats dans leur païs, & Officiers seulement parce qu'ils étoient en Moscovie, n'en sçavoient pas mieux leur nouveau mêtier. Les Armées Russiennes levées par force, composées d'une vile populace, mal disciplinées, mal commandées, ne tenoient guere tête à un Ennemi aguerri, & il falloit que des circonstances heureuses & singulieres leur missent entre les mains une Victoire qui leur étoit assés indifferente. La principale force de l'Empire consistoit dans les Strelitz, Milice à peu près semblable aux Janissaires Turcs, & redoutable comme eux à ses Maîtres, dans le même tems qu'elle les faisoit redouter des peuples. Un Commerce foible & languissant étoit tout entier entre les mains de Marchands Etrangers, que l'ignorance & la paresse des Gens du Païs n'invitoient que trop à les tromper. La Mer n'avoit jamais vû de Vaisseaux Moscovites, soit Vaisseaux de Guerre, soit Marchands, & tout l'usage du Port d'Arkangel étoit pour les Nations étrangeres.

Le Christianisme même qui impose quelque necessité de sçavoir, du moins au Clergé, laissoit le Clergé dans des tenebres aussi épaisses que le Peuple, tous sçavoient seulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins; nul Ecclesiastique n'étoit assés habile pour prêcher devant des Auditeurs si peu redoutables; il n'y avoit presque pas de Livres dans les plus anciens, & les plus riches Monasteres, même à condition de n'y être pas lûs. Il regnoit par tout une extrême dépravation de mœurs & de sentimens, qui n'étoit pas seulement, comme ailleurs, cachée sous des dehors legers de bienséance, ou revêtuë de quelque apparence d'Esprit, & de quelques agrémens superficiels. Cependant ce même Peuple étoit souverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoissoit point, & c'est le comble de l'ignorance que d'être orgueilleuse. Les Czars y avoient contribué en ne permettant point que leurs Sujets voyageassent, peût-être craignoit-on qu'ils ne vinssent à ouvrir les yeux sur leur malheureux état. La Nation Moscovite, peu connuë que

de ſes plus proches Voiſins, faiſoit preſque une Nation à part, qui n'entroit point dans le Siſtême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaiſon avec les autres Puiſſances, & peu de conſideration chés elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de tems en tems quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moſcovie, lorſque le Prince Pierre nâquit le 11 Juin 1672 du Czar Alexis Michaelowits, & de Natalie Kirilouna Narſkin ſa ſeconde Femme. Le Czar étant mort en 1676, Fedor ou Théodore ſon Fils aîné lui ſucceda, & mourut en 1682 après 6 ans de Regne. Le Prince Pierre, âgé ſeulement de 10 ans, fut proclamé Czar en ſa place, au préjudice de Jean quoiqu'aîné, dont la ſanté étoit fort foible, & l'eſprit imbecile. Les Strelitz, excités par la Princeſſe Sophie qui eſperoit plus d'autorité ſous Jean ſon Frere de Pere & de Mere, & incapable de tout, ſe revolterent en faveur de Jean, & pour éteindre la guerre Civile, il fut reglé que les deux freres regneroient enſemble.

Pierre, déja Czar dans un âge ſi tendre, étoit très-mal élevé, non-ſeu-

lement par le vice général de l'éducation Moscovite, par celui de l'éducation ordinaire des Princes que la flaterie se hâte de corrompre dans le tems même destiné aux préceptes & à la vérité, mais encore plus par les soins de l'ambitieuse Sophie, qui déja le connoissoit assés pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand Prince & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ses lumiéres naturelles, de lui gâter le cœur, de l'avilir par les plaisirs. Mais ni la bonne éducation ne fait les grands caracteres, ni la mauvaise ne les détruit. Les Héros en tout genre sortent tout formés des mains de la Nature & avec des qualités insurmontables. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices Militaires se déclara dès sa premiére jeunesse, il se plaisoit à battre le Tambour, & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuser, comme un Enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'est qu'il cherchoit à s'y rendre habile, & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats qui n'y réüssissoient pas si bien que lui. Le

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en Habits & en Equipages de Chevaux ; pour lui, quoique bleſſé dès-lors de ce faſte, qu'il jugeoit inutile & onereux, il vit cependant avec plaiſir que les Sujets, qui n'avoient été juſque-là que trop éloignés de toute ſorte de magnificence, en prenoient peu à peu le goût.

Il conçût qu'il pouvoit employer à de plus nobles uſages, la force de ſon exemple, il forma une Compagnie de cinquante Hommes commandée par des Officiers étrangers, & qui étoient habillés & faiſoient leurs exercices à l'Allemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades, celui de Tambour. Ce n'étoit pas une repreſentation frivole qui ne fît que fournir à Lui & à ſa Cour une matiere de divertiſſement & de plaiſanterie. Il avoit bien défendu à ſon Capitaine de ſe ſouvenir qu'il étoit Czar, il ſervoit avec toute l'exactitude & toute la ſoumiſſion que demandoit ſon emploi, il ne vivoit que de ſa païe, & ne couchoit que dans une Tente de Tambour à la ſuite de ſa Compagnie. Il devint Sergent, après l'avoir mérité

au jugement des Officiers qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable, & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ſes Camardes même auroient approuvé l'élevation. Par-là il vouloit apprendre aux Nobles que la naiſſance ſeule n'étoit point un titre ſuffiſant pour obtenir les dignités militaires, & à tous ſes Sujets que le mérite ſeul en étoit un. Les bas emplois par où il paſſoit, la vie dure qu'il y eſſuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui même qu'il tenoit de ſon autorité Deſpotique.

A cette premiere Compagnie de 50 Hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des Etrangers, toujours diſciplinées à la maniere d'Allemagne, & il forma enfin un Corps conſiderable. Comme il avoit alors la Paix, il faiſoit combattre une Troupe contre une autre, ou repreſentoit des Siéges de Places, il donnoit à ſes Soldats une experience qui ne coûtoit point encore de ſang, il eſſaïoit leur valeur, & préludoit à des Victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela

comme un amuſement d'un jeune Prince, & ſe divertiſſoient eux-mêmes des nouveaux Spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intereſſoit plus qu'ils ne penſoient. Le Czar qui les voïoit trop puiſſans, & d'ailleurs uniquement attachés à la Princeſſe Sophie, cachoit dans le fond de ſon cœur un deſſein formé de les abattre, & il vouloit s'aſſûrer de Troupes, & mieux inſtruites & plus fidelles.

En même-tems il ſuivoit une autre vûë auſſi grande, & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoiſe, qu'il avoit trouvée ſur un Lac d'une de ſes Maiſons de Plaiſance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé, & ſes penſées s'étoient élevées juſqu'à un Projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord conſtruire à Moſcou de petits Bâtimens par des Hollandois, enſuite 4. Fregates de 4. pieces de Canon ſur le Lac de Pereſlave. Déja il leur avoit appris à ſe battre les unes contre les autres. Deux Campagnes de ſuite il partit d'Arkangel ſur des Vaiſ-

ſeaux Hollandois ou Anglois, pour s'inſtruire par lui-même de toutes les operations de Mer.

Au commencement de 1696 le Czar Jean mourut, & Pierre, ſeul Maître de l'Empire, ſe vit en état d'executer ce qu'il n'eût pû avec une autorité partagée. L'ouverture de ſon nouveau Regne fut le Siége d'Azof ſur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697 après avoir fait venir des Venitiens pour conſtruire ſur le Don des Galeres qui en fermaſſent l'embouchure, & empêchaſſent les Turcs de ſecourir la Place.

Il connut par là mieux que jamais l'importance d'une Marine, mais il ſentit auſſi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaiſſeaux que des Etrangers, ou de n'en conſtruire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer, & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être ſeulement mis en déliberation, & que l'execution de ſes vûës, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entiérement ſur lui une démarche hardie, biſarre en apparence, & qui, ſi elle manquoit de ſuccès, ne pouvoit être juſtifiée qu'auprès

du petit nombre de ceux qui reconnoiſſent le Grand par tout où il ſe trouve. En 1698 n'ayant encore regné ſeul que prés de deux ans, il envoya en Hollande une Ambaſſade dont les Chefs étoient M. le Fort Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin grand Chancelier, & il ſe mit dans leur ſuite *incognito*, pour aller apprendre la conſtruction des Vaiſſeaux.

Il entra à Amſterdam dans la Maiſon de l'Amirauté des Indes, & ſe fit inſcrire dans le Rolle des Charpentiers ſous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à ſon Grand-Pere; car dans la langue Ruſſienne cette différence de terminaiſon marque un homme du peuple, ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il reſtât aucune trace de ſa ſuprême dignité. Il l'avoit entierement oubliée, ou plûtôt il ne s'en étoit jamais ſi bien ſouvenu, ſi elle conſiſte plus dans des fonctions utiles aux peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagne. Il travailloit dans le Chantier avec plus d'aſſiduité, & plus d'ardeur que ſes Compa-

gnons, qui n'avoient pas des motifs comparables aux ſiens; tout le monde connoiſſoit le Czar, & on ſe le montroit les uns aux autres avec un reſpect, que s'attiroit moins ce qu'il étoit, que ce qu'il étoit venu faire. Guillaume III Roi d'Angleterre, qui ſe trouvoit alors en Hollande, & qui ſe connoiſſoit en mérite perſonnel, eut pour lui toute la conſideration réelle qui lui étoit dûë. L'*Incognito* ne retrancha que la fauſſe & l'apparente.

Avant que de partir de ſes Etats, il avoit envoyé les principaux Seigneurs Moſcovites voyager en differens endroits de l'Europe, leur marquant à chacun, ſelon les diſpoſitions qu'il leur connoiſſoit, ce qu'ils devoient particulierement étudier; il avoit ſongé auſſi à prévenir par la diſperſion des Grands les perils de ſon abſence. Quelques-uns obéïrent de mauvaiſe grace, & il y en eut un qui demeura 4 ans enfermé chés lui à Veniſe, pour en ſortir avec la ſatisfaction de n'avoir rien vû, ni rien appris. Mais en general l'expédient du Czar réüſſit, les Seigneurs s'inſtruiſirent dans les Païs Etrangers, & l'Europe fut pour eux un ſpec-

tacle tout nouveau, dont ils profiterent.

Le Czar voyant en Hollande que la construction des Vaisseaux ne se faisoit que par pratique, & par une tradition d'Ouvriers, & ayant appris qu'elle se faisoit en Angleterre sur des Plans, où toutes les proportions étoient exactement marquées, jugea cette maniere préferable, & passa en Angleterre. Le Roi Guillaume l'y reçut encore, & pour lui faire un présent, selon son goût, & qui fût un modele de l'Art qu'il venoit étudier, il lui donna un Yacht magnifique.

D'Angleterre le Czar repassa en Hollande, pour retourner dans ses Etats par l'Allemagne, remportant avec lui la Science de la construction des Vaisseaux acquise en moins de deux ans, parce qu'il l'avoit acquise par lui-même, & achetée courageusement par une espece d'abdication de la dignité Royale; Prix qui auroit paru exorbitant à tout autre Souverain.

Il fut rappellé brusquement de Vienne par la nouvelle de la révolte de 40000 Strelitz. Arrivé à Moscou à la fin de 1699, il les cassa tous sans hésiter, plus sûr du respect qu'ils auroient

pour sa hardiesse, que de celui qu'ils devoient à ses ordres. Dès l'année 1700 il eut remis sur pied 30000 hommes d'Infanterie reglée, dont faisoient partie les Troupes qu'il avoit eu déja la prévoyance de former, & de s'attacher particulierement.

Alors se déclara dans toute son étenduë le vaste projet qu'il avoit conçû. Tout étoit à faire en Moscovie, & rien à perfectionner. Il s'agissoit de créer une Nation nouvelle, &, ce qui tient encore de la Création, il falloit agir seul, sans secours, sans instrumens. L'aveugle politique de ses Predecesseurs avoit presque entierement détaché la Moscovie du reste du Monde, le Commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point, & cependant toutes les Richesses, & même celles de l'Esprit, dépendent du Commerce. Le Czar ouvrit ses grands Etats jusquelà fermés; après avoir envoyé ses principaux Sujets chercher des connoissances & des lumieres chés les Etrangers, il attira chés lui tout ce qu'il pût d'Etrangers capables d'en apporter à ses Sujets, Officiers de Terre & de Mer, Matelots, Ingenieurs, Mathematiciens,

ciens, Architectes, Gens habiles dans la découverte des Mines & dans le travail des Métaux, Medecins, Chirurgiens, Artisans de toutes les especes.

Toutes ces nouveautés cependant, aisées à décrier par le seul nom de nouveautés, faisoient beaucoup de Mécontens, & l'autorité despotique, alors si légitimement employée, n'étoit qu'à peine assés puissante. Le Czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux, accoutumé à des châtimens cruels, & souvent injustes, détaché de l'amour de la vie par une affreuse misere, persuadé par une longue experience qu'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifferens, & les plus legers, tels que celui des anciens Habits, ou le retranchement des longues Barbes, trouvoient une opposition opiniâtre, & suffisoient quelquefois pour causer des séditions. Aussi pour plier la Nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un peuple plus doux & plus traitable, & le Czar y étoit d'autant plus

obligé, que les Moscovites ne connoissoient la grandeur & la superiorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince & à peine un Maître.

En 1700 le Czar soutenu de l'Alliance d'Auguste Roi de Pologne, entra en Guerre avec Charles XII Roi de Suede, le plus redoutable Rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas seulement ennemi de toute molleſſe, mais amoureux des plus violentes fatigues, & de la vie la plus dure, recherchant les perils par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extrémités où son courage le portoit, enfin c'étoit Alexandre s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur speculative d'une Prédeſtination abſoluë.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne se trouvât entre les deux Nations. Des Moscovites qui n'avoient encore qu'une legere teinture de discipline, nulle ancienne habitude

de valeur, nulle réputation qu'ils craignissent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suedois exactement disciplinés depuis long-tems, accoutumés à combattre sous une longue suite de Rois guerriers leurs Generaux, animés par le seul souvenir de leur Histoire. Aussi le Czar disoit-il en commençant cette Guerre : *Je sçai bien que mes Troupes seront long-tems battuës, mais cela même leur apprendra enfin à vaincre.* Il s'armoit d'une patience plus heroïque que la valeur même, & sacrifioit l'interêt de sa gloire à celui qu'avoient ses peuples de s'aguerrir.

Cependant après que les mauvais succès des premiers commencemens eurent été essuyés, il remporta quelques avantages assés considerables, & la fortune varia, ce qui honoroit déja assés ses armes. On put esperer de se mesurer bien-tôt avec les Suedois sans inégalité, tant les Moscovites se formoient rapidement. Au bout de 4 ans le Czar avoit déja fait d'assés grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suede, pour être en état de songer à bâtir une Place dont le Port situé sur la

Mer Baltique pût contenir une Flotte, & il commença en effet le fameux Petersbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suedois n'ont pû l'en chaſſer, & il a rendu Petersbourg une des meilleures Fortereſſes de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même, de n'avancer dans les dignités de la Guerre qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno en Lithuanie, où ſe trouvoient le Roi de Pologne, & les principaux Seigneurs de ce Royaume, il pria ce Prince de prendre le commandement de ſon Armée, & quelques jours après il lui fit propoſer en public par le General Moſcovite Ogilvi de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguſte répondit qu'il ne connoiſſoit pas encore aſſés les Officiers Moſcovites, & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces Emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicou, & le Lieutenant-Colonel Pierre Alexiowits, c'eſt-à-dire, le Czar. Le Roi dit qu'il connoiſſoit le merite de Menzicou, & qu'il lui feroit inceſſamment expédier le Brevet, mais que pour l'autre, il

n'étoit pas assés informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiowits, & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit là une espece de Comedie, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grands desavantages qu'il eut contre les Suedois depuis 1704, enfin il remporta sur eux en 1709 devant Pultava une Victoire complette; il s'y montra aussi grand Capitaine, que brave Soldat, & il fit sentir à ses Ennemis combien ses Troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suedoise fut prisonniere de Guerre, & on vit un Heros tel que le Roi de Suede fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant General.

Il faisoit manger à sa Table les Generaux Suedois prisonniers, & un jour qu'il but à la santé de ses Maîtres dans l'Art de la Guerre, le Comte de Rhinschild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre.

Vous, dit il, *Messieurs les Generaux. V. M. est donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir si maltraité ses Maîtres.* Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingratitude, fit rendre aussi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suede. Il acheva de conquerir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande & une partie de la Pomeranie Suedoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à son Petersbourg naissant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla tant des anciens Artisans de Moscovie, que de ceux qu'il rassembloit de toutes parts.

Il fit construire des Galeres inconnuës jusques-là dans ces Mers, pour aller sur les Côtes de Suede & de Finlande, pleines de Rochers, & inaccessibles aux Bâtimens de haut bord. Il acheta des Vaisseaux d'Angleterre, & fit travailler sans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de 90

pieces de Canon, où il eut le ſenſible plaiſir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moſcovites. Ce grand Navire fut lancé à la Mer en 1718 au milieu des acclamations de tout un peuple, & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suedois à Pultava lui produiſit par rapport à l'établiſſement des Arts un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de 3000 Officiers Suedois furent diſperſés dans tous ſes Etats, & principalement en Siberie, vaſte Païs, qui s'étend juſqu'aux confins de la Chine, & deſtiné à la punition des Moſcovites exilés. Ces Priſonniers qui manquoient de ſubſiſtance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, ſe mirent preſque tous à exercer les differens Métiers, dont ils pouvoient avoir quelque connoiſſance, & la neceſſité les y rendit promtement aſſés habiles. Il y eut parmi eux juſqu'à des Maîtres de Langues & de Mathematiques. Ils devinrent une eſpece de Colonie, qui civiliſa les anciens Habitans, & tel Art, qui quoiqu'établi à Moſcou ou à Petersbourg, eût pû être long-tems à penetrer en Si-

berie, s'y trouva porté tout d'un coup.

L'Hiſtoire doit avoüer les fautes des grands Hommes, ils en ont eux mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la Treve qu'ils avoient avec le Czar, il ſe laiſſa enfermer en 1712 par leur Armée ſur les bords de la Riviere de Pruth dans un poſte où il étoit perdu ſans reſſource. Au milieu de la conſternation generale de ſon Armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le ſuivre, oſa ſeule imaginer un expedient, elle envoya négocier avec le grand Vizir en lui laiſſant entrevoir une groſſe ſomme d'argent, il ſe laiſſa tenter, & la prudence du Czar acheva le reſte. En memoire de cet évenement, il voulut que la Czarine inſtituât l'Ordre de Sainte Catherine, dont elle ſeroit Chef, & où il n'entreroit que des Femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-ſeulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime, mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui ſoit glorieux.

Le Roi de Suede étant ſorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Roman n'auroit oſé feindre, le Czar ſe re-

trouva ce formidable Ennemi en tête, mais il étoit fortifié de l'Alliance du Roi de Dannemarck. Il porta la Guerre dans le Duché de Holſtein Allié de la Suede, & en même-tems il y porta ſes obſervations continuelles, & ſes études politiques. Il faiſoit prendre par des Ingenieurs le plan de chaque Ville, & les deſſeins des differens Moulins & des Machines qu'il n'avoit pas encore, il s'informoit de toutes les particularités du Labourage, & des Métiers, & par-tout il engageoit d'habiles Artiſans qu'il envoyoit chés lui. A Gottorp, dont le Roi de Dannemarck étoit alors Maître, il vit un grand Globe celeſte en dedans, & terreſtre en dehors, fait ſur un deſſein de Ticho-Brahé. Douze perſonnes peuvent s'aſſeoir dedans autour d'une table, & y faire des Obſervations Celeſtes, en faiſant tourner cet énorme Globe. La curioſité du Czar en fut frappée, il le demanda au Roi de Dannemarck, & fit venir exprès de Petersbourg une Frégate qui l'y porta. Des Aſtronomes le placerent dans une grande Maiſon bâtie pour cet uſage.

La Moſcovie vit en 1714 un ſpectacle tout nouveau & que le Czar étoit

peut-être surpris de lui donner si-tôt, un Triomphe pour une victoire Navale remportée sur les Suedois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moscovite entra dans le Port de Petersbourg, avec les Vaisseaux Ennemis qu'elle amenoit, & le Contre-Amiral Suedois, Ockrenskield Prisonnier, chargé de sept blessures. Les Troupes débarquées passerent avec pompe sous un Arc de Triomphe qu'on avoit élevé, & le Czar qui avoit combattu en personne, & qui étoit le vrai Triomphateur, moins par sa qualité de Souverain, que par celle de premier Instituteur de la Marine, ne parut dans cette marche qu'à son rang de Contre-Amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle où le Vice-Czar Romanodofski assis sur un Trône, au milieu d'un grand nombre de Senateurs, le fit appeller, reçut de sa main une Relation du Combat, & après l'avoir assés long-tems interrogé, l'éleva par l'avis du Conseil à la dignité de Vice-Amiral. Ce Prince n'avoit pas besoin de l'Esclave des Triomphateurs Romains, il sçavoit assés lui seul prescrire de la modestie à son Triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de generosité en traitant le Contre-Amiral Suedois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le General Rinschild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à se retrouver dans un Ennemi, & qui s'y respecte.

Nous supprimerons desormais presque tout ce qui appartient à la Guerre. Tous les obstacles sont surmontés, & d'assés beaux commencemens établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Dannemarck à Copenhague, & y passa trois mois. Là il visita tous les Colleges, toutes les Academies, & vit tous les Sçavans. Il lui étoit indifferent de les faire venir chés lui, ou d'aller chés eux. Tous les jours il alloit dans une Chaloupe avec deux Ingenieurs côtoyer les deux Royaumes de Dannemarck & de Suede, pour mesurer toutes les sinuosités, sonder tous les fonds, & porter ensuite le tout sur des Cartes si exactes que le moindre Banc de sable ne leur a pas échappé. Il falloit qu'il fût bien respecté de ses Alliés pour n'être pas traversé par eux-mêmes dans ce grand soin de s'instruire si particulierement.

Ils lui donnerent encore une marque de consideration plus éclatante. L'Angleterre étoit son alliée aussi-bien que le Dannemarck, & ces deux Puissances ayant joint leurs Flottes à la sienne, lui défererent le commandement en Chef. Les Nations les plus experimentées sur la Mer vouloient bien déja obéïr au premier de tous les Russes qui eût connu la Mer.

De Dannemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre, & à Volfembutel, toujours observant, & de-là en Hollande où il laissa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'essentiel à apprendre, ni à transporter chés lui, mais il lui restoit à voir la France, un Païs où les connoissances ont été portées aussi loin, & les agrémens de la Société plus loin que par-tout ailleurs; seulement est-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un bisarre mépris du Bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la personne du Roi encore Enfant. On le vit qui traversoit avec lui les appartemens du Louvre, le conduisant par la main, & le prenant presque entre ses bras

pour le garantir de la foule, auſſi occupé de ce ſoin & d'une maniere auſſi tendre que ſon propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717 il fit l'honneur à l'Academie des Sciences d'y venir. Elle ſe para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'Expériences ou de Machines. Dès qu'il fut retourné dans ſes Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins Ecoſſois ſon premier Medecin, qu'il vouloit bien être Membre de cette Compagnie, & quand elle lui en eut rendu graces avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'oſe appeller une Lettre de remerciment, quoiqu'elle vînt d'un Souverain, qui s'étoit accoutumé depuis long-tems à être homme. Tout cela eſt imprimé dans l'Hiſtoire de 1720, & tout glorieux qu'il eſt à l'Academie, nous ne le repeterons pas. On étoit ici fort regulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Academicien, & il le recevoit avec plaiſir de la part de ſes Confreres. Les Sciences en faveur deſquelles il s'abbaiſſoit au rang de ſimple Particulier,

doivent l'élever en récompense au rang des Augustes & des Charlemagnes, qui leur ont accordé aussi leur familiarité.

Pour porter la puissance d'un Etat aussi loin qu'elle puisse aller, il faudroit que le Maître étudiât son Païs, presque en Geographe & en Phisicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla sans relâche à acquerir cette connoissance, & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des Ministres peu accoutumés à rechercher si soigneusement le bien public, il n'en croyoit que ses yeux, & des Voyages de 3 ou 400 lieuës ne lui coûtoient rien, pour s'instruire par lui-même. Il les faisoit accompagné seulement de 3 ou 4 personnes, & avec cette intrepidité, qui suffit seule pour éloigner les perils. Aussi le Czar possedoit-il si exactement la Carte de son vaste Empire, qu'il conçut sans crainte de se tromper les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant sur la situation en general, que sur les détails particuliers des Païs.

Comme tous les Meridiens se rassemblent sous le Pole en un seul point,

les François & les Chinois, par exemple, ſe trouveroient voiſins du côté du Septentrion, ſi leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainſi la ſituation fort Septentrionale de l'Empire Moſcovite jointe à ſa grande étenduë, fait que par ſes parties Méridionales il touche aux parties Septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il eſt le voiſin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Aſie; il a d'ailleurs de grandes Rivieres, qui tombent en differentes Mers, la Duvine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan, le Don dans la Mer Noire, partie de la Méditerranée, le Volga dans la Mer Caſpienne. Le Czar comprit que ces Rivieres juſque-là preſque inutiles réüniroient chés lui tout ce qu'il y a de plus ſéparé, s'il les faiſoit communiquer entr'elles, ſoit par de moindres Rivieres qui s'y jettent, ſoit par des Canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les Nivellemens neceſſaires, choiſit lui-même les lieux où les Canaux devoient être creuſes, & regla le nombre des Ecluſes.

La jonction de la Riviere de Volkoua qui passe à Petersbourg, avec le Volga, est présentement finie, & l'on fait par eau à travers toute la Russie un chemin de plus de 800 lieuës depuis Petersbourg jusqu'à la Mer Caspienne, ou en Perse. Le Czar envoya à l'Academie le Plan de cette grande communication où il avoit tant de part comme Ingenieur; il semble qu'il voulût faire ses preuves d'Academicien.

Il y a encore un autre Canal fini qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs ayant repris la Ville d'Asof, située à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce Canal attend une nouvelle Conquête.

Vers l'Orient la domination du Czar s'étend dans une espace de plus de 1500 lieuës jusqu'aux Frontieres de la Chine, & au voisinage des Mers du Japon. Les Caravanes Moscovites, qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entiere à leur voyage. C'étoit-là une ample matiere à exercer un genie tel que le sien, car ce long chemin pouvoit être & abregé & facilité, soit par des communications de Rivieres, soit par d'autres travaux, soit par

par des Traités avec des Princes Tartares, qui auroient donné passage dans leurs Païs. Le voyage pouvoit n'être que de 4 mois. Selon son dessein, tout doit aboutir à Petersbourg qui par sa situation seroit un Entrepôt du Monde. Cette Ville, à qui il avoit donné la naissance & son nom, étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre son Fondateur, & comme Alexandrie se trouva si heureusement située qu'elle changea la face du Commerce d'alors, & en devint la Capitale à la place de Tyr, de même Petersbourg changeroit les Routes d'aujourd'hui, & deviendroit le centre d'un des plus grands Commerces de l'Univers.

Le Czar porta encore ses vûës plus loin. Il voulut sçavoir quelle étoit sa situation à l'égard de l'Amerique, si elle tient à la Tartarie, ou si la Mer du Septentrion donnoit un passage dans ce grand Continent, ce qui lui auroit encore ouvert le Nouveau Monde. De deux Vaisseaux qui partirent d'Arkangel pour cette découverte jusqu'à present impossible, l'un fut arrêté par les Glaces, on n'a point eu de nouvelles de l'autre, qui apparemment a peri-

Au commencement de cette année il a encore donné ordre à un habile Capitaine de Marine d'en construire deux autres pour le même dessein, il falloit que dans de pareilles entrepriſes l'opiniâtreté de ſon courage ſe communiquât à ceux qu'il employoit.

La révolution arrivée en Perſe par la révolte de Mahmoud attira de ce côté là les Armes du Czar & du Grand Seigneur. Le Czar s'empara de la Ville de Derbent ſur la Côte Occidentale de la Mer Caſpienne, & de tout ce qui lui convenoit, par rapport au Projet d'étendre le Commerce de Moſcovie; il fit lever le Plan de cette Mer, & grace à ce Conquerant Academicien, on en connut enfin la veritable figure, fort differente de celle qu'on lui donnoit communément. L'Academie reçut auſſi du Czar une Carte de ſa nouvelle Mer Caſpienne.

La Moſcovie avoit beaucoup de Mines, mais ou inconnuës ou negligées par l'ancienne pareſſe & le découragement general de la Nation. Il n'étoit pas poſſible qu'elles échappaſſent à la vive attention que le Souverain portoit ſur tout. Il fit venir d'Allemagne des

gens habiles dans la Science des Métaux, & mit en valeur tous ces Tréſors enfoüis; il lui vint de la poudre d'Or des bords de la Mer Caſpienne, & du fond de la Siberie; on dit qu'une livre de cette derniere poudre rendoit 14 onces d'Or pur. Du moins le Fer beaucoup plus neceſſaire que l'Or, devint commun en Moſcovie, & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'employent.

On ne peut que parcourir les differens établiſſemens que lui doit la Moſcovie, & ſeulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes auſſi belle, & auſſi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une aſſés grande partie des Officiers ſont déja Moſcovites; on convient que la Cavalerie n'eſt pas ſi bonne, faute de bons chevaux.

Une Marine de 40 Vaiſſeaux de ligne, & de 200 Galeres.

Des Fortifications ſelon les dernieres Regles à toutes les Places qui en méritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient auſſi dangereuſes pendant la nuit que les Bois les plus écartés.

Une Academie de Marine & de Navigation, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des Colleges à Moscou, à Peterſbourg, & à Kiof pour les Langues, les Belles-Lettres, & les Mathematiques; de petites Ecoles dans les Villages, où les enfans des Païſans apprennent à lire & à écrire.

Un College de Medecine & une belle Apotiquairerie publique à Moſcou, qui fournit de remedes les grandes Villes, & les Armées; juſque-là il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun Medecin que pour le Czar, nul Apotiquaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie, dont le nom n'étoit ſeulement pas connu, & ce qu'on peut conter pour une excellente Leçon toujours ſubſiſtante, le Cabinet du fameux M. Ruiſch acheté par le Czar, où ſont raſſemblées tant de Diſſections ſi fines, ſi inſtructives & ſi rares.

Un Obſervatoire, où des Aſtronomes ne s'occupent pas ſeulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curioſités d'Hiſtoire Naturelle,

qui apparemment donneront naiſſance à un long & ingenieux travail de recherches Phyſiques.

Un Jardin des Plantes où des Botaniſtes qu'il a appellés, raſſembleront avec notre Europe connuë, tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Aſie, la Perſe & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens Caracteres trop barbares, & preſque indéchiffrables à cauſe des frequentes abbréviations; d'ailleurs des Livres ſi difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune Marchandiſe Etrangere.

Des Interprêtes pour toutes les Langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoiſe, marque de la grande étenduë de cet Empire, & peut-être preſage d'une plus grande.

Une Bibliotheque Royale, formée de trois grandes Bibliotheques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holſtein & en Allemagne.

Après avoir donné à ſon Ouvrage des fondemens ſolides & neceſſaires,

il y ajouta ce qui n'eſt que de parure & d'ornement. Il changea l'ancienne Architecture groſſiere & difforme au dernier point, ou plûtôt il fit naître chés lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de Maiſons régulieres & commodes, quelques Palais, des Bâtimens publics, & ſur-tout une Amirauté qu'il n'a faite auſſi ſuperbe, & auſſi magnifique, que parce que ce n'eſt pas un Edifice deſtiné à une ſimple oſtentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux qui apprennent ce que c'eſt que la Peinture à des gens qui ne la connoiſſoient que par de très-mauvaiſes repreſentations de leurs Saints. Il envoyoit à Gennes & à Livourne des Vaiſſeaux chargés de Marchandiſes, qui lui rapportoient du Marbre & des Statuës. Le Pape Clement XI touché de ſon goût lui donna une Antique, qu'il fit venir par terre à Peterſbourg, de peur de la riſquer ſur Mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curioſité qui n'eſt pas ancienne en ces Païs-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis juſqu'à preſent les Nations les plus ſçavantes,

& les plus polies, & elles lui auront épargné cette suite si lente de progrès qu'elles ont euë à essuyer; bien-tôt elles verront la Nation Russienne arriver à leur niveau, & y arriver d'autant plus glorieusement, qu'elle sera partie de plus loin.

Les vûës du Czar embrassoient si generalement tout, qu'il lui passa par l'esprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiselles Moscovites, afin qu'elles prissent une politesse & des manieres, dont la privation les défiguroit entierement. Il avoit vû ailleurs combien l'Art des agrémens aide la Nature à faire des personnes aimables, & combien même il en fait sans elle. Mais les inconveniens de ces Voyages se presenterent bien vîte, il fallut y renoncer, & attendre que les hommes devenus polis fussent en état de polir les femmes; elles surpasseront bientôt leurs Maîtres.

Le changement general comprit aussi la Religion, qui à peine meritoit le nom de Religion Chrétienne. Les Moscovites observoient plusieurs Carêmes comme tous les Grecs, & ces jeûnes,

pourvû qu'ils fussent très-rigoureusement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le Culte des Saints avoit degeneré en une superstition honteuse, chacun avoit le sien dans sa maison pour en avoir la protection particuliere, & on prêtoit à son ami le Saint domestique dont on s'étoit bien trouvé; les miracles ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Pasteurs qui ne sçavoient rien, n'enseignoient rien à leurs peuples, & la corruption des mœurs, qui peut se maintenir jusqu'à un certain point malgré l'instruction, étoit infiniment favorisée & accruë par l'ignorance. Le Czar osa entreprendre la reforme de tant d'abus, sa Politique même y étoit interessée. Les jeûnes, par exemple, si frequens & si rigoureux incommodoient trop les Troupes, & les rendoient souvent incapables d'agir. Ses Predecesseurs s'étoient soustraits à l'obéïssance du Patriarche de Constantinople & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette dignité, quoiqu'assés dépendante de lui, & par-là se trouva plus maître de son Eglise. Il fit divers Reglemens Ecclesiastiques sages & utiles, &, ce qui n'arrive pas toujours,

toujours, tint la main à l'execution. On prêche aujourd'hui en Moscovite dans Petersbourg, ce nouveau prodige suppléera ici pour les autres. Le Czar osa encore plus, il retrancha aux Eglises ou aux Monasteres trop riches l'excès de leurs biens, & l'appliqua à son Domaine. On n'en sçauroit louer que sa Politique, & non pas son zele de Religion, quoique la Religion bien épurée pût se consoler de ce retranchement. Il a aussi établi une pleine liberté de conscience dans ses Etats, article dont le pour & le contre peut être soutenu en general, & par la Politique, & par la Religion.

Il n'avoit que 53 ans, lorsqu'il mourut le 28 Janvier 1725 d'une retention d'urine, causée par un abscès dans le col de la Vessie. Il souffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours, & ne se mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Heros, & toute la piété d'un Chrétien. Comme il avoit declaré par Edit trois ans auparavant qu'il étoit Maître de disposer de sa Succession, il la laissa à la Czarine sa Veuve, qui fut reconnuë par tous les Ordres de l'Etat Souveraine

Imperatrice de Ruſſie. Il avoit toujours eu pour elle une vive paſſion, qu'elle avoit juſtifiée par un merite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ſes vûës & de les ſeconder, par une intrepidité preſque égale à la ſienne, par une inclination bienfaiſante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les ſoulager.

La domination de l'Imperatrice Catherine eſt encore affermie par la profonde veneration que tous les Sujets du Czar avoient conçûë pour lui. Ils ont honoré ſa mort de larmes ſinceres, toute ſa gloire leur avoit été utile. Si Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome de brique, & de la laiſſer de marbre, on voit aſſés combien à cet égard l'Empereur Romain eſt inferieur à celui de la Ruſſie. On vient de lui frapper des Médailles où il eſt appellé Pierre le Grand, & ſans doute le nom de Grand lui ſera confirmé par le conſentement des Etrangers, neceſſaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leur Maître.

Son caractere eſt aſſés connu par tout ce qui a été dit, on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus

remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faſte qui n'eût fait qu'environner ſa perſonne, & il laiſſoit au Prince Menzicou repreſenter par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne ſe reſerver que les fonctions laborieuſes. Il les pouſſoit à tel point qu'il alloit lui-même aux Incendies qui ſont en Moſcovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les Maiſons y ſont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du ſecours, il avoit pris une de ces Charges, & pour donner l'exemple il montoit au haut des maiſons en feu, quel que fût le peril, & ce que nous admirerions ici dans un Officier ſubalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Auſſi les Incendies ſont-ils aujourd'hui beaucoup plus promtement éteints. Nous devons toujours nous ſouvenir de ne pas prendre pour regle de nos jugemens des mœurs auſſi délicates, pour ainſi dire, & auſſi adoucies que les nôtres, elles condamneroient trop vîte des mœurs plus fortes & plus vigoureuſes. Il n'étoit pas exemt d'une certaine dureté

naturelle à toute sa Nation, & à laquelle l'autorité absoluë ne remedioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin, très-ordinaires en Moscovie, & dont les suites peuvent être terribles dans celui à qui on ne resiste jamais. La Czarine sçavoit l'adoucir, s'opposer à propos aux emportemens de sa colere, ou fléchir sa severité, & il jouissoit de ce rare bonheur que le dangereux pouvoir de l'amour sur lui, ce pouvoir qui a deshonoré tant de grands hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les Pieces originales la malheureuse Histoire du Prince Alexis son Fils, & la confiance, avec laquelle il a fait l'Univers juge de sa conduite, prouve assés qu'il ne se reprochoit rien. Des traits éclatans de clemence à l'égard de personnes moins cheres, & moins importantes font voir aussi que sa severité pour son Fils dut être necessaire. Il sçavoit parfaitement honorer le merite, ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ses Etats, & de l'y multiplier. Il ne se contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des Pensions, faveurs indispensables & absolument dûës selon les

desseins qu'il avoit formés, il marquoit par d'autres voyes une consideration plus flatteuse pour les personnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des Funerailles manifiques à M. Areskins son premier Medecin, & y assista portant une Torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de sa Flotte, l'autre Interprete de Langues.

Nous avons dit en 1716 *page* 124 qu'ayant consulté sur ses grands desseins l'illustre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une pension considerable, qui alloit chercher dans son Cabinet un sçavant Etranger, à qui l'honneur d'avoir été consulté eût suffi. Le Czar a composé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de son nom la Liste peu nombreuse des Souverains qui ont écrit. Il se divertissoit à travailler au Tour, il a envoyé de ses Ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eu la bonté d'en donner un à M. d'Onzembrai, dont il jugea le Cabinet digne d'un si grand ornement. Dans les divertissemens qu'il prenoit avec sa Cour, tels que

quelques Relations nous les ont exposés, on peut trouver des restes de l'ancienne Moscovie, mais il lui suffisoit de se relâcher l'esprit, & il n'avoit pas le tems de mettre beaucoup de soin à raffiner sur les Plaisirs. Cet Art vient assés tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été assés courte, ses Projets, qui avoient besoin d'une longue suite d'execution ferme & soutenuë, auroient peri presque en naissant, & tout seroit retombé par son propre poids dans l'ancien cahos, si l'Imperatrice Catherine n'avoit succedé à la Couronne. Pleinement instruite de toutes les vûës de Pierre le Grand, elle en a pris le fil, & le suit; c'est toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulierement recommandé en mourant de proteger les Etrangers, & de les attirer. M. Delisle Astronome de cette Academie, vient de partir pour Petersbourg, engagé par les graces de l'Imperatrice. Messieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom sera immortel dans les Mathematiques, l'ont devancé de quelques mois, & ils ont été devancés aussi par le celebre M. Herman, dont nous avons de si

beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Petersbourg ! la ſublime Geometrie des Infinimens Petits va penetrer avec ces grands Geometres dans un Païs où les Elemens d'Euclide étoient abſolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Academie de Petersbourg, ils ſe feront aſſés connoître, excités & favoriſés comme ils le ſeront par l'autorité Souveraine. Le Dannemarck a eu une Reine qu'on a nommée la Semiramis du Nord, il faudra que la Moſcovie trouve quelque nom auſſi glorieux pour ſon Imperatrice.

ELOGE
DE MONSIEUR
LITTRE.

ALexis Littre nâquit le 21 Juillet 1658 à Cordes en Albigeois. Son Pere Marchand de cette petite Ville, eut douze Enfans qui vécurent tous, & il ne fut ſoulagé d'aucun d'eux par l'Egliſe.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvû qu'elle ſoit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le beſoin de parvenir, le peu de ſecours même, aiguiſent le deſir & l'induſtrie, & mettent en œuvre tout ce qui eſt en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractere très ſerieux, très-appliqué & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de ſoutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas ſubſiſté dans ſes Etudes qu'il fit à Villefranche en Roüergue chés les PP. de la Doctrine.

Une grande œconomie n'eût pas suffi ; il fallut qu'il repetât à d'autres Ecoliers plus riches & plus paresseux, ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de sçavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui ; dans les tems où il étoit libre, il suivoit un Medecin chés ses Malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raisonnemens qu'il avoit entendus.

Ses Etudes de Villefranche finies, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Medecine, & il fit si bien qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie, mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet, c'est la plus difficile à satisfaire. Les sortes de Livres qui seuls enseignent surement l'Anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, sont rares, & on ne les a pas sous sa main en aussi grand nombre, ni dans les tems qu'on voudroit. Un certain sentiment, confus à la ve-

rité, mais très-fort & si general, qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les Cadavres humains, & la France n'est pas à cet égard autant au dessus de la superstition Chinoise, que les Anatomistes le desireroient. Chaque Famille veut que son Mort n'ait plus qu'à jouir de ses Obsèques, & ne souffre point qu'il soit sacrifié à l'instruction publique, seulement permettra-t-elle en quelques occasions qu'il le soit à son interêt particulier. La Police restreint extrêmement la permission de disequer des Morts, & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune en sont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'est pas de leur nombre, on ne fait guere de grands progrès en Anatomie qui ne soient en quelque sorte illegitimes, on est réduit à frauder les loix, & à ne s'instruire que par artifice, par surprise, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne sont jamais assés fréquens. M. Littre étant à Paris éprouva les inconveniens de son amour pour l'Anatomie. Il est vrai qu'il eut un tems assés tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtriere,

qui avoit tous les Cadavres de l'Hôpital à sa disposition. Il s'enferma avec lui pendant l'Hyver de 1684 qui heureusement fut fort long, & fort froid, & ils disséquerent ensemble plus de 200 Cadavres. Mais le sçavoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'Etudians qui coururent à lui, exciterent des Envieux, qui le traverserent. Il se refugia dans le Temple, où de plus grands Criminels se mettent quelquefois à l'abri des Privileges du lieu, il crut y pouvoir travailler en sureté avec la permission de Monsieur le Grand Prieur de Vendôme, mais un Officier subalterne avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures necessaires, permit qu'on lui enlevât le tresor qu'il tenoit caché dans cet asile, un Cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement se fit avec une pompe insultante, on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme, qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Il essuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie Lieutenant de Police, obtenuë par les Chirurgiens, un second affront, si c'en étoit un, du moins une seconde perte aussi doulou-

reuſe. Il fut ſouvent reduit à ſe rabattre ſur les Animaux, & principalement ſur les Chiens qui ſont les plus expoſés au Scalpel, lorſqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ſes malheurs, & peut-être par ces malheurs même, ſa réputation croiſſoit, & les Ecoliers ſe multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du diſcours, ni une agréable facilité de débiter ſon ſçavoir, mais une exactitude ſcrupuleuſe à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de ſimples faits bien vûs. De plus ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ſes découvertes, dès qu'ils le méritoient, ou pour avoir heureuſement apperçû quelque choſe de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée ſinguliere & juſte. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ſes interêts, il n'étoit pas ſi fin, ni ſi adroit, il ne ſongeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris, & de ſa fortune, il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ſes nouvelles à ſa Famille. Ceux qui l'ont connu, croiront aiſé-

ment que les affections communes, le ſang, le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir ſur lui, & qu'il ſe tenoit iſolé de tout ſans ſe faire violence. Ses parens le preſſerent fort de retourner s'établir à Cordes, mais quelle propoſition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit auſſi peu de beſoin de parenté ! il continua donc ici ſa forme de vie ordinaire ; pour s'inſtruire toujours de plus en plus il aſſiſtoit à toutes les Conferences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intéreſſoient ; il ſe trouvoit aux panſemens des Hôpitaux, il ſuivoit les Medecins dans leurs viſites, enfin il fut reçû Docteur Regent de la Faculté de Paris.

L'Eloquence lui manquoit abſolument, un ſimple Anatomiſte peut s'en paſſer, mais un Medecin ne le peut guere. L'un n'a que des faits à découvrir, & à expoſer aux yeux, mais l'autre éternellement obligé de conjecturer ſur des matieres très-douteuſes, l'eſt auſſi d'appuyer ſes conjectures, par des raiſonnemens aſſés ſolides, ou qui du moins raſſurent & flattent l'imagination effrayée, il doit quelquefois par-

ler presque sans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les Hommes que dans le tems précisément où ils sont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puerilité de la Maladie regne principalement dans le grand monde, & sur-tout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les Medecins, qui sçait mieux les mettre à la mode, & qui a souvent plus de besoin d'être amusée que guérie; un Medecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple. Mais en general, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait en recompense celui des miracles.

Aussi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réüssit dans cette Profession, encore ne réüssit-il que parmi ceux qui se contentoient de l'art de la Medecine dénué de celui du Medecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la Cour, ni jusqu'aux Femmes du monde. Son Laconisme peu consolant n'étoit d'ailleurs reparé ni par sa figure, ni par ses manieres.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la superficie, ayant passé dans la Classe des Anatomistes au

Renouvellement de 1699 nomma M. Littre Docteur en Medecine pour son Eleve, titre qui se donnoit alors, & qu'on a eu la delicatesse d'abolir, quoique personne ne le dédaignât. On connut bien-tôt M. Littre dans la Compagnie, non par son empressement à se faire connoître, à dire son sentiment, à combattre celui des autres, à étaler un sçavoir imposant, quoiqu'inutile, mais par sa circonspection à proposer ses pensées, par son respect pour celles d'autrui, par la justesse & la précision des Ouvrages qu'il donnoit, par son silence même.

En 1702 n'étant encore monté qu'au grade d'Associé, il lui passa par les mains une maladie, où l'on peut dire sans sortir de la plus exacte simplicité historique, qu'il fit un Chef-d'œuvre de Chirurgie & de Medecine (*a*). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-legere & très-éloignée de ce que demanderoit la justice dûë à M. Littre. La merveille grossiroit infiniment par les détails que nous supprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls signes de grossesse, accablée d'ailleurs d'un

(*a*) Voyés les Mem. de 1702, p. 241 & suiv.

grand nombre de differentes incommodités très-cruelles, réduite à un état déplorable, & presque entierement desesperée, jettoit par les Selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un Os, que l'on reconnut surement pour être celui du Bras d'un Fœtus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appellé par la curiosité. Il trouva en introduisant son doigt *index* dans l'Anus, qu'à la plus grande distance où ce doigt pût aller, l'Intestin *rectum* étoit percé d'un trou, par où sortoient les matieres extraordinaires, que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors par la tête d'un Fœtus, qui y appliquoit sa face; aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un Fœtus s'étoit formé dans la Trompe ou dans l'Ovaire de ce côté-là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du Ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri, qu'un de ses Bras dépoüillé de chair, & détaché du reste du Squelete par la corruption avoit percé l'Intestin, & étoit sorti par la playe.

Quelques

Quelques autres Os euſſent pû ſortir de même, ſuppoſé que la Mere eût pû vivre, & attendre pendant tout le tems neceſſaire, mais les quatre grands Os du Crane ne pouvoient jamais ſortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la Mere à la mort, elle ne pouvoit nullement ſoutenir une inciſion au Ventre, preſque ſurement mortelle pour la perſonne la plus ſaine. M. Littre oſa imaginer comme poſſible de faire paſſer les quatre Os du Crâne par la petite playe de l'Inteſtin. Il inventa des Ciſeaux d'une conſtruction nouvelle, car aucun Inſtrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces Ciſeaux introduits par le Fondement juſqu'à la playe de l'Inteſtin, il alloit couper le Crâne en parties aſſés petites pour paſſer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres Ciſeaux qui ne coupoient point, inventés auſſi par lui. On juge bien que cette operation ſe devoit repeter bien des fois, & dans certains intervalles, pour menager les forces preſque éteintes de la Malade, que de plus il falloit s'y conduire avec une extrême dexterité pour n'adreſſer qu'aux

Fœtus des Instrumens tranchans & trés-fins qui eussent pû la blesser mortellement. M. Littre disposoit sur une Table les morceaux du Crane déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui restoit à faire. Enfin il eut la joie de voir tout heureusement tiré, sans que sa main se fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la Mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait, l'Intestin étoit percé d'une playe très-considerable, le long séjour d'un Fœtus pourri dans la cavité du Ventre, ce qui y restoit encore de ses chairs fonduës, y avoit produit une corruption capable elle seule de causer la mort. Il vint à bout de la corruption par des Injections qu'il fit encore d'une maniere particuliere, il lava, il nettoya, ou plûtôt il ranima tout, il referma même la playe, & la Malade qui après avoir été naturellement fort grasse n'avoit plus que des os absolument décharnés, reprit jusqu'à son premier embonpoint. On a dit même qu'elle étoit redevenuë grosse.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de soins les plus assidus & les plus

fatiguans, d'une attention la plus penible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'eſpoir de la récompenſe, tout le bien de la Malade, tout le bien de ſon Mari, qui n'étoit qu'un ſimple Ouvrier en Inſtrumens de Mathematique, n'y auroit pas ſuffi. L'extrême ſingularité du cas avoit piqué ſa curioſité, de plus la confiance que ſa Malade avoit priſe en lui, l'attachoit à elle, il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indiſpenſable de la ſecourir, par ce qu'elle n'eſperoit qu'en ſon ſecours. Lorſqu'il a raconté toute cette hiſtoire en 1702 il ne s'y eſt donné ſimplement que la gloire d'avoir marché ſans guide, & uſé de beaucoup de précautions & de menagemens. Du reſte loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration, il la tourne lui-même ſur les reſſources imprévûës de la Nature. Un autre auroit bien pû éloigner cette idée, même ſans penſer trop à l'éloigner.

Il fut choiſi pour être Medecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occaſions de diſſequer.

Il a toujours été d'une assiduité exemplaire à l'Academie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de sa vie, parce qu'il perdoit la vûë de jour en jour, mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les Assemblées un silence, dont il n'est jamais sorti, il paroissoit un Disciple de Pithagore, quoiqu'il pût toujours parler en Maître sur les matieres qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier Février 1725 il fut frappé d'Apoplexie, & mourut le 3, sans avoir eu aucune connoissance dans tout cet espace de tems. Cependant cette mort subite ne l'avoit pas surpris, quinze jours auparavant il avoit fait de son propre mouvement ses dévotions à sa Paroisse.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article, jamais il n'en avoit vû aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il

n'avoit de ſa vie ſongé au mariage, & ceux qui l'ont vû de plus près, prétendent que les raiſons de conſcience n'avoient jamais dû être aſſés preſſantes pour l'y porter. Preſque tous les hommes ne ſongent qu'à étendre leur Sphére, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger; pour lui il avoit réduit la ſienne à n'être guere que lui ſeul. Il avoit fait de ſa main pluſieurs préparations Anatomiques, que des Medecins ou Chirurgiens Anglois, & Hollandois vinrent acheter de lui quelque tems avant ſa mort, lorſqu'il n'en pouvoit plus faire d'uſage. Les Etrangers le connoiſſoient mieux que ne faiſoit une partie d'entre nous, il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le merite de nos propres Concitoyens, que nous negligions, peut-être parce que leur modeſtie leur nuiſoit de près.

Il a laiſſé ſon Legataire univerſel M. Littre ſon Neveu, Lieutenant General de Cordes.

ELOGE
DE MONSIEUR
HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER nâquit à Goude en Hollande le 26 Mars 1656 de Chriſtian Hartſoëker Miniſtre Remontrant, & d'Anne Vander My. Cette Famille étoit ancienne dans le Païs de Drente, qui eſt des Provinces-Unies.

Son Pere eut ſur lui les vûës communes des Peres, il le fit étudier pour le mettre dans ſa Profeſſion, ou dans quelque autre également utile, mais il ne s'attendoit pas que ſes projets duſſent être traverſés par où ils le furent, par le Ciel & par les Etoiles, que le jeune homme conſideroit avec beaucoup de plaiſir & de curioſité. Il alloit chercher dans les Almanachs tout ce qu'ils rapportoient ſur ce ſujet, & ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenoit dans les Ma-

thematiques, il voulut donc étudier les Mathematiques, mais son Pere s'y opposoit absolument. Ces Sciences ont eu jusqu'à présent si peu de reputation d'utilité, que la plûpart de ceux qui s'y sont appliqués, ont été des rebelles à l'autorité de leurs Parens. Nos Eloges en ont fourni plusieurs exemples.

Le jeune Hartsoëker amassa en secret le plus d'argent qu'il put, il le déroboit aux divertissemens qu'il eût pris avec ses Camarades, enfin il se mit en état d'aller trouver un Maître de Mathematiques qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres Regles d'Arithmetique, il n'avoit de l'argent que pour sept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds si court. De peur que son Pere ne découvrît par la lumiere qui étoit dans sa chambre toutes les nuits, qu'il les passoit à travailler, il étendoit devant sa fenêtre les couvertures de son lit, qui ne lui servoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des Bassins de Fer, dans lesquels il polissoit assés bien des Verres de six pieds de foyer, & le Dis-

ciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & sans dessein il presentoit un fil de verre à la flâme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondissoit, & comme il sçavoit déja qu'une boule de verre grossissoit les objets placés à son foyer, & qu'il avoit vû chés M. Leuvenhoeck des Microscopes, dont il avoit remarqué la construction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reste du fil, & il en fit un Microscope qu'il essaya d'abord sur un Cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à si peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets transparans par le moyen de petites boules de verre, est dûë à M. Leuvenhoeck, & M. Hudde Bourg-Mestre d'Amsterdam, grand Mathematicien, a dit à M. Hartsoëker qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Geometres & de Philosophes, & eût été reservée à un homme sans Lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le genie de l'ignorant, ou reprimer l'orgueil des Sçavans sur des découvertes fortuites.

M.

M. Hartſoëker âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ſes Microſcopes. Tout ce qui pouvoit y être obſervé, l'étoit. Il fut le premier à qui ſe dévoila le ſpectacle du monde le plus imprévû pour les Phiſiciens même les plus hardis en conjectures, ces petits Animaux juſque là inviſibles, qui doivent ſe transformer en Hommes, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter, qui ne ſont que dans celle des mâles, qui ont la figure de Grenouilles naiſſantes, de groſſes têtes & de longues queuës, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Obſervateur, & il n'en oſa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne ſuivit point l'Obſervation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676 ſon Pere l'envoya étudier en Litterature, en Grec, en Philoſophie, en Anatomie ſous les plus habiles Profeſſeurs de Leyde & d'Amſterdam. Ses Maîtres en Philoſophie étoient des Carteſiens auſſi entétés de Deſcartes, que les Scholaſtiques précédens l'avoient été d'Ariſtote. On n'avoit fait dans ces

Ecoles que changer d'eſclavage. M. Hartſoëker devint Carteſien à outrance, mais il s'en corrigea dans la ſuite. Il faut admirer toujours Deſcartes & le ſuivre quelquefois.

M. Hartſoëker alla en 1677 de Leyde à Amſterdam, ayant deſſein de paſſer en France, pour y achever ſes études. Il reprit les Obſervations du Microſcope, interrompuës depuis deux ans, & revit ces Animaux qui lui avoient été ſuſpects. Alors il eut la hardieſſe de communiquer ſon Obſervation à ſon Maître de Mathematiques, & à un autre Ami. Ils s'en aſſurerent tous trois enſemble. Ils virent de plus ces mêmes Animaux ſortis d'un Chien, & de la même figure à peu près que les Animaux humains. Ils virent ceux du Cocq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'Obſervation s'affermiſſoit & s'étendoit, & les trois Confidens de ce ſecret de la Nature ne doutoient preſque plus que tous les Animaux ne nâquiſſent par des métamorphoſes inviſibles & cachées, comme toutes les eſpeces de Mouches & de Papillons viennent de métamorphoſes ſenſibles & connuës.

Ces trois hommes seuls sçavoient quelle liqueur renfermoit les Animaux, & quand on les faisoit voir à d'autres, on leur disoit que c'étoit de la salive, quoique certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoëck a écrit dans quelqu'une de ses Lettres qu'il avoit vû dans de la salive une infinité de petits Animaux, on pourroit le soupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en possession des Observations Microscopiques les plus fines, & à qui tous les objets invisibles appartenoient.

L'illustre M. Huguens étant venu à la Haye pour rétablir sa santé, il entendit parler des Animaux de la salive qu'un jeune homme faisoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ses propres yeux. Aussi-tôt M. Hartsoëker, ravi d'entrer en liaison avec ce grand Homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres personnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les Animaux, car à mesure que l'Observation s'établissoit, la timidité & les scru-

pules diminuoient naturellement ; de plus la beauté de la découverte seroit demeurée trop imparfaite, & les conséquences Philosophiques, qui en pouvoient naître, demandoient que le mistere cessât. M. Huguens, qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartsoëker des Lettres de recommandation pour son voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Observatoire, les Hôpitaux, les Sçavans, il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huguens. Celui-ci fit mettre alors dans le Journal des Sçavans qu'il avoit fait avec un Microscope de nouvelle invention des Observations très-curieuses, & principalement celle des petits Animaux, & cela sans parler de M. Hartsoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'interessent à ces sortes de nouvelles, & M. Hartsoëker ne resista point à la tentation de dire que le nouveau Microscope venoit de lui, & qu'il étoit le premier Auteur des Observations. Le silence en cette occasion étoit au-dessus de l'humanité. M. Huguens étoit vivant, d'un rare merite, & par

conſéquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartſoëker à revendiquer ſon bien par un Mémoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne ſçavoit pas encore aſſés de François pour le compoſer, differentes plumes le ſervirent, & chacune lança ſon trait contre M. Huguens.

L'Auteur du Journal fut trop ſage pour publier cette Piece, & il la renvoya à M. Huguens. Celui-ci fit à M. Hartſoëker une reprimande aſſés bien meritée, ſelon M. Hartſoëker lui-méme qui l'a écrit; il lui dit qu'il ne ſe prenoit pas à lui d'une Piece qu'il voyoit bien qui partoit de ſes ennemis, & qu'il s'offroit à dreſſer lui-méme pour le Journal un Memoire où il lui rendroit toute la juſtice qu'il deſireroit. M. Hartſoëker y conſentit, honteux du procedé de M. Huguens, & heureux d'en être quitte à ſi bon marché. L'importance dont il lui étoit de ſe faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, ſa jeuneſſe, de mauvais conſeils donnés avec chaleur, ſur-tout l'aveu ingenu de ſa faute, dont nous ne tenons l'hiſtoire que de lui, peuvent lui ſervir d'excuſes aſſés légitimes.

Il se confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits Animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les especes, sur lesquelles il put étendre ses Experiences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air, où ils voltigeoient, que tous les Animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les alimens, que de-là ceux qui convenoient à chaque espece alloient se rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer, ou à les nourrir, & qu'ils passoient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des Œufs, dont ils se saisissoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'Animaux primitifs de toutes les especes! tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit, ne respire qu'eux, ne se nourrit que d'eux. Il semble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit necessairement à diminuer, & que les especes ne seroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les Animaux primitifs ne périssoient point, & qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe grossiere, de

cette espece de masque, qui en faisoit, par exemple, des Hommes, ils subsistoient vivans dans leur premiere forme, & se remettoient à voltiger dans l'air, jusqu'à ce que des accidens favorables les fissent de nouveau redevenir Hommes.

M. Hartsoëker demeura à Paris jusqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il se maria. Il revint à Paris, seulement pour le faire voir pendant quelques semaines à sa femme, qui goûta tant ce séjour, qu'ils y revinrent en 1684 & y furent quatorze années de suite, les plus agréables, au rapport de M. Hartsoëker, qu'il ait passées en toute sa vie.

Les Verres de Telescopes, qui avoient été sa premiere occupation, lui donnerent beaucoup d'accès à l'Observatoire, où il n'y en avoit que de Campani, excellens à la verité, mais pas assés grands. M. Hartsoëker en fit un qu'il porta à feu M. Cassini, & il se trouva très-mauvais. Un second ne valut pas mieux, enfin un troisiéme fut passable. Cette perieverance, qui partoit du fonds de connoissances qu'il se sentoit, fit prédire à M. Cassini que

ce jeune homme, s'il continuoit, réüſſiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cauſe de ſon accompliſſement, le jeune homme encouragé fit de bons Verres de toutes ſortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu ſe défaire à cauſe de ſa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Caſſini, qui ſeule eût été une preuve de mérite.

Sur ces Verres d'un ſi long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui l'allerent voir, qu'il ne croyoit pas poſſible de les travailler dans des Baſſins, mais qu'en faiſant des eſſais ſur des morceaux de diverſes glaces faites pour être plates, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure ſpherique, & par conſequent un long foyer, qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200 pieds, que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure inſenſible dans les Tables de fer poli, ſur leſquelles on étend le verre fondu, ou de la maniere dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres, que ces eſſais étoient plus longs que difficiles,

mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694 il fit imprimer à Paris où il étoit, son premier Ouvrage, l'*Essai de Dioptrique*. Il y donne cette Science démontrée geometriquement, & avec clarté, tout ce qui appartient aux foyers des Verres Spheriques, car il rejette les autres figures comme inutiles, tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des Objectifs & des Oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux Lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le different nombre de Verres qu'on y peut mettre. Il y joint pour l'Art de tailler les Verres, & sur les conditions que leur matiere doit avoir, une Pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne dissimule rien. Le titre de son Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus, mais il va beaucoup plus loin. Un Sistême general de la Refraction, & ses Experiences le conduisent à la differente refrangibilité des Rayons, propriété que M. Neuton avoit trouvée plusieurs années auparavant, & sur laquelle il a fondé son ingenieuse Theorie des Couleurs, l'une des plus belles

découvertes de la Phiſique moderne. M. Hartſoëker prétend du moins avoir avancé le premier que la differente refrangibilité venoit de la differente vîteſſe, qui effectivement en paroît être la veritable cauſe, & parce qu'elle étoit inconnuë, il a donné comme un Paradoxe inoüi en Dioptrique, que l'angle de la refraction ne dépende pas de la ſeule inégalité de reſiſtance des deux milieux. Plus le Rayon a de vîteſſe, moins il ſe rompt.

L'Eſſai de Dioptrique eſt même un Eſſai de Phiſique generale. Il y poſe les premiers Principes, tels qu'ils les conçoit, deux uniques Elemens. L'un eſt une ſubſtance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'eſt jamais entierement détachée de ſon tout; l'autre, ce ſont de petits corps differens en grandeur, & en figure, parfaitement durs & inalterables, qui nagent confuſément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y aſſemblent, & deviennent les differens Corps ſenſibles. Avec ces deux Elemens il forme tout, & tire de cette hipotheſe juſqu'à la peſanteur, & à la dureté des Corps compoſés. Ailleurs il en a tiré auſſi le Reſſort.

Un assés grand nombre de Phenomenes de Phisique generale qu'il explique, l'amenent à la formation du Soleil, des Planetes & même des Cometes. Il conçoit que les Cometes sont des Taches du Soleil assés massives pour avoir été chassées impétueusement hors de ce grand globe de feu, elles s'élevent jusqu'à une certaine distance, & retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau, & les dissout, ou les repousse encore hors de lui, s'il ne les dissout pas. On tâche presentement à aller plus loin sur la Theorie des Cometes, & ce ne sont plus des generations fortuites.

L'Histoire des Découvertes faites dans le Ciel par les Telescopes appartenoit assés naturellement à la Dioptrique, M. Hartsoëker la donne accompagnée de ses Reflexions sur tant de singularités nouvelles & imprévûës. Il finit par les Observations du Microscope, & l'on peut juger que les petits Animaux, qui se transforment en tous les autres, n'y sont pas oubliés.

Cet Ouvrage lui attira l'estime des Sçavans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Galois, qui conser-

va toujours pour lui les mêmes sentimens. Le Pere Mallebranche, & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Geometre, voulurent le gagner à la nouvelle Geometrie des Infiniment-Petits, dont ils étoient pleins, mais il la jugeoit peu utile pour la Phisique, à laquelle il s'étoit dévoüé. Il dédaignoit assés par la même raison les profondeurs de l'Algebre, qui selon lui, ne servoient à quelques Sçavans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plûpart du monde. Il est vrai qu'en ne regardant la Geometrie que comme Instrument de la Phisique, il pouvoit souvent n'avoir pas besoin que l'Instrument fût si fin, mais la Geometrie n'est pas un pur instrument, elle a par elle-même une beauté sublime, indépendante de tout usage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit aussi, se laisser détourner de la Phisique, il avoit raison de craindre les charmes de la Geometrie nouvelle.

Animé par le succès de sa Dioptrique, il publia deux ans après ses *Principes de Phisique* à Paris. Là il expose avec plus d'étenduë le Sistême qu'il avoit déja donné en racourci, & y joi-

gnant ſur les differens ſujets auſquels ſon titre l'engage, un grand nombre, ſoit de ſes penſées particulieres, ſoit de celles qu'il adopte, il forme un corps de Phiſique aſſés complet, parce qu'il y traite preſque de tout, & aſſés clair, parce qu'il évite les grands détails, qui en approfondiſſant les matieres, les obſcurciſſent pour une grande partie des Lecteurs.

Au Renouvellement de l'Academie en 1699, tems où il étoit retourné en Hollande avec ſa Famille, il fut nommé Aſſocié Etranger, c'étoit le fruit de la reputation qu'il laiſſoit à Paris. Quelque tems après il fut auſſi aggregé à la Societé Royale de Berlin, & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimés depuis, il ne s'eſt paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toujours mis ſimplement & à l'antique *par Nicolas Hartſoëker*, bien different de ceux qui raſſemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croyent augmenter leur merite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amſterdam pour ſes grands deſſeins, dont nous admirons aujourd'hui les ſuites, il deman-

da aux Magiſtrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'inſtruire, & lui ouvrir le chemin des connoiſſances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartſoëker, qui n'épargna rien pour ſe montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Diſciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moſcovie, mais ce Païs étoit trop éloigné & de mœurs trop differentes, l'incertitude des évenemens encore trop grande, une Famille trop difficile à tranſporter. Meſſieurs d'Amſterdam pour le dédommager en quelque ſorte des dépenſes qu'il avoit été obligé de faire pendant ſa demeure auprès du Czar, lui firent dreſſer une petite eſpece d'Obſervatoire ſur un des Baſtions de leur Ville. Ils ſçavoient bien que c'étoit-là le récompenſer magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Obſervatoire un grand Miroir ardent compoſé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede ſe ſervit. M. le Landgrave de Heſſe-Caſſel alla le voir travailler, & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla

chés lui. Comme les Savans ſont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur faire la cour, les Hiſtoires n'oublient pas les viſites renduës aux Sçavans par les Princes ; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même tems le feu Electeur Palatin Jean Guillaume avoit jetté les yeux ſur M. Hartſoëker, pour ſe l'attacher, mais ce qui eſt rare, le Philoſophe reſiſtoit aux ſollicitations de l'Electeur, &, ce qui eſt plus rare encore, l'Electeur perſevera pendant trois ans, & enfin en 1704 le Philoſophe ſe réſolut à s'engager dans une Cour. Il fut le premier Mathematicien de S. A. E. & en même-tems Profeſſeur Honoraire en Philoſophie dans l'Univerſité d'Heidelberg.

Ce n'eſt pas aſſés pour un Sçavant attaché à un Prince, d'en recevoir regulierement & magnifiquement même, ſi l'on veut, ces recompenſes indiſpenſables que reçoivent ſans diſtinction tous ſes autres Officiers, il lui en faut de plus délicates; il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoiſſances du Sçavant, il faut qu'il en faſſe uſage, & plus cet

uſage eſt frequent, & éclairé en même-tems, plus le Sçavant eſt bien payé. M. Hartſoëker eut ce bonheur avec ſon Maître, qui avoit beaucoup d'inclination pour la Phiſique, & s'y appliquoit plus ſerieuſement qu'en Prince.

Le Phiſicien prétendoit même être obligé au Prince d'une Obſervation ſinguliere qui le fit changer de ſentiment ſur une matiere importante. L'Electeur lui apprit la reproduction merveilleuſe des jambes d'Ecreviſſe. (a) Sur cela, M. Hartſoëker qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perduës ou retranchées, qui eſt ſans exemple dans tous les Animaux connus, s'executât par le ſeul Mechaniſme, imagina qu'il y avoit dans les Ecreviſſes une Ame *Plaſtique* ou *Formatrice*, qui ſçavoit leur refaire de nouvelles Jambes, qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres Animaux & dans l'Homme même, & parce que la fonction de ces Ames Plaſtiques n'eſt pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits Animaux qui perpetuent les eſpeces. Ce ſeroient-là les *Natures Plaſtiques* de

(a) Voyés l'Hiſt. de 1712. p. 35 & ſuiv.

M

M. Cudvorth, qui ont eu de celebres Partiſans, ſi ce n'étoit que celles-ci agiſſent ſans connoiſſance, & que celles de M. Hartſoëker ſont intelligentes. Ce nouveau Siſtême lui plut tant, qu'il ſe retracta hautement de la premiere penſée qu'il avoit euë ſur les petits Animaux, & la traita lui-même de *biſarre & d'abſurde*, termes que la plus grande ſincerité d'un Auteur n'employe guere. Quant au terribles objections qui ſe preſentent bien vîte contre les Âmes Plaſtiques, il ne ſe les diſſimule pas, & pouſſé par lui-même aux dernieres extrémités, il avouë de bonne foi qu'il ne ſçait pas de réponſe. Il ſemble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Siſtême, que d'être ſi promtement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer ſon ignorance un peu plutôt.

Il raſſembla les Diſcours preparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux Volumes qui parurent en 1707 & 1708 ſous le titre de *Conjectures Phiſiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet Ouvrage eſt dans le même goût que les *Eſſais de Phiſique*, dont il ne ſe cache pas de repeter quel-

quefois des morceaux en propres termes, auſſi-bien que de l'*Eſſai de Dioptrique*; car à quoi bon cette délicateſſe de changer de tours & d'expreſſions, quand on ne change pas de penſées?

Du Palatinat, il fit des voiages dans quelques autres Pays de l'Allemagne, ou pour voir les Sçavans, ou pour étudier l'Hiſtoire naturelle, ſur-tout les Mines. A Caſſel il trouva un Verre ardent de M. le Lantgrave, fait par M. Tſchirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit Feu M. le Duc d'Orleans, & tout pareil. Il repeta les Experiences de M. Homberg, & n'eut pas le même ſuccès à l'égard de la vitrification de l'Or, dont nous avons parlé en 1702 *page* 34 & en 1717 *page* 30 il eſt le Philoſophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en eſt point déſiſté, & a toujours ſoutenu que ce qui ſe vitrifioit, n'étoit point l'Or, mais une matiere ſortie du Charbon qui ſoutenoit l'Or dans le Foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties heterogenes de l'Or. Il nioit même la vitrification d'aucun Métal au Verre ardent, jamais il n'avoit ſeulement pû

parvenir à celle du Plomb, quelque tems qu'il y eût employé. Il eſt triſte qu'un grand nombre d'experiences délicates ſoient encore incertaines. Seroit-ce donc trop prétendre que de vouloir du moins avoir des faits bien conſtans?

Le Land-grave de Heſſe-Caſſel dit un jour à M. Hartſoëker qu'il auroit bien ſouhaité le trouver peu content de la Cour Palatine, il repeta deux fois ce diſcours que M. Hartſoëker ne vouloit point entendre, & enfin le prenant par la main il lui dit, *je ne ſçai ſi vous me comprenés.* M. Hartſoëker obligé de répondre l'aſſura de ſon reſpect, de ſa reconnoiſſance, & en même tems d'une fidelité inviolable pour l'Electeur. Un refus ſi noble à des avances ſi flatteuſes dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les Sçavans, le préſenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princeſſe Electorale, ſi celebre par ſon goût, & par ſes lumieres. Il reçût un accueil très-favorable, la Renommée & M. Leibnitz rendoient témoignage à ſon merite.

L'Electeur Palatin aiant entendu parler avec admiration du Miroir ardent de M. Tschirnhaus, demanda à M. Hartsoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci aussi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matiere qu'il fût possible. Il les eut bien-tôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces Rhinlandiques de diamettre, & que deux hommes ont de la peine à transporter. Il est de neuf pieds de foyer, & ce foyer est parfaitement rond, & de la grandeur d'un Loüis d'Or. Le Miroir du Palais Royal n'est pas si grand.

En 1710 il publia un Volume intitulé *Eclaircissemens sur les Conjectures Phisiques.* Ce sont des réponses à des objections, dont il a dit depuis que la plûpart étoient de M. Leibnitz. Dans cet ouvrage il devient un homme presque entierement different de ce qu'il avoit été jusqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué personne, ici il est un Censeur très-severe, & c'est principalement sur les Volumes donnés tous les ans par l'Academie que tombe sa censure. Il est vrai qu'il a

ſouvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il eſtimoit, & qu'il ſe tiendroit honoré de la même marque d'eſtime. L'Academie, qui ne ſe croit nullement irreprehenſible, ne fut point offenſée, elle le traita toujours comme un de ſes Membres, ſujet ſeulement à quelque mauvaiſe humeur, & les Particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des Réponſes, qui le plus ſouvent ſont négligées du Public, & tout au plus ſoulagent un peu la vanité des Auteurs.

Les Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phiſiques eûrent une *Suite* aſſés ample qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait le Siſtême des Ames Plaſtiques. Dans l'Homme, l'Ame Raiſonnable donne les ordres, & une Ame *vegetative* qui eſt la Plaſtique, intelligente & plus intelligente que la Raiſonnable même, execute dans l'inſtant & non ſeulement execute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'Œconomie animale, de la Circulation des Liqueurs, de la Nutrition, de l'Accretion, &c. Operations trop difficiles

pour n'être l'effet que du seul Mechanisme. Mais, dit-on aussitôt, cette Ame raisonnable, cette Ame vegetative, c'est nous-mêmes, & comment faisons-nous tout cela sans en sçavoir rien? M. Hartsoëker répond par une comparaison, qui du moins est assés ingenieuse. Un sourd est seul dans une Chambre, & il y dans des Chambres voisines des gens destinés à le servir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe, & aussi-tôt des gens viennent qui apportent des Plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir?

Après cela on s'attend assés à une Ame vegetative intelligente dans les Bêtes, qui en paroissent effectivement assés dignes. On ne sera pas même trop surpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où elle reparera, comme dans les Ecrevisses, les parties perduës, aura attention à ne les laisser sortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toujours verticale, fera enfin tout ce que le Mechanisme n'explique pas

commodément. Mais M. Hartſoëker ne s'en tient pas-là. A ce nombre prodigieux d'Intelligences repanduës par tout, il en ajoûte qui préſident aux mouvemens céleſtes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'eſt pas-là le ſeul exemple qui faſſe voir qu'aucune idée de la Philoſophie ancienne n'a été aſſés proſcrite pour devoir deſeſperer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclairciſſemens*, contient outre pluſieurs morceaux de Phiſique deſtinés à l'uſage de l'Electeur, differens morceaux particuliers, qui ſont preſque tous des Critiques qu'il fait de pluſieurs Auteurs célebres, ou des Réponſes à des Critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journaliſtes, dont il n'étoit pas content, ce ſont des eſpeces de Juges fort ſujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716. M. Hartſoëker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice Veuve, Princeſſe de la Maiſon de Médicis, née avec le goût hereditaire de proteger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais

elle se retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ses adieux en Princesse, avec des liberalités qu'elle répandit sur ses anciens Courtisans. M. Hartsoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Hesse le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le solliciter, mais il se crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens, il avoit assés vêcu dans une Cour, & quelques agrémens qu'un Philosophe y puisse avoir, il ne peut s'empêcher de sentir qu'il est dans un Climat étranger. Il se transporta avec toute sa famille à Utrecht.

Ce fut là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recuëil de pieces de Phisique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce ensuite que le principal dessein est de faire voir *l'invalidité* du Sistême de M. Neuton, de ce Sistême fondé sur la plus sublime Geometrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philosophes de toute une Nation aussi éclairée que l'Angloise, admiré même & du moins respecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartsoëker sans user de petits ménagemens peu Philosophiques entre en lice

lice avec courage, & se déclare nettement contre ces grands espaces vuides où se meuvent les Planetes, obligées à décrire des Courbes par des gravitations, ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconveniens qu'il ne peut digerer, & quoiqu'il ne soit rien moins que Cartésien, il aime mieux ramener les Tourbillons de Descartes. L'idée en est effectivement très naturelle, & de plus les mouvemens de toutes les Planetes tant principales que subalternes dirigés en même sens, mais principalement le rapport invariable de toutes les distances à toutes les révolutions, indiquent assés fortement que tous les Corps Célestes qui composent le Sistême Solaire sont assujettis à suivre le cours d'une même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Cometes qui se meuvent en tous sens, devroient trouver dans ce grand fluide une resistance qui diminuëroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laisser à la fin que le mouvement général du Tourbillon. M. Hartsoëker tâche à se tirer de cette grande difficulté par son Sistême particulier des

Cometes, qui n'eſt pas lui-même ſans difficulté.

Dans ce même Recuëil il attaque trois Diſſertations ſur leſquelles M. de Mairan étant encore en Province, & avant que d'être de l'Academie des Sciences, avoit en trois années conſécutives remporté le Prix à l'Academie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Sçavans en 1722. Il y convient en veritable Sçavant de quelques fautes réelles, & par-là il acquiert le droit d'être crû ſur ſa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartſoëker dit dans ſa Préface que s'il eût eû les autres Pieces, qui dans les années ſuivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait auſſi ſes Remarques. Il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point perſonnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre, mais il peut paroître que ce diſcours marque quelque inclination à reprendre, & même un peu de deſſein formé. Il proteſte ſouvent, & avec un grand air de ſincerité, qu'il ne prétend

donner que de ſimples conjectures ; il ſeroit donc aſſés raiſonnable de laiſſer celles des autres en paix ; elles ont toutes un droit égal de ſe produire au jour, & ſouvent n'en ont guere de ſe combattre.

Nous paſſerons ſous ſilence le reſte de ce Recuëil, deux Diſſertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propoſe tous les ans, l'une ſur le Principe, l'autre ſur les Loix du Mouvement, un Diſcours ſur la Peſte, où il prend après le P. Kircher l'hipotheſe des Inſectes, un Traité des Paſſions, &c. Mais nous en exceptons une piece, à cauſe du grand & fameux Adverſaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli dont M. Hartſoëker avoit attaqué le ſentiment ſur la Lumiere du Barometre expoſé dans l'Hiſtoire de 1701 (*a*).

M. Bernoulli fit ſoutenir à Baſle ſur ce ſujet une Theſe où l'on ne menageoit pas M. Hartſoëker, qui s'en reſſentit vivement. Il ramaſſe de tous côtés les armes qui pouvoient ſervir ſa colere, & comme il étoit accuſé d'en vouloir toujours aux plus grands

(*a*) Page 1 & ſuiv.

Hommes tels que Messieurs Huguens, Leibnitz, Neuton, il se justifie par en parler plus librement que jamais, peut-être pour faire valoir sa moderation passée. Sur-tout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occasion, & très-incidemment, n'en est pas traité avec plus d'égard, & son *Harmonie préétablie*, ses *Monades* & quelques autres Pensées particulieres sont rudement qualifiées. On croiroit que les Philosophes devroient être plus moderés dans leurs querelles que les Poëtes, les Théologiens plus que les Philosophes, cependant tout est assés égal.

Après que M. Hartsoëker se fût établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Phisique, auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un Extrait entier des Lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'Observations rares & curieuses se perdoient dans un tas de choses inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne se donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui sont capables de produire, quand ils veulent bien donner

leurs tems à rendre les productions d'autrui plus utiles au Public.

Son application continuelle au travail altera enfin sa santé, qui jusque-là s'étoit bien soutenue. Peu de tems avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étoient revenus de la maniere dont il en avoit usé à l'égard de l'Academie, il voulut se justifier par une espece d'Apologie qu'il n'a pû achever entierement. On s'imagine bien sur quoi elle roule, tout ce qu'il y dit est vrai, & il ne reste rien à lui reprocher qu'une chose dont on ne peut le convaincre; c'est que l'on sent dans ses Critiques plus de plaisir, que de besoin de critiquer, mais ce seroit pousser la délicatesse trop loin que de donner du poids à un sentiment, qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 Décembre 1725. Il étoit vif, enjoüé, officieux, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis ont abusé assés souvent. Ces qualités, qui s'accordent si peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & malfaisant, sont peut-être sa meilleure Apologie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DELISLE.

GUILLAUME DELISLE nâquit à Paris le dernier Février 1675. de Claude Deliſle, homme très-celebre par ſa grande connoiſſance de l'Hiſtoire, & de la Geographie, & qui les enſeignoit dans Paris avec beaucoup de ſucces à tous ceux, qui faute de loiſir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vîte, avoient beſoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de ſon tems, & heureuſement ſon tems a été très-long, ont appris de lui; Feu M. le Duc d'Orleans fut ſon Diſciple, & comme il ſe connoiſſoit dès-lors en hommes, il conſerva toujours pour lui une bienveillance particuliere. M. Deliſle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en ſçavent qu'autant qu'il faut pour débiter à un Ecolier ce qu'il ne ſçavoit pas, il poſ-

ſedoit à fond les Sciences dont il faiſoit profeſſion, & je l'ai aſſés connu pour aſſurer que la candeur de ſon caractere étoit telle qu'il n'eût ôſé enſeigner ce qu'il n'eût ſçû que ſuperficiellement.

Le Pere reconnut bien-tôt dans ſon Fils toutes les diſpoſitions, qu'il pouvoit ſouhaiter, & il étoit impoſſible que l'éducation manquât à la nature. M. Deliſle preſque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déja dreſſé, & deſſiné lui-même ſur l'Hiſtoire ancienne des Cartes que M. Freret a vûës, car il eſt bon d'avoir pour cette eſpece de prodige un témoin illuſtre par une grande érudition. Ce fut vers la Geographie que M. Deliſle tourna toutes ſes études, déterminé de ce côté-là par ſon inclination, aidé de toutes les connoiſſances, & conduit avec toute l'affection d'un Pere.

Communément on n'a guere d'idée de ce que c'eſt qu'une Carte Geographique, & de la maniere dont elle ſe fait. Pour peu qu'on liſe, on voit aſſés la différence d'une Hiſtoire à une autre du même ſujet, & on juge les Hiſtoriens; mais on ne regarde pas de ſi

près à des Cartes de Geographie, on ne les compare point, on croit assés qu'elles sont toutes à peu près la même chose, que les modernes ne sont qu'une repetition des anciennes, & si dans l'usage on en préfere quelques-unes, c'est sur la foi d'une reputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les besoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude. Il est vrai que pour celles qui appartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut être trop parfaite, mais il n'y a que les Navigateurs qui sentent cette necessité, il y va de leur vie.

Si lorsqu'un Geographe entreprend de faire une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'Observations Astronomiques bien exactes de la Longitude & de la Latitude de chaque Lieu, la Carte seroit bien tôt faite, tout viendroit s'y placer de soi-même à l'intersection d'un Meridien & d'un Parallele connus. Jamais cette Carte n'auroit besoin de correction, à moins qu'il n'arrivât des changemens Phisiques, qu'elle ne garantissoit pas. Mais on a jusqu'ici

très-peu d'Obſervations des Longitudes des Lieux. On ne peut guere en avoir que depuis que feu M. Caſſini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on obſerve à l'Académie les Eclipſes des Fixes par les Planetes, car avant cela on n'avoit pour les Longitudes que des Eclipſes de Lune, qui ſont rares, qui juſqu'à l'invention des Lunettes n'étoient pas aſſés bien obſervées, & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aiſément des déterminations aſſés préciſes. On a toujours pu obſerver les Latitudes, & les Obſervations pourroient être en grande quantité, mais il faut des Obſervateurs, & il n'y en a que depuis environ 200 ans, & en très-petit nombre, ſemés dans quelques Villes principales de l'Europe. On n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés ſurement par Obſervation Aſtronomique, & où prendre tous les autres en nombre infini ? On ne peut avoir recours qu'aux Meſures Itineraires, aux diſtances des Lieux, répanduës en une infinité d'Hiſtoires, de Voyages, de Relations, d'Ecrits de toutes eſpeces,

mais peu exactement, &, ce qui est encore pis, différemment presque dans tous. Il faut peser l'autorité de cette multitude de differens Titres, & on ne le peut qu'avec le secours de beaucoup d'autres connoissances subsidiaires, il faut accorder les contradictions qui ne sont qu'apparentes, il faut faire un choix bien raisonné, quand elles sont réelles. Enfin les Mesures, comme les Lieuës, qui varient tant, non-seulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit Païs du même Etat à un autre voisin, doivent être si bien connuës du Geographe, qu'il les puisse comparer toutes entre elles, & les rapporter à une Mesure commune, telle que la Lieuë commune de France. Tout cela est d'un détail immense, & capable de lasser la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui employeroient autant de tems, & de travail à quelque Theorie brillante, & peut-être inutile, ils seroient recompensés & par le plaisir de la production, & par un certain éclat qui frapperoit le Public.

Les parties des Cartes qui representent les Mers, ou seulement les Côtes,

ont encore leurs difficultés particulieres. On ne peut trop ramaſſer, trop comparer de Journaux de Pilotes, & de Routiers; les diſtances y ſont marquées ſelon des Rhumbs de Vent, auſquels on ne peut ſe fier s'ils ont été pris ſans la Bouſſole, & qu'il faut corriger ſi la variation de l'Aiguille n'a pas été alors connuë, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuſe & fatiguante diſcuſſion! il faut être bien né Geographe pour s'y engager.

Auſſi n'avoit-on pas pris juſqu'à preſent toutes les peines neceſſaires, & peut-être ne ſçavoit-on pas même aſſés bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanſon a été dans le ſiécle paſſé le plus fameux de nos Geographes, cette Science lui doit beaucoup, cependant ſes Cartes étoient fort imparfaites, ſoit par la faute de ſon ſiécle, ſoit par la ſienne. Il n'avoit pas encore aſſés d'Obſervations, & il n'avoit pas aſſés approfondi, ni aſſés recherché. Lorſque le tems amena de nouvelles connoiſſances, il aima mieux les negliger que de corriger ſes premiers Ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux une diſcordance qui le bleſ-

soit. La source de son Nil fut toujours sous le Tropique du Capricone à 35 degrés de distance de sa veritable position, parce qu'il en avoit crû Ptolomée, qui en avoit jugé ainsi. Sa Chine, sa Tartarie, sa Terre d'Yeço s'obstinoient à demeurer mal placées, & mal disposées contre le temoignage de Relations indubitables.

M. Delisle vint dans le tems où tout sembloit annoncer que la Geographie alloit changer de face. Le Zele de la Religion, & l'amour des Richesses, principes bien opposés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des Découvertes dans les Climats lointains, & l'Astronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fournissoit de nouveau les Longitudes par les Satellites de Jupiter, d'autant plus surement que les Lieux étoient plus éloignés. Plusieurs Points de la Terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & auſquelles les autres devoient s'assujettir.

A la fin de 1699 M. Delisle âgé de 25 ans, donna ses premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la Terre, & deux

Globes, l'un Celeſte, l'autre Terreſtre, dédiés à S. A. R. feu M. le Duc d'Orleans. Le tout, & principalement les Globes avoient été faits ſous les yeux & ſous la direction de feu M. Caſſini, ce qui ſeul auroit répondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du ſiécle preſent ſe fit donc à l'égard de la Geographie par une Terre preſque nouvelle que M. Deliſle preſenta. La Mediterranée, cette Mer ſi connuë de tout tems par les Nations les plus Sçavantes, toujours couverte de leurs Vaiſſeaux, traverſée de tous les ſens poſſibles par une infinité de Navigateurs, n'avoit que 860 Lieuës d'Occident en Orient au lieu de 1160 qu'on lui donnoit, erreur preſque incroyable; l'Aſie étoit pareillement racourcie de 500 Lieuës, la poſition de la Terre d'Yeço changée de 1700, une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins ſenſibles ne ſurprenoient que les yeux ſçavans; encore M. Deliſle avoit-il jugé à propos de reſpecter juſqu'à un certain point les préjugés établis, & de n'uſer pas à toute rigueur du droit que lui donnoient ſes Découvertes, tant le faux

s'attire d'égards par cette ancienne poſſeſſion où il ſe trouve toujours.

Les Globes, & les Cartes eurent une approbation generale, & un homme, qui avoit le Titre de Geographe du Roi, voulut en partager le fruit par une Mappemonde en quatre feüilles, qu'il publia auſſi-tôt après, fort ſemblable à ce qui venoit de paroître. M. Deliſle, muni d'un Privilege, ſe plaignit en Juſtice d'avoir été entierement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit miſes dans la nouvelle Mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiſer le larcin. Le Conſeil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matiere, où il y en a peu, feu M. Sauveur, & M. Chevalier, tous deux de cette Academie. Le détail de l'exactitude ſcrupuleuſe qu'ils apporterent à cette affaire eſt imprimé, ils ſe convainquirent parfaitement que l'Adverſaire de M. Deliſle étoit un Plagiaire. L'Arrêt du Conſeil fut conforme à leur avis, mais le Procès dura ſix ans. M. Deliſle perdit à s'aſſurer ce qui lui étoit dû une grande partie de ces ſix années, qu'il eut employées entieres à s'enrichir utilement pour le Public. Il uſa

genereuſement de ſa victoire, il avoit droit par l'Arrêt de faire caſſer les Planches du Geographe condamné, il lui en laiſſa tout ce qui n'appartenoit pas préciſément à la Geographie, des Ornemens aſſés agreables, des Cartouches recherchés, qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuſer les yeux de la plûpart du monde.

La Mediterranée, plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit crû juſqu'alà, avoit fort étonné, & quelques-uns ne ſe rendoient pas encore aux Obſervations Aſtronomiques. M. Deliſle, pour ne laiſſer aucun doute, entreprit de meſurer toute cette Mer en détail, & par parties ſans employer ces Obſervations, mais ſeulement les Portulans, & les Journaux de Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en ſuivant les Terres, que de celles qui traverſeroient d'un bout à l'autre, & tout cela évalué avec toutes les précautions neceſſaires, réduit, & mis enſemble, s'accordoit à donner à la Mediterranée la même étenduë, que les Obſervations Aſtronomiques, dont on vouloit ſe défier.

Il devoit publier une *Introduction à la*

Geographie, dans laquelle il eût rendu conte de tous les changemens dont il étoit Auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance, qui eût pû le dispenser de ce grand appareil de preuves. Il est vrai qu'en plusieurs occasions particulieres il en avoit donné qui marquoient tant de capacité, & d'exactitude, tout ce qui sortoit de ses mains étoit si bien d'accord avec ce qui en étoit déja sorti, que cette confiance du Public ne pouvoit passer pour une grace.

Peut-être penseroit-on que l'extrême difficulté des discussions Geographiques, & le peu d'apparence que des Critiques s'y embarquent, donnent à un Geographe une liberté assés ample de regler bien des choses à son gré. Mais sur les matieres les moins maniées par le gros des Sçavans, il y a toujours, du moins si on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un sujet de censure, même leger. D'ailleurs un veritable Sçavant prend un amour pour l'objet perpetuel de ses recherches, & se

se fait à cet égard une conscience, qui ne lui permettent pas d'imposer. On pouvoit conter que M. Delisle étoit singulierement dans cette disposition, il avoit la candeur de son Pere.

Des Mappemondes, des Cartes generales de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amerique, ne sont que des ébauches de la representation de la Terre. Les Cartes particulieres demandent une nouvelle étude, & une étude d'autant plus penible qu'elles sont plus particulieres. L'objet croît toujours à mesure qu'il est regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y consideroit pas auparavant. Le nombre des materiaux necessaires devient toujours plus accablant pour le Geographe, & s'il se pique de précision, tous ceux qu'il peut recouvrer lui sont necessaires.

Encore une difficulté qui n'appartient guere qu'à la Geographie, c'est d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens Phisiques, ils sont peu considerables. Que les Mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent sur les terres, que de grandes Rivieres se fassent d'autres embouchures, qu'il naisse

de nouvelles Isles, un mediocre sçavoir embrasse sans peine ce petit nombre d'évenemens rares; mais les limites civiles des Royaumes, des Provinces, des Gouvernemens, des Dioceses, sont sujettes à de grandes variations dans certains intervalles de tems, & de plus la langue de la Geographie change presque absolument, tout prend de nouveaux noms, & c'est malheureusement dans les siécles les plus tenebreux, les plus dépourvûs de bons Auteurs. Il n'y a personne qui n'en sçache un petit nombre d'exemples, mais qu'est-ce que ce petit nombre en comparaison de ce qu'un Geographe en doit sçavoir? les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Asie, défigurerent les anciens noms, ou les effacerent, & leur en substituerent d'autres, & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui sur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Delisle a embrassé la Geographie dans toute son étenduë, il l'a suivie dans toutes ses branches, & l'a prouvé au Public par des Cartes de toutes les especes, qui sont au nombre de 90.

Nous en indiquerons seulement quelques-unes de chaque sorte, qui serviront d'exemples.

Une Carte intitulée, *le Monde connu aux Anciens*, & celles de l'Italie, & de la Grece, &c. Nous avons rapporté en 1714 (*a*) qu'il avoit fait voir combien les Mesures Itineraires des Romains étoient justes, & conformes aux Observations Astronomiques qu'on a euës depuis, & combien l'Italie & la Grece étoient differentes de ce qu'elles paroissoient sur toutes les autres Cartes. Par-là se justifioient certaines choses que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop absurdes, & trop incroyables.

Une Carte des Evêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle Edition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la Geographie ancienne, & de la Geographie la plus particuliere, car il y avoit en Afrique plus de six cens Evêchés, dont une partie n'étoient que de gros Bourgs, & même des Châteaux, & il n'y a pas jusqu'à leurs noms qu'il ne soit souvent très-mal-aisé de déterminer surement.

(*a*) Page 80 & suiv.

Une Carte de l'Empire Grec du moyen âge, tirée de la Description qu'en fit l'Empereur Constantin Porphirogenete dans le dixiéme siécle. C'est-là plus que par-tout ailleurs, qu'on trouve une Langue toute nouvelle. L'Empire est divisé en *Themes*, expression inoüie jusque-là, & tout est une espece d'Enigme, qui semble faite pour le supplice des Geographes. Après cela il ne faut presque pas conter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Dioceſe de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum*.

Une Carte de la Perſe abſolument nouvelle, & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Païs, qui juſque-là n'avoit reſſemblé ni aux Hiſtoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la veritable étenduë ou figure de la Mer Caſpienne, que l'on doit aux Conquêtes, & aux Découvertes du feu Czar (*a*), mais M. Deliſle en avoit approché autant qu'il étoit poſſible par ſes ſeules conjectures, & par ſon art ſingulier de mettre en œuvre, & de combiner tous ſes differens materiaux.

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1725, p. 121.

Une Carte d'Artois pour mettre au-devant des Commentaires de M. Maillart sur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un petit Païs, si proche de nous, & si connu, il y avoit des Rivieres omises, & en récompense d'autres supposées, 40 Villages créés, ou du moins transportés de si loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient sur les lieux?

M. Delisle entra dans l'Academie en 1702, Eleve en Astronomie du grand M. Cassini, quoiqu'il ne fût, ni ne voulût être Observateur, mais on conta que l'usage qu'il sçavoit faire des Observations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faisoit pas, & quoique dans le plan de l'Academie il n'y eût point de place de Geographe, on lui en laissa occuper une, qui selon les apparences devoit redevenir après lui place d'Astronome, faute d'un Geographe tel que lui. Il passa ensuite au grade d'Associé, mais le plus glorieux évenement de sa vie a été d'être appellé pour montrer la Geographie au Roi. Alors il commença à faire des Cartes

uniquement par rapport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Hiſtoire. Il en dreſſa une generale du Monde en 1720, où les Cartes generales par où il avoit débuté en 1700 étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumieres, que parce qu'il avoit acquis auſſi plus de hardieſſe à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même-tems plus d'autorité. Les Auteurs, ainſi que ceux qui gouvernent, doivent un peu ſe regler ſur l'opinion qu'ils ſentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuſe Retraite des Dix Mille, neceſſaire pour entendre l'Hiſtoire que Xenophon en a écrite, parut en 1721. Elle lui produiſoit une difficulté très-conſiderable, qu'il ne pouvoit lever que par une ſuppoſition hardie, que nous avons déja expoſée au Public (a). Quelquefois les Sçavans ne ſont pas fâchés de ſe trouver dans ces ſortes de Détroits, d'où ils ne peuvent ſortir qu'à force de ſçavoir.

Dès l'an 1718 il fut honoré par Brevet du titre de premier Geographe du Roi, que perſonne n'avoit encore por-

(a) Voyés l'Hiſt. de 1721, p. 78 & ſuiv.

té, ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une Penſion.

Il avoit entrepris pluſieurs Ouvrages pour le Roi; une Carte de l'Empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étenduë beaucoup moindre, & par conſequent plus vraiſemblable par ce méme principe paradoxe, dont il ſe ſervoit pour la Retraite des Dix Mille; l'Empire des Perſes ſous Darius, l'Empire Romain dans ſa plus grande étenduë, la France ſelon toutes ſes differentes diviſions, tant ſous les Romains que ſous les trois Races de ſes Rois. Toutes ces Cartes particulierement deſtinées à l'Hiſtoire & aux Hiſtoires les plus intereſſantes, étoient des ſecours & des avantages, qui de l'éducation du Roi devoient paſſer à celle des Particuliers, mais ces travaux, quoiqu'apparemment fort avancés, ne ſont pas finis.

On croit auſſi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre-Sainte, Théatre des plus grands évenemens, qui ayent jamais été, & qui puiſſent jamais être. Il y travailloit depuis long-tems avec un ſoin ſi ſcrupuleux, & ſi difficile à contenter, qu'il ſemble que la Religion y eût part. Il joignoit à la Terre-

Sainte l'Egypte, Païs très-fameux, & très-peu connu.

Il ne paroiſſoit preſque plus d'Hiſtoire ou de Voyage que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Deliſle. Ces ſortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour ſon Hiſtoire de Malte qui va paroître, il la finit le 25 Janvier 1726 au matin, & étant ſorti l'après-dînée, il fut frappé dans la ruë d'une Apoplexie, dont il mourut le même jour ſans avoir repris connoiſſance.

Quoique le nom d'un Sçavant ait bien du chemin à faire pour aller juſqu'aux oreilles des Têtes couronnées, & même ſeulement juſqu'à celles de ſon Maître, le nom de M. Deliſle avoit frappé les Puiſſances Etrangeres. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur, & elle fut trouvée ſi exacte & ſi correcte, que S. M. l'honora d'une Lettre accompagnée d'un preſent, que la Lettre rendoit preſque inutile. L'Ambaſſadeur qui lui remit l'un & l'autre, avoit ordre en même-tems de faire tous ſes efforts

efforts pour l'engager à passer dans les Etats de ce Prince, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit; mais l'amour de la Patrie le retint, & peut-être aussi l'espérance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude assés ordinaire à toute Patrie. D'autres Puissances lui ont fait les même sollicitations. Le Czar alloit le voir familierement pour lui donner quelques remarques sur la Moscovie, & plus encore, pour connoître chés lui, mieux que par tout ailleurs, son propre Empire.

Deux de ses Freres, tous deux de cette Academie & Astronomes, ont été appellés à Petersbourg. Un autre avoit pris l'Histoire pour son partage. Il est rare qu'un Pere Sçavant ait quatre Fils qui le soient aussi, & avec succès. Cette inclination n'a pas coutume de se communiquer tant, & encore moins le genie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE MALÉZIEU.

NICOLAS DE MALÉZIEU nâquit à Paris en 1650 de Nicolas de Malézieu Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie des Forges, originaire de Champagne. Il étoit encore au Berceau, lorſqu'il perdit ſon Pere, & il demeura entre les mains d'une Mere, qui avoit beaucoup d'eſprit; elle ne fut pas longtems à s'appercevoir que cet Enfant meritoit une bonne éducation. Il la prevenoit même, & dès l'âge de quatre ans il avoit appris à lire & à écrire, preſque ſans avoir eu beſoin de Maître. Il n'avoit que douze ans, quand il finit ſa Philoſophie au College des Jeſuites à Paris. De-là il voulut aller plus loin, parce qu'il entendoit parler d'une Philoſophie nouvelle, qui faiſoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua ſous M. Rohaut, & en même-tems aux Mathe-

matiques, dont elle emprunte perpetuellement le secours, qu'elle se glorifie d'emprunter.

Ces Mathematiques, qui souffrent si peu qu'on se partage entre elles & d'autres Sciences, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Histoire, le Grec, l'Hebreu, & même la Poësie, plus incompatible encore avec elles que tout le reste. Toutes les sortes de Sciences se presentent à un jeune Homme né avec de l'esprit, mille hazards les font passer en revûë sous ses yeux, & c'est quelque inclination particuliere, ou plûtôt quelque talent naturel, source de l'inclination, qui le détermine à un choix; on prefere ce que l'on sent qui promet plus de succès. M. de Malézieu ne fit point de choix, & il embrassa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un succès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut, à peine âgé de 20 ans, & il n'eut pas besoin de sa penetration pour sentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite enveloppé, qui perçât difficilement au travers d'un exterieur triste & sombre; sa facilité à entendre & à re-

tenir lui avoit épargné ces efforts & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie, les Sciences étoient entrées dans son Esprit comme dans leur séjour naturel, & n'y avoient rien gâté, au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la gayeté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour sa conversation, & pour son caractere.

Des affaires domestiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit destiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaison étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, aussi connu par la beauté de son esprit, que par la pureté de ses mœurs, & il se fortifia par ce commerce dans des sentimens de Religion & de piété, qu'il a conservés toute sa vie. Il se maria à vingt-trois ans avec Demoiselle Françoise Faudelle de Favereſſe, & quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il passa dix ans en Champagne dans une douce solitude, uniquement occupé de deux passions heureuses, car on juge bien que les Livres en étoient une. C'est un bonheur pour les Sçavans, que

leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loisir de se faire un bon fonds dans le repos d'une Province, le tumulte de Paris ne permet pas assés qu'on fasse de nouvelles acquisitions, si ce n'est celle de la maniere de sçavoir.

Le Feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montausier & M. l'Evêque de Meaux, de lui chercher des gens de Lettres, propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déja le Sçavant M. Chevreau pour Précepteur, ils jetterent les yeux sur M. de Malézieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une seconde fois en quelque sorte par le Public, lorsqu'il les connut assés. Il se trouvoit entre leurs caracteres toute la ressemblance, & de plus toute la différence, qui peuvent servir à former une grande liaison; car on se convient aussi par ne se pas ressembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille, & toujours égal, ils se réüniſſoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faisoit qu'un seul homme, en qui tout se trouvoit dans un juste

degré. Ils rencontrerent dans le jeune Prince des disposítions & d'esprit & de cœur si heureuses & si singulieres, qu'on ne peut assûrer qu'ils lui ayent été fort utiles, principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guere que l'avantage de voir de plus près, & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit souvent dans son particulier à la suite de M. le Duc du Maine, lorsqu'il n'étoit question que d'amusemens, & ces occasions si flatteuses étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité, le genie, & les ressources de genie de M. de Malézieu.

La Cour rassembloit alors un assés grand nombre de gens illustres par l'esprit, Messieurs Racine, Despreaux, de la Bruyere, de Malézieu, de Court, M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une espece de Societé particuliere, d'autant plus unie qu'elle étoit plus séparée de celle des Illustres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal superieur, ni se soumettre aveuglément à des jugemens, quoique revêtus de ce nom si imposant de jugemens de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité souve-

raine à Verſailles, & Paris même ne ſe croyoit pas toujours aſſés fort pour en appeller.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conti, qui brilloient beaucoup auſſi par l'eſprit, mais qui ne doivent être contés qu'à part, honoroient M. de Malézieu de leur eſtime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un merite éclatant. Il le fut, & très-particulierement de M. l'Abbé de Fenelon, depuis Archevêque de Cambray, & il n'en conſerva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorſque ces deux grands Prélats furent broüillés par une Queſtion ſubtile & délicate, qui ne pouvoit guere être une Queſtion que pour d'habiles Theologiens. On dit même que ces deux reſpectables Adverſaires le prirent ſouvent pour Arbitre de pluſieurs articles de leurs differens. Soit qu'il s'agît des procedés, ou du fond, quelle idée n'avoient-ils pas ou de ſes lumieres, ou de ſa droiture?

Quand M. le Duc du Maine ſe maria, M. de Malézieu entra dans une nouvelle carriere. Une jeune Princeſſe,

avide de sçavoir, & propre à sçavoir tout, trouva d'abord dans sa Maison celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de se l'attacher particulierement par ce moyen infaillible que les Princes ont toujours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui fit sentir. Souvent pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit sur le champ, en presence de toute sa Cour, Virgile, Terence, Sophocle, Euripide, & depuis ce tems-là les traductions n'ont plus été necessaires que pour une partie de ces Auteurs. Il seroit fort du goût de cette Academie que nous parlassions aussi des Sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide; mais nous craindrions de reveler les secrets d'une si grande Princesse. Il est vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a penetré.

M. de Malézieu eut encore auprès d'elle une fonction très-differente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La Princesse aimoit à donner chés elle des Fêtes, des Divertissemens, des Spec-

tacles, mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'esprit. M. de Malézieu occupoit ses talens moins sérieux à imaginer, ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit souvent Acteur. Les Vers sont necessaires dans les Plaisirs ingénieux, il en fourniſſoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de tems, & ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur merite. Les Impromptu lui étoient assés familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Seaux, où le genie & la gayeté produisent assés souvent ces petits enthousiasmes soudains. En même-tems il étoit Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, à la place de Messieurs Dagueſſeau & de Fieubet Conseillers d'Etat, qui étoient morts, il étoit Chancelier de Dombes, premier Magistrat de cette Souveraineté. L'esprit même d'affaires ne s'étoit pas refusé à lui.

En 1696 feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathematiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette par-

tie de son éducation à M. de Malézieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres Enfans de France. M. de Malézieu assés délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Madame du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce scrupule, demanda du moins en grace, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointemens du Roi.

Parmi tous les Elemens de Geometrie, qui avoient paru jusque-là, il choisit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs, & les mieux digerés, pour en faire le fond des leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions, & quelques retranchemens. Il remarqua bien-tôt que le jeune Prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, *tomboit aussi quelquefois dans l'inconvenient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord.*

Pour le fixer davantage, il lui proposa d'*écrire de sa main au commencement d'une leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille.* Toutes ces leçons écrites par le Prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un Corps, que M. Boissiere, Bibliothecaire de M. le Duc du Maine, fit imprimer en 1715, sous le titre d'*Elemens de Geometrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne.* L'Editeur les dédie au Prince même, qui en est l'Auteur, & n'oublie pas tout ce qui est dû au sçavant Maître de Geometrie. Il y a à la fin du Livre quelques Problêmes, qui n'appartiennent point à des Elemens, resolus par la methode Analitique, & qui, selon toutes les apparences, sont de M. de Malézieu. Il est dit sur ce sujet, qu'Archimede, & les grands Geometres anciens, *ont dû avoir notre Analise, ou quelque methode équivalente, parce qu'il est moralement impossible qu'ils eussent suivi, sans s'égarer, des routes aussi composées que celles qu'ils proposent.* Mais par-là on leur ôte la force merveilleuse, qui a été necessaire pour suivre, sans s'égarer, des routes si tortueuses, si longues & si em-

baraſſées, & cette force compenſe le mérite moderne d'avoir découvert des chemins ſans comparaiſon plus courts & plus faciles. On veut que pour cauſer plus d'admiration ils ayent caché leur Secret, quoiqu'en le revelant ils euſſent cauſé une admiration, du moins égale, & qu'ils euſſent en même-tems infiniment avancé des Sciences utiles; on veut qu'ils ayent été tous également fideles à garder ce Secret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifferens pour le bien public.

Au renouvellement de l'Academie en 1699 M. de Malézieu fut un des Honoraires, & en 1701 il entra à l'Academie Françoiſe. On ne ſera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats ſi differens.

Il faiſoit dans ſa Maiſon de Châtenay près de Seaux, des Obſervations Aſtronomiques ſelon la même methode qu'elles ſe font à l'Obſervatoire, où il les avoit appriſes de Meſſieurs Caſſini & M. Maraldi, ſes amis particuliers, & il les communiquoit à l'Academie. Une perſonne du plus haut rang avoit

part à ces Obſervations, auſſi-bien qu'à celles qu'il faiſoit avec le Microſcope, dont nous avons rapporté la plus ſinguliere en 1718 (a). S'il n'eût pas été aſſés ſçavant, il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire ſa cour, & pour ſuivre les progrès de qui prenoit ſes inſtructions.

Son temperament robuſte & de feu, joint à une vie reglée, lui a valu une longue ſanté, qui ne s'eſt démentie que vers les 76 ans, encore n'a-ce été que par un déperiſſement lent, & preſque ſans douleur. Il mourut d'Apoplexie le 4 Mars 1727 dans la ſoixante-dix-ſeptiéme année de ſon âge, & la cinquante-quatriéme d'un mariage toujours heureux, où l'eſtime & la tendreſſe mutuelles n'avoient point été alterées. La double louange qui en réſulte ſera toujours très-rare, même dans d'autres Siécles que celui-ci.

Il a laiſſé cinq Enfans vivans, trois Garçons, dont l'aîné eſt Evêque de Lavaut, le ſecond, Brigadier des Armées du Roi, & Lieutenant general

(a) Page 9.

d'Artillerie, & le troiſiéme, Capitaine de Carabiniers; & deux Filles, dont l'une eſt mariée à M. de Meſſimi, Premier Preſident du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant general du Païs d'Aunis, & Meſtre de Camp de Cavalerie.

ELOGE
DE MONSIEUR
NEUTON.

ISAAC NEUTON nâquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642, à Volſtrope dans la Province de Lincoln. Il ſortoit de la Branche Aînée de Jean Neuton, Chevalier Baronnet Seigneur de Volſtrope. Cette Seigneurie étoit dans la Famille depuis près de 200 ans. Meſſieurs Neuton s'y étoient tranſportés de Weſtby dans la même Province de Lincoln, mais ils étoient originaires de Neuton dans celle de Lancaſtre. La Mere de M. Neuton, nommée Anne Aſcough, étoit auſſi d'une ancienne Famille. Elle ſe remaria après la mort de ſon premier Mari, Pere de M. Neuton.

Elle mit ſon Fils âgé de 12 ans à la grande Ecole de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à

prendre connoissance de ses affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva si peu occupé de ce soin, si distrait par les Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y suivre son goût en liberté. Il le satisfit encore mieux en passant de-là au College de la Trinité dans l'Université de Cambridge, où il fut reçû en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathematiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop simple, indigne de lui prendre du tems; il le sçavoit presque avant que de l'avoir lû, & un coup d'œil sur l'énoncé des Theorêmes les lui démontroit. Il sauta tout d'un coup à des Livres tels que la Geometrie de Descartes, & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoissoient point la source, *Qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naissant.* Il y a des preuves que M. Neuton avoit fait à vingt-quatre ans ses grandes Découvertes en Geometrie, & posé les fondemens de ses deux celebres Ouvrages, les *Principes*, & l'*Optique*. Si des Intelligences supérieures

rieures à l'Homme ont auſſi un progrès de connoiſſances, elles volent tandis que nous rampons, elles ſupprimment des milieux que nous ne parcourons qu'en nous traînant lentement, & avec effort, d'une Verité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator né dans le Holſtein, mais qui a paſſé ſa vie en Angleterre, publia en 1668 ſa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une Suite ou Série infinie la Quadrature de l'Hiperbole. Alors il parut pour la premiere fois dans le monde ſçavant une ſuite de cette eſpece, tirée de la nature particuliere d'une Courbe avec un art tout nouveau, & très-délié. L'illuſtre M. Barrou, qui étoit à Cambridge où étoit M. Neuton âgé de vingt-ſix ans, ſe ſouvint auſſi-tôt d'avoir vû la même Theorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hiperbole, mais étenduë par des formules generales à toutes ſortes de Courbes, même Méchaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs revolutions, aux Surfaces de ces Solides, de ſorte que quand les déterminations

étoient possibles, les Suites s'arrêtoient à un certain point, ou si elles ne s'arrêtoient pas, on en avoit les sommes par Regles; que si les déterminations précises étoient impossibles, on en pouvoit toujours approcher à l'Infini, supplément le plus heureux, & le plus subtil que l'Esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Geometre de posseder une Theorie si féconde & si generale, c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Theorie si surprenante & si ingenieuse, & M. Neuton averti par le Livre de Mercator que cet habile Homme étoit sur la voie, & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant, devoit naturellement se presser d'étaler ses trésors, pour s'en assurer la veritable propriété, qui consiste dans la Découverte. Mais il se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epistolicum*, *qu'il avoit crû que son Secret étoit entierement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge assés mûr pour composer.* Il se laissoit enlever sans regret ce qui

avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces esperances de cette espece, & il attendoit l'âge convenable pour composer, ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choses. Son Manuscrit sur les Suites infinies fut simplement communiqué à M. Collins, & à Milord Brounker, habiles en ces matieres, & encore ne le fut-il que par M. Barrou, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait aussi modeste qu'il l'eût voulu.

Ce Manuscrit, tiré en 1669 du Cabinet de l'Auteur, porte pour titre *Methode que j'avois trouvée autrefois*, &c. Et quand cet *autrefois* ne seroit que trois ans, il auroit donc trouvé à vingt-quatre ans toute la belle Theorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuscrit contient, & l'invention & le Calcul des *Fluxions*, ou Infiniment petits, qui ont causé une si grande contestation entre M. Leibnitz & lui, ou plûtôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Histoire en 1716 (*a*) dans l'Eloge de M. Leibnitz, & quoique ce fût l'Eloge de M. Leib-

(*a*) Page 109 & suiv.

nitz, nous y avons si exactement gardé la neutralité d'Historien, que nous n'avons presentement rien de nouveau à dire pour M. Neuton. Nous avons marqué expressément *que M. Neuton étoit certainement Inventeur, que sa gloire étoit en sureté, & qu'il n'étoit question que de sçavoir si M. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en est convaincuë, quoique la Société Royale ne l'ait pas prononcé dans son Jugement, & l'ait tout au plus insinué. M. Neuton est constamment le premier Inventeur, & de plusieurs années le premier. M. Leibnitz de son côté est le premier qui ait publié ce Calcul, & s'il l'avoit pris de M. Neuton, il ressembleroit du moins au Promethée de la Fable, qui déroba le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes.

En 1687 M. Neuton se resolut enfin à se dévoiler, & à reveler ce qu'il étoit, les *Principes Mathematiques de la Philosophie Naturelle* parurent. Ce Livre, où la plus profonde Geometrie sert de base à une Phisique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il est écrit très-sçavamment, que les

paroles y ſont fort épargnées, qu'aſſés ſouvent les conſequences y naiſſent rapidement des principes, & qu'on eſt obligé à ſuppléer de ſoi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loiſir de l'entendre. Les grands Geometres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec ſoin, les mediocres ne s'y embarquerent qu'excités par le témoignage des grands, mais enfin quand le Livre fut ſuffiſamment connu, tous ces ſuffrages, qu'il avoit gagnés ſi lentement, éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'eſprit original qui brille dans l'Ouvrage, de cet eſprit créateur, qui dans toute l'étenduë du Siécle le plus heureux ne tombe guere en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étenduë des Païs ſçavans.

Deux Theories principales dominent dans les *Principes Mathematiques*, celle des Forces Centrales, & celle de la Reſiſtance des Milieux au Mouvement, toutes deux preſque entierement neuves, & traitées ſelon la ſublime Geometrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces

matieres, ſans avoir M. Neuton devant les yeux, ſans le repeter, ou ſans le ſuivre, & ſi on veut le déguiſer, quelle adreſſe pourra empêcher qu'il ne ſoit reconnu ?

Le rapport trouvé par Kepler, entre les révolutions des Corps celeſtes, & leurs diſtances à un centre commun de ces révolutions, regne conſtamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainſi qu'il eſt neceſſaire, qu'une certaine force empêche ces grands Corps de ſuivre pendant plus d'un inſtant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il ſuit de la Regle de Kepler, que cette force, qui ſera centrale, ou plus particuliérement *centripete*, aura ſur un même corps une action variable ſelon les differentes diſtances à ce centre, & cela dans la raiſon renverſée des quarrés de ces diſtances, c'eſt-à-dire, par exemple, que ſi ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de ſa révolution, l'action de la force centrale ſur lui en ſeroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Neuton eſt parti de-là pour toute ſa Phiſique du Monde pris en grand.

Nous pouvons ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſideré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour centre de ſon mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulſion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui reſtât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéïroit donc uniquement à cette force, en ſuivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Neuton démontre par ce mouvement que dans la premiere Minute de ſa deſcente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa diſtance à la Terre eſt de 60 demi diametres de la Terre, donc ſi la Lune étoit à la ſurface de la Terre, ſa force ſeroit augmentée ſelon le quarré de 60, c'eſt-à-dire, qu'elle ſeroit 3600 fois plus puiſſante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant ſi l'on ſuppoſe que la force qui agiſſoit ſur la Lune ſoit la même que celle que nous appellons Peſanteur dans les Corps terreſtres, il

s'enſuivra du Siſtême de Galilée, que la Lune, qui à la ſurface de la Terre parcouroit 3600 fois 15 pieds en 1 Minute devroit parcourir auſſi 15 pieds dans la premiere ſoixantiéme partie, ou dans la premiere Seconde de cette Minute. Or on ſçait par toutes les Experiences, & on n'a pû les faire qu'à de très-petites diſtances de la ſurface de la Terre, que les Corps peſans tombent de 15 pieds dans la premiere Seconde de leur chûte. Ils ſont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas préciſément, que ſi ayant fait autour de la Terre, avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même diſtance, ils ſe trouvoient enſuite tout près de la ſurface de la Terre, & s'ils ſont dans le même cas où ſeroit la Lune, la Lune eſt dans le cas où ils ſont, & n'eſt retirée à chaque inſtant vers la Terre que par la même Peſanteur. Une conformité ſi exacte d'effets, ou plûtôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des cauſes.

Il eſt vrai que dans le Siſtême de Galilée, qu'on a ſuivi ici, la Peſanteur eſt

eſt conſtante, & que la force centrale de la Lune ne l'eſt pas dans la démonſtration même qu'on vient de donner. Mais la Peſanteur peut bien ne paroître conſtante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos Experiences, qu'à cauſe que la plus grande hauteur d'où nous puiſſions voir tomber des Corps, n'eſt rien par rapport à la diſtance de 1500 Lieuës, où ils ſont tous du centre de la Terre. Il eſt démontré qu'un Boulet de Canon tiré horiſontalement décrit dans l'hipotheſe de la Peſanteur conſtante une Parabole terminée à un certain point par la rencontre de la Terre, mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre ſenſible l'inégalité d'action de la Peſanteur, il décriroit au lieu de la Parabole une Ellipſe, dont le centre de la Terre ſeroit un des Foyers, c'eſt-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune eſt peſante à la maniere des Corps terreſtres, ſi elle eſt portée vers la Terre par la même force qui les y porte, ſi ſelon l'expreſſion de M. Neuton elle peſe ſur la Terre, la même cauſe agit dans tout ce merveilleux aſſemblage de Corps celeſtes, car toute

la Nature eſt une, c'eſt par-tout la même diſpoſition, par-tout des Ellipſes décrites par des Corps dont le mouvement ſe rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter peſent ſur Jupiter, comme la Lune ſur la Terre, les Satellites de Saturne ſur Saturne, toutes les Planetes enſemble ſur le Soleil.

On ne ſçait point en quoi conſiſte la Peſanteur, & M. Neuton lui-même l'a ignoré. Si la Peſanteur agit par impulſion, on conçoit qu'un bloc de Marbre qui tombe, peut être pouſſé vers la Terre, ſans que la Terre ſoit aucunement pouſſée vers lui, & en un mot tous les centres auſquels ſe rapportent les mouvemens cauſés par la Peſanteur, pourront être immobiles. Mais ſi elle agit par attraction, la Terre ne peut attirer le bloc de Marbre, ſans que ce bloc n'attire auſſi la Terre; pourquoi cette vertu attractive ſeroit-elle plûtôt dans certains Corps que dans d'autres? M. Neuton poſe toujours l'action de la Peſanteur réciproque dans tous les Corps, & proportionnelle ſeulement à leurs maſſes, & par-là il ſemble déterminer la Peſanteur à

être réellement une attraction. Il n'employe à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des Corps, force, à la verité, inconnuë, & qu'il ne prétend pas définir; mais si elle pouvoit agir aussi par impulsion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été preferé? car on conviendra qu'il n'étoit guere possible de les employer tous deux indifferemment, ils sont trop opposés. L'usage perpetuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à M. Neuton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec une idée proscrite par les Carteſiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation, il faut être presentement sur ses gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité, on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Quoiqu'il en soit, tous les Corps, selon M. Neuton, pesent les uns sur les autres, ou s'attirent en raison de leurs masses, & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conséquent ils sont attirés, & qu'ils attirent,

leurs forces attractives varient dans la raiſon renverſée des quarrés de leurs diſtances à ce centre ; & ſi tous enſemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre commun à eux & à d'autres, ce ſont encore de nouveaux rapports, qui font une étrange complication. Ainſi chacun des cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui ; tous les cinq peſent ſur Saturne, & Saturne ſur eux ; le tout enſemble peſe ſur le Soleil, & le Soleil ſur ce tout. Quelle Geometrie a été neceſſaire pour débroüiller ce Cahos de rapports ! Il paroît temeraire de l'avoir entrepris, & on ne peut voir ſans étonnement que d'une Theorie ſi abſtraite, formée de pluſieurs Theories particulieres, toutes très-difficiles à manier, il naiſſe neceſſairement des concluſions toujours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie.

Quelquefois même ces concluſions ſemblent deviner des faits, auſquels les Aſtronomes ne ſe ſeroient pas attendus. On prétend depuis un tems, & ſurtout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne ſont entr'eux dans leur plus

grande proximité, qui eſt de 165 millions de Lieuës, leurs mouvemens ne ſont plus de la même regularité que dans le reſte de leur cours, & le Siſtême de M. Neuton en donne tout d'un coup la cauſe, qu'aucun autre Siſtême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils ſont plus proches, & par-là la regularité du reſte de leur cours eſt ſenſiblement troublée. On peut aller juſqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déreglement.

La Lune eſt la moins reguliere des Planetes, elle échappe aſſés ſouvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que ſon profond ſçavoir en Mathematique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des Vers Latins qu'il a mis au-devant des *Principes* de M. Neuton, que *la Lune juſque-là ne s'étoit point laiſſée aſſujettir au frein des Calculs, & n'avoit été domptée par aucun Aſtronome*, mais qu'elle l'eſt enfin dans le nouveau Siſtême. Toutes les bizarreries de ſon cours y deviennent d'une neceſſité qui les fait prédire, & il eſt difficile qu'un Siſtême où elles

prennent cette forme, ne ſoit qu'un Siſtême heureux, ſur-tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du Flux & du Reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phenomene ſemble en être dégradé.

La ſeconde des deux grandes Theories ſur leſquelles roule le Livre des *Principes*, eſt celle de la Reſiſtance des Milieux au Mouvement, qui doit entrer dans les principaux Phenomenes de la Nature, tels que les Mouvemens des Corps celeſtes, la Lumiere, le Son. M. Neuton établit à ſon ordinaire ſur une très-profonde Geometrie, ce qui doit réſulter de cette Reſiſtance, ſelon toutes les cauſes qu'elle peut avoir, la Denſité du Milieu, la Viteſſe du Corps mû, la grandeur de ſa Surface, & il arrive enfin à des concluſions qui détruiſent les Tourbillons de Deſcartes, & renverſent ce grand Edifice celeſte, qu'on auroit crû inébranlable. Si les Planetes ſe meuvent autour du Soleil dans un Milieu, quel qu'il ſoit, dans

une matiere Etherée, qui remplit tout, & qui, quelque ſubtile qu'elle ſoit, n'en reſiſtera pas moins, ainſi qu'il eſt démontré, comment les mouvemens des Planetes n'en ſont-ils pas perpetuellement, & même promtement affoiblis ? ſur-tout, comment les Cometes traverſent-elles les Tourbillons librement en tous ſens, quelquefois avec des directions de mouvement contraires aux leurs, ſans en recevoir nulle alteration ſenſible dans leurs mouvemens, de quelque longue durée qu'ils puiſſent être ? Comment ces Torrens immenſes, & d'une rapidité preſque incroyable, n'abſorbent-ils pas en peu d'inſtans tout le mouvement particulier d'un Corps, qui n'eſt qu'un atome par rapport à eux, & ne le forcent-ils pas à ſuivre leur cours ?

Les Corps celeſtes ſe meuvent donc dans un grand Vuide, ſi ce n'eſt que leurs exhalaiſons, & les rayons de Lumiere, qui forment enſemble mille entrelaſſemens differens, mêlent un peu de matiere à des Eſpaces immateriels preſque infinis. L'Attraction & le Vuide, bannis de la Phiſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les

apparences, y reviennent ramenés par M. Neuton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés.

Les deux grands Hommes, qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eû de grands rapports. Tous deux ont été des genies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Geometres excellens ont vû la nécessité de transporter la Geometrie dans la Phisique. Tous deux ont fondé leur Phisique sur une Geometrie, qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumieres. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires, & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux Phenomenes de la Nature, comme à des conséquences necessaires; l'autre plus timide, ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les Phenomenes pour remonter aux principes inconnus, resolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un

part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cauſe de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cauſe, ſoit claire, ſoit obſcure. Les principes évidens de l'un ne le conduiſent pas toujours aux Phenomenes tels qu'ils ſont; les Phenomenes ne conduiſent pas toujours l'autre à des principes aſſés évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pû arrêter deux hommes de cette eſpece, ce ne ſont pas les bornes de leur Eſprit, mais celles de l'Eſprit humain.

En même-tems que M. Neuton travailloit à ſon grand Ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, auſſi original, auſſi neuf, moins general par ſon titre, mais auſſi étendu par la maniere dont il devoit traiter un ſujet particulier. C'eſt l'*Optique*, ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui parut pour la premiere fois en 1704; il avoit fait pendant le cours de trente années les Experiences qui lui étoient neceſſaires.

L'Art de faire des Experiences porté à un certain degré, n'eſt nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, eſt compliqué de tant d'au-

tres faits, qui le compoſent ou le modifient, qu'on ne peut ſans une extrême adreſſe démêler tout ce qui y entre, ni même ſans une ſagacité extrême ſoupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décompoſer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur compoſition, & quelquefois, ſi l'on n'avoit bien choiſi ſa route, on s'engageroit dans des Labirinthes d'où l'on ne ſortiroit pas. Les faits primitifs & élémentaires ſemblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de ſoin que des Cauſes, & quand on parvient à les voir, c'eſt un ſpectacle tout nouveau, & entierement imprévû.

L'Objet perpetuel de l'*Optique* de M. Neuton, eſt l'Anatomie de la Lumiere. L'expreſſion n'eſt point trop hardie, ce n'eſt que la choſe même. Un très-petit Rayon de Lumiere, qu'on laiſſe entrer dans une chambre parfaitement obſcure, mais qui ne peut être ſi petit qu'il ne ſoit encore un faiſceau d'une infinité de rayons, eſt diviſé, diſſequé, de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le compoſoient ſéparés les uns des autres, & teints chacun d'une couleur particuliere, qui après cette

ſéparation ne peut plus être alterée. Le Blanc dont étoit le rayon total avant la diſſection, réſultoit du mélange de toutes les couleurs particulieres des rayons primitifs. La ſéparation de ces rayons étoit ſi difficile, que quand M. Mariotte l'entreprit ſur les premiers bruits des Experiences de M. Neuton, il la manqua, lui qui avoit tant de genie pour les Experiences, & qui a ſi bien réüſſi ſur tant d'autres ſujets.

On ne ſépareroit jamais les Rayons primitifs & colorés, s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en paſſant par le même Milieu, par le même Priſme de verre, ils ſe rompent ſous differens angles, & par-là ſe démêlent quand ils ſont reçûs à des diſtances convenables. Cette differente refrangibilité des Rayons rouges, jaunes, verds, bleus, violets & de toutes les couleurs intermediaires en nombre infini, propriété qu'on n'avoit jamais ſoupçonnée, & à laquelle on ne pouvoit guere être conduit par aucune conjecture, eſt la découverte fondamentale du Traité de M. Neuton. La differente refrangibilité amene la differente reflexibilité. Il y a plus. Les Rayons qui tombent ſous

le même angle sur une surface s'y rompent & reflechissent alternativement, espece de jeu qui n'a pû être apperçû qu'avec des yeux extrêmement fins, & bien aidés par l'Esprit. Enfin, & sur ce point seul, la premiere idée n'appartient pas à M. Neuton, les Rayons qui passent près des extrêmités d'un Corps sans le toucher, ne laissent pas de s'y détourner de la ligne droite, ce qu'on appelle *inflexion*. Tout cela ensemble forme un Corps d'*Optique* si neuf, qu'on pourra desormais regarder cette Science comme presque entierement dûë à l'Auteur.

Pour ne pas se borner à des speculations, qu'on traite quelquefois injustement d'oisives, il a donné dans cet Ouvrage l'invention, & le dessein d'un Telescope par reflexion, qui n'a été bien executé que long-tems après. On a vû ici que ce Telescope n'ayant que 2 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur, faisoit autant d'effet qu'un bon Telescope ordinaire de 8 ou 9 pieds, avantage très-considerable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étenduë.

Une utilité de ce Livre, aussi grande

peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoiſſances nouvelles dont il eſt plein, eſt qu'il fournit un excellent modele de l'Art de ſe conduire dans la Philoſophie Experimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les Experiences, & les Obſervations, il la faudra interroger comme M. Neuton, d'une maniere auſſi adroite, & auſſi preſſante. Des choſes qui ſe dérobent preſque à la recherche par être trop déliées, il les ſçait réduire à ſouffrir le Calcul, & un Calcul qui ne demande pas ſeulement le ſçavoir des bons Geometres, mais encore plus une dexterité particuliere. L'application qu'il fait de ſa Geometrie a autant de fineſſe, que ſa Geometrie a de ſublimité.

Il n'a pas achevé ſon *Optique*, parce que des Experiences, dont il avoit encore beſoin, furent interrompuës, & qu'il n'a pû les reprendre. Les Pierres d'attente qu'il a laiſſées à cet Edifice imparfait, ne pourront guere être employées que par des mains auſſi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis ſur la voye, autant qu'il a pû, ceux qui voudront continuer

ſon Ouvrage, & même il leur trace un chemin pour paſſer de l'Optique à une Phiſique entiere ; ſous la forme de *Doutes* ou de *Queſtions à éclaircir*, il propoſe un grand nombre de vûës, qui aideront les Philoſophes à venir, ou du moins feront l'Hiſtoire, toujours curieuſe, des Penſées d'un grand Philoſophe.

L'attraction domine dans ce Plan abregé de Phiſique. La force qu'on appelle *dureté* des Corps, eſt l'attraction mutuelle de leurs parties, qui les ſerre les unes contre les autres, & ſi elles ſont de figure à ſe pouvoir toucher par toutes leurs faces ſans laiſſer d'interſtices, les corps ſont parfaitement durs. Il n'y a de cette eſpece que de petits Corps primordiaux & inalterables, Elemens de tous les autres. Les fermentations, ou effervescences Chimiques, dont le mouvement eſt ſi violent, qu'on les pourroit quelquefois comparer à des Tempêtes, ſont des effets de cette puiſſante attraction, qui n'agit entre les petits Corps qu'à de petites diſtances.

En general il conçoit que l'attraction eſt le principe agiſſant de toute la Nature, & la cauſe de tous les mouve-

mens. Car ſi une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu, ne faiſoit enſuite que ſe diſtribuer differemment ſelon les Loix du Choc, il paroît qu'il périroit toujours du mouvement par les chocs contraires ſans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit aſſés promtement dans un repos, qui ſeroit la mort generale de tout. La vertu de l'attraction toujours ſubſiſtante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, eſt une reſſource perpetuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à ſe combiner de façon que le Siſtême de l'Univers ſe deregleroit, & *qu'il demanderoit*, ſelon M. Neuton, *une main qui y retouchât.*

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cauſe qu'il ne connoît point, & dont ſeulement il conſidère, compare & calcule les effets, & pour ſe ſauver du reproche de rappeller les *Qualités occultes* des Scholaſtiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifeſtes* & très-ſenſibles par les Phenomenes, mais qu'à la verité les cauſes de ces qualités ſont

occultes, & qu'il en laisse la recherche à d'autres Philosophes. Mais ce que les Scholastiques appelloient Qualités occultes, n'étoient-ce pas des Causes? ils voyoient bien aussi les Effets. D'ailleurs ces Causes occultes, que M. Neuton n'a pas trouvées, croyoit il que d'autres les trouvassent? s'engagera-t-on avec beaucoup d'esperance à les chercher?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Geometrie, l'un de la *Quadrature des Courbes*, l'autre un *Denombrement des Lignes* qu'il appelle *du troisiéme ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le sujet en étoit trop different de celui de l'Optique, & on les a imprimés à part en 1711 avec une *Analise par les Equations infinies*, & *la Methode Differentielle*. Ce ne seroit plus rien dire que d'ajouter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Geometrie, qui lui appartenoit entierement.

Absorbé dans ses speculations, il devoit naturellement être & indifferent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lorsqu'en 1687, année de la publication de ses *Principes*, les

les Privileges de l'Université de Cambridge, où il étoit Professeur en Mathematique dès l'an 1669 par la démission de M. Barron en sa faveur, furent attaqués par le Roi Jacques II; il fut un des plus zélés à les soutenir, & son Université le nomma pour être un de ses Delegués pardevant la Cour de *Haute-Commission*. Il en fut aussi le Membre représentant dans le Parlement de *Convention* en 1688, & il y tint séance jusqu'à ce qu'il fût dissous.

En 1696 le Comte de Halifax, Chancelier de l'Echiquier, & Grand Protecteur des Sçavans, car les Seigneurs Anglois ne se piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & souvent le font eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Neuton *Garde des Monnoyes*, & dans cette Charge il rendit des services importans à l'occasion de la grande Refonte qui se fit en ce tems-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-considerable, & qu'il a possedé jusqu'à la mort.

On pourroit croire que sa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Geometre & Phi-

ficien, & en effet cette matiere demande ſouvent des Calculs difficiles, & quantité d'Experiences Chimiques, & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par ſa *Table des Eſſais des Monnoyes étrangeres*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que ſon genie s'étendît juſqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mêlange des Sciences ſpeculatives. A la convocation du Parlement de 1701 il fut choiſi de nouveau Membre de cette Aſſemblée pour l'Univerſité de Cambridge. Après tout, c'eſt peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme ſi incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entenduës ſe réduiſent elles-mêmes à des Calculs très-fins, & à des combinaiſons délicates, que les Eſprits accoutumés aux hautes ſpeculations ſaiſiſſent plus facilement & plus ſurement, dès qu'ils ſont inſtruits des faits, & fournis des matériaux neceſſaires.

M. Neuton a eu le bonheur ſingulier de joüir pendant ſa vie de tout ce qu'il méritoit, bien different de Deſcartes,

qui n'a reçû que des honneurs posthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens pour être nés chés eux ; loin de chercher à les rabaisser par des Critiques injurieuses, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils sont tous de concert à les élever, & cette grande Liberté, qui les divise sur les points les plus importans, ne les empêche point de se réünir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'Esprit doit être précieuse à un Etat, & qui peut la procurer à leur Patrie leur devient infiniment cher. Tous les Sçavans d'un Païs, qui en produit tant, mirent M. Neuton à leur tête par une espece d'acclamation unanime, ils le reconnurent pour Chef, & pour Maître, un Rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre, elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déja consacrée par le respect d'une longue suite de Siécles. Enfin il a été reveré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux hon-

neurs, il a vû ſon Apotheoſe. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifference pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la loüange toute oppoſée. Envain les Romains ſe ſeroient-ils excuſés ſur ce que le grand mérite leur étoit devenu familier, Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit poſſible, le rendre commun par la gloire qui y ſeroit attachée.

En 1703 M. Neuton fut élû Preſident de la Société Royale, & l'a été ſans interruption juſqu'à ſa mort pendant 23 ans, exemple unique, & dont on n'a pas crû devoir craindre les conſéquences.

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705, titre d'honneur qui marque du moins que ſon nom étoit allé juſqu'au Trône, où les noms les plus illuſtres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour ſous le Roi George. La Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit aſſés de lumieres & de connoiſſances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être ſa-

tisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon tems, & de le connoître. Dans combien d'autres Siécles, & dans combien d'autres Nations auroit-il pû être placé ſans y retrouver une Princeſſe de Galles !

Il avoit compoſé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne ſongeoit point à publier, mais cette Princeſſe, à qui il en confia les vûës principales, les trouva ſi neuves & ſi ingénieuſes, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'Ouvrage, qui ne ſortiroit jamais de ſes mains, & qu'elle poſſederoit ſeule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il s'en échappa cependant une Copie; il étoit difficile que la curioſité, excitée par un morceau ſingulier de M. Neuton, n'uſât de toute ſon adreſſe pour pénetrer juſqu'à ce Tréſor, & il eſt vrai qu'il faudroit être bien ſévere pour la condamner. Cette Copie fut apportée en France par celui qui étoit aſſés heureux pour l'avoir, & l'eſtime qu'il en faiſoit l'empêcha de la garder avec le dernier ſoin. Elle fut vûë, traduite, & enfin imprimée.

Le point principal du Siſtême Chronologique de M. Neuton, tel qu'il paroît dans cet Extrait qu'on a de lui, eſt de rechercher, en ſuivant avec beaucoup de ſubtilité quelques traces aſſés foibles de la plus ancienne Aſtronomie Grecque, quelle étoit au tems de Chiron le Centaure la poſition du Colure des Equinoxes par rapport aux Etoiles fixes. Comme on ſçait aujourd'hui que ces Etoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans, ſi on ſçait une fois qu'au tems de Chiron le Colure paſſoit par certaines Fixes, on ſçaura, en prenant leur diſtance à celles par où il paſſe aujourd'hui, combien de tems s'eſt écoulé depuis Chiron juſqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'Epoque, & neceſſairement enſuite celle de la Guerre de Troye, deux grands évenemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Neuton les met de 500 ans plus proches de l'Ere Chrétienne, que ne font ordinairement les autres Chronologiſtes. Le Siſtéme a été attaqué par deux Sçavans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier, &

de s'être preſſés de critiquer. Mais cet empreſſement même ne fait-il pas honneur à M. Neuton ? Ils ſe ſont ſaiſis le plus promtement qu'ils ont pû de la gloire d'avoir un pareil Adverſaire. Ils en vont trouver d'autres en ſa place. Le celebre M. Halley, premier Aſtronome du Roi de la Grande-Bretagne, a déja écrit pour ſoutenir tout l'Aſtronomique du Siſtême, ſon amitié pour l'illuſtre Mort, & ſes grandes connoiſſances dans la matiere, doivent le rendre redoutable. Mais enfin la conteſtation n'eſt pas terminée, le Public, peu nombreux, qui eſt en état de juger, ne l'a pas encore fait, & quand il arriveroit que les plus fortes raiſons fuſſent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Neuton, peut-être ce Public ſeroit-il quelque tems en ſuſpens, & peut-être ſeroit-il excuſable.

Dès que l'Academie des Sciences par le Reglement de 1699, put choiſir des Aſſociés Etrangers, elle ne manqua pas de ſe donner M. Neuton. Il entretint toujours commerce avec elle, en lui envoyant tout ce qui paroiſſoit de lui. C'étoient ſes anciens travaux, ou qu'il faiſoit réimprimer, ou qu'il donnoit

pour la premiere fois ; depuis qu'il fut employé à la Monnoye, ce qui étoit arrivé déja quelque tems auparavant, il ne s'engagea plus dans aucune entrepriſe conſiderable de Mathematique, ni de Philoſophie. Car quoique l'on pût conter pour une entrepriſe conſidérable la Solution du fameux Problême des *Trajectoires*, propoſé aux Anglois comme un défi par M. Leibnitz pendant ſa conteſtation avec eux, & recherché bien ſoigneuſement pour l'embarras & la difficulté, ce ne fut preſque qu'un jeu pour M. Neuton. On aſſure qu'il reçut ce Problême à quatre heures du ſoir, revenant de la Monnoye fort fatigué, & ne ſe coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Après avoir ſervi ſi utilement dans les connoiſſances ſpéculatives toute l'Europe ſçavante, il ſervit uniquement ſa Patrie dans des affaires dont l'utilité étoit plus ſenſible & plus directe, plaiſir touchant pour tout bon Citoyen ; mais tout le tems qu'il avoit libre, il le donnoit à la curioſité de ſon Eſprit, qui ne ſe faiſoit point une gloire de dédaigner aucune ſorte de connoiſſance, & ſçavoit ſe nourrir de tout. On a trouvé de lui

après

après sa mort quantité d'Ecrits sur l'Antiquité, sur l'Histoire, sur la Theologie même, si éloignée des Sciences par où il est connu. Il ne se permettoit ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper legerement, & avec une foible attention.

Sa santé fut toujours ferme, & égale jusqu'à l'âge de 80 ans, circonstance très-essentielle du rare bonheur dont il a joüi. Alors il commença à être incommodé d'une incontinence d'Urine, encore dans les cinq années suivantes, qui précéderent sa mort, eut-il de grands intervalles de santé, ou d'un état fort tolerable, qu'il se procuroit par le régime, & par des attentions dont il n'avoit pas eu besoin jusque-là. Il fut obligé de se reposer de ses fonctions à la Monnoye sur M. Conduitt, qui avoit épousé une de ses Nieces, il ne s'y résolut que parce qu'il étoit bien sûr de remettre en bonnes mains un dépôt si important & si délicat. Son jugement a été confirmé depuis sa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Neuton ne souffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de sa vie. On jugea sure-

ment qu'il avoit la Pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur si violens que les goutes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience, & dès qu'il avoit quelques momens de relâche, il sourioit, & parloit avec sa gayeté ordinaire. Jusque-là il avoit toujours lû, ou écrit plusieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le Samedi 18 Mars V. S. au matin, & parla long-tems avec le Docteur Mead, Medecin celebre, il possedoit parfaitement tous ses sens & tout son esprit, mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le Lundi suivant 20 Mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son Corps fut exposé sur un lit de parade dans la Chambre de Jerusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Westminster, le Poile étant soutenu par Milord Grand Chancelier, par les

Ducs de Montroſe & Roxburgh, & par les Comtes de Pembrocke, de Suſſex & de Maclesfield. Ces ſix Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction ſolemnelle, font aſſés juger quel nombre de perſonnes de diſtinction groſſirent la Pompe funebre. L'Evéque de Rocheſter fit le Service, accompagné de tout le Clergé de l'Egliſe. Le Corps fut enterré près de l'entrée du Chœur. Il faudroit preſque remonter chés les anciens Grecs, ſi l'on vouloit trouver des exemples d'une auſſi grande vénération pour le ſçavoir. La famille de M. Neuton imite encore la Grece de plus près par un Monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle employe une ſomme conſiderable. Le Doyen & le Chapitre de Weſtminſter ont permis qu'on le conſtruiſe dans un endroit de l'Abbaye, qui a ſouvent été refuſé à la plus haute Nobleſſe. La patrie & la famille ont fait éclater pour lui la même reconnoiſſance, que s'il les avoit choiſies.

Il avoit la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ſes dernieres années, l'œil fort vif & fort perçant, la phiſionomie agréable & vénérable

en même-tems, principalement quand il ôtoit sa perruque, & laissoit voir une chevelure toute blanche, épaisse & bien fournie. Il ne se servit jamais de Lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages Litteraires, que l'Esprit & la Science attirent à ceux qui s'élevent trop. On voit par une de ses Lettres du *Commercium Epistolicum*, que son Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des Objections prématurées qui s'éleverent, lui firent abandonner alors ce dessein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une Ombre.* Mais cette Ombre ne lui a pas échappé dans la suite, il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimoit tant, & elle a eû pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractere doux promet naturellement de la modestie, & on atteste que la sienne s'est toujours conservée

ſans alteration, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres, il n'agiſſoit jamais, d'une maniere à faire ſoupçonner aux Obſervateurs les plus malins le moindre ſentiment de vanité. Il eſt vrai qu'on lui épargnoit aſſés le ſoin de ſe faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laiſſé de prendre encore un ſoin dont on ſe charge ſi volontiers, & dont il eſt ſi difficile de ſe repoſer ſur perſonne? Combien de grands Hommes generalement applaudis ont gâté le concert de leurs loüanges en y mêlant leurs voix!

Il étoit ſimple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les genies du premier ordre ne mépriſent point ce qui eſt au-deſſous d'eux, tandis que les autres mépriſent même ce qui eſt au-deſſus. Il ne ſe croyoit diſpenſé ni par ſon mérite, ni par ſa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie; nulle ſingularité ni naturelle, ni affectée, il ſçavoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Egliſe Anglicane, il n'eût pas perſécuté les Non-

Conformiſtes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformiſtes étoient pour lui les Vicieux & les Méchans. Ce n'eſt pas cependant qu'il s'en tînt à la Religion naturelle, il étoit perſuadé de la révelation, & parmi les Livres de toute eſpece, qu'il avoit ſans ceſſe entre les mains, celui qu'il liſoit le plus aſſiduement étoit la Bible.

L'abondance où il ſe trouvoit & par un grand Patrimoine, & par ſon emploi, augmentée encore par la ſage ſimplicité de ſa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par ſon Teſtament, ce fût donner, auſſi n'a-t-il point laiſſé de Teſtament, & il s'eſt dépoüillé toutes les fois qu'il a fait des liberalités ou à ſes Parens, ou à ceux qu'il ſçavoit dans quelque beſoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre eſpece, n'ont été ni rares, ni peu conſiderables. Quand la bienſéance exigeoit de lui en certaines occaſions de la dépenſe & de l'appareil, il étoit magnifique ſans aucun regret, & de très-bonne grace. Hors de-là tout ce faſte, qui ne paroît quelque

chose de grand qu'aux petits caracteres, étoit séverement retranché, & les fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, & en même-tems amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'est point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais, abimé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge, occupé ensuite d'une Charge importante, & même de sa grande consideration, qui ne lui laissoit sentir ni vuide dans sa vie, ni besoin d'une société domestique.

Il a laissé en biens meubles environ 32000 livres sterlin, c'est-à-dire, sept cens mille livres de notre Monnoye. M. Leibnitz, son Concurrent, mourut riche aussi, quoique beaucoup moins, & avec une somme de reserve assés considerable (*a*). Ces exemples rares & tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas.

(*a*) Voyés l'Hist. de 1716, p. 128.

ELOGE
DU PERE
REYNEAU.

CHARLES REYNEAU nâquit à Brissac, Diocese d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, Maître Chirurgien, & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris âgé de 20 ans; car nous ne sçavons rien de tout le tems qui a précédé, mais il est presque absolument impossible de se tromper, en jugeant de ce premier tems inconnu par tout le reste de sa vie. Des inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entre elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années, exemtes de tout mélange qui les altérât, ont dû être non-seulement toujours dominantes, mais toujours les seules, & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude, & une extrême piété.

Ses Superieurs l'envoyerent profes-

ſer la Philoſophie à Toulon, enſuite à Pezenas. C'étoit entierement la Philoſophie nouvelle ; ce que les plus attachés à l'ancienne Scholaſtique tâchent encore d'en conſerver, tient de jour en jour moins de place chés eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Carteſien, ou, ſi l'on veut, Philoſophe moderne, ſans être un peu Geometre, mais on le détermina encore plus puiſſamment de ce côté-là, en lui donnant les Mathematiques à profeſſer à Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables ſe réüniſſoient à l'animer dans cette fonction, ſon goût pour ces Sciences, le plaiſir, naturel à tout homme, de répandre & de communiquer ſon goût, le deſir d'être utile aux autres, ſi puiſſant ſur un cœur bien fait, celui de bien remplir un devoir que lui avoit impoſé la Religion par la bouche de ſes Superieurs, peut-être même l'amour de la gloire, pourvû qu'il ne s'en apperçût pas. Il ſe rendit familier tout ce que la Geometrie moderne, ſi féconde, & déja ſi immenſe, a produit de découvertes ingenieuſes, & de hautes

ſpéculations ; il fit plus, il entreprit pour l'uſage de ſes Diſciples de mettre en un même corps les principales Theories répanduës dans Deſcartes, dans Leibnitz, dans Neuton, dans les Bernoulli, dans les Actes de Leipſic, dans les Mémoires de l'Academie, en un grand nombre de lieux peut-être moins connus ; tréſors trop diſperſés, & qui par-là ſont moins utiles. De-là eſt né le Livre de l'*Analiſe démontrée*, qu'il publia en 1708, après avoir profeſſé 22 ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre enſemble tous les Hiſtoriens, ou tous les Chronologiſtes, ou même tous les Phiſiciens, ils ſont trop contraires, trop heterogenes les uns aux autres, ce ſont des Métaux qui ne s'allient point, mais tous les Geometres ſont homogenes, & leurs idées ne peuvent refuſer de s'unir. Cependant on ne doit pas penſer que l'union en ſoit aiſée. Les Geometres inventeurs ne ſont arrivés de toutes parts qu'à des Verités, mais à une infinité de Verités differentes, parties de différentes ſources, qui ont tenu des cours différens, & il s'agit de les raſſembler, en leur donnant

à toutes des sources communes, &, pour ainsi dire, un même lit, où elles puissent toutes également couler. Quand elles sont amenées à ce nouvel état, le Public destiné à en profiter, en profite davantage ; & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des Inventeurs, il doit plus de reconnoissance au second. Il a été plus particulierement l'objet de l'un que de l'autre.

L'Analise du P. Reyneau porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre plusieurs Methodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas assés clairement, ou assés exactement, car il arrive quelquefois en ces matieres qu'on est bien sûr de ce qu'on ne pourroit pourtant pas démontrer à la rigueur, & plus souvent qu'on se réserve des Secrets, & qu'on se fait une gloire d'embarrasser ceux qu'il ne faudroit qu'instruire.

Quoique le succès des meilleurs Livres de Mathematique soit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les suffrages viennent les uns après les autres, on a rendu une assés prompte justice à

l'*Analiſe démontrée*, parce que tous ceux qui l'ont priſe pour guide dans la Geometrie moderne, ont ſenti qu'ils étoient bien conduits. Auſſi eſt-il établi préſentement, du moins en France, qu'il faut commencer par là, & marcher par ces routes, quand on veut aller loin, & le P. Reyneau eſt devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Geometrie.

Après avoir donné des leçons à ceux qui étoient déja Geometres juſqu'à un certain point, il voulut en donner auſſi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abbaiſſoit en quelque ſorte, mais ce qui le dédommageoit bien, il ſe rendoit plus generalement utile. Il fit paroître en 1714 ſa *Science du Calcul.* Le Cenſeur Royal, Juge excellent, & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage, que *qnoiqu'il y en ait déja pluſieurs ſur ces matieres, on avoit beſoin de celui-là, où tout eſt traité avec toute l'étenduë neceſſaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté poſſible.* En effet dans toutes les parties de Mathematiques il y a beaucoup de bons Livres qui en traitent à fond, & on ſe plaint que l'on n'a pas de bons

Elemens, même pour la ſimple Geometrie. Cela ne viendroit-il point de ce que pour faire de bons Elemens il faudroit ſçavoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra ? Ceux qui ne ſçavent guere que ce qu'il doit contenir, ſe preſſent de faire des Elemens, mais ils ne ſçavoient pas aſſés ; ceux qui ſçavent aſſés, dédaignent de faire des Elemens, ils brilleront davantage dans d'autres entrepriſes. Le ſçavoir & la modeſtie du P. Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail. Il n'a paru encore que le premier Volume in-4° de cette *Science du Calcul.* On a trouvé dans ſes Papiers une grande partie de ce qui doit compoſer le ſecond, mais cela demande encore les ſoins d'un Ami intelligent & zelé, & cet Ami ſera le P. de Maziere ſon Confrere, déja connu par un Prix qu'il a remporté dans cette Academie.

Lorſque par le Reglement de 1716 cette Compagnie eut de nouveaux Membres ſous le titre d'Aſſociés libres, le P. Reyneau fut auſſi-tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de ſon aſſiduité à nos Aſſemblées, il aimoit la retraite & par goût, & par

principe de piété, il lui étoit d'ailleurs survenu une assés grande difficulté d'entendre, cependant il ne manquoit guere de venir ici, & il falloit qu'il contât bien d'en remporter toujours quelque chose qui le payât. On a pû remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les differentes matieres qui se traitent dans l'Academie, & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit.

Il fut obligé dans ses dernieres années de se ménager sur le travail, & enfin après s'être toujours affoibli pendant quelque tems, il mourut le 24 Fevrier 1728.

Sa vie a été la plus simple & la plus uniforme qu'il soit possible, l'étude, la priere, deux Ouvrages de Mathematique en sont tous les évenemens. Il falloit qu'il fût beaucoup plus que modeste pour dire, comme il a fait quelquefois, qu'on avoit bien de la patience de le souffrir dans l'Oratoire, & qu'apparemment c'étoit en consideration d'un Frere qu'il a dans la même Congregation, & qui s'est acquitté avec succès de differens emplois, discours qui ne pouvoit être que sincere

dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité Chrétienne consistât en des paroles. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres, & près de mourir il refusoit les soins d'un petit Domestique, qu'il auroit peut-être gêné. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, & il contoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché, de n'être de rien. Seulement il se méloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathematiques, & il ne recevoit guere de visites que de ceux avec qui il ne perdoit pas son tems, parce qu'ils avoient besoin de lui. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerces. Ses principaux Amis ont été le P. Malebranche, dont il adoptoit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms en même rang; la premiere Dignité du Royaume est si peu necessaire à M. le Chancelier pour l'illustrer, qu'on peut ne le traiter que de grand Homme.

ELOGE
DE M. LE MARÉCHAL
DE TALLARD.

CAMILLE D'HOSTUN nâquit le 14 Février 1652 de Roger d'Hostun, Marquis de la Baume, & de Catherine de Bonne, fille & unique héritiere d'Alexandre de Bonne d'Auriac, Vicomte de Tallard. Sa naissance le destinoit à la Guerre, & encore plus son inclination. Il entra dans le service aussi-tôt qu'il y put entrer; il fut Mestre de Camp du Regiment des Cravattes en 1668, c'est-à-dire à l'âge de seize ans, & en 1672 il suivit le Roi à la Campagne de Hollande. Nous supprimons un détail trop militaire des differentes Actions où il se trouva pendant le cours de cette Guerre, des blessures qu'il reçut; nous ne rapporterons qu'un trait qui prouvera combien sa valeur, & même sa capacité dans le Commandement furent connuës de bonne

bonne heure, & estimées par le meilleur Juge qu'on puisse nommer, M. de Turenne le choisit en 1674 pour commander le Corps de Bataille de son Armée aux Combats de Mulhausen & de Turkeim.

Dans la Guerre suivante, qui commença en 1688, il eut presque toujours non-seulement des Commandemens particuliers pendant les Hyvers, mais des Corps d'Armée séparés sous ses ordres seuls pendant les Etés. Il commandoit l'Hyver en 1690 dans les Païs situés entre l'Alsace, la Sare, la Moselle & le Rhin, lorsqu'il conçut le dessein presque temeraire de passer le Rhin sur la glace pour mettre à contribution le Bergstrat & le Rhingau, & y réüssit. Il fut fait Lieutenant General en 1693.

Après cette Guerre, terminée en 1697, l'Europe se voyoit sur le point de retomber dans un trouble, du moins aussi grand, par la mort de Charles II Roi d'Espagne. Toutes les Cours étoient pleines de prétentions, de projets, d'esperances, de craintes, & toutes auroient souhaité qu'une heureuse Negociation eût pû prévenir l'embrasement general dont on étoit menacé. Ce fut

pour cette Négociation, qui demandoit les vûës les plus pénétrantes, & la plus fine dexterité, que le Roi nomma le Comte de Tallard seul. Il l'envoya en Angleterre Ambassadeur extraordinaire, chargé de ses Plein-pouvoirs, & de ceux de M. le Dauphin, pour y traiter de ses droits à la succession d'Espagne avec l'Empereur, le Roi Guillaume & les Etats Generaux. Un Homme de Guerre fit tout ce qu'on auroit attendu de ceux qui ne se sont exercés que dans les affaires du Cabinet, & qui s'y sont exercés avec le plus de succès, il conclut un Traité de Partage en faveur du Prince de Baviere en 1698, mais ce Prince étant mort peu de tems après, tout changea de face, l'habileté politique de M. le Comte de Tallard fut mise à une épreuve toute nouvelle, & il vint à bout de conclure un second Traité. Le Roi lui en marqua son entiere satisfaction en le faisant Chevalier de ses Ordres, & Gouverneur du Comté de Foix.

On ne sçait que trop que la sage prévoyance des Négociations fut inutile. Après la mort du Roi d'Espagne, arrivée en 1700, la Guerre se ralluma

l'année suivante. Les ennemis ayant assiégé Keyservert en 1702, M. le Comte de Tallard, qui commandoit un Corps destiné à agir sur le Rhin, leur en fit durer le Siége pendant cinquante jours de Tranchée ouverte; souvent pour ces chicannes de guerre bien conduites, il faut plus d'activité, plus de vigilance, plus d'habileté, que pour des actions plus brillantes. Il chassa aussi les Hollandois du Camp de Mulheim, où ils s'étoient établis, & soumit Traerbach à l'obéissance du Roi.

Il avoit passé par toutes les occasions qui pouvoient prouver ses talens dans le métier de la Guerre, & par tous les grades qui devoient les récompenser, à l'exception d'un seul; il l'obtint de la justice du Roi au commencement de 1703, & fut Maréchal de France. A peine étoit-il revêtu de cette Dignité, qu'il vola au secours de Traerbach que le Prince héréditaire de Hesse assiégeoit avec toutes ses forces, & il conserva à la France cette conquête qu'elle lui devoit.

Dans la même année il commanda l'Armée d'Allemagne sous l'autorité de Monseigneur le Duc de Bourgogne, &

après avoir tenu long-tems les Ennemis en ſuſpens ſur ſes deſſeins, il forma le Siége de Briſac, & prit cette importante Place. Le Prince étant parti de l'Armée, le Maréchal de Tallard entreprit le Siége de Landau, Place non moins conſiderable que Briſac. Les Ennemis, forts de 30000 hommes, marcherent pour ſecourir Landau, & le Maréchal ayant laiſſé une partie de ſon Armée au Siége, alla avec l'autre leur livrer Bataille dans la Plaine de Spire, & les défit. Il leur prit 30 pieces de Canon, & plus de 4000 priſonniers; Landau qui ſe rendit le même jour, & la ſoumiſſion de tout le Palatinat furent les fruits inconteſtables de la victoire.

Les Etats ne peuvent pas, plus que les Particuliers, ſe flatter d'une proſpérité durable; l'année 1704 mit fin à cette longue ſuite d'avantages remportés juſque-là par nos armes, & la fortune de la France changea. Une Armée Françoiſe, qui ſous la conduite du Maréchal de Villars, avoit pénétré dans le cœur de l'Allemagne, commandée enſuite par les Maréchaux de Tallard & de Marſin, ſous l'autorité de l'Electeur de Baviere, fut abſolument dé-

faite à Hochſtet, le Maréchal de Tallard bleſſé, pris, & conduit en Angleterre, où il fut détenu ſept ans. Le Roi oppoſa ſes faveurs aux diſgraces de la fortune, & peu de mois après la Bataille d'Hochſtet, il nomma M. le Maréchal de Tallard Gouverneur de Franche-Comté, pour l'aſſurer qu'il ne jugeoit pas de lui par cet évenement; conſolation la plus flatteuſe qu'il pût recevoir, & qui cependant devoit encore augmenter la douleur de n'avoir pas en cette occaſion ſervi heureuſement un pareil Maître. Quand il fut revenu d'Angleterre, le Roi le fit Duc en 1712, & enſuite Pair de France en 1715.

Mais ces grands Titres, quoique les premiers de l'Etat, ſont preſque communs en comparaiſon de l'honneur que le Roi lui fit en le nommant par ſon Teſtament pour être du Conſeil de Regence. Ce Teſtament n'eut pas d'exécution, & M. de Tallard fut quelque tems oublié, mais cette place, qui lui avoit été deſtinée, lui fut bien-tôt après renduë par M. le Duc d'Orleans, & d'autant plus glorieuſement, que ce grand Prince ſi éclairé, paroiſſoit en

quelque sorte se rendre au besoin qu'on avoit du Maréchal de Tallard. Enfin si-tôt que le Roi eut pris en 1726, la résolution de gouverner par lui-même son Royaume, il appella ce Maréchal à son Conseil suprême en qualité de Ministre d'Etat.

Comblé de tant d'honneurs, capables de remplir la plus vaste ambition, il desira d'être de cette Academie, il ne lui restoit plus d'autre espece de mérite à prouver que le goût des Sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723, & l'année suivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Président. Après avoir commandé des Armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement si peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec soin à tout ce qui lui en étoit nouveau.

Il avoit une constitution assés ferme, & il parvint à l'âge de 76 ans avec une santé qui n'avoit été guere alterée ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit, ni par toute l'agitation des divers évenemens de sa vie. Il mourut le 29 Mars 1728.

Il avoit épousé en 1667 Marie-Ca-

therine de Grollée de Dorgeoiſe de la Tivoliere. Il en a eu deux Fils, dont l'aîné fut tué à la Bataille d'Hochſtet, & le ſecond eſt Monſieur le Duc de Tallard; & une Fille qui eſt Madame la Marquiſe de Saſſenage.

ELOGE
DU P. SEBASTIEN
TRUCHET,
CARME.

JEAN TRUCHET nâquit à Lyon en 1657 d'un Marchand fort homme de bien, dont la mort le laissa encore très-jeune entre les mains d'une Mere pieuse aussi, qui le cherissoit tendrement, & ne négligea rien pour son éducation. Dès l'âge de 17 ans il entra dans l'Ordre des Carmes, & prit le nom de Sebastien; car cet Ordre est de ceux où l'on porte le renoncement au monde jusqu'à changer son nom de Batême. Il n'a été connu que sous celui de Frere ou de Pere Sebastien, & il le choisit par affection pour sa Mere, qui se nommoit Sebastiane.

Ceux qui ont quelque talent singulier peuvent l'ignorer quelque tems, & ils en sont d'ordinaire avertis par quelque

quelque petit évenement, par quelque hazard favorable. Un homme destiné à être un grand Mechanicien ne pouvoit être placé par le hazard de la naissance dans un lieu où il en fût ni plus promtement, ni mieux averti qu'à Lyon. Là étoit le fameux Cabinet de M. de Serviere, Gentilhomme d'une ancienne Noblesse, qui après avoir long-tems servi, mais peu utilement pour sa fortune, parce qu'il n'avoit songé qu'à bien servir, s'étoit retiré couvert de blessures, & avoit employé son loisir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'Ouvrages de Tour nouveaux, de differentes Horloges, de Modeles d'Inventions propres pour la Guerre, ou pour les Arts. Il n'y avoit rien de plus celebre en France que ce Cabinet, rien que les Voyageurs & les Etrangers eussent été plus honteux de n'avoir pas vû. Ce fut là que le P. Sebastien s'apperçut de son genie pour la Mechanique. La plûpart des Pieces de M. de Serviere étoient des Enigmes, dont il s'étoit reservé le secret, le jeune homme devinoit la construction, le jeu, l'artifice, & sans doute l'Auteur étoit mieux loüé par ce-

lui qui devinoit, & dès-là sentoit le prix de l'invention, que par une foule d'Admirateurs, qui ne devinant rien ne sentoient que leur ignorance, ou tout au plus la surprise d'une nouveauté.

Les Superieurs du P. Sebastien l'envoyerent à Paris au College Royal des Carmes de la Place Maubert, pour y faire ses études en Philosophie & en Theologie. Il n'y eut guere que la Phisique qui fût de son goût, toute Scholastique qu'elle étoit, toute inutile, toute dénuée de pratique, mais enfin elle avoit quelque rapport éloigné aux Machines. Il leur donnoit tout le tems que ses devoirs laissoient en sa disposition, & peut-être sans s'en appercevoir leur en abandonnoit-il quelque petite partie que les autres études eussent pû reclamer. Le moyen que le devoir & le plaisir fassent entre eux des partages si justes?

Charles II Roi d'Angleterre avoit envoyé au feu Roi deux Montres à répétition, les premieres qu'on ait vûës en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret, précaution des Ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construction, & s'en assurer d'autant plus la

gloire & le profit. Les Montres se dérangerent, & furent remises entre les mains de M. Martineau Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les sçavoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les Montres, que s'il n'y réüssissoit pas il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au P. Sebastien, qui les ouvrit assés promtement, & de plus les raccommoda sans sçavoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par ses circonstances l'Ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit déja habile en Horlogerie, & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque tems après il vient de la part de M. Colbert un ordre au P. Sebastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué, nulle explication sur le motif de cet ordre, un silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le P. Sebastien ne manqua pas à l'heure, il se presente interdit & tremblant, le Ministre accompagné de deux Membres de cette Academie, dont M. Mariotte

étoit l'un, le louë sur les Montres, & lui apprend pour qui il a travaillé, l'exhorte à suivre son grand talent pour les Mechaniques, sur-tout à étudier les Hidrauliques, qui devenoient necessaires à la magnificence du Roi, lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux Academiciens, qui le dirigeront, & pour l'animer davantage, & parler plus dignement en Ministre, il lui donne 600 livres de pension, dont la premiere année, selon la coutume de ce tems-là, lui est payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans, & de quel desir de bien faire dût-il être enflâmé ! Les Princes ou les Ministres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre, ou ne sçavent pas qu'il faut des hommes, ou n'ont pas l'art d'en trouver.

Le P. Sebastien s'appliqua à la Geometrie absolument necessaire pour la Theorie de la Mechanique. Que le genie le plus heureux pour une certaine adresse d'exécution, pour l'invention même, ne se flatte pas d'être en droit d'ignorer & de mépriser les principes de Theorie, qui ne sçauroient que trop bien s'en vanger. Mais après cela le

Geometre a encore beaucoup à apprendre pour être un vrai Mechanicien, il faut que la connoissance des differentes pratiques des Arts, & cela est presque immense, lui fournisse dans les occasions des idées, & des expédiens, il faut qu'il soit instruit des qualités des Métaux, des Bois, des Cordes, des Ressorts, enfin de toute la *matiere machinale*, si l'on peut inventer cette expression à l'exemple de *matiere médicinale*, il faut que de tout ce qu'il employera dans ses Ouvrages, il en connoisse assés la nature pour n'être pas trompé par des accidens Phisiques imprévûs, qui déconcerteroient les entrepriſes. Le P. Sebastien, loin de rien négliger de ce qui lui pouvoit être utile par rapport aux Machines, alloit jusqu'au superflu, s'il y en peut avoir; il étudioit l'Anatomie, il travailloit assiduëment en Chimie dans le Laboratoire de M. Homberg, ou plûtôt dans celui de feu M. le Duc d'Orleans, dont le commerce étoit si flatteur par sa bonté naturelle, & l'approbation si précieuse par ses grandes lumieres.

Selon l'ordre que le P. Sebastien avoit reçû d'abord de M. Colbert de

s'attacher aux Hidrauliques, il posseda à fond la construction des Pompes, & la conduite des Eaux. Il a eu part à quelques Aqueducs de Versailles, & il ne s'est guere fait ou projetté en France pendant sa vie de grands Canaux de communication de Rivieres, pour lesquels on n'ait du moins pris ses conseils. Et l'on ne doit pas seulement lui tenir comte de ce qui a été executé sur ses vûës, mais encore de ce qu'il a empêché qui ne le fût sur des vûës fausses, quoiqu'il ne reste aucune trace de cette sorte de mérite. En general le travail d'esprit, que demandent ces entrepriſes, est assés ingrat, c'est un bonheur rare que le projet le mieux pensé vienne à son entier accompliſſement, une infinité d'inconveniens & d'obstacles étrangers se jettent à la traverse. Nous commençons à sentir depuis un tems combien sont avantageuses les communications des Rivieres, & cependant nous aurons bien de la peine à faire dans l'étenduë de la France, ce que les Chinois, moins instruits que nous en Mechanique, & qui ne connoiſſent pas l'usage des Ecluses, ont fait dans l'étenduë de leur Etat presque cinq fois plus grande.

La pratique des Arts, quoique formée par une longue experience, n'eſt pas toujours auſſi parfaite à beaucoup près qu'on le penſe communément. Le P. Sebaſtien a travaillé à un grand nombre de Modeles pour differentes Manufactures, par exemple, pour les proportions des Filieres des Tireurs d'Or de Lyon, pour le blanchiſſage des Toiles à Senlis, pour les Machines des Monnoyes de France, travaux peu brillans, & qui laiſſent périr en moins de rien le nom des Inventeurs, mais par cet endroit-là même reſervés aux bons Citoyens.

Sur la réputation du P. Sebaſtien, M. Gunterfield Gentilhomme Suédois vint à Paris lui redemander, pour ainſi dire, ſes deux mains qu'un coup de Canon lui avoit emportées, il ne lui reſtoit que deux Moignons au-deſſus du Coude. Il s'agiſſoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement que celui de ces Moignons, diſtribué par des fils à des Doigts qui ſeroient flexibles. On aſſure que l'Officier Suédois fut renvoyé au P. Sebaſtien par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à

reconnoître aucune superiorité dans notre Nation. Une entreprise si difficile, & dont le succès ne pouvoit être qu'une espece de miracle, n'effraya pas tout-à-fait le P. Sebastien. Il alla même si loin qu'il osa exposer ici aux yeux de l'Academie & du Public *ses études*, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives, & differens morceaux déja exécutés, qui devoient entrer dans le dessein general. Mais feu Monsieur eut alors besoin de lui pour le Canal d'Orleans, & l'interrompit dans un travail qu'il abandonna peut-être sans beaucoup de regret. En partant il remit le tout entre les mains d'un Mechanicien, dont il estimoit le genie, & qu'il connoissoit propre à suivre ou à rectifier ses vûës. C'est M. du Quet dont l'Academie a approuvé differentes inventions. Celui-ci mit la main artificielle en état de se porter au Chapeau de l'Officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assés long séjour à Paris, & se résolut à une privation, dont il avoit pris peu à peu l'habitude. Après tout cependant on avoit trouvé de nouveaux artifices, & passé les bornes, où

l'on se croyoit renfermé. Peut-être se trompera-t-on plutôt en se défiant trop de l'industrie humaine, qu'en s'y fiant trop.

Feu M. le Duc de Lorraine étant à Paris *incognito*, fit l'honneur au P. Sebastien de l'aller trouver dans son Couvent, & il vit avec beaucoup de plaisir le Cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de rétour dans ses Etats, où il vouloit entreprendre différens ouvrages, il le demanda à M. le Duc d'Orleans Regent du Royaume, qui accorda avec joye au Prince son Beaufrere un homme qu'il aimoit, & dont il étoit bien-aise de favoriser la gloire. Son voyage en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit, renouvellerent presque ce que l'Histoire Grecque raconte sur quelques Poëtes ou Philosophes célebres, qui allerent dans des Cours. Les Sçavans doivent d'autant plus s'intéresser à ces sortes d'honneurs rendus à leurs pareils, qu'ils en sont aujourd'hui plus désacoûtumés.

Le feu Czar Pierre le Grand honora aussi le P. Sebastien d'une visite, qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie si épaisse, & avec

tant de genie, créateur d'un peuple nouveau, ne pouvoit se rassasier de voir dans le Cabinet de cet habile homme tant de modeles de Machines, ou inventées ou perfectionnées par lui, tant d'ouvrages, dont ceux qui n'étoient pas recommandables par une grande utilité, l'étoient au moins par une extrême industrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette espece d'étude, il voulut boire, & ordonna au P. Sebastien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même Verre, où il versa lui-même le Vin, lui à qui le despotisme le plus absolu auroit pû persuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Russie. On peut même penser qu'il fît naître exprès une occasion de mettre le P. Sebastien de niveau avec lui.

Ceux d'entre les Seigneurs François, qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les Mechaniques, ont voulu être en liaison particuliere avec un homme qui les possedoit si bien. Il a imaginé pour M. le Duc de Noailles, lorsqu'il faisoit la guerre en Catalogne, de nouveaux Canons, qui se portoient plus

aiſément ſur les Montagnes, & ſe chargeoient avec moins de poudre, & il a fait des Mémoires pour M. le Duc de Chaune ſur un Canal de Picardie. Il a été appellé pour cette partie aux études des trois Enfans de France, Petits-Fils du feu Roi, & il a ſouvent travaillé pour le Roi même. C'eſt lui qui a inventé la Machine à tranſporter de gros Arbres tous entiers ſans les endommager, de ſorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face, & étoit orné de longues Allées arrivées de la veille.

Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly, il les fit ſur ce qu'on en avoit expoſé de cette eſpece au Public, & que le feu Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea, & encherit beaucoup ſur cette merveille dans deux Tableaux qu'il préſenta à S. M.

Le premier, que le Roi appella ſon petit Opera, changeoit cinq fois de décoration à un coup de ſifflet, car ces Tableaux avoient auſſi la propriété d'être réſonnans ou ſonores. Une petite boule, qui étoit au bas de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup de ſifflet, & mettoit tout en

mouvement, parce que tout étoit réduit à un seul principe. Les cinq Actes du petit Opera étoient representés par des figures, qu'on pouvoit regarder comme les vrais Pantomimes des Anciens, elles ne joüoient que par leurs mouvemens, ou leurs gestes, qui exprimoient les sujets dont il s'agissoit. Cet Opera recommençoit quatre fois de suite sans qu'il fût besoin de remonter les Ressorts, & si on vouloit arrêter le cours d'une représentation à quelque instant que ce fût, on le pouvoit par le moyen d'une petite Détente cachée dans la bordure, on avoit aussi-tôt un Tableau ordinaire & fixe, & si on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il avoit fini. Ce Tableau long de 16 pouces 6 lignes sans la bordure, & haut de 13 pouces 4 lignes, n'avoit que 1 pouce 3 lignes d'épaisseur pour renfermer toutes les Machines. Quand on les voyoit desassemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux, & de leur extrême délicatesse. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la précision necessaire, & de lier ensemble une longue suite de mouvemens, tous dépendans d'instru-

niens si minces & si fragiles ! N'étoit-ce pas imiter d'assés près le Mechanisme de la Nature dans les Animaux, dont une des plus surprenantes merveilles est le peu d'espace qu'occupent un grand nombre de Machines ou d'Organes, qui produisent de grands effets?

Le second Tableau, plus grand, & encore plus ingenieux, representoit un Païsage où tout étoit animé. Une Riviere y couloit, des Tritons, des Sirenes, des Dauphins nageoient de tems en tems dans une Mer qui bornoit l'horison, on chassoit, on pêchoit, des Soldats alloient monter la garde dans une Citadelle élevée sur une montagne, des Vaisseaux arrivoient dans un Port, & saluoient de leur Canon la Ville, le P. Sebastien lui-même étoit-là qui sortoit d'une Eglise pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenuë, car le Roi y passoit en chassant avec sa suite. Cette grace étoit 40 pieces de Marbre qu'il donnoit aux Carmes de la Place Maubert pour leur grand Autel. On diroit que le P. Sebastien eût voulu rendre vraisemblable le fameux Bouclier d'Achille pris à la lettre, ou ces Statuës à qui Vulcain sçavoit

donner du mouvement, & même de l'intelligence.

En même tems que le Roi donna à l'Academie le Reglement de 1699 il nomma le P. Sebastien pour un des Honoraires. Son titre ne l'obligeoit à aucun travail reglé, & d'ailleurs il étoit fort occupé au dehors, cependant outre quelques Ouvrages qu'il nous a donnés, comme son élegante Machine du Siſtême de Galilée pour les Corps pesans, ses Combinaisons des Carreaux mi-partis, qui ont excité d'autres Sçavans à cette recherche, il a été souvent employé par l'Academie à l'examen des Machines, qu'on ne lui apporte qu'en trop grand nombre. Il en faisoit très-promtement l'analise & le calcul, & même sans analise & sans calcul il auroit pû s'en fier au coup d'œil, qui en tout genre n'appartient qu'aux Maîtres, & non pas même à tous. Ses Critiques n'étoient pas seulement accompagnées de toute la douceur necessaire, mais encore d'instruction & de vûës qu'il donnoit volontiers, il n'étoit point jaloux de garder pour lui seul ce qui faisoit sa superiorité.

Les dernieres années de sa vie se sont

passées dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729.

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne comteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espece, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas; ces talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire; mais le P. Sebastien n'en a pas été plus estimé comme Mechanicien ou comme Ingenieur, parce qu'il étoit Religieux; quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel en a même paru davantage; car quoique fort répandu au-dehors, presque incessamment dissipé, il a toujours été un très-bon Religieux, très-fidele à ses devoirs, extrêmement desinteressé, doux, modeste, & selon l'expression dont se servit feu M. le Prince en parlant de lui au Roi, *aussi simple que ses Machines.* Il conserva toujours dans la derniere rigueur tout l'exterieur convenable à son habit, il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, & que le monde ne manque

pas de desapprouver, & de railler dans ceux même à qui il l'a donné, quand ils ne sont pas faits pour l'avoir. Et comment eût-il manqué aux bienséances d'un habit, qu'il n'a jamais voulu quitter, quoique des Personnes puissantes lui offrissent de l'en défaire par leur crédit, en se servant de ces moyens que l'on a sçû rendre légitimes? Il ne prêta point l'oreille à des propositions qui en auroient apparemment tenté beaucoup d'autres, & il préfera la contrainte & la pauvreté où il vivoit à une liberté & à des commodités qui eussent inquiété sa délicatesse de conscience.

ELOGE
DE MONSIEUR
BIANCHINI.

FRANÇOIS BIANCHINI nâquit à Verone le 13 Décembre 1662 de Gaſpar Bianchini, & de Cornelie Vailetti.

Il embraſſa l'état Eccléſiaſtique, & l'on pourroit croire que des vûes de fortune plus ſenſées encore & mieux fondées en Italie que par-tout ailleurs, l'y déterminerent, s'il n'avoit donné dans tout le cours de ſa vie des preuves d'une ſincere pieté. Il fut reçû Docteur en Théologie, mais il ne ſe contenta pas des connoiſſances qu'exige ce Grade, il voulut poſſéder à fond toute la belle Littérature, & non ſeulement les Livres écrits dans les Langues ſçavantes, mais auſſi les Médailles, les Inſcriptions, les Bas-reliefs, tous les précieux reſtes de l'Antiquité, Tréſors aſſés communs en Italie pour trou-

ver encore aujourd'hui ſon ancienne domination.

Après avoir amaſſé des richeſſes de ce genre preſque prodigieuſes, il forma le deſſein d'une Hiſtoire Univerſelle, conduite depuis la Création du Monde juſqu'à nos jours, tant Profane qu'Eccléſiaſtique, mais l'une de ces parties toujours ſéparée de l'autre, & ſéparée avec tant de ſcrupule qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais dans la Profane rien de ce qui n'étoit connu que par l'Eccléſiaſtique. La Chronologie ou de ſimples Annales ſont trop ſéches, ce ne ſont que des parties de l'Hiſtoire miſes véritablement à leur place, mais ſans liaiſon & iſolées. *Un air de Muſique*, c'eſt lui-même qui parle, *eſt ſans comparaiſon plus aiſé à retenir, que le même nombre de Notes, qui ſe ſuivroient ſans faire un chant.* D'un autre côté l'Hiſtoire, qui n'eſt pas continuellement appuyée ſur la Chronologie, n'a pas une marche aſſés réglée, ni aſſés ferme. Il vouloit que la ſuite des tems & celle des Faits ſe développaſſent toutes deux enſemble avec cet agrément que produiſent, même aux yeux, la diſpoſition induſtrieuſe, & la

mutuelle dépendance des parties d'un Corps organisé.

Il avoit imaginé une division des tems facile & commode, 40 Siecles depuis la Création jusqu'à Auguste, 16 Siécles d'Auguste à Charles V. chacun de ces 16 Siécles partagés en cinq Vingtaines d'années, de sorte que dans les huit premiers, de même que dans les huit derniers, il y a 40 de ces Vingtaines comme 40 Siécles dans la premiere division, régularité de nombres favorable à la mémoire; au milieu des 16 Siécles contés depuis Auguste se trouve justement Charlemagne, Epoque des plus illustres. Le hasard sembloit s'être souvent trouvé d'accord avec les intentions de M. Bianchini. Il avoit imaginé de plus de mettre à la tête de chaque Siécle de la Quarantaine par où il ouvroit ce grand Théatre, & ensuite à la tête de chaque Vingtaine d'années, la représentation de quelque Monument qui eût rapport aux principaux évenemens qu'on alloit voir, c'étoit la décoration particuliere de chaque Scene, non pas un ornement inutile, mais une instruction sensible donnée aux yeux & à l'imagination

par tout ce qui nous reſte de plus rare & de plus curieux.

Il publia en 1697 la premiere Partie de ce grand deſſein. Elle devoit contenir les 40 premiers Siécles de l'Hiſtoire Profane, mais il ſe trouva que le Volume auroit été d'une groſſeur difforme, & il n'y entra que 32 Siécles, qui finiſſent à la ruine du grand Empire d'Aſſirie. Le titre eſt *La Iſtoria Univerſale provata con Monumenti, & figurata con Simboli de gli Antichi.* M. Bianchini occupé d'autres travaux qui ſont ſurvenus n'a point donné de ſuite, mais cette partie n'eſt pas ſeulement ſuffiſante pour donner une haute idée de tout l'Ouvrage, elle en eſt le morceau qui eût été le plus conſidérable par la difficulté & l'obſcurité des matieres à éclaircir; là préciſément où elle ſe termine, le jour alloit commencer à paroître & à conduire les pas de l'Hiſtorien.

Si d'un grand Palais ruiné on en trouvoit tous les débris confuſément diſperſés dans l'étenduë d'un vaſte terrain, & qu'on fût ſûr qu'il n'en manquât aucun, ce ſeroit un prodigieux travail de les raſſembler tous, ou du

moins, ſans les raſſembler, de ſe faire, en les conſidérant, une idée juſte de toute la ſtructure de ce Palais. Mais s'il manquoit des débris, le travail d'imaginer cette ſtructure ſeroit plus grand, & d'autant plus grand qu'il manqueroit plus de débris, & il ſeroit fort poſſible que l'on fît de cet Edifice différens plans, qui n'auroient preſque rien de commun entr'eux. Tel eſt l'état où ſe trouve pour nous l'Hiſtoire des tems les plus anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri, ceux qui nous reſtent ne ſont que rarement entiers, de petits fragmens & en grand nombre qui peuvent être utiles, ſont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires, où l'on ne s'aviſe pas de les aller déterrer; mais ce qu'il y a de pis, & qui n'arriveroit pas à des débris materiels, ceux de l'Hiſtoire ancienne ſe contrediſent ſouvent, & il faut, ou trouver le ſecret de les concilier, ou ſe réſoudre à faire un choix qu'on peut toujours ſoupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des Sçavans du premier ordre, & les plus originaux, ont donné ſur cette matiere, ce ſont différentes combinai-

ſons de ces matériaux d'Antiquité, & il y a encore lieu à des combinaiſons nouvelles, ſoit que tous les matériaux n'ayent pas été employés, ſoit qu'on en puiſſe faire un aſſemblage plus heureux, ou ſeulement un autre aſſemblage.

Il paroît que M. Bianchini les a ramaſſés de toutes parts avec un extrême ſoin, & les a mis en œuvre avec une induſtrie ſinguliere. Les Siécles qui ont précédé le Déluge, vuides dans l'Hiſtoire profane que l'on traite ici, & à laquelle on interdit le ſecours de l'Hiſtoire Sainte, ſont remplis par l'invention des Arts les plus néceſſaires, & l'on en rapporte tout ce que les Anciens en ont dit de plus certain, ou imaginé de plus vraiſemblable. Il eſt aiſé de voir quels ſujets ſuivent le Déluge. Par-tout c'eſt un grand ſpectacle raiſonné, appuyé non-ſeulement ſur les témoignages que le ſçavoir peut fournir, mais encore ſur des réflexions tirées de la nature des choſes, & fournies par l'eſprit ſeul, qui donne la vie à ce grand amas de faits inanimés. Rien n'eſt mieux manié que les établiſſemens des premiers Peuples en diffé-

rens Pays, leurs Transmigrations, leurs Colonies, l'Origine des Monarchies, ou des Républiques, les Navigations ou de Marchands ou de Conquérans, & sur ce dernier article M. Bianchini fait toujours grand cas de ce qu'il appelle la *Thalassocratie*, l'Empire ou du moins l'usage libre de la Mer. En effet l'importance de cette Thalassocratie connuë & sentie dès les premiers tems, l'est aujourd'hui plus que jamais, & les Nations de l'Europe s'accordent assés à penser qu'elles acquierent plus de véritable puissance en s'enrichissant par un commerce tranquille, qu'en aggrandissant leurs États par des conquêtes violentes. Selon M. Bianchini ce n'étoit point du ravissement d'Hélene qu'il s'agissoit entre les Grecs & les Troyens, c'étoit de la Navigation de la Mer Egée, & du Pont Euxin, sujet beaucoup plus raisonnable, & plus intéressant, & la guerre ne se termina point par la prise de Troye, mais par un Traité de Commerce. Cela est même assés fondé sur l'Antiquité; mais de-là l'Auteur se trouve conduit à un paradoxe plus surprenant, c'est que l'Iliade n'est

qu'une pure Hiſtoire allegoriſée dans le goût Oriental. Ces Dieux tant reprochés à Homere, & qui pourroient l'empêcher d'être reconnu pour divin, ſont pleinement juſtifiés par un ſeul mot, ce ne ſont point des Dieux, ce ſont des Hommes, ou des Nations. Seſoſtris Roi de l'Ethiopie Orientale ou Arabie, avoit conquis l'Egypte, toute l'Aſie Mineure, une partie de la grande Aſie, & après ſa mort les Rois, ou Princes qu'il avoit rendus tributaires, ſecouerent peu à peu le joug. Le Jupiter d'Homere eſt celui des Succeſſeurs de Seſoſtris qui régnoit au tems de la guerre de Troye, il ne commande qu'à demi aux Dieux, c'eſt-à-dire, aux Princes ſes Vaſſaux, & il ne les empêche pas de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens ſelon leurs interêts & leurs paſſions. Junon eſt la Sirie appellée *blanche*, alliée de l'Ethiopie Orientale, mais avec quelque dépendance, & cette Sirie eſt caractériſée par les *bras blancs* de Junon. Minerve eſt la ſçavante Egypte, Mars une Ligue de l'Armenie, de la Colchide, de la Thrace & de la Theſſalie, & ainſi des autres. A la faveur de cette Allégorie

gorie Homere se retrouve divin, il faut avouer cependant qu'il l'étoit déja, quoiqu'on ne la connût point.

Après tout ce qui vient d'être dit, on ne s'attendroit point que M. Bianchini fût un grand Mathématicien. Naturellement le génie des vérités Mathématiques & celui de la profonde érudition sont opposés, ils s'excluent l'un l'autre, ils se méprisent mutuellement, il est rare de les avoir tous deux, & alors même il est presque impossible de trouver le tems de satisfaire à tous les deux. M. Bianchini les posséda pourtant ensemble, & les porta loin. Il eut une occasion heureuse de donner en même-tems des preuves incontestables de l'un & de l'autre. Lorsqu'au commencement de ce Siécle il fut question à Rome de l'affaire du Calendrier, dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), & que le Pape Clement XI. eut fait une Congrégation sur ce sujet, M. Bianchini, qu'il en avoit nommé Secretaire, fit deux Ouvrages qui avoient rapport & à cette grande affaire & à sa nouvelle dignité, & où

(*a*) Page 127 & suiv. 2. Edit.
(*b*) Page 105 & suiv. 2 Edit.

la Mathematique se lioit necessairement avec l'érudition la plus recherchée. Il les publia en 1703 sous ces titres, *De Calendario & Cyclo Cæsaris*, *Ac de Canone Paschali Sancti Hippolyti Martyris*, *Dissertationes duæ.* Telle est la nature de ces Ouvrages qu'on les défigureroit trop, si on vouloit en donner une idée, tout Lecteur en sentira le prix, pourvû qu'il soit assés sçavant pour les bien lire. Nous rapporterons seulement que l'Auteur s'est attaché à défendre le Canon Paschal de Saint Hippolyte que le grand Scaliger avoit hardiment traité de *puerile*, & qui par les remarques de M. Bianchini se trouve être le plus bel Ouvrage qu'on ait fait en ce genre jusqu'à la réformation du Calendrier sous Gregoire XIII. Ce devoit être un double plaisir pour un Sçavant & pour un Catholique zélé, qu'une victoire remportée en cette matiere sur Scaliger.

M. Bianchini fut purement Mathematicien dans la construction du grand Gnomon qu'il fit dans l'Eglise des Chartreux de Rome, pareil à celui que le grand M. Cassini avoit fait dans S. Petrone de Boulogne. Il en vient de naî-

tre un troiſiéme dans S. Sulpice de Paris par les ſoins d'un Paſteur qui ſonge à tout, & on en finit actuellement à l'Obſervatoire un quatriéme. Ces Gnomons ne ſont que de grands Quarts de Cercle, mais plus juſtes à proportion de leur grandeur, & ce plus de juſteſſe paye aſſés tous les ſoins preſque incroyables de leur conſtruction. Clement XI fit frapper une Médaille du Gnomon des Chartreux, & M. Bianchini publia une ample Diſſertation *De Nummo & Gnomone Clementino.*

Il partageoit continuellement ſa vie entre les recherches d'Antiquité, & les recherches de Mathematique, ſur-tout celles d'Aſtronomie. Tantôt Aſtronome, & tantôt Antiquaire, il obſervoit ou les Cieux ou d'anciens Monumens, avec des yeux éclairés de la lumiere propre à chaque objet, ou plûtôt il ſçavoit prendre des yeux différens ſelon ces différens objets. Nous ne donnerons pour exemple de cette remarquable alternative, que ſes deux derniers Ouvrages imprimés à une année l'un de l'autre, le premier en 1727. *Camera ed Inſcrizioni Sepolcrali de' Liberti, Servi, ed Ufficiali della Caſa di Auguſto;*

&c. Le second en 1728, *Hesperi & Phosphori nova Phœnomena, sive Observationes circa Planetam Veneris.*

On découvrit en 1726 hors de Rome sur la Voye Appienne un Bâtiment souterrain consistant en trois grandes Salles, dont les Murs étoient percés dans toute leur étenduë de Niches pareilles à celles que l'on fait dans les Colombiers, afin que les Pigeons s'y logent. Elles étoient remplies le plus souvent de quatre Urnes Cineraires, & accompagnées d'Inscriptions, qui marquoient le nom & la condition des personnes, dont on voyoit les Cendres, tous étoient ou Esclaves ou Affranchis de la Maison d'Auguste, & principalement de celle de Livie. L'Edifice étoit magnifique, tout de marbre, avec des ornemens de Mosaïque d'un bon goût. M. Bianchini ne manqua pas de sentir toute la joie d'un Antiquaire, & de se livrer avec transport à sa curiosité. Il pensa lui en coûter la vie, il alloit tomber de quarante pieds de haut dans ces ruines, & il fit pour se retenir un effort violent dont il fut long-tems fort incommodé, ce qui interrompit les observations qu'il faisoit en même-

tems sur Venus. Il s'enfermoit donc le jour dans le Colombier sépulchral & souterrain, & la nuit il montoit dans son Observatoire. Il a donné une description exacte de ce Colombier, & toutes les recherches scavantes qu'on peut faire à l'occasion des Inscriptions, sur-tout l'explication d'un grand nombre de noms d'Offices, qui sont sans doute d'une excellente Latinité, vû le Siécle, mais d'une Latinité presque perduë aujourd'hui. En joignant le nombre des Morts de ce grand Tombeau à ceux d'un autre tout pareil découvert précédemment, & qui n'étoit non plus que pour la Maison d'Auguste, M. Bianchini en trouve 6000 sans tous ceux qui devoient être dispersés en une infinité d'autres lieux plus éloignés de Rome. Ce grand nombre n'étonne plus, dès que l'on voit par plusieurs Charges rapportées dans les Inscriptions, combien le Service étoit divisé en petites parties. Telle Esclave n'étoit employée qu'à peser la Laine que filoit l'Imperatrice, une autre à garder ses Boucles d'Oreilles, une autre son petit Chien.

Les Observations de M. Bianchini sur Venus nous intereſſent davantage.

Venus eſt très-difficile à obſerver autant & de la maniere qu'il le faudroit pour en apprendre tout ce que la curioſité Aſtronomique demanderoit. Comme le Cercle de ſa révolution autour du Soleil eſt enfermé dans celui de la Terre, on ne la voit ni quand elle eſt entre le Soleil & nous, parce qu'alors ſon Hemiſphere obſcur eſt tourné vers nous, ni quand le Soleil eſt entre nous & elle, patce qu'alors il la cache ou l'efface. Il ne reſte que les tems où elle n'eſt ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties oppoſées de ſon cours, & où même elle en eſt à un certain éloignement. Ces tems qui précedent le lever du Soleil, ou ſuivent ſon coucher, ſont courts, parce que Venus ne s'écarte pas beaucoup du Soleil, encore en faut-il neceſſairement perdre une bonne demi-heure pour attendre que Venus ſoit aſſés dégagée des rayons de cet Aſtre. Mercure qui étant plus proche du Soleil, eſt encore plus dans le cas de ces difficultés, échappe preſque entierement aux Aſtronomes.

M. Caſſini étant encore en Italie s'étoit appliqué en 1666 & 1667 à découvrir les Taches de Venus, pour déter-

miner par leur moyen ſon mouvement diurne ou de rotation, ſi elle en avoit un. Il vit des Taches à la verité, & même une partie plus luiſante, qui fait le même effet par rapport au mouvement de rotation; il crut que ce mouvement pouvoit être de 23 heures, ſi cependant ce n'en étoit pas un de Libration, tel que celui qu'on attribuë à la Lune, car les plus grands Hommes ſont les moins hardis à affirmer. Le peu de durée que pouvoit avoir chacune de ſes obſervations, lui rendoit le tout aſſés incertain, & depuis ce tems-là il paroît avoir abandonné cette Planete. Enſuite M. Huguens, qui avoit découvert l'Anneau de Saturne, & un de ſes Satellites, chercha inutilement des Taches dans Venus, il n'y vit qu'une lumiere parfaitement égale. Nous avons dit en 1700 (*a*) que feu M. de la Hire y avoit vû de grandes inégalités en ſaillie, qui pouvoient être des Montagnes, ce qui ne s'accorde ni avec M. Caſſini, ni avec M. Huguens, & ne prouve que la difficulté du ſujet. En dernier lieu le P. Briga Jéſuite Profeſſeur en Mathematique au College de Florence, qui

(*a*) Page 121, 2 Edit.

travailloit à un grand Ouvrage sur Venus, avoit invité tous les Observateurs de sa connoissance & en Europe & à la Chine, à chercher les Taches de cette Planete avec leurs meilleurs Telescopes, & tous lui avoient répondu qu'ils y avoient perdu leurs peines.

De plus il manquoit à la Theorie de Venus que sa parallaxe fût connuë par observation immédiate, elle n'étoit que tirée par des conséquences, ou des circuits, toujours moins sûrs que l'observation. On sçait que la parallaxe d'une Planete est la différence entre les deux lieux du Ciel où on la rapporte vûë du centre de la Terre, ou vûë d'un point de sa surface, ce qui donne la grandeur dont le demi-diametre de la Terre seroit vû de cette Planete, & la distance de la Planete à la Terre.

Ce fut par la recherche de la parallaxe de Venus que M. Bianchini commença. Il voulut tenter d'y appliquer l'ingenieuse Méthode trouvée par feu M. Cassini pour la parallaxe de Mars, & expliquée en 1706 (*a*). Elle consiste à comparer à une Etoile fixe extrêmement proche de la Planete dont on

(*a*) Page 97 & suiv.

cherche la parallaxe, le mouvement de cette Planete, & cela pendant un tems assés long. On n'auroit pas vû assés long-tems Venus prise le matin ou le soir, mais avec des Lunettes on la peut voir en plein jour & dans le Méridien, quelquefois même à l'œil nud, & alors on avoit le tems necessaire. Mais on ne voit pas ainsi les Fixes, à moins cependant qu'elles ne soient de la premiere grandeur, & c'étoit un pur bonheur d'en trouver quelqu'une extrémement proche de Venus vûë en plein jour & au Méridien. M. Bianchini espera sur la foi des Tables du mouvement de Venus, que le 3 Juillet 1716 elle se trouveroit dans le Méridien à peu près avec *Regulus*, ou *le Cœur du Lion*, & en effet il vit ces deux Astres dans la même ouverture de sa Lunette. Il répéta l'observation les trois jours suivans, & après s'en être bien assuré il trouva par la Méthode de M. Cassini, & vérifia encore par une autre voie, que la parallaxe de Venus étoit de 24 Secondes. Nous supprimons toutes les attentions fines & délicates qu'il apporta, le mérite n'en seroit senti que par les Astronomes, &

les Aſtronomes ſuppoſeront aiſément qu'il ne les oublia pas dans une recherche ſi nouvelle & ſi importante.

Il ne faut pourtant pas conter pour abſolument ſures les 24 Secondes de la parallaxe de Venus, elles en donneroient 14 pour celle du Soleil, qui ſelon M. Caſſini n'eſt que de 10 & ſelon M. de la Hire de 6, & ces deux noms ſont d'un grand poids. C'eſt plûtôt la maniere de trouver la parallaxe de Venus qui eſt enfin trouvée par M. Bianchini, que ce n'eſt cette parallaxe même. Il vouloit recommencer ſes Obſervations en 1724, où Venus ſe devoit retrouver en paſſant par le Méridien dans la même poſition à peu près à l'égard de Regulus, poſition unique & précieuſe. Mais il n'eut plus alors le même lieu pour obſerver, & il n'en pût avoir d'autre qui y fût propre, & quel déplaiſir de dépendre tant d'un certain concours de circonſtances étrangeres! Comme Venus ne revenoit avec Regulus qu'au bout de huit ans, il ſe flatta de reprendre ſon travail en 1732, mais ſa vie ne s'eſt pas étenduë juſquelà.

Il fut plus heureux dans l'obſerva-

tion, encore plus importante, des Taches de Venus, qu'il fit en 1726. Ce n'étoit pas la faute de ceux qui ne les avoient point vûës, ou les avoient mal vûës, ils ne se servoient que de Verres de 50 ou 60 pieds de foyer, qui n'étoient pas suffisans. Campani, & Divini, les plus excellens Ouvriers en ce genre, en avoient fait de 100 & de 120 pieds, mais la difficulté étoit de manier des Tuyaux de cette énorme longueur, qui se courboient toujours très-sensiblement vers le milieu. M. Huguens avoit ingenieusement imaginé le moyen de se passer de tuyau, mais il restoit encore tant d'embarras, & d'incommodités, qu'on auroit apparemment abandonné l'invention, si M. Bianchini n'eût trouvé le secret de remedier à tout. Il vint à Paris en 1712 & fit voir à l'Academie sa Machine, qui parut simple, portative, maniable, & expéditive au-delà de tout ce qu'on eût osé esperer. L'Academie a crû qu'elle en devoit la description au Public, & elle l'a donnée dans ses Mémoires de 1713 (a). Il étoit dans l'ordre que l'Auteur en recueillît le fruit.

(a) Page 299 & suiv.

Il vit très-ſurement les Taches de Venus priſe dans toutes les ſituations où elle le peut être, & dans toute la variété, quoiqu'aſſés bornée, de ces ſituations. Ces Taches, vûës par les grands Verres qu'il employoit, ne ſont que comme les Taches de la Lune vûës à l'œil nud, & ſi celles-ci ſont des Mers, les autres en ſeront auſſi. Il conſeille à ceux qui voudront bien voir les Taches de Venus, de s'accoutumer auparavant à regarder avec attention celles de la Lune, à bien ſuivre leurs contours, & à les diſtinguer les unes des autres. L'œil préparé par cet apprentiſſage en ſera plus habile & plus ſçavant, quand il ſe tranſportera ſur Venus.

M. Bianchini en diſtingua aſſés nettement les Taches pour y établir vers le milieu du Diſque ſept Mers, qui ſe communiquent par quatre Détroits, & vers les extrêmités deux autres Mers ſans communication avec les premieres. Des parties, qui ſembloient ſe détacher du contour de ces Mers, il les appella Promontoires, & en conta huit. Comme il avoit un droit de propriété ſur ce grand Globe preſque tout nouveau, &

dû à ſes veilles, il impoſa des noms à ces Mers, à ces Détroits, à ces Promontoires, & à l'exemple tant des anciens Grecs qui ont mis dans le Ciel leurs Heros, que des Aſtronomes modernes, qui ont rempli la Lune de Philoſophes & de Sçavans, il favoriſa qui il voulut de ces eſpeces d'Apothéoſes, toujours cependant avec un choix judicieux. Il avoit reçû des graces du Roi de Portugal, & il donna ſon nom à la premiere Mer. Pour ces autres grands Païs dont il diſpoſoit, il les partagea entre les Generaux Portugais les plus illuſtres par leurs conquêtes dans les deux Indes, & entre les plus celebres Navigateurs, qui ont ouvert le chemin à ces conquêtes. Galilée & Caſſini ſe trouvent-là, non pas tant par l'amour de M. Bianchini pour ſa patrie, que parce que ces deux grands Hommes, qui n'ont jamais navigé, ont été auſſi utiles à la Navigation & à la connoiſſance du Globe terreſtre, que Colomb, Veſpuce & Magellan. L'Academie des Sciences & le nouvel Inſtitut de Boulogne ont auſſi leur place dans Venus. Les principaux Domaines des Sçavans ne ſont point expoſés à la jalouſie des autres hommes.

Nous avons dit en plusieurs endroits de nos Histoires, & principalement en 1701 (*a*), quelle est la méthode dont on se sert pour découvrir par les Taches d'une Planete, & par les circonstances de leur mouvement l'axe de la rotation, & sa position sur le plan de l'Orbite que la Planete décrit. Parce que Venus est une Planete inférieure, on ne sçauroit voir son disque entierement éclairé du Soleil, il y a toujours sur ce disque une ligne, qui sépare la partie obscure d'avec l'éclairée, & est une portion d'un Cercle qui vû du Soleil sépareroit les deux Hemispheres, l'un éclairé, l'autre obscur. Le plan de ce Cercle est toujours perpendiculaire à une ligne tirée du centre du Soleil à celui de Venus, & cette ligne est nécessairement dans le plan de l'Orbite de Venus, ou de son Ecliptique particuliere. C'est par rapport à la ligne de la derniere illumination sur le disque de la Planete que M. Blanchini observoit le mouvement des Taches, & l'inclinaison de la ligne de ce mouvement; par là il parvint à déterminer que l'axe de la rotation de Venus étoit incliné de 15 degrés à son Orbite ou Ecliptique.

(*a*) Page 101 & suiv. 2 Edit.

Lorſque l'axe de rotation d'une Planete eſt perpendiculaire à ſon Orbite, comme l'eſt preſque celui de Jupiter, cette Planete a toûjours le Soleil dans ſon Equateur, & ſes deux Poles éclairés en même tems, elle joüit d'un Equinoxe perpétuel, & chacune de ſes parties n'a jamais que la même Saiſon. Si au contraire l'axe de rotation eſt infiniment incliné ſur l'Orbite, c'eſt-à-dire couché dans ſon plan, la Planete n'a un Equinoxe que deux fois dans ſon année, ſes deux Poles ont alternativement le Soleil vertical, & chacune de ſes parties a la plus grande inégalité de Saiſons qu'il ſoit poſſible. L'axe de Venus eſt ſi incliné ſur ſon Orbite qu'il s'en faut peu qu'elle ne ſoit dans ce dernier cas, & l'on ne connoît point de Planete, qui à cet égard differe tant de Jupiter.

M. Caſſini avoit crû, ou plutôt ſoupçonné que la rotation de Venus étoit de 23 heures. Il voyoit d'un jour à l'autre une certaine partie du diſque avancée d'une certaine quantité, & il jugeoit qu'elle s'étoit ainſi avancée après une révolution entiere du Globe, qui par conſéquent n'auroit

pas duré 24 heures. Cela étoit fort poſſible, mais il l'étoit auſſi que le Globe n'eût pas fait une révolution entiere, qu'il en eût ſeulement continué une, dont la lenteur auroit été néceſſairement aſſés grande. On n'avoit point d'exemple d'une lenteur pareille dans aucune rotation de Planete, mais quoique peu vrai-ſemblable elle n'a pas laiſſé de ſe trouver vraye, & M. Bianchini a déterminé la rotation de Venus de 24 jours 8 heures. Selon le Siſtême de Monſieur de Mairan rapporté en cette année 1729 (a), cette lenteur de la rotation de Venus eſt en partie une ſuite de la grande inclinaiſon de l'axe.

Enfin une découverte très-remarquable de M. Bianchini eſt celle du paralleliſme conſtant de l'axe de Venus ſur ſon Orbite, pareil à celui que Copernic fut obligé de donner à la Terre. Ce qu'il avoit imaginé & ſuppoſé pour le beſoin de ſon Siſtême, eſt maintenant vérifié dans toutes les Planetes, dont on connoît la rotation, nulle variété à cet égard tandis que tout le reſte varie, & Copernic a eu

(a) Page 51 & ſuiv.

la

la gloire de deviner ce qui fait aujourd'hui une des principales Clefs de l'Aſtronomie Phiſique. Cependant M. Bianchini craint que ce paralleliſme de Venus, & quelques autres points où la bonne Aſtronomie le jette indiſpenſablement, ne paroiſſent trop favorables à Copernic, & il a toujours grand ſoin d'avertir que tout cela peut s'accorder avec Ticho. Ces précautions ſont néceſſaires aux Compatriotes de Galilée, une petite différence de Climat en mettroit apparemment dans eur ſtile.

L'ouvrage ſur les Phénomenes de Venus fait mention d'une Méridienne que M. Bianchini vouloit tracer dans toute l'étendue de l'Italie, à l'exemple de la Méridienne de la France, unique juſqu'à préſent. Pendant l'eſpace de huit années, il avoit employé tous les intervalles de ſes autres travaux à faire tous les préparatifs néceſſaires pour ce grand deſſein, mais il n'a pas vécu aſſés pour en commencer ſeulement l'exécution.

Nous nous arrêtons là, en avouant que nous lui faiſons tort de nous y arrêter, mais la raiſon même, qui nous

y oblige, tourne à sa gloire. *Les Vies des Papes par Anastase le Bibliothecaire*, dont il a donné une nouvelle Edition en trois Tomes *in-folio* enrichie d'une infinité de recherches très-sçavantes, sont un trop grand ouvrage, qui nous meneroit trop loin, sur-tout après ceux du même genre dont nous avons rendu conte, & plusieurs autres ouvrages, moins considérables seulement par le Volume, sont en trop grand nombre. Il y en a même quelques-uns qui sont des Piéces d'Eloquence, & l'on dit qu'il embrassoit jusqu'à la Poësie. Il se trouve en effet dans son stile, quand les occasions s'en présentent, une force & une beauté d'expression, des figures, des comparaisons, qui sentent le génie Poëtique.

L'Académie le mit dès l'an 1700 dans le petit nombre de ses Associés Etrangers.

Il mourut d'une Hidropisie le 2 Mars 1729. On lui trouva un Cilice, qui ne fut découvert que par sa mort, & toute sa vie par rapport à la Religion avoit été conforme à cette pratique secrette. La facilité, la candeur de ses mœurs étoient extrêmes, & en-

core plus, s'il ſe peut, ſon ardeur à faire plaiſir. Il n'étoit jamais engagé dans aucune étude ſi intéreſſante pour lui, dans aucun travail dont la continuation fût ſi indiſpenſable, & l'interruption ſi nuiſible, qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un ſervice.

Son mérite a été bien connu, & l'on pourroit dire, récompenſé, ſi l'on s'en rapportoit à ſa modeſtie. Il a eu deux Canonicats dans deux des principales Egliſes de Rome. Il a été Camerier d'honneur de Clement XI. & Prélat Domeſtique de Benoît XIII. Outre le Secretariat de la Congrégation du Calendrier, Clement XI. lui donna par une Bulle une Intendance générale ſur toutes les Antiquités de Rome, auſquelles il étoit défendu de toucher ſans ſa permiſſion. Il auroit pû aſpirer plus haut dans un Pays où l'on ſçait qu'il faut quelquefois décorer la Pourpre elle-même par les talens & par le ſçavoir, l'exemple récent du Cardinal Noris l'autoriſoit à prendre des vûës ſi élevées & ſi flateuſes, mais on aſſure que ſa modération naturelle & la Religion l'en préſerverent toujours.

ELOGE
DE MONSIEUR
MARALDI.

JACQUES-PHILIPPE MARALDI nâquit le 21 Août 1665 à Perinaldo dans le Comté de Nice, lieu déja honoré par la naiſſance du grand Caſſini. Il fut fils de François Maraldi, & d'Angela Catherine Caſſini, Sœur de ce fameux Aſtronome.

Après qu'il eut fini avec diſtinction le cours des Etudes ordinaires, ſon goût naturel le porta aux Sciences plus élevées, aux Mathématiques, & il y avoit fait tant de progrès à l'âge de 22 ans, que ſon Oncle établi en France depuis pluſieurs années, l'y appella en 1687 pour cultiver lui-même ſes talens, & les faire connoître dans un Païs, où l'on avoit eu un ſoin ſingulier d'en raſſembler de toutes parts. Sans doute M. Caſſini, Etranger, & circonſpect comme il étoit, ne ſe fût pas

chargé d'un Neveu, dont il n'eût pas beaucoup eſpéré, & qui lui auroit été plus reproché que tout autre qu'il eût mis à la même place.

Dès les premiers tems que M. Maraldi ſe mit à obſerver le Ciel, il conçut le deſſein de faire un Catalogue des Etoiles fixes. Ce Catalogue eſt la piece fondamentale de tout l'Edifice de l'Aſtronomie. Les Fixes, qui à la vérité ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur, & d'une quantité préſentement bien connue, & qui d'ailleurs ne changent point de ſituation entre elles, ſont priſes pour des points immobiles auſquels on rapporte tous les mouvemens qui ſont au-deſſous d'elles, ceux des Planetes & des Cometes, & par-là il eſt de la derniere importance de connoître exactement & le nombre & la poſition de ces points lumineux, qui régleront tout. Non ſeulement les Téleſcopes ont prodigieuſement enrichi le Ciel de Fixes auparavant inviſibles, mais la ſimple vûe plus attentive & mieux dirigée en a porté le nombre beaucoup au-delà de celui que les Anciens avoient prétendu déterminer à peu près, & c'eſt

proprement de nos jours qu'il n'eſt preſque plus permis de les conter. Mais que ne peut la curioſité ingénieuſe & opiniâtre ? On les conte, ou du moins on leur aſſigne à toutes leurs places dans leurs Conſtellations. Le Catalogue de Bayer eſt celui dont les Aſtronomes ſe ſervent le plus ordinairement, & auquel ils ſemblent être convenus de donner leur confiance, mais M. Maraldi crut pouvoir porter la préciſion & l'exactitude au-delà de celles de tous les Catalogues connus, & il ſe détermina courageuſement à en faire un nouveau.

Quelques efforts d'eſprit que l'on faſſe, & quelque aſſiduité qu'on y donne, on eſt trop heureux, quand il n'en coûte que de demeurer dans ſon Cabinet. Ces veilles, que les Sçavans & les Poëtes même ont tant de ſoin de faire valoir, priſes dans le ſens le plus littéral, ne ſont pas des veilles en comparaiſon de celles qui ſe font en plein air & en toutes ſaiſons pour étudier le Ciel ; le Geometre le plus laborieux mene preſque une vie molle au prix d'un Aſtronome également occupé de ſa Science. Sur-tout quand on a entre-

pris un Catalogue des Fixes, on n'a point trop de toutes les nuits de l'année, les ſeules que l'on ait de relâche ſont celles où le Ciel eſt trop couvert, encore ſe plaint-on de cette grace de la Nature. Auſſi M. Maraldi altéra-t-il beaucoup ſa ſanté par un ſi long & ſi rude travail, il en contracta de fréquens maux d'Eſtomac, dont il s'eſt toujours reſſenti, parce qu'il ne put pas s'empêcher d'en entretenir toujours la cauſe.

Cependant il communiquoit aſſés facilement ce qui lui avoit tant coûté. De ſon ouvrage, qui n'eſt encore que manuſcrit, il en a détaché des poſitions d'Etoiles, dont quelques Auteurs avoient beſoin, par exemple M. Delisle pour ſon Globe Céleſte, M. Manfredi pour ſes Ephemerides, M. Iſaac Broukner pour le Globe dont il a été parlé en 1725 (*a*).

Son Catalogue n'étoit pas ſeulement ſur le papier, il étoit tellement gravé dans ſa tête, qu'on ne lui pouvoit déſigner aucune Etoile, quoique preſque imperceptible à la vûe, qu'il ne dît ſur le champ la place qu'elle occupoit

(*a*) Page 103 & 104.

dans sa Constellation. Puisque les Etoiles ont été appellées dans les Livres saints l'*Armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoissoit toute cette Armée, comme Cyrus connoissoit la sienne.

Quelquefois de petites Cometes, & qui durent peu, ne sont pas reconnues pour Cometes, parce qu'on les prend pour des Etoiles de la Constellation où elles paroissent, & cela faute de sçavoir assés de quel assemblage d'Etoiles cette Constellation est composée. Peut-être croira-t-on que ce ne seroit pas un grand malheur d'ignorer une Comete si petite & de si peu de durée qu'elle ne devoit pas dans la suite se faire remarquer ; mais les Astronomes n'en jugent pas ainsi. Ils ont tous aujourd'hui une extrême ardeur pour le Sistême des Cometes, qui fait à notre égard les dernieres limites du Sistême entier de l'Univers, & ils ne veulent rien perdre de tout ce qui peut conduire à en avoir quelque connoissance, tout sera mis à profit. Il étoit difficile que des Phénomenes Celestes échappassent à M. Maraldi, la plus petite nouveauté dans le Ciel frappoit aussi-tôt des yeux

yeux si accoutumés à ce grand objet. Ceux qui observoient en même lieu que lui, & qui auroient pû être jaloux des premieres découvertes, avouent que le plus souvent c'est lui qui en a eu l'honneur.

La construction du Catalogue, des Observations soit journalieres, soit rares, & dont le tems se fait beaucoup attendre, comme celles des Phases de l'Anneau de Saturne, des déterminations de retours d'Etoiles fixes, qui disparoissent quelquefois, des applications adroites des Méthodes données par M. Cassini, des vérifications de Théories dont il est important de s'assurer, des corrections d'autres Théories qui peuvent recevoir plus d'exactitude, voilà tous les évenemens de la vie de M. Maraldi, nos Histoires en sont pleines, & ont fait d'avance une grande partie de son Eloge.

Il travailla sous M. Cassini en 1700 à la prolongation de la fameuse Méridienne jusqu'à l'extrêmité Méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand Ouvrage. De-là il alla en Italie, & comme alors on travailloit à Rome sur la grande affaire du Calen-

drier, dont nous avons parlé en 1700 (*a*), & 1701 (*b*), le Pape Clement XI profita de l'heureuse occasion d'y employer un Astronome formé par M. Cassini. Il donna entrée à M. Maraldi dans les Congrégations, qui se tenoient sur ce sujet. M. Bianchini, lié d'une grande amitié avec M. Cassini, ne manqua pas de s'associer son Neveu dans la construction d'une grande Méridienne, qu'il traçoit pour l'Eglise des Chartreux de Rome, à l'imitation de celle de Saint Petrone de Boulogne, tracée par celui qu'ils reconnoissoient tous deux pour leur Maître.

En 1718 M. Maraldi alla avec trois autres Academiciens terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a passé sa vie, depuis son arrivée à Paris, renfermé dans l'Observatoire, ou plûtôt il l'a passée toute entiere renfermé dans le Ciel, d'où ses regards & ses recherches ne sortoient point.

Il se délassoit pourtant quelquefois, il prenoit des divertissemens. Il faisoit des Observations Phisiques sur des In-

(*a*) Page 117, 2 Edit.
(*b*) Page 105, 2 Edit.

ſectes, ſur des Pétrifications curieuſes, ſur la culture des Plantes, partie de la Botanique, à laquelle il ſeroit tems que l'on ſongeât autant qu'on a fait juſqu'ici à la Nomenclature, qui n'eſt qu'un Préliminaire. Ce n'eſt pas que ce Préliminaire ſoit fini, s'il doit l'être jamais ce ne ſera que dans pluſieurs Siécles, mais on l'a mis en état de permettre que l'on aille deſormais plus avant. Nous avons rendu conte en 1712 (*a*) de la plus importante Obſervation terreſtre de M. Maraldi, c'eſt celle des Abeilles, qui malgré l'agrément naturel du ſujet, a demandé un travail très fatiguant par la longue aſſiduité de pluſieurs années, & par l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui ſe paſſoit dans ce merveilleux petit Etat.

Il ne reſtoit plus à M. Maraldi pour achever ſon Catalogue des Fixes, que d'en déterminer quelques-unes vers le Zénit & vers le Nord, & dans ce deſſein il venoit de placer un Quart de Cercle mural ſur le haut de la Terraſſe de l'Obſervatoire, lorſqu'il tomba malade. Il employa le ſeul remede auquel

(*a*) Page 5 & ſuiv.

il eût confiance, une diete auſtere, il s'en étoit toujours bien trouvé, mais nul remede ne réüſſit toujours, il mourut le premier Decembre 1729.

Son caractere étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du ſérieux, de la ſimplicité, de la droiture, mais ce qui n'eſt pas ſi commun, c'eſt le ſentiment de la reconnoiſſance porté au plus haut point, tel qu'il l'avoit pour ſon Oncle. Il vouloit le veiller lui-même dans ſes maladies, & il y apportoit le ſoin le plus attentif, & la plus tendre inquiétude, M. Caſſini avoit en lui un ſecond Fils. L'impreſſion des bienfaits redouble de force, quand ils partent d'un homme à qui les indifferens même ne pourroient refuſer de la vénération.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE-HENRY DU TROUSSET DE VALINCOURT, nâquit le premier Mars 1653 de Henry du Trouſſet, & de Marie du Pré. Sa Famille étoit noble & honorable, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Ayant perdu ſon pere à l'âge de 6 ou 7 ans, il demeura entre les mains d'une Mere propre à remplir ſeule tous les devoirs de l'éducation de ſes enfans.

Il ne brilla point dans ſes Claſſes, ce Latin & ce Grec qu'on y apprend, n'étoient pour lui que des ſons étrangers, dont il chargeoit ſa mémoire, puiſqu'il le falloit; mais ſes Humanités finies, s'étant trouvé un jour ſeul à la Campagne avec un Terence pour tout amuſement; il le lut d'abord avec aſſés d'indifference, & enſuite avec un goût, qui lui fit bien ſentir ce que c'é-

toit que les Belles-Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité si naturelle de surpasser ses Compagnons d'étude, sans sçavoir à quoi il étoit bon de les surpasser; mais il fut touché de la valeur réelle & solide, jusque-là inconnuë, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déja sa raison seule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du tems passé, il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens, & modernes. Il lui échappa quelques petits Ouvrages en vers, fruits assés ordinaires de la jeunesse de l'esprit, qui est alors en sa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ses vers assés sérieusement, pour en faire parade, ni même pour les désavoüer. Il a conservé jusqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuse Princesse de Cleves ayant paru, Ouvrage d'une espece qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non pour s'opposer à la juste ad-

miration du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts, & pour se donner le plaisir d'entrer dans des discussions fines, & délicates. Ce dessein interessoit le Censeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés, au travers desquelles il avoit sçû démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une gayeté agréable, & peut-être seulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton de l'ironie, qui, quoique leger, est moins respectueux pour un Livre d'un si rare mérite, que le ton d'une Critique sérieuse, & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume, que si on avoit eu à défendre une mauvaise cause. M. de Valincourt ne répliqua point; les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces sortes de combats trop désavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs, & par les bienséances, & le Public lui-même, malgré sa malignité, se lasse bien-tôt de ce spectacle. Après avoir vû une ou deux joûtes, il laisse les deux Champions se battre sur l'Arene sans témoins.

Un homme de mérite n'eſt pas deſtiné à n'être qu'un Critique, même excellent; c'eſt-à-dire, habile ſeulement à relever des défauts dans les productions d'autrui, impuiſſant à produire de lui-même. Auſſi M. de Valincourt ſe tourna-t-il bien vîte d'un autre côté plus convenable à ſes talens, & à ſon caractere. Il donna en 1681 la *Vie de François de Lorraine Duc de Guiſe*, petit morceau d'Hiſtoire, qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Hiſtorien, des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de ſoin, & priſes quelquefois dans des ſources éloignées, ne paſſent point les bornes d'une raiſonnable curioſité, une narration bien ſuivie, & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intereſſe toujours, un ſtile noble & ſimple, qui tire ſes ornemens du fond des choſes, ou les tire d'ailleurs bien finement, nulle partialité pour le Heros, qui pouvoit cependant inſpirer de la paſſion à ſon Ecrivain.

Un Avertiſſement de l'Imprimeur à la tête de ce petit Livre annonce d'autres Ouvrages du même genre, & ſans doute de la même main; mais M. de

Valincourt n'eut pas le loisir de les finir. L'illustre Evêque de Meaux qui ordinairement fournissoit aux Princes les Gens de mérite dans les Lettres, dont ils avoient besoin, le fit entrer en 1685 chés M. le Comte de Toulouse, Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentilhomme attaché à sa suite ; mais quelque tems après le Secretariat général de la Marine étant venu à vaquer, il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit aussi Secretaire de ses Commandemens, & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fond de travail pour le Secretaire, dont les occupations se multiplioient à proportion des Dignités de son Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé, sans qu'il y pensât, à des fonctions si importantes, les nouvelles connoissances dont il eut besoin, entrerent plus aisément, & se placerent mieux dans un esprit, où elles en trouvoient déja d'autres, qu'elles n'eussent fait dans un esprit entierement vuide.

Lors qu'en 1704 M. l'Amiral gagna la Bataille de Malaga contre les Flottes Angloise & Hollandoise jointes en-

ſemble, M. de Valincourt, qui n'étoit point Officier de Marine, & ne prétendoit nullement aux récompenſes Militaires, fut toujours à ſes côtés, juſqu'à ce qu'il eût reçû une bleſſure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon, qui tua un Page. Cet attachement ſi fidele, porté juſqu'aux occaſions où il étoit ſi périlleux, & en même-tems tout-à-fait inutile, avoit pour objet un Maître qui ſçavoit ſe faire aimer, & dont la juſtice & la droiture feroient un mérite & un nom à un homme du commun. Auſſi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés ſans interruption, ſans trouble, ſans eſſuyer aucun orage de Cour, ſans en craindre, & cela pendant quarante-cinq ans. Cependant il n'étoit point flatteur, un Prince du même ſang lui rend hautement ce témoignage. Il eſt vrai qu'il avoit un art de dire la vérité; mais enfin il oſoit la dire, & l'adreſſe ne ſervoit qu'à rendre le courage utile. Peu à peu la néceſſité d'employer cette adreſſe diminuë, & les droits de l'homme de bien ſe fortifient toujours.

Tout le tems, que les emplois de

M. de Valincourt lui laiſſoient libre, étoit donné à des études de ſon goût, & principalement à celles qui avoient rapport à ſes emplois; car ſon devoir déterminoit aſſés ſon goût. La Marine tient à la Phiſique, & encore plus eſſentiellement aux Mathématiques, & il ne manqua pas d'ajouter aux Belles-Lettres, qui avoient été ſa premiere paſſion, ces ſciences plus élevées & plus abſtraites. Ainſi il ſe trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire, à laquelle l'Academie le nomma en 1721. Il étoit de l'Academie Françoiſe dès 1699. Je l'ai vû dans l'une & dans l'autre, j'ai été témoin de ſa conduite & de ſes ſentimens. Il ne croyoit pas que ce fût aſſés de voir ſon nom écrit dans les deux Liſtes, qu'il en retireroit toujours, ſans y rien mettre du ſien, l'honneur qui lui en pouvoit revenir, que tout le reſte lui devoit être indifferent, & que des Titres, qui par eux-mêmes laiſſent une grande liberté, laiſſoient juſqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces Compagnies une affection ſincere, une vivacité peu commune pour leurs interêts, & en effet une Academie eſt

une espece de Patrie nouvelle que l'on est d'autant plus obligé d'aimer qu'on l'a choisie ; mais il faut convenir que ces obligations délicates ne sont pas pour tout le monde.

Il avoit travaillé toute sa vie à se faire dans une Maison de Campagne qu'il avoit à Saint Cloud, & où il se retiroit souvent, une Bibliotheque choisie. Elle montoit à 6 ou 7000 Volumes, lorsqu'elle fut entierement consumée il y a près de cinq ans, par le feu, qui prit à la Maison, ses Recueils, fruits de toutes ses Lectures, des Mémoires importans sur la Marine, des Ouvrages ou ébauchés ou finis, tout périt en même-tems, & il en fut le spectateur. La Philosophie, qui auroit été plus rigide sur une perte de biens, lui permettoit d'être sensiblement affligé de celle d'un trésor amassé par elle-même, & où elle se complaisoit ; mais son courage ne se démentit point, *je n'aurois guere profité de mes Livres*, disoit-il, *si je ne sçavois pas les perdre*. Il étoit encore soutenu par une Philosophie bien supérieure, par la Religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de sa vie il fut de tems en

tems attaqué de diverſes maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin il mourut le 4 Janvier 1730, âgé de 77 ans.

On s'appercevoit aiſément dans ſon commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes Lectures. Il en ornoit volontiers ſa converſation & ſes Lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec grace, conditions néceſſaires, & peu obſervées. Un certain ſel qu'il avoit dans l'eſprit l'eût rendu fort propre à la raillerie, mais il s'eſt toujours défendu courageuſement d'un talent dangereux pour qui le poſſede, injuſte à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plûpart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, & principalement de Meſſieurs Racine & Deſpreaux, & par cette raiſon il fut choiſi après la mort de M. Racine pour être aſſocié à M. Deſpreaux dans le travail ou le deſſein de l'Hiſtoire du feu Roi. Apparemment ſa liaiſon avec ce grand Satirique lui fit adopter quelques-uns de ſes jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poëtes Lyriques, jugement inſou-

tenable ſur le Parnaſſe, & recevable ſeulement dans un Tribunal infiniment plus reſpectable, où le Satirique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé ſon conte. Cependant M. de Valincourt ne ſe laiſſa point emporter à l'exceſſive chaleur que mirent ſes amis dans des Diſputes Litteraires, qui ont fait aſſés de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refuſoient l'adoration aux Anciens; il négocia même des réconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu ſeulement des amis dans les Lettres, il en a eu dans les premieres Places de l'Etat, non pas ſimplement comme un homme d'eſprit, dont la converſation peut délaſſer, mais comme un homme d'un grand ſens, à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'eſt jamais fait valoir de ces commerces ſi flatteurs, & ſi dangereux pour la vanité, il les cachoit, autant qu'il étoit poſſible, & ce qu'il cachoit encore avec plus de ſoin, c'eſt l'uſage qu'il en a fait toutes les fois que la juſtice ou le mérite ont eu beſoin de ſon crédit.

Il n'étoit point marié, & jouiſſoit d'un revenu conſidérable. Sa Famille publie hautement ſa généroſité pour elle, & ſes bienfaits toujours prévenans, mais elle craindroit d'offenſer ſa vertu, & d'aller contre ſes intentions, ſi elle reveloit ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.

ELOGE
DE MONSIEUR
DU VERNEY.

GUICHARD JOSEPH DU VERNEY nâquit à Feurs en Forez le 5 Août 1648 de Jacques du Verney Medecin de la même Ville, & d'Antoinette Pittre. Ses Classes faites, il étudia en Medecine à Avignon pendant 5 ans, & en partit en 1667 pour venir à Paris, où il se sentoit appellé par ses talens.

A peine arrivé dans cette grande Ville, il alla chés le fameux Abbé Bourdelot, qui tenoit des Conferences de Gens de Lettres de toutes les especes. Il leur fit une Anatomie du Cerveau, & d'autres ensuite chés M. Denys sçavant Medecin, où l'on s'assembloit aussi. Il démontroit ce qui avoit été découvert par Stenon, Swammerdam, Graaf, & les autres grands Anatomistes,

tomiſtes, & il eut bien-tôt une réputation.

Outre ſes connoiſſances déja grandes & rares par rapport à ſon âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promtement en vogue, ce fut l'éloquence avec laquelle il parloit ſur ces matieres. Cette éloquence n'étoit pas ſeulement de la clarté, de la juſteſſe, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les ſujets dogmatiques, c'étoit un feu dans les expreſſions, dans les tours, & juſque dans ſa prononciation, qui auroit preſque ſuffi à un Orateur. Il n'eût pas pû annoncer indifféremment la découverte d'un Vaiſſeau, ou un nouvel uſage d'une partie, ſes yeux en brilloient de joye, & toute ſa perſonne s'animoit. Cette chaleur ou ſe communique aux Auditeurs, ou du moins les préſerve d'une langueur involontaire, qui auroit pû les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune, & d'une figure aſſés agréable. Ces petites circonſtances n'auront lieu, ſi l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de Dames, qui furent elles-mêmes curieuſes de l'entendre.

A mesure qu'il parvenoit à être plus à la mode, il y mettoit l'Anatomie, qui renfermée jusque-là dans les Ecoles de Medecine, ou à Saint Côme, osa se produire dans le beau monde, présentée de sa main.

Je me souviens d'avoir vû des gens de ce monde-là, qui portoient sur eux des piéces seches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les Compagnies, sur tout celles qui appartenoient aux sujets les plus intéressans. Les Sciences ne demandent pas à conquerir l'Univers, elles ne le peuvent, ni ne le doivent, elles sont à leur plus haut point de gloire, quand ceux qui ne s'y attachent pas, les connoissent assés pour en sentir le prix & l'importance.

Il entra en 1676 dans l'Academie, qui ne comoit encore que dix années depuis son établissement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avoit faite de Messieurs Gayent & Pecquet, tous deux habiles Anatomistes, mais le dernier plus fameux par la découverte du Reservoir du Chile, & du Canal Thorachique. Du caractere dont étoit M. du Verney, il

n'avoit pas besoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il se mit à travailler à l'Histoire Naturelle des Animaux, qui faisoit alors une partie des occupations de l'Academie, & il tient beaucoup de place dans l'Histoire Latine de M. du Hamel.

Quand ceux qui étoient chargés de l'éducation de M. le Dauphin, Ayeul du Roi, songerent à lui donner des connoissances de Phisique, on fit l'honneur à l'Academie de tirer de son Corps ceux qui auroient cette fonction, & ce furent M. Roëmer pour les Expériences générales, & M. du Verney pour l'Anatomie. Celui-ci préparoit les parties à Paris, & les transportoit à Saint-Germain, ou à Versailles. Là il trouvoit un Auditoire redoutable, le Dauphin environné de M. le Duc de Montausier, de M. l'Evêque de Meaux, de M. Huet depuis Evêque d'Avranches, de M. de Cordemoi, qui tous, en ne contant pour rien les Titres, quoiqu'ils fassent toujours leur impression, étoient fort sçavans, & fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les Démonstrations d'Anatomie réussirent si bien auprès du jeune Prince,

qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chaſſe, ſi on les lui pouvoit continuer après ſon dîner.

Ce qui avoit été fait chés lui ſe recommençoit chés M. de Meaux avec plus d'étendue & de détail. Il s'y aſſembloit de nouveaux Auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuſe, le P. de la Chaiſe, M. Dodart, tous ceux que leur goût y attiroit, & qui ſe ſentoient dignes d'y paroître. M. du Verney fut de cette ſorte pendant près d'un an l'Anatomiſte des Courtiſans, connu de tous, & preſque ami de ceux qui avoient le plus de mérite. Ses ſuccès de Paris l'avoient porté à la Cour, & il en revint à Paris avec ce je ne ſçai quoi de plus brillant que donnent les ſuccès de la Cour.

Les fatigues de ſon métier, très-pénible par lui-même, & plus pénible pour lui que pour tout autre, lui cauſerent un mal de poitrine ſi violent, qu'on lui crut un ulcere au Poumon. Il en revint cependant, bien réſolu à ſe ménager davantage à l'avenir; mais comment exécuter cette réſolution? comment réſiſter à mille choſes qui s'offroient, & qui forçoient ſes regards

& ſes recherches à ſe tourner de leur côté ? comment leur refuſer ſes nuits, même après les jours entiers ? Souvent l'Anatomie ne ſouffre pas de délais ; mais quand elle en eût ſouffert, en pouvoit-il prendre ?

En 1679 il fut nommé Profeſſeur d'Anatomie au Jardin Royal, & il alla en Baſſe-Bretagne pour y faire des diſſections de Poiſſons, envoyé dans cette vûe avec M. de la Hire, qui devoit avoir d'autres occupations. Ils furent envoyés tous deux l'année ſuivante ſur la côte de Bayonne pour les mêmes deſſeins. Il entra dans une Anatomie toute nouvelle ; mais il ne put qu'ébaucher la matiere, & depuis ſon retour la ſeule ſtructure des Ouïes de la Carpe lui coûta plus de tems que tous les Poiſſons qu'il avoit étudiés dans ſes deux voyages.

Il mit les Exercices Anatomiques du Jardin Royal ſur un pied où ils n'avoient pas encore été. On vit avec étonnement la foule d'Ecoliers, qui s'y rendoit, & on conta en une année juſqu'à 140 Etrangers. Pluſieurs d'entre eux retournés dans leur Païs, ont été de grands Médecins, de grands Chirur-

giens, & ils ont semé dans toute l'Europe, le nom & les louanges de leur Maître; sans doute ils ont souvent fait valoir son autorité, & se sont servis du fameux, *il l'a dit*. Nous avons rapporté dans l'Eloge de M. Lemery (a) qu'il faisoit ici en même tems des Cours de Chimie avec le même éclat. Une Nation, qui auroit pris sur les autres une certaine supériorité dans les Sciences, s'appercevroit bien-tôt que cette gloire ne seroit pas stérile, & qu'il lui en reviendroit des avantages aussi réels, que d'une marchandise nécessaire & précieuse, dont elle feroit seule le commerce.

Il publia en 1683 son *Traité de l'Organe de l'Ouïe*, qui fut traduit en Latin dès l'année suivante, & imprimé à Nuremberg. Cette Traduction a été insérée dans la Bibliotheque Anatomique de Manget. On sera surpris que ce soit-là le seul qu'ait donné M. du Verney, vû le long-tems qu'il a vécu depuis; mais quand on le connoîtra bien, on sera surpris au contraire qu'il l'ait donné. Jamais il ne se contentoit pleinement sur un sujet, & ceux

(a) Voyés l'Hist. de 1715, p. 74 & 75.

qui ont quelque idée de la Nature, le lui pardonneront. Il faiſoit d'une partie qu'il examinoit toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer, pour la voir de tous les ſens, il employoit toutes les injections, & cela demande déja un tems infini, ne fût-ce qu'en tentatives inutiles. Mais il arrivoit ce qui arrive preſque toujours des diſcuſſions pouſſées dans un grand détail, elles ne levent guere une difficulté ſans en faire naître une autre; cette nouvelle difficulté, qu'on veut ſuivre, produit auſſi ſa difficulté incidente, & on ſe trouve engagé dans un labirinthe. De plus un premier travail, qui auroit voulu être continué, eſt interrompu par un autre, que quelques circonſtances, ou, ſi l'on veut, la ſimple curioſité rendent indiſpenſable. Une connoiſſance acquiſe comme par hazard, aura une eſpece d'effet rétroactif, qui détruira ou modifiera beaucoup des connoiſſances précédentes qu'on croyoit abſolument ſûres. Ajoutés à ce fond d'embarras, que produit la nature de l'Anatomie, une peur de ſe méprendre, une frayeur des jugemens du Public, qui ne peut guere

être excessive, & l'on concevra sans peine qu'un très-habile Anatomiste peut n'avoir pas imprimé. Il faut pourtant avouer qu'un trop grand amour de la perfection, ou une trop grande délicatesse de gloire, feront perdre au Public une infinité de vûes & d'idées, qui pour être d'une certaine utilité, n'auroient pas eu besoin d'une entiere certitude, ou d'une précision parfaite.

M. du Verney fut assés long-tems le seul Anatomiste de l'Académie, & ce ne fut qu'en 1684 qu'on lui joignit M. Mery (a). Ils n'avoient rien de commun qu'une extrême passion pour la même Science, & beaucoup de capacité; du reste presque entierement opposés, sur-tout à l'égard des talens extérieurs. Si l'on pouvoit quelquefois craindre que par le don de la parole M. du Verney n'eût la facilité de tourner les faits selon ses idées, on étoit sûr que M. Mery ne pouvoit que se renfermer dans une sévere exactitude des faits, & que l'un eût tenu en respect l'éloquence de l'autre. Le grand avantage des Compagnies résulte de

(a) Voyés l'Hist. de 1712, p. 130.

cet

cet équilibre des caracteres. On remarqua que M. du Verney prit un nouveau feu par cette eſpece de rivalité. Elle n'éclata jamais davantage que dans la fameuſe queſtion de la Circulation du ſang du Fœtus, dont nous avons tant parlé. Elle le conduiſit à examiner d'autres ſujets qui pouvoient y avoir rapport, la circulation dans les Amphibies, tels que la Grenouille, car le Fœtus qui vit d'abord ſans reſpirer l'air, & enſuite en le reſpirant, eſt une eſpece d'Amphibie; ceux-là le conduiſoient à d'autres Animaux approchans, ſans être Amphibies, comme le Crapaud, & enfin aux Inſectes, qui font un genre à part, & offrent un ſpectacle tout nouveau.

Auſſi excelloit-il dans l'Anatomie comparée, qui eſt l'Anatomie priſe le plus en grand qu'il ſoit poſſible, & dans une étendue où peu de gens la peuvent embraſſer. Il eſt vrai que pour nous & pour nos beſoins la ſtructure du Corps humain paroîtroit ſuffire mais on le connoît mieux, quand on connoît auſſi toutes les autres Machines faites à peu près ſur le même deſſein. Après celles-là il s'en préſente

d'autres d'un dessein fort différent, il y aura moins d'utilité à les étudier à cause de la grande différence ; mais par cette raison là même, la curiosité sera plus piquée, & la curiosité n'a-t-elle pas ses besoins ?

Dans les premiers tems de ses Exercices du Jardin Royal, il faisoit & les Démonstrations des parties qu'il avoit préparées, & les Discours qui expliquoient les usages, les maladies, les cures, & résolvoient les difficultés. Mais sa foiblesse de poitrine, qui se faisoit toujours sentir, ne lui permit pas de conserver les deux fonctions à la fois. Un habile Chirurgien choisi par lui, faisoit sous lui les Démonstrations, & il ne lui restoit plus que les Discours, dans lesquels il avoit de la peine à se renfermer. C'est lui qui a le premier enseigné en ce lieu-là l'Ostologie, & les maladies des Os.

De son Cabinet, où il avoit étudié des Cadavres, ou des Squeletes, il alloit dans les Hôpitaux de Paris, où il étudioit ceux dont les maux avoient rapport à l'Anatomie. Si la machine du Corps disséquée & démontrée, présente encore tant d'Enigmes très-diffi-

ciles & très-obscures, à plus forte raison la machine vivante, où tout est sans comparaison moins exposé à la vûë, plus enveloppé, plus équivoque. C'étoit-là qu'il appliquoit sa Theorie aux faits, & qu'il apprenoit même ce que la seule Theorie ne lui eût pas appris. En même-tems il étoit d'un grand secours, & aux Malades, & à ceux qui en étoient chargés. Quoiqu'il fût Docteur en Medecine, il évitoit de s'engager dans aucune pratique de Medecine ordinaire, quelque honorable, quelque utile qu'elle pût être; il prévoyoit qu'un cas rare de Chirurgie, une opération singuliere, lui auroit causé une distraction indispensable, & il s'acquittoit assés envers le Public de son devoir de Medecin, non-seulement par les instructions générales qu'il donnoit sur toute l'Anatomie, mais par l'utilité dont il étoit dans les occasions particulieres.

Loin d'avoir rien à se reprocher sur cet article, il ne se reprochoit que d'être trop occupé de sa Profession. Il craignoit que la Religion, dont il avoit un sentiment très-vif, ne lui permît pas un si violent attachement, qui s'empa-

roit de toutes ſes penſées, & de tout ſon tems. L'Auteur de la Nature, qu'il admiroit & révéroit ſans ceſſe dans ſes Ouvrages ſi bien connus de lui, ne lui paroiſſoit pas ſuffiſamment honoré par ce culte ſçavant, toujours cependant accompagné du culte ordinaire le plus régulier. L'âge qui s'avançoit, les infirmités qui augmentoient, contribuoient peut-être à ce ſcrupule, ſans lui donner pourtant le pouvoir de s'y livrer entierement.

Les mêmes raiſons l'empêcherent pendant pluſieurs années de paroître à l'Academie. Il demanda à être Vétéran, & ſa place fut remplie par M. Petit Docteur en Medecine. Il paroiſſoit avoir oublié l'Academie, lorſque tout d'un coup il ſe réveilla à l'occaſion de la réimpreſſion de l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, à laquelle il avoit eu anciennement beaucoup de part. Il reprit à 80 ans des forces, de la jeuneſſe pour revenir dans nos Aſſemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avoit connuë, & qu'on n'attendoit plus. Une grande paſſion eſt une eſpece d'Ame, immortelle à ſa maniere, & preſque indépendante des organes.

Il ne perdoit aucun des intervalles que lui laiſſoient des ſouffrances, qui redoubloient toujours, & qui le mirent pluſieurs fois au bord du tombeau. Il revoyoit avec M. Vinſlou ſon Traité de l'Oreille, dont il vouloit donner une ſeconde Edition, qui ſe ſeroit bien ſentie des acquiſitions poſtérieures. Il avoit entrepris un Ouvrage ſur les Inſectes, qui l'obligeoit à des ſoins très-pénibles; malgré ſon grand âge, par exemple, il paſſoit des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin, couché ſur le ventre, ſans oſer faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des Limaçons, qui ſemblent en vouloir faire un ſecret impénétrable. Sa ſanté en ſouffroit, mais il auroit encore plus ſouffert de rien négliger. Il mourut le 10 Septembre 1730, âgé de 82 ans.

Il étoit en commerce avec les plus grands Anatomiſtes de ſon tems, Malpighi, Ruyſch, Pitcarne, Bidloo, Boërhave. J'ai vû les Lettres qu'il en avoit reçûës, & je ne puis m'empêcher d'en traduire ici une de Pitcarne écrite en Latin, datée de l'an 1712, à cauſe de ſon caractere ſingulier.

Très-illuſtre du Verney, voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, & qui te rend graces de ces Diſcours divins qu'il a entendus de toi à Paris il y a 30 ans. Je te recommande Thomſon mon ami, & Ecoſſois. Je t'envoyerai bien-tôt mes Diſſertations où je réſoudrai ce Problême : Une Maladie étant donnée, trouver le Remede. *A Edimbourg*, &c. Celui qui s'élevoit à de pareils Problêmes, & dont effectivement le nom eſt devenu ſi célébre, ſe faiſoit honneur de ſe reconnoître pour Diſciple de M. du Verney. On voit de plus par des Lettres de 1698 que lui qui auroit pû inſtruire parfaitement dans l'Anatomie un frere qu'il avoit, il l'envoyoit d'Angleterre à Paris, pour y étudier ſous le plus grand Maître.

En général il paroît par toutes ces Lettres que la réputation de M. du Verney étoit très-brillante chés les Etrangers, non-ſeulement par la haute idée qu'ils remportoient de ſa capacité, mais par la reconnoiſſance qu'ils lui devoient de ſes manieres obligeantes, de l'intérêt qu'il prenoit à leurs progrès, de l'affection dont il animoit ſes leçons. Ceux qui lui adreſſoient de

nouveaux Disciples, ne lui demandoient pour eux que ce qu'ils avoient éprouvé eux-mêmes. Ils disent tous que son Traité de l'Oüie leur a donné une envie extrême de voir les Traités des quatre autres Sens qu'il avoit promis dans celui-là, ils l'exhortent souvent à faire part à tout le Public de ses richesses, qu'il ne peut plus tenir cachées après les avoir laissé appercevoir dans ses Discours du Jardin Royal, ils le menacent du péril de se les voir enlever par des gens peu scrupuleux, & on lui cite même un exemple où l'on croit le cas déja arrivé; mais il a toujours été ou peu sensible à ce malheur, ou trop irrésolu à force de sçavoir.

On lui donne assés souvent dans ces Lettres une premiere place entre tous les Anatomistes. Il est vrai que dans ce qu'on écrit à un homme illustre, il y entre d'ordinaire du compliment; on peut mettre à un haut rang celui qui n'est pas à un rang fort haut, mais on n'ose pas mettre au premier rang celui qui n'y est pas; la loüange est trop déterminée, & on ne pourroit sauver l'honneur de son jugement.

Il est du devoir de l'Academie de

publier un bienfait qu'elle a reçû de lui. Il lui a legué par son Testament toutes ses préparations Anatomiques, qui sont & en grand nombre, & de la perfection qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les Squeletes d'Animaux rares, que la Compagnie a depuis long-tems dans une Salle du Jardin Royal, composera un grand Cabinet d'Anatomie, moins estimable encore par la curiosité, que par l'utilité dont il sera dans les recherches de ce genre.

ELOGE
DE M. LE COMTE
MARSIGLI.

LOUIS-FERDINAND MARSIGLI naquit à Bologne le 10 Juillet 1658 du Comte Charles-François Marſigli, iſſu d'une ancienne Maiſon Patricienne de Bologne, & de la Comteſſe Marguerite Cicolani. Il fut élevé par ſes parens ſelon qu'il convenoit à ſa naiſſance, mais il ſe donna à lui-même quant aux Lettres une éducation bien ſupérieure à celle que ſa naiſſance demandoit. Il alla dès ſa premiere jeuneſſe chercher tous les plus illuſtres Sçavans d'Italie, il apprit les Mathématiques de Geminiano Montanari, & d'Alphonſe Borelli, l'Anatomie de Marcel Malpighi, l'Hiſtoire Naturelle des Obſervations que ſon génie lui fourniſſoit dans ſes voyages.

Mais ils euſſent été trop bornés s'ils ſe fuſſent renfermés dans l'Italie. Il al-

la à Conſtantinople en 1679 avec le Bayle que Veniſe y envoyoit. Comme il ſe deſtinoit à la Guerre, il s'informa, mais avec toute l'adreſſe & les précautions néceſſaires, de l'état des forces Ottomanes, & en même tems il examina en Philoſophe le Boſphore de Thrace, & ſes fameux courans. Il écrivit ſur l'un & l'autre de ces deux ſujets. Le Traité du Boſphore parut à Rome en 1681 dédié à la Reine Chriſtine de Suede, & c'eſt le premier qu'on ait de lui. L'autre intitulé, *Del incremento, e decremento dell Imperio Ottomano*, doit paroître préſentement imprimé à Amſterdam avec une Traduction Françoiſe.

Il revint de Conſtantinople dès l'an 1680, & peu de tems après, lorſque les Turcs menaçoient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ſes ſervices à l'Empereur Leopold, qui les accepta. Il lui fut aiſé de prouver combien il étoit au-deſſus d'un ſimple Soldat par ſon intelligence dans les Fortifications, & dans toute la ſcience de la Guerre, il fit avec une grande approbation des Généraux, des Lignes & des Travaux ſur le Rab pour ar-

rêter les Turcs, & il en fut récompensé par une Compagnie d'Infanterie en 1683 quand les Ennemis parurent pour passer cette Riviere. Ce fut là qu'après une action assés vive, il tomba blessé & presque mourant entre les mains des Tartares, le 2 Juillet, jour de la Visitation; ce n'est pas sans raison que nous ajoutons le nom de cette Fête à la datte du jour. Il a fait de sa captivité une Relation, où il a bien senti que l'art n'étoit point nécessaire pour la rendre touchante. Le sabre toujours levé sur sa tête, la mort toujours présente à ses yeux, des traitemens plus que barbares, qui étoient une mort de tous les momens, feront fremir les plus impitoyables, & l'on aura seulement de la peine à concevoir comment sa jeunesse, sa bonne constitution, son courage, la résignation la plus chrétienne, ont pû résister à une si affreuse situation. Il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, freres, & très-pauvres, avec qui il souffrit encore beaucoup, mais plus par leur misere, que par leur cruauté, il contoit qu'ils lui avoient sauvé la vie. Ces maîtres si doux le

faisoient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane, & un troisiéme Turc, qui vivoit avec eux, étoit chargé de ce soin.

Enfin, car nous supprimons beaucoup de détails, quoiqu'intéressans, il trouva moyen de donner de ses nouvelles en Italie, & de se faire racheter, & le jour de sa liberté fut le 25 Mars 1684, jour de l'Annonciation. Ses réflexions sur ces deux dates de sa captivité & de sa délivrance font la plus remarquable partie de son Eloge, puisqu'elles découvrent en lui un grand fond de piété. Il conçut, & ce sont ici ses paroles, que dans deux jours où l'auguste Protectrice des Fideles est particulierement honorée, elle lui avoit obtenu deux graces du Ciel, l'une consistoit à le punir salutairement de ses fautes passées, l'autre à faire cesser la punition.

Remis en liberté, il alla à Bologne se montrer à ses Concitoyens qui avoient pleuré sa mort, & qui verserent d'autres larmes en le revoyant, & après avoir joüi de toutes les douceurs d'une pareille situation, il re-

tourna à Vienne se présenter à l'Empereur, & reprendre ses emplois Militaires. Il fut chargé de fortifier Strigonie, & quelques autres Places, & d'ordonner les travaux nécessaires pour le Siége de Bude que méditoient les Impériaux. Il eut part à la construction d'un Pont sur le Danube, ce qui lui donna occasion d'observer les ruines d'un ancien Pont de Trajan sur ce même fleuve. Il fut fait Colonel en 1689.

En cette même année l'Empereur l'envoya deux fois à Rome pour faire part aux Papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands succès des Armées Chrétiennes, & des projets formés pour la suite.

Lorsqu'après une longue guerre, funeste aux Chrétiens mêmes, qui en remportoient l'avantage, l'Empereur & la République de Venise d'une part, & de l'autre la Porte, vinrent à songer à la Paix, & qu'il fut question d'établir les limites entre les Etats de ces trois Puissances, le Comte Marsigli fut employé par l'Empereur dans une affaire si importante, & comme un homme de Guerre qui connoissoit ce qui fait une bonne Frontiere, & com-

me un Sçavant bien instruit des anciennes possessions, & comme un habile Négociateur, qui sçauroit faire valoir des droits. Se trouvant sur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut, à quelque distance de là, une Montagne, au pied de laquelle habitoient les deux Turcs, dont il avoit été Esclave. Il fit demander dans le Païs Turc s'ils vivoient encore, & heureusement pour lui ils se retrouverent. Il eut le plaisir de se faire voir à eux environné de troupes qui lui obéïssoient, ou le respectoient, & le plaisir encore plus sensible de soulager leur extrême misere, & de les combler de présens. Il crut leur devoir encore sa rançon, parce que l'argent qu'ils en avoient reçû, leur avoit été enlevé par le Commandant Turc sous ce prétexte extravagant, que leur Esclave étoit un fils ou un proche parent du Roi de Pologne, qu'ils auroient dû envoyer au Grand Seigneur. Il fit encore plus pour eux, persuadé presque que c'étoient des Libérateurs généreux, qui pour son seul intérêt l'avoient tiré des mains des Tartares. L'emploi qu'il avoit pour régler les Limites le mettant à portée

d'écrire au Grand Visir, il lui demanda pour l'un de ces deux Turcs un Timariot, Bénéfice Militaire, & en obtint un beaucoup plus considérable que celui qu'il demandoit. Sa générosité fut sentie par ce Visir, comme on auroit pû souhaiter qu'elle le fût par le premier Ministre de la Nation la plus polie, & la plus exercée à la vertu.

Les différentes opérations d'une Guerre très-vive, suivies de toutes celles qui furent nécessaires pour un reglement de limites, devoient suffire pour occuper un homme tout entier. Cependant au milieu de tant de tumulte, d'agitation, de fatigues, de périls, M. Marsigli fit presque tout ce qu'auroit pû faire un Sçavant, qui auroit voyagé tranquillement pour acquérir des connoissances. Les armes à la main, il levoit des Plans, déterminoit des positions par les méthodes Astronomiques, mesuroit la viteſſe des Rivieres, étudioit les Fossiles de chaque Païs, les Mines, les Métaux, les Oiseaux, les Poissons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui sçait où il les faut porter. Il alloit jusqu'à faire des épreuves Chimiques, & des Ana-

tomies. Le tems bien ménagé eſt beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne ſçavent guere que le perdre. Le Métier de la Guerre a des vuides fréquens, & quelquefois conſidérables, abandonnés ou à une oiſiveté entiere, ou à des plaiſirs qu'on ſe rend témoignage d'avoir bien mérités. Ces vuides n'en étoient point pour le Comte Marſigli, il les donnoit à un autre Métier preſque auſſi noble, à celui de Philoſophe & d'Obſervateur, il les rempliſſoit comme auroit fait Xenophon. Il amaſſa un grand Recueil, non-ſeulement d'Ecrits, de Plans, de Cartes, mais encore de curioſités d'Hiſtoire Naturelle.

La ſucceſſion d'Eſpagne ayant rallumé en 1701 une Guerre qui embraſa l'Europe, l'importante Place de Briſac ſe rendit par capitulation à feu M. le Duc de Bourgogne le ſix Septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & ſous lui M. Marſigli, parvenu alors au grade de Général de Bataille. L'Empereur perſuadé que Briſac avoit été en état de ſe défendre, & qu'une ſi promte capitulation s'étoit faite contre

les

les regles, nomma des Juges pour connoître de cette grande affaire. Ils prononcerent le quatre Février 1704 une Sentence, par laquelle le Comte d'Arco étoit condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le dix-huit du même mois, & le Comte Marsigli à *être dépose de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée.* Un coup si terrible lui dût faire regretter l'esclavage chés les Tartares.

Il est presque impossible que de pareils coups fassent la même impression sur le coupable & sur l'innocent ; l'un est terrassé malgré lui-même par le témoignage de sa conscience, l'autre en est soutenu & relevé. Il alla à Vienne pour se jetter aux pieds de l'Empereur, & lui demander la revision du Procès ; mais il ne put en huit mois approcher de S. M. I. ; grace en effet très-difficile à obtenir du Prince le plus juste, à cause des conséquences, ou dangereuses, ou tout au moins desagréables. Il eut donc recours au Public, & remplit l'Europe d'un grand Mémoire imprimé pour sa justification. Par bonheur pour lui un Anonime, & ce ne fut qu'un Anonime, y répondit, ce qui lui don-

na lieu de lever jusqu'aux moindres scrupules, que son Apologie auroit pû laisser. Le fond en est que long-tems avant le Siége de Brisac, il avoit représenté très-instamment que la Place ne pourroit se défendre, & il le fait voir par les états de la Garnison, des Munitions de Guerre, &c. piéces dont on ne lui a pas contesté la vérité. On lui avoit refusé, sous prétexte d'autres besoins, tout ce qu'il avoit demandé de plus nécessaire & de plus indispensable. Il n'étoit point le Commandant, & il n'avoit fait que se ranger à l'avis entierement unanime du Conseil de Guerre. Mais cette grande brieveté, à laquelle nous sommes obligés de réduire ses raisons, lui fait tort, & il vaut mieux nous contenter de dire, que le Public, qui sçait si bien faire entendre son jugement sans le prononcer en forme, ne souscrivit pas à celui des Commissaires Impériaux. Les Puissances mêmes alliées de l'Empereur, intéressées par conséquent à la conservation de Brisac, reconnurent l'innocence du Comte Marsigli, & la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des écrits qui furent

publiés. Parmi tous ces suffrages favorables nous en avons encore un à conter, qui n'est à la vérité que celui d'un particulier; mais ce particulier est M. le Maréchal de Vauban, dont l'autorité auroit pû être opposée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caron à celle des Dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avoit voulu au commencement d'une grande Guerre donner un exemple effrayant de sévérité, dont on prévoyoit les besoins dans beaucoup d'autres occasions pareilles; la Morale des Etats se résout pour de si grands intérêts à hazarder le sacrifice de quelques particuliers.

M. Marsigli envoya toutes ses Pieces justificatives à l'Académie, comme à un Corps dont il ne vouloit pas perdre l'estime, & il est remarquable dans la Lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en peu de mots de sa malheureuse situation, il ne pense plus qu'à des projets d'Ouvrages, & les expose assés au long, principalement l'idée qu'il avoit d'établir le véritable Cours de la Ligne des Monta-

gnes, qui commence à la Mer Noire, va parallelement au Danube jusqu'au Mont Saint Gothard, & continue jusqu'à la Méditerranée.

Dans l'Impression de ses Apologies il met pour Vignette une espece de Devise singuliere, qui a rapport à son avanture. C'est une M. premiere lettre de son nom, qui porte de part & d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une Épée rompue, avec ces mots, *Fractus integro*. Eût-il imaginé, eût-il publié cette représentation affligeante, s'il se fût cru flétri, & n'eût-il pas cru l'être, si la voix publique ne l'eût pleinement rassuré?

Il chercha sa consolation dans les Sciences, dont il s'étoit heureusement ménagé le secours, sans prévoir qu'il lui dût être un jour si nécessaire. Ce qui n'avoit été pour lui qu'un Lieu de plaisance devint un Azile. Il conserva la pratique d'étudier par les voyages, dont il avoit contracté l'habitude, & c'est réellement la meilleure pour l'Histoire Naturelle, qui étoit son grand objet. Il alla en Suisse, où la Nature se présente sous un aspect si différent de tous les autres, & ce Païs

l'intéreſſoit particulierement, parce qu'il vouloit faire un Traité de la ſtructure organique de la Terre, & que les Montagnes ſont peut-être des eſpeces d'os de ce grand Corps. Il vint enſuite à Paris, où il ne trouva pas moins de quoi exercer ſa curioſité, quoique d'une maniere différente. De-là il parcourut la France, & s'arrêta à Marſeille pour étudier la Mer.

Etant un jour ſur le Port, il reconnut un Galerien Turc pour être celui qui l'attachoit toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux, frappé d'un effroi mortel, ſe jetta à ſes pieds pour implorer ſa miſéricorde, qui ne devoit conſiſter qu'à ne pas ajouter de nouvelles rigueurs à ſa miſere préſente. M. Marſigli écrivit à M. le Comte de Pontchartrain pour le prier de demander au Roi la liberté de ce Turc, & elle fut accordée. On le renvoya à Alger, d'où il manda à ſon Libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les Eſclaves Chrétiens. Il ſemble que la Fortune imitât un Auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévûes & ſingulieres en faveur des vertus de ſon Heros.

Le Comte Marſigli fut rappellé de Marſeille en 1709 par les ordres du Pape Clement XI. qui dans les conjonctures d'alors, crut avoir beſoin de Troupes, & lui en donna le commandement, tant l'affaire de Briſac lui avoit laiſſé une réputation entiere; car la valeur & la capacité les plus réelles n'auroient pas ſuffi, il faut toujours dans de ſemblables choix conter avec l'opinion des hommes. Quand ce commandement fut fini par le changement des conjonctures, le Pape voulut retenir M. Marſigli auprès de lui par l'offre des emplois Militaires les plus importans dont il diſpoſât, & même pour n'épargner aucun moyen, par l'offre de la Prélature, qui auroit pû le relever ſi glorieuſement, & le porter à un rang ſi haut; mais il refuſa tout pour aller reprendre en Provence les délicieuſes Recherches qu'il y avoit commencées. Il en envoya à l'Académie en 1710 une aſſés ample Relation dont nous avons rendu conte, (a) & la belle découverte des fleurs du Corail y eſt compriſe. Cet Ouvrage a été imprimé à Amſterdam en 1715 ſous

(a) Voyés l'Hiſt. de 1710, p. 23. 48. & 69.

le Titre d'*Hiſtoire Phiſique de la Mer.* Des affaires domeſtiques le rappellerent à Bologne, & là il commença l'exécution d'un deſſein qu'il méditoit depuis long-tems, digne d'un homme accoutumé au grand pendant tout le cours de ſa vie.

Entre toutes les Villes d'Italie, Bologne eſt célebre par rapport aux Sciences & aux Arts. Elle a une ancienne Univerſité pareille aux autres de l'Europe, une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, nommée *Clementine*, parce qu'elle a été établie par Clement XI. enfin une Académie des Sciences, qui s'appelle l'Académie des *Inquiets*, nom aſſés convenable aux Philoſophes modernes, qui n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent & chercheront toujours. Le Comte Marſigli voulut encore orner de ce côté-là ſa Patrie, quoique déja ſi ornée. Il avoit un fonds très-riche de toutes les différentes Pieces, qui peuvent ſervir à l'Hiſtoire Naturelle, d'Inſtrumens néceſſaires aux Obſervations Aſtronomiques, ou aux Expériences de Chimie, de Plans pour les Fortifications, de Modeles de Machi-

nes, d'Antiquités, d'Armes Étrangeres, &c. Le tout non-seulement acquis à grands frais, mais transporté encore à plus grands frais de différens lieux éloignés jusqu'à Bologne, & il en fit une donation au Senat de cette Ville, par un Acte autentique du 11. Janvier 1712. en formant un corps qui eût la garde de tous les fonds donnés, & qui en fît à l'avantage du Public l'usage réglé par les conditions du Contrat. Il nomma ce Corps l'*Institut des Sciences & des Arts de Bologne*. Sans doute il eut des difficultés à vaincre de la part des Compagnies plus anciennes, différens interêts à concilier ensemble, des caprices même à essuyer, mais il n'en reste plus de traces, & c'est autant de perdu pour sa gloire, à moins qu'on ne lui tienne conte de ce qu'il n'en reste plus de traces. Il subordonna son Institut à l'Université, & le lia aux deux Academies. De cette nouvelle disposition faite avec toute l'habileté requise, & tous les ménagemens nécessaires, il en résulte certainement que la Phisique & les Mathematiques ont aujourd'hui dans Bologne des secours & des avantages considérables

considérables qu'elles n'y avoient jamais eus, & dont le fruit doit se communiquer par une heureuse contagion.

Le Sénat donna à l'Institut un Palais tel que le demandoient les grands fonds reçus de M. Marsigli, qu'il falloit distribuer en différens Appartemens, selon les Sciences.

Dans ce Palais habitent six Professeurs, chacun dans le quartier de la Science qui lui appartient. On croit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée, le songe d'un Sçavant réalisé. Il sera facile de juger qu'on n'a pas oublié un Observatoire. Il est occupé par M. Eustachio Manfredi, Astronome de l'Institut, si ce n'est pas lui faire tort que de le désigner par cette seule qualité, lui qui allie aux Mathématiques les talens qui leur sont le plus opposés.

L'Institut s'ouvrit en 1714 par une Harangue du P. Hercule Corazzi Religieux Olivetan, Mathématicien de la nouvelle Compagnie. Le Comte Marsigli, qui n'avoit pas voulu permettre que son nom parût dans aucun Monument public, ne put échapper

aux justes louanges de l'Orateur. Comment séparer le Fondateur d'avec la Fondation ? Les louanges refusées sçavent bien revenir avec plus de force, & il est peut-être aussi modeste de leur laisser leur cours naturel, en ne les prenant que pour ce qu'elles valent.

En 1715 l'Academie des Sciences ayant proposé au Roi selon sa Regle, pour une place vacante d'Associé Etranger, deux sujets, qui furent M. le Duc d'Escalonne Grand d'Espagne, & M. Marsigli, le Roi ne voulut point faire de choix entre eux, & il ordonna que tous deux seroient de l'Academie, parce que la premiere place d'Associé Etranger qui vaqueroit, ne seroit point remplie. N'eût-il pas sans hésiter, donné la préférence à un homme du mérite & de la dignité du Duc d'Escalonne, pour peu qu'il fût resté de tache au nom de son Concurrent, & cette tache n'eût-elle pas été de l'espece la plus odieuse aux yeux de ce grand Prince ? M. Marsigli étoit aussi de la Société Royale de Londres, & de celle de Montpellier. Ce n'étoit pas un honneur à négliger pour les différentes

Academies, que de conter parmi leurs Membres le Fondateur d'une Academie.

Elle l'occupoit toujours, & il se livroit volontiers à toutes les idées qui lui venoient sur ce sujet, quelques soins, & quelques dépenses qu'elles demandassent. Il mit sur pied une Imprimerie, qui devoit être fournie non-seulement de Caracteres Latins & Grecs, mais encore Hebreux & Arabes, & il fit venir de Hollande des Ouvriers habiles pour les fondre. Il eut des raisons pour ne pas donner ce grand fond à l'Institut directement, mais aux Peres Dominicains de Bologne, à condition que tous les Ouvrages, qui partiroient de l'Institut, seroient imprimés en rembourſant seulement les frais. Il donna à cette Imprimerie le nom d'Imprimerie de S. Thomas d'Aquin, dont il invoquoit la protection pour cet établissement, & pour tout l'Institut. Le Protecteur étoit bien choisi; car S. Thomas dans un autre siécle, & dans d'autres circonstances, étoit Descartes. Nous passons sous silence des Processions, où il vouloit que l'on portât huit Bannieres, qui auroient re-

préſenté les principaux évenemens de la Vie du Saint, & auſquelles on jugea à propos de ſubſtituer la Châſſe de ſes Reliques. La dévotion d'Italie prend aſſés ſouvent une forme qui n'eſt guere de notre goût d'aujourd'hui.

Ce qui en ſera certainement davantage, c'eſt l'établiſſement qu'il fit d'un Tronc dans la Chapelle de l'Inſtitut pour le Rachat des Chrétiens, & principalement de ſes Compatriotes Eſclaves en Turquie. Il n'oublia rien pour animer cette charité; il ſe ſouvenoit de ſes malheurs utilement pour les autres malheureux. Par le même ſouvenir il ordonna une Proceſſion ſolemnelle de l'Inſtitut tous les 25 ans, le jour de l'Annonciation. Ces Fêtes, ces Cérémonies fondées ſur la piété, pouvoient auſſi avoir une politique ſenſée & légitime; elles lioient l'Inſtitut à la Religion, & en aſſuroient la durée.

Il manquoit encore à la Collection d'Hiſtoire Naturelle, dont l'Inſtitut étoit en poſſeſſion, quantité de choſes des Indes; car ce qui y dominoit, c'étoit l'Europe, & il jugea qu'il ne pouvoit avoir promtement ces curioſités

qu'en les allant chercher en Angleterre & en Hollande. Il s'embarqua à Livourne pour Londres, quoique dans un âge déja fort avancé, & il alla de Londres à Amſterdam finir ſes ſçavantes emplettes. Là il donna à imprimer ſon grand Ouvrage du *Cours du Danube*, dont il a paru à la Haye en 1726 une Edition magnifique en 6 Vol. infol. & il négocia avec les Libraires un nombre de bons Livres deſtinés à ſon Inſtitut. Quand toutes ſes nouvelles acquiſitions furent raſſemblées dans Bologne, il en fit ſa donation en 1727.

Tout cela fini, tous ſes projets heureuſement terminés, il imita en quelque ſorte Solon, qui après avoir été le Legiſlateur de ſon Païs, & n'ayant plus de bien à lui faire, s'en exila. Il alla en 1728 retrouver ſa retraite de Provence, pour y reprendre ſes Recherches de la Mer, & ſuivre en liberté ce génie d'obſervation qui le poſſedoit. Mais il eut en 1729 une legere attaque d'Apoplexie, & les Medecins le renvoyerent dans l'air natal. Il ne fit qu'y languir juſqu'au premier Novembre 1730 qu'une ſeconde attaque l'em-

porta. Tout Bologne fit parfaitement ſon devoir pour un pareil Citoyen, qui à l'exemple des anciens Romains, avoit uni en même dégré les Lettres & les Armes, & donné tant de preuves d'un amour ſingulier pour ſa Patrie.

ELOGE
DE MONSIEUR
GEOFFROY.

ESTIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY nâquit à Paris le 13 Février 1672, de Matthieu-François Geoffroy, Marchand Apotiquaire, ancien Echevin, & ancien Conſul, & de Louiſe de Vaux, fille d'un Chirurgien célebre en ſon tems. Le Biſayeul paternel de M. Geoffroy avoit été auſſi premier Echevin de Paris, & alors on ne choiſiſſoit que des Bourgeois d'ancienne famille, & d'une réputation bien nette, eſpece de Nobleſſe qui devroit bien valoir celle dont la preuve ne conſiſte que dans les filiations.

Si nous diſions que l'éducation d'un jeune homme a été telle que quand il fut en Phiſique, il ſe tenoit chés ſon Pere des Conférences reglées, où M. Caſſini apportoit ſes Planiſpheres, le P. Sebaſtien ſes machines, M. Joblot

ſes Pierres d'Aiman, où M. du Verney faiſoit ſes diſſections, & M. Homberg des Opérations de Chimie, où ſe rendoient du moins par curioſité pluſieurs autres Sçavans fameux, & de jeunes gens qui portoient de beaux noms, qu'enfin ces Conférences parurent ſi bien entenduës, & ſi utiles, qu'elles furent le modele & l'époque de l'établiſſement des expériences de Phiſique dans les Colleges; ſans doute on croiroit qu'il s'agiſſoit de l'éducation d'un Fils de Miniſtre, deſtiné pour le moins aux grandes dignités de l'Egliſe; cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que ſon Pere ne deſtinoit qu'à lui ſucceder dans ſa profeſſion. Mais il ſçavoit combien de connoiſſances demande la Pharmacie embraſſée dans toute ſon étenduë, il l'aimoit, & par goût, & parce qu'elle lui réuſſiſſoit fort, & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à ſon Fils les moyens de pourſuivre avec plus d'avantage la carriere où lui-même auroit vieilli.

Après cette premiere étude de Phiſique générale, M. Geoffroy fit des Cours particuliers de Botanique, de

Chimie, & même d'Anatomie, quoique cette Science ne fût pas de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement, où l'on est le maître de choisir ses plaisirs. Il tournoit, il travailloit des Verres de Lunettes, il exécutoit des Machines en petit, il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roselli, si connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain*.

En 1692 son Pere l'envoya à Montpellier pour y apprendre la Pharmacie chés un habile Apotiquaire, qui de son côté envoya son Fils à Paris chés M. Geoffroy, échange bien entendu, puisque l'un & l'autre de ces jeunes gens, en laissant dans la maison paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours, alloit chercher dans une maison étrangere ce qu'il n'eût pas trouvé chés lui.

M. Geoffroy suivit les plus habiles Professeurs de la fameuse Ecole de Montpellier, & il vit presque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'est toujours accrû depuis, & qui par lui-même, & sans nul secours étranger, s'est élevé à la premiere place. Avant que de revenir à Paris, M. Geof-

froy voyagea dans les Provinces Meridionales du Royaume, & alla voir les Ports de l'Ocean, car il embraſſoit auſſi ce qui n'étoit que de pure curioſité; il en eût été peut-être bien puni à ſaint Malo, où il ſe trouva enfermé en 1693, dans le tems du Bonbardement des Anglois, ſi la terrible Machine Infernale, qui menaçoit d'abîmer tout, n'eût manqué ſon effet. M. le Comte de Tallard, depuis Duc, Pair, & Marêchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambaſſade extraordinaire d'Angleterre, il choiſit M. Geoffroy, qui n'étoit point Medecin, pour avoir ſoin de ſa ſanté, & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvû de titre, fût trop hardie. M. Geoffroy, qui ſçavoit voyager, ne manqua pas de profiter du ſéjour de Londres, il gagna l'amitié de la plûpart des Illuſtres d'un Pays, qui en produit tant, & principalement celle de M. le Chevalier Sloane, & en moins de ſix mois il devint leur Confrere par une place qu'ils lui donnerent dans la Societé Royale.

De là il paſſa en Hollande, où il vit d'autres Sçavans, fit d'autres obſerva-

tions, acquit de nouvelles connoissances. Il se présenta encore à lui l'occasion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de son Medecin, selon le langage de M. Geoffroy, & en qualité d'ami, selon le langage de cet Abbé, car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit l'Histoire Naturelle, & la matiere Médicinale, & il étoit d'autant plus obligé à porter ses vûës de ce côté-là, que son Pere avoit dessein de lui laisser sa place & son établissement. Dès 1693 il avoit subi l'examen pour la Pharmacie, & fait son Chef-d'œuvre, cependant ce n'étoit point là le fond de son intention, il vouloit être Medecin, & n'osoit le déclarer. Il faisoit des études équivoques qui convenoient également au plan de son Pere & au sien, telle étoit la matiere Medicinale, qu'un habile Apotiquaire ne sçauroit trop connoître, & que souvent un habile Medecin ne connoît pas assés.

Enfin quand le tems fut venu de ne pouvoir plus soutenir la dissimulation,

& de prendre un parti décisif, il se déclara, & le Pere se rendit. Il avoit destiné à la Medecine son second Fils, qui est aujourd'hui l'un des Chimistes de cette Academie, celui-là prit la Pharmacie au lieu de son Aîné. Cette légere transposition dut être assés indifférénte au Pere ; mais enfin ce n'étoit pas là son premier projet, & il apprit combien la nature, qu'il n'avoit pas assés consultée sur ses enfans, est jalouse de ses droits.

M. Geoffroy se mit donc sur les Bancs de Medecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Sa premiere These fut extrêmement retardée, parce que M. Fagon, premier Medecin, qui devoit y présider, & qui avoit coutume de commettre pour la Présidence, voulut présider en personne, honneur qui se fit acheter par des délais. M. Geoffroy qui avoit fait sa These lui-même, quoique selon l'usage établi elle dût être l'ouvrage du Président, avoit choisi cette Question, *si le Medecin est en même-tems un Mechanicien Chimiste ?* on sent assés qu'il avoit intérêt de conclure pour l'affirmative, au hazard de ne pas comprendre tous les Medecins

dans sa définition. Il composa pareillement ses deux autres Theses de Bachelier, & à plus forte raison celles dont il fut Président après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des sujets utiles ou intéressans; celle où il demandoit *si l'Homme a commencé par être Ver*, piqua tellement la curiosité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François, pour les initier dans des misteres dont elles n'avoient point la Théorie. On assure que toutes les Theses sorties de sa main n'ont pas seulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités presque complets sur les sujets choisis, mais qu'elles se sont trouvées plus au goût des Etrangers, qu'un grand nombre d'autres, où ils se plaignent que le soin dominant a été celui de l'élegance du stile, & de la belle Latinité.

Il ne se pressa point de se jetter dans la pratique, dès qu'il en eut le droit; il s'enferma pendant dix ans dans son Cabinet & il voulut être sûr d'un grand fond de connoissances, avant que de s'en permettre l'usage. Les Medecins sont entre eux ce qu'ils appellent les bons

principes, & puisqu'ils sont les bons, ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les Confreres de M. Geoffroy conviennent qu'il les possedoit parfaitement. Son caractere doux, circonspect, moderé, & peut-être même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la nature, à ne la pas troubler par des remedes sous prétexte de l'aider, & à ne l'aider qu'à propos, & autant qu'elle le demandoit. Une chose singuliere lui fit tort dans les commencemens, il s'affectionnoit trop pour ses Malades, & leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les allarmoit; on en reconnut enfin le principe, & on lui sçut gré d'une tendresse si rare, & si chere à ceux qui souffrent.

Persuadé qu'un Medecin appartient également à tous les Malades, il ne faisoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaises, entre les brillantes & les obscures. Il ne recherchoit rien, & ne rejettoit rien. De-là il est aisé de conclure que ce qui dominoit dans le nombre de ses pratiques, c'étoient les obscures ou les mauvaises, & d'autant plus que ses premiers engagemens lui étoient sacrés, & qu'il n'eût

pas voulu les rompre, ou s'en acquitter légerement, pour courir aux occasions les plus flateuses qui seroient survenuës. D'ailleurs souverainement éloigné de tout faste, il n'étoit point de ceux qui sçavent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de suggérer tout bas à la Renommée, ce qu'ils veulent qu'elle repete tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue, & M. Geoffroy étoit bien connu dans les grandes affaires de Medecine, ceux qui s'étoient saisis des premiers postes l'appelloient presque toujours en consultation, il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumieres. Ciceron conclut que les Romains étoient le plus vaillant peuple du monde, de ce que chaque peuple se donnoit le premier rang pour la valeur, & accordoit toujours le second aux Romains.

En 1709 le Roi lui donna la place de Professeur en Medecine au College Royal, vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ses Auditeurs toute l'Histoire de la matiere Medicinale, sur laquelle il avoit depuis long-tems amassé de grandes pro-

visions. Tout le Regne Mineral a été expedié, c'est-à-dire, tous les Mineraux qui sont en usage dans la Medecine, & c'est ce qu'on a jusqu'a présent sur ce sujet de plus recherché, de plus certain, & de plus complet. Il en étoit au Regne Vegetal, & comme il suivoit l'ordre Alphabetique, il en est resté à la *Melisse*, qui quoiqu'assés avancée dans l'Alphabet, laisse après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces sortes de matieres. Il n'avoit point touché au Regne Animal; mais du moins tout ce qu'il a dicté s'est trouvé en très-bon ordre dans ses papiers, & on espere que sa famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la Charge de Professeur en Chimie au Jardin Royal, la faisoit exercer par quelqu'un qu'il choisissoit. M. de S. Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pû le remplir en 1707 à cause de ses infirmités, M. Geoffroy eut sa place, & s'en acquitta si bien que dans la suite M. Fagon se démit absolument de la Charge en sa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon pour mettre en œuvre M. Geoffroy

froy tout entier, lui demanda qu'aux leçons ordinaires de Chimie, il en joignît sur la matiere Medicinale, ce qui dans une même séance ajoutoit deux heures, & quelquefois trois, à deux autres heures déja employées. M. Geoffroy y consentit, emporté par son zéle, & sans doute aussi par un certain sentiment de gloire, qui agit & qui doit agir sur les ames les plus éloignées de la vanité ; il étoit soutenu par le plaisir de voir que de si longues séances, loin de rebuter les Auditeurs, ne les rendoient que plus assidus & plus attentifs ; mais enfin il consulta trop peu les intérêts de sa santé, qui étoit naturellement foible, & qui en souffrit.

La Faculté de Medecine qui se choisit tous les deux ans un Chef qu'on appelle Doyen, crut en 1726 se trouver dans des circonstances où il lui en falloit un, qui quoique digne de l'être, ne fît aucun ombrage à sa liberté, & qui aimât mieux sa Compagnie que sa place. M. Geoffroy fut élû, mais comme tous les Membres d'une Republique ne sont pas également Republicains, quelques-uns attaquerent son élection par des irrégularités préten-

duës, & lui-même auroit été volontiers de leur parti, mais l'Election fut confirmée par le jugement de la Cour.

Ses deux années de Décanat finies, il fut continué, & cela par les suffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On sentoit un nouveau besoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un Procès entre les Medecins & les Chirurgiens, espece de guerre civile, qui divisoit les Citoyens d'un même Etat, & il falloit ou du zele pour la soutenir, ou de la douceur pour la terminer, & même en la soutenant il falloit toujours de la douceur avec le zele. On lui fit un honneur singulier; il y a sous le Doyen un Censeur qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance, d'autant plus fort qu'on est plus dégagé de pas-

sions tumultueuses ; il se livra sans ménagement aux travaux extraordinaires du second Décanat, qui joints à ceux qu'exigeoient sa profession & ses différentes places, ruinerent absolument sa santé, & au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la derniere main à un Ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avoient pas fini, c'est un Recueil des Médicamens composés les plus usités, que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore représenté comme Académicien, parce que nos Histoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude que les autres, si ce n'est dans les quatre dernieres années, où le Décanat étoit une dispense assés légitime. Il donna en 1718 un Sistême singulier & une Table des Affinités ou Rapports des différentes substances en Chimie. Ces Affinités firent de la peine à quelques-uns, qui craignirent que ce ne fussent des Attractions déguisées, d'autant plus dangereuses que d'habiles gens ont déja sçû leur donner des for-

mes séduisantes, mais enfin on reconnut qu'on pouvoit passer par dessus ce scrupule, & admettre la Table de M. Geoffroy, qui bien entenduë & amenée à toute la précision nécessaire, pouvoit devenir une loi fondamentale des opérations de Chimie, & guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie dès l'an 1699, & il est mort le 6 Janvier 1731.

ELOGE
DE MONSIEUR
RUYSCH.

FREDERIC RUYSCH nâquit à la Haye le 23 Mars 1638 de Henry Ruysch Secretaire des Etats Généraux, & d'Anne Van-Berghem. La famille des Ruysch étoit d'Amsterdam, où depuis 1365 elle avoit continuellement occupé les premieres Magistratures jusqu'en 1576, que la guerre contre l'Espagne apporta du changement à sa fortune.

M. Ruysch se destina à la Medecine, & il commença par s'appliquer à la matiere Medicinale, aux Plantes, aux Animaux ou parties d'Animaux, aux Mineraux qui y appartiennent, aux opérations de Chimie, aux dissections Anatomiques, & de tout cela il se fit de bonne heure un Cabinet déja digne des regards & de l'attention des Connoisseurs. Il étoit tout entier à ce qu'il

avoit entrepris ; peu de ſommeil avec beaucoup de ſanté, point de ces amuſemens inutiles, qui paſſent pour des délaſſemens néceſſaires, nul autre plaiſir que ſon travail, & quand il ſe maria en 1661, ce fut en grande partie pour être entierement ſoulagé des ſoins domeſtiques, ce qui lui réuſſit aſſés aiſément dans le Pays où il vivoit.

En ce tems-là vint à Leyde un Anatomiſte aſſés fameux, nommé Bilſius, que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé profeſſer à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de conſidération ceux qui avoient juſque-là le plus brillé dans cette Science, & préféroit de beaucoup & hautement ſes découvertes aux leurs, principalement ſur ce qui regarde le mouvement de la Bile, de la Limphe, du Chile, de la Graiſſe. MM. Del Boé ou Sylvius & Van Horne, Profeſſeurs à Leyde, qui auroient voulu reprimer la vanité de cet Etranger, crurent ne le pouvoir ſans le ſecours du jeune Ruyſch, qui avoit donné plus de tems qu'eux à des diſſections fines & délicates. De la Haye où il demeuroit, il venoit à Leyde leur apporter ſes préparations, & leur mettre en

main de quoi étonner Bilfius, & il retournoit bien vîte à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations, destinées au même usage.

Après avoir fourni en secret des armes contre Bilfius, il vint enfin à se battre avec lui à visage découvert, car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la résistance qu'il sentoit en soufflant les Vaisseaux Limphatiques d'un certain sens, lui faisoit croire qu'il s'y trouvoit des Valvules, qu'il n'avoit pourtant pas encore vûës, & il n'étoit pas le seul qui eût eu cette pensée. Bilfius nia ces Valvules avec la derniere assurance, & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient seulement possibles. M. Ruysch fit si bien par son adresse singuliere qu'il les découvrit, & au nombre de plus de deux mille, & les démontra, à la grande satisfaction de ceux qui étoient bien-aises de voir confondre des décisions téméraires & superbes. L'Adversaire qui se tenant bien sûr qu'il ne verroit pas, avoit promis de se rendre s'il voyoit, fit effectivement tout son possible pour ne pas voir, & quand il y fut forcé, il se sau-

va par un endroit qu'on n'avoit pas prévû, il dit qu'il connoiſſoit bien ces Valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruyſch dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui eſt le premier des ſiens, a fait l'hiſtoire détaillée de cette conteſtation, où le vaincu, qui pouvoit l'être ſans honte & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteuſement.

M. Ruyſch fut dès l'an 1664 Docteur en Medecine dans l'Univerſité de Leyde, & il eut preſque auſſi-tôt après une occaſion, qui n'étoit que trop déciſive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La Peſte ravagea la Hollande, & il ſe dévoua aux Peſtiferés de la Haye, ſa Patrie, début qui quelque glorieux qu'il ſoit ne ſera pas envié.

Mais ſa grande occupation, celle qui a rendu ſon nom ſi célebre, a été de porter l'Anatomie à une perfection juſque-là inconnuë. On s'étoit longtems contenté des premiers Inſtrumens, qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne ſervoient guere qu'à ſéparer des parties ſolides, dont on obſervoit la ſtructure particuliere,

particuliere, ou la disposition qu'elles avoient entre elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruysch, fut le premier, qui pour voir le mouvement du Sang dans les Vaisseaux, & les routes qu'il suit pendant la vie, inventa une nouvelle espece de Seringue par où il injectoit dans les Vaisseaux une matiere colorée, qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit, & par conséquent celui du Sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée, mais ensuite on l'abandonna, parce que la matiere injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bien-tôt inutile.

Jean Swammerdam remedia au défaut de l'invention de Graaf. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matiere chaude, qui en se refroidissant à mesure qu'elle couloit dans les Vaisseaux, s'y épaisît de sorte qu'arrivée à leur extrémité elle cessât de couler, ce qui demande, comme on voit, une grande précision, tant pour la nature particuliere de la matiere qu'on employera, que pour le juste degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force dont on la poussera. Par ce moyen Swam-

merdam rendoit visibles pour la premiere fois les Arteres & les Veines Capillaires de la Face, mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entierement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assés indifferent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins, car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernieres ramifications des Vaisseaux, plus fines que des fils d'Araignées, devenoient visibles, & ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans Microscope ; quelle devoit être la matiere assés déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même-tems assés solide pour s'y durcir !

On voyoit de petites parties, qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'Enfans étoient in-

jectés tout entiers, l'opération n'eût guere été possible dans les autres ; cependant en 1666 il entreprit par ordre des Etats Généraux le cadavre déja fort gâté de Guillaume Bercley, Vice-Amiral Anglois tué à la Bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande, & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pû l'être le plus petit cadavre. Les Etats Généraux récompenserent ce travail d'une maniere digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa molleſſe, sa flexibilité, & même s'embellissoit avec le tems, parce que la couleur en devenoit plus vive jusqu'à un certain point.

Les Cadavres, quoiqu'avec tous leurs Viſceres, n'avoient point de mauvaise odeur, au contraire ils en prenoient une agréable, quand même ils euſſent senti fort mauvais avant l'opération.

Tout se garantissoit de la corruption par le secret de M. Ruysch. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses Piéces se gâter par les ans, & de ne pouvoir fixer de

terme à leur durée. Tous ces Morts ſans deſſechement apparent, ſans rides, avec un teint fleuri, & des membres ſouples, étoient preſque des Reſſuſcités; ils ne paroiſſoient qu'endormis, tout prêts à parler, quand ils ſe réveilleroient. Les Momies de M. Ruyſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencerent à faire du bruit, ils trouverent, ſelon une loi bien établie de tout tems, beaucoup d'Incrédules ou de Jaloux. Ils détruiſoient par quantité de raiſonnemens les faits qu'on leur avançoit; quelques-uns diſoient en propres termes qu'*ils ſe laiſſeroient plûtôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables.* A tous leurs diſcours M. Ruyſch répondoit ſimplement, *venés & voyés;* ſon Cabinet étoit toujours prêt à leur parler, & à raiſonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus ſon Refrain perpétuel, ſon Cri de guerre.

Un Profeſſeur de Medecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine

ſi ſolidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le Novateur ne ſe rendoit point, le Docteur redoubla ſes lettres, & il lui dit enfin que tout ce qu'il faiſoit dérogeoit à la dignité de Profeſſeur. M. Ruyſch répondit, *venés & voyés.*

Il a caché le nom de ce Profeſſeur ſi délicat ſur cette dignité, mais il n'a pas ménagé de même ceux de MM. Rau & Bidloo, célebres tous les deux dans l'Anatomie, & qui s'étoient hautement déclarés contre lui, Bidloo ſurtout. Celui-ci ſe vantoit d'avoir, & même avant M. Ruyſch, le ſecret de préparer & de conſerver les Cadavres, & ſur cela M. Ruyſch lui demande pourquoi donc il n'a pas vû telles & telles choſes, pourquoi il a gâté ſes Tables Anatomiques, par des fautes qu'il lui marque, &c. Juſque-là, tout eſt dans les regles, & M. Ruyſch paroît avoir tout l'avantage, mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme, quand ſur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher ſubtil, il répond qu'il aime mieux être *Lanio ſubtilis* que *Leno famoſus.* Le jeu des mots Latins peut l'avoir tenté, mais c'étoit aller trop ru-

dement aux mœurs de ſon Adverſaire, dont il ne s'agiſſoit point. Il eſt vrai auſſi qu'on ne ſçait quel nom donner à Bidloo, lorſqu'il s'emporte juſqu'à appeller M. Ruyſch *le plus miſerable des Anatomiſtes*. Sera-ce donc toujours un écueil pour la vertu des Hommes, qu'un ſimple combat d'eſprit ou de ſçavoir?

Après un premier feu, quelquefois cependant aſſés long, eſſuyé de la part de l'Ignorance ou de l'Envie, la Vérité demeure ordinairement victorieuſe. Comment eût-on fait pour ne pas ſentir à la fin les avantages de l'invention de M. Ruyſch? Les ſujets néceſſaires pour les diſſections, & que la ſuperſtition populaire rend toujours très-rares, périſſoient en peu de jours entre les mains des Anatomiſtes, & lui il ſçavoit les rendre d'un uſage éternel. L'Anatomie ne portoit plus avec elle ce dégoût, & cette horreur, qui ne pouvoient être ſurmontés que par une extrême paſſion. On ne pouvoit auparavant faire les Démonſtrations qu'en Hiver, les Etés les plus chauds y étoient devenus également propres, pourvû que les jours fuſſent également

clairs. Enfin l'Anatomie, auſſi-bien que l'Aſtronomie, étoit parvenuë à offrir aux Hommes des objets tout nouveaux, dont la vûë leur paroiſſoit interdite.

Et comme dans l'une & l'autre de ces Sciences, il eſt impoſſible de mieux voir ſans découvrir, on ne ſera pas ſurpris que M. Ruyſch ait beaucoup découvert. Nous en renvoyons le détail à ſes Ouvrages; une Artére Bronchiale inconnuë aux plus grands Scrutateurs du Poumon, le Périoſte des Oſſelets de l'Organe de l'Ouie qui paroiſſoient nuds, les Ligamens des Articulations de ces Oſſelets, la Subſtance Corticale du Cerveau uniquement compoſée de Vaiſſeaux infiniment ramifiés, & non pas Glanduleuſe, comme on le croyoit, pluſieurs autres parties qui paſſoient pareillement pour Glanduleuſes, réduites à n'être que des tiſſus de Vaiſſeaux, toujours ſimples dans chacune, & qui ne différoient que par leur longueur, leur diametre, les Courbes décrites dans leur cours, la diſtance de l'extrémité de ce cours à l'origine du mouvement de la liqueur, différences d'où devoient naître les différentes Sé-

crétions, ou Filtrations, &c. Cependant il faut avouer, & il l'avouoit sans peine, qu'il n'avoit pas tout vû. Quelquefois il tombe dans des difficultés, où il ne feint point d'avoir recours, soit à la volonté de Dieu qui opere sans méchanisme, soit au dessein qu'il a eu de nous cacher le méchanisme. Un premier Voile qui couvroit l'Isis des Egiptiens a été enlevé depuis un tems; un second, si l'on veut, l'est aussi de nos jours; un troisiéme ne le sera pas, s'il est le dernier.

M. Ruysch, outre les fonctions de Medecin & de Professeur en Anatomie, avoit encore été chargé par les Bourgmestres d'Amsterdam, où étoit son domicile, de l'inspection de tous ceux qui avoient été tués ou blessés dans des querelles particulieres, pour en faire son rapport aux Juges. De plus, par des vûës d'un bon Gouvernement, on avoit créé pour lui une place de Professeur ou Maître des Sages-Femmes, qui souvent n'étoient pas assés instruites. Elles se hâtoient, par exemple, de tirer, & même avec violence, le Placenta lorsqu'il tardoit à venir, & elles aimoient mieux le met-

tre en piéces, ce qui cauſoit ſouvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre ſans impatience, ou à n'aider que doucement à ſa ſortie, parce qu'un Muſcle Orbiculaire, qu'il avoit découvert au fond de la Matrice, le pouſſoit naturellement en dehors, & pouvoit même ſuffire pour le chaſſer entierement.

Il eſt aiſé de juger combien dans ſes différentes fonctions, il lui tomboit entre les mains de faits remarquables, & avec quel ſoin s'en emparoit un homme ſi curieux de ramaſſer, & ſi habile à conſerver.

Enfin il étoit Profeſſeur en Botanique, & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit point dans cette occupation ſon caractere naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fourniſſoit des Plantes de tous les Climats de l'Univers. Il les diſſequoit avec la même adreſſe que les Animaux, & dégageant entierement leurs Vaiſſeaux de la Pulpe ou Parenchime, il montroit à découvert tout ce qui faiſoit leur vie. Les Animaux & les Plantes étoient également embaumés, & ſûrs de la même durée.

Son Cabinet, où tout alloit se rassembler, devint si abondant & si riche, qu'on l'eût pris pour le Tréſor ſçavant d'un Souverain. Mais non content de la richeſſe & de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le ſpectacle. Il méloit des bouquets de Plantes & des Coquillages à de triſtes Squeletes, & animoit le tout par des Inſcriptions, ou des Vers pris des meilleurs Poëtes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-bas, que ce Cabinet de M. Ruyſch. Les Sçavans ſeuls l'admiroient dignement, tout le reſte vouloit ſeulement ſe vanter de l'avoir vû. Les Généraux d'Armée, les Ambaſſadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois y venoient comme les autres, & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre I. vint en Hollande pour la premiere fois en 1698, il fut frappé, tranſporté à cette vûë. Et en effet quelle ſurpriſe, & quel plaiſir pour un Génie naturellement auſſi avide du Vrai, qu'un pareil ſpectacle, où il n'avoit point été conduit par dégrés ! Il baiſa avec tendreſſe le Corps

d'un petit Enfant, encore aimable, & qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se laſſer d'y recevoir des inſtructions, & il dînoit à la table très-frugale de ſon Maître, pour paſſer les journées entieres avec lui. A ſon ſecond voyage en 1717, il acheta le Cabinet, & l'envoya à Petersbourg, préſent des plus utiles qu'il pût faire à la Moſcovie, qui ſe trouvoit tout d'un coup & ſans peine, en poſſeſſion de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations Sçavantes.

Auſſi-tôt après M. Ruyſch âgé de 79 ans, recommença courageuſement un Cabinet nouveau. Sa ſanté toujours ferme le lui permettoit, le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce ſecond travail devoit même lui être plus facile, & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de tems en tâtonnemens & en épreuves, il étoit ſûr de ſes moyens & du ſuccès. D'ailleurs des choſes rares, qui autrefois lui auroient échappé, ou qu'il n'auroit obtenuës qu'avec peine, venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727 il fut choiſi par cette Aca-

demie, pour être un de ſes Aſſociés Etrangers. Il étoit Membre auſſi de l'Academie Leopoldine des Curieux de la Nature, & de la Societé Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728 de ſe caſſer l'Os de la Cuiſſe par une chûte. Il ne pouvoit plus guere marcher, ſans être ſoutenu par quelqu'un, mais du reſte il n'en fut pas moins ſain de corps & d'eſprit juſqu'en 1731, qu'il perdit en peu de tems toute ſa vigueur qui s'étoit maintenuë ſans altération ſenſible. Il mourut le 22 Février, âgé de plus de 92 ans, & n'ayant eu ſur une ſi longue carriere qu'environ un mois d'infirmité. Peu de tems avant ſa mort, il avoit fini le Catalogue de ſon ſecond Cabinet qu'il avoit rendu fort ample en 14 ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas aſſés vêcu pour voir la fin des contradictions injuſtes & déſagréables, qu'ils s'étoient attirées par leur mérite, & leur nom ſeul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en perſonne, grace à ſa bonne conſtitution qui l'a fait ſurvivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Qu-

vrages, ſes 16 Epitres Problematiques, les 3 Decades de ſes *Adverſaria Anatomico-Medico-Chirurgica*, ſes 11 *Tréſors*, &c. Tout cela eſt le produit d'une très-longue vie, dont tous les momens ont été occupés du même objet, faits nouveaux, obſervations rares, réflexions de Théorie, remarques de Pratique; tout eſt écrit d'un ſtile ſimple & concis, dont toutes les paroles ſignifient, & qui n'a pour but que l'inſtruction ſans étalage. Le plus ſouvent en parlant de ſes découvertes, il ne ſe regarde que comme l'Inſtrument, dont il a plû à Dieu de ſe ſervir, pour manifeſter au genre humain des vérités utiles, & ce ton ſi humble & ſi Chrétien ne peut être ſuſpect dans un homme, qui n'étoit obligé à le prendre, ni par ſon état, ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une ſingularité de ſes Ouvrages. Il a publié ſes *Adverſaria* en Hollandois & en Latin ſur deux Colomnes, l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matieres qu'il n'eſt permis qu'aux Phiſiciens de traiter ſans enveloppe, & dans les termes propres.

Quand il les traite, ce n'eſt qu'en Latin, & on s'apperçoit d'un vuide dans la Colomne Hollandoiſe. Il n'a pas voulu préſenter des images dangereuſes à ceux ou à celles qui n'en avoient pas beſoin.

ELOGE
DE M. LE PRESIDENT.
DE MAISONS.

JEAN-RENE' DE LONGUEIL nâquit à Paris le 15 Juillet 1699, de Claude de Longueil, Marquis de Maiſons, Préſident du Parlement, & de Charlotte Roque de Varangeville.

On ſçait que la Maiſon de Longueil eſt diſtinguée par ſon ancienneté, tant dans l'Epée que dans la Robe, & plus encore par les dons de l'eſprit, qui s'y ſont aſſés perpetués pour lui donner un caractere général & former en faveur du nom une prévention agréable.

Le jeune M. de Maiſons, à cauſe de la délicateſſe de ſa ſanté, fut élevé dans la maiſon Paternelle. On aſſure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins, & ſentoit toutes les beautés des François, car à quoi ſert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une Langue

étrangere, quand on ne ſçait pas juger, comme il arrive ſouvent, de ceux qu'on lit dans la Langue que l'on parle? La partie de l'Education qui regarde le Goût, extrêmement négligée juſqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maiſons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop ſevere, mais le plaiſir de critiquer peut être pardonné à la grande jeuneſſe.

A l'âge de 14 ans il fit un Cours de Phiſique, mais de vraïe Phiſique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il ſe plaiſoit à faire lui même les expériences, ce qui inſtruit beaucoup plus que de les laiſſer faire à des gens plus exercés, & d'en être ſimple Spectateur. On eſt obligé d'entrer dans des détails dont l'importance & les ſuites ne ſont bien connuës que de ceux qui y ont prêté leurs mains.

On le mit à 13 ans dans la Juriſprudence qui devoit être ſon grand objet, & il en embraſſa l'étude d'une maniere à contenter une famille accoutumée à fournir de bons ſujets pour une importante place. Ce fut alors qu'il perdit ſon Pere, Magiſtrat très-conſideré, & dans ſa Compagnie, & dans le Public, &

& à qui il n'a manqué qu'une plus longue vie pour monter encore à une plus haute consideration. Le feu Roi eut la bonté de reparer autant qu'il se pouvoit le malheur du Fils, & il lui accorda la Charge de Président du Parlement, *dans l'espérance*, lui dit-il, *qu'il le serviroit avec la même fidelité qu'avoient fait ses Ancêtres.* Cette grace a une époque remarquable, elle fut la derniere d'un si long Regne.

La Regence ne fut pas moins favorable à M. de Maisons. Il eut par grace singuliere voix & séance à sa place de Président dès l'âge de 18 ans.

Il travailla à mériter tout ce qu'il avoit obtenu, & le mérita en effet par son application aux affaires, par la pénétration qu'il y faisoit déja paroître, par une droiture inflexible dans l'administration de la justice.

Cependant il conservoit toujours du goût pour la Phisique. Ceux à qui il n'est permis de prendre les Sciences que pour le délassement ou pour l'ornement, ne peuvent choisir ni des délassemens plus nobles, ni des ornemens qui siéent mieux. Il se fit à Maisons un Jardin de Plantes rares, & un Laboratoire de

Chimie, dignes tous les deux d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu fort mauvaise grace. Il est sorti du Jardin le seul Caffé, que l'on sçache qui ait encore pû venir à maturité en France, & on assure qu'il n'a pas moins de parfum que celui de Moka. M. de Maisons a fait lui-même dans le Laboratoire le Bleu de Prusse, le plus parfait que l'on ait encore dans cette espece de Couleur. Il avoit aussi depuis peu fait préparer des lieux pour les Expériences de M. Neuton sur la Lumiere, qui ne sont pas aisées à répeter, & qui peut-être eussent été poussées plus loin. Nous ne nous intéressons pas tant à son Cabinet de Médailles, quoique très-curieux, mais nous ne laissons pas de bien connoître tout le prix de l'étendue & de la varieté de ses connoissances.

Avec tous les droits qu'il avoit, par rapport à nous, il desira d'être un de nos Honoraires, & il le fut vers la fin d'Août 1726. Le Roi le nomma Président de l'Academie pour l'année 1730. Il marqua par un redoublement d'assiduité qu'il ne regardoit pas ce titre comme un vain titre d'honneur, & il

le marqua encore mieux dans les occasions où il fut question de quelque intérêt général de la Compagnie. Alors un Corps ne peut guere se mouvoir par lui-même, toute son action, toute sa vie réside dans son Chef, & le nôtre s'acquitta de ses fonctions avec une ardeur & un zéle qui nous firent bien sentir l'avantage de le posseder. Il prenoit une habitude, qui lui devoit être utile dans des fonctions pareilles, & plus importantes ausquelles il étoit destiné, mais dont il a été privé par une fin trop prompte.

Il mourut de la petite Verole le 15 Septembre 1731, ne laissant qu'un fils de la fille unique de M. d'Angervilliers, Secretaire d'Etat.

ELOGE
DE MONSIEUR
CHIRAC.

PIERRE CHIRAC nâquit en 1650 à Conques en Roüergue, de Jean Chirac & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique Fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre après ſes études, que de ſe deſtiner à l'Egliſe, qui lui parut une reſſource preſque abſolument néceſſaire. En étudiant la Theologie, il ne laiſſa pas de s'appliquer par curioſité à la Philoſophie de Deſcartes, qui avoit déja pénétré juſque dans le Roüergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû, ſans aucun ſecours, il crut pouvoir ſortir de Conques, & il alla à Montpellier, où cette même Philoſophie, naiſſante auſſi, commençoit à remuer les eſprits. Il fut bien-tôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoutu-

mée depuis long-tems à la Science & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, prit chés lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déja comme grand Phiſicien, pour lui confier la direction des études de deux de ſes fils qu'il deſtinoit à la Medecine. Il fut ſi content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut ſonger ſolidement à ce qui pouvoit lui convenir, & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'Etat dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Phiſique, il le détermina à en profiter pour embraſſer la profeſſion de Medecin.

M. Chirac devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enſeigna 5 ans après les différentes parties de la Medecine. On ſentit bien le prix des Leçons qu'il dictoit à ſes Auditeurs. Elles n'avoient pas le ſort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire, on ſe les tranſmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur, & encore aujourd'hui elles ſont un tréſor que l'on conſerve avec ſoin. On recueilloit avec

le même empreſſement les diſcours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus & encore plus approfondis que les Leçons, on raſſembloit, on réuniſſoit ce que différentes perſonnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un Corps, tant on étoit animé par l'eſpérance d'une grande inſtruction.

Outre les Leçons publiques, M. Chirac faiſoit chés lui des Cours particuliers, plus inſtructifs encore pour ſes Diſciples, & même pour lui, à cauſe de la liberté de la converſation; les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier ſe rempliſſoit d'Habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut aſſés plein de Théorie, il ſe mit dans la Pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & ſon nom vivra longtems. M. Chirac le prit pour guide & pour modele, avec les reſtrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre, ſans renoncer aux connoiſſances particulieres qu'il pouvoit avoir acquiſes, ni à des vûës dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oſer les approuver.

En 1692 M. le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Medecin de l'Armée de Rouſſillon. Il fut en 1693 au Siége de Roſes, après lequel une Diſſenterie Epidémique ſe mit dans l'Armée. Le Miniſtre de la Guerre lui envoya de Paris de l'Ipecacuana, qui y étoit encore nouveau, & connu ſeulement ſous le nom de *Remede du Medecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtreté, & de toutes les façons, ſans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver ſa reſſource en lui-même, il donna du Lait coupé avec la leſſive de Sarments de Vigne, & il eut le plaiſir de voir preſque tous ſes Malades guéris.

Quelques années après il y eut à Rochefort une autre maladie Epidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la Diſſenterie, nouvelle dans nos Climats, & effrayante par le ſeul ſpectacle. M. Bégon, Intendant de cette Ville, demanda au Roi M. Chirac, déja très-célébre, ſingulierement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des Cadavres, plus néceſſaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être

500, travail énorme, & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources, & s'en assura si bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il composa un grand Mémoire de la maniere dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la maladie étoit susceptible, car il prévoyoit tout, il détailloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul, en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Bégon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la Maladie, traité selon ses ordres, & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire, une Jauniſſe, & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites Véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts, il y avoit inflammation de Cerveau. Il eût fallu les saigner pour la prévenir, & même saigner du pied pour faire une diversion, ou *révulsion* du Sang en embas. Mais saigner dans la petite Vérole! saigner

du

du pied, sur-tout des Hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas toujours ? Et en effet la Saignée du pied dans les Hommes étoit presque toujours suivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard, & dans les cas desespérés. Un violent préjugé sur ce sujet bien établi, bien enraciné chés le Peuple, ne l'étoit pas moins chés les Medecins, qui de plus ne se vouloient pas laisser renvoyer à l'Ecole. Ils ne l'accusoient que d'ignorance, ou de témérité, tandis que le Peuple l'accusoit d'un dessein formé contre les jours du Genre humain. Il soutint courageusement sa Pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts ; ses Malades guérissoient, les autres mouroient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore guere justifié.

C'est lui qui a reglé aussi, mais avec moins de contradiction, la maniere généralement reçûë dont on conduit aujourd'hui le Remede d'une autre Maladie du même nom. Les grands Medecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis, est la plus sûre & la plus heureuse, mais

ceux qui établiſſent ſolidement de nouveaux principes, ſont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art, tel qu'ils le trouvent, juſqu'où il peut aller, les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Auſſi M. Silva, ſi bon Juge en ces matieres, & ſi intéreſſé à ne pas ſouffrir des Uſurpateurs dans les premiers rangs, a dit *qu'il appartenoit à M. Chirac d'etre Légiſlateur en Medecine.*

Après s'être entierement remis des fatigues & de ſa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ſes anciennes fonctions de Profeſſeur & de Medecin. Là il eut deux conteſtations à eſſuyer, & même plus que des conteſtations, car elles devinrent des procès en Juſtice. Il s'agiſſoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieuſſens, célébre Docteur de la même Faculté, & de la Structure des Cheveux avec M. Sorazzi, Medecin Italien. Ni l'un ni l'autre Sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On eſt aſſés perſuadé de ſon propre mérite, cependant il ne nous raſſure pas aſſés pour nous procurer quelque tranquillité, quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laiſſoit pas de croître de jour en

jour, les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité; on l'appelloit pour les Malades de distinction, & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706 feu M. le Duc d'Orleans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laissoit son premier Medecin à Paris, & comme il lui en falloit un auprès de sa personne, M. le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le proposa par zele pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui, le choix fut fait, & eut les suites les plus heureuses. M. le Duc d'Orleans au Siége de Turin fut très-dangereusement blessé au Poignet, & se trouvoit sur le point d'en perdre le Bras, lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce Bras dans des Eaux de Balaruc, qu'on fit venir. Ce Remede si simple, & auquel il eût été si naturel de ne pas penser, produisit une parfaite & promte guérison, presque miraculeuse. Il en a fait l'Histoire dans une grande Dissertation en forme de These *sur les Playes*, Ouvrage qui par

la solidité & l'abondance de l'instruction, se fait pardonner sans peine une grande négligence de stile.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque tems après la Campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris, & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Medecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier avec toutes les récompenses dûës à ses services; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vû de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris, il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Medecine par une des Charges de la Maison du Prince.

Il lui manquoit assés de choses, presque necessaires en ce païs-ci. Il parloit peu, sechement, & sans agrément. Il ne faisoit guere aux Malades ces expli-

cations circonſtanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne ſont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une eſpece de plaiſir. Il leur préſentoit dans les occaſions l'idée deſobligeante, quoique vraye, qu'il y avoit de la fantaiſie & de la viſion dans leurs infirmités, il leur nioit ſans détour juſqu'à leur ſentiment même, & combien les Femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il ſe prêtoit peu aux objections ſouvent puériles des Malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaiſance, aucune modification à ſes déciſions laconiques ; heureux les Malades, quand il avoit pris le bon chemin ! Il n'étoit guere conſolant, & n'avoit preſque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus oppoſés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais ſuccès, qui plus certainement encore ſeroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante. Sa ruë étoit incommodée de la quantité

de Carroſſes qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puiſque Paris étoit le lieu de la Scene, mais il falloit au fond que de grandes & rares qualités euſſent ſurmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil*, d'une juſteſſe & d'une promtitude ſinguliere, & peut-être unique. C'étoit une eſpece d'inſpiration, dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le Plan de la Cure, & le ſuivoit avec une conſtance inébranlable, parce qu'il n'auroit pû s'en départir ſans agir contre des lumieres qui le frappoient ſi vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas ſi conſtans, & même ne le doivent pas. Les Malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils ſe ſentoient conduits par une main plus ferme, ſon inflexibilité leur aſſuroit combien il coutoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ſes rigueurs. Ils voyoient encore que ſi les occaſions le demandoient, il hazardoit

volontiers pour eux ſa propre réputation. Lorſqu'il jugeoit néceſſaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le Malade étoit important, il ſçavoit qu'il ſe rendoit reſponſable de l'évenement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puiſſante ſoulevoient auſſi-tôt le Public contre lui, cependant il ne molliſſoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuſe pour le Malade, mais moins pour le Medecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orleans, déja Regent du Royaume, le fit ſon premier Medecin, choix preſque néceſſaire, qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été poſſible, ſa grande pratique de Paris. L'année ſuivante il entra dans l'Académie en qualité d'Aſſocié libre, & ſans ſes occupations continuelles & indiſpenſables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des privileges de ce titre.

En 1718 il ſucceda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la ſource des graces, puiſque le

Prince Regent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720 Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnuë, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Regent d'y aller, afin que la Ville, qui se verroit secouruë par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée, il proposa en sa place MM. Chicoineau & Verny, célébres Medecins de Montpellier dont il garantit le sçavoir, le zele & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit son Gendre, car la fille unique du Précepteur étoit devenuë un assés bon parti pour épouser le Disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune, & qui en avoit ouvert la route, en profitât.

MM. Chicoineau & Verny arrivés à Marseille trouverent la Peste, accompagnée de toute la désolation, de toute la consternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'étoit presque plus habitée que

par des cadavres, qui jonchoient les ruës, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles proviſions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainſi dire, le Medecin général de Marſeille par le ſoin aſſidu dont il veilloit à tous ſes beſoins auprès du Regent, par les ſecours de toute eſpece qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumieres dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuſe Ville quatre Medecins de Montpellier, & ſes amis qu'il crut dignes d'une Commiſſion ſi honorable, & ſi peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec ſuccès à Paris, fut l'un d'entre eux. Ils raſſurerent d'abord le peuple par l'extréme hardieſſe dont ils abordoient les Malades, & par l'impunité de cette hardieſſe toujours heureuſe. Peut-être, & cela ne diminueroit guere la gloire de l'Héroïſme, étoient-ils dans le ſentiment de M. Chirac, que la Peſte ne ſe communique pas par contagion. Quoiqu'il en ſoit de cette opinion ſi paradoxe, il ſeroit difficile qu'elle fût plus dangereuſe

& plus funeſte aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis longtems une idée, qui eût pû contribuer à l'avancement de la Medecine. Chaque Medecin particulier a ſon ſçavoir qui n'eſt que pour lui, il s'eſt fait par ſes obſervations & par ſes réflexions certains principes, qui n'éclairent que lui ; un autre, & c'eſt ce qui n'arrive que trop, s'en ſera fait de tous différens, qui le jetteront dans une conduite oppoſée. Non-ſeulement les Medecins particuliers, mais les Facultés de Medecine ſemblent ſe faire un honneur & un plaiſir de ne s'accorder pas. De plus les obſervations d'un Païs ſont ordinairement perduës pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun eſt comme renfermé chés ſoi, & ne ſonge point à former de Société. L'Hiſtoire d'une Maladie qui aura regné dans un lieu, ne ſortira point de ce lieu-là, ou plûtôt on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumieres, plus d'uniformité dans les Pratiques. Vingt-quatre Medecins des plus employés de la Faculté de Pa-

ris auroient composé une Académie, qui eût été en correspondance avec les Medecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Païs étrangers, qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les Pleuréſies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie auroit demandé à ſes Correſpondans de les examiner plus particuliérement dans toutes leurs circonſtances, auſſi-bien que les effets pareillement détaillés des Remedes. On auroit fait de toutes ces relations un Réſultat bien précis, des eſpeces d'Aphoriſmes, que l'on auroit gardés cependant juſqu'à ce que les Pleuréſies fuſſent revenuës, pour voir quels changemens ou quelles modifications il faudroit apporter au premier Réſultat. Au bout d'un tems on auroit eu une excellente Hiſtoire de la Pleuréſie, & des Regles pour la traiter, auſſi ſûres qu'il ſoit poſſible. Cet exemple fait voir d'un ſeul coup d'œil quel étoit le Projet, tout ce qu'il embraſſoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé & y avoit fait entrer le Roi, mais il mourut lorſque tout étoit diſpoſé pour l'exécution.

Par cette mort que le plus grand nombre sentit douloureusement, M. Chirac perdoit non-seulement un Prince de la Famille Royale, mais encore un Premier Ministre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur, mais toujours attaché à son auguste Maison, il quitta la Cour, & commença à se livrer absolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Medecin. On lui donnoit la premiere place dans sa Profession, & les plus illustres de ses Confreres y consentoient, sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les Consultations comme auroit fait Hippocrate, on l'auroit presque dispensé de raisonner, & son autorité seule eut suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier Medecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira auſſi-tôt à la Cour M. Chicoineau, ſon gendre, qui indépendamment de ce titre avoit pour lui l'Hiſtoire de la Peſte de Marſeille, une grande capacité en Medecine, employée principalement au ſervice des Malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui reveilla les idées de ſon Academie de Medecine. Les fonds néceſſaires, article le plus difficile, étoient reglés & aſſurés, mais quand le deſſein fut communiqué à la Faculté de Paris, il ſe trouva beaucoup d'oppoſition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ſes Membres compoſaſſent une petite Troupe choiſie, qui auroit été trop fiere de cette diſtinction, & ſe feroit cruë en droit de dédaigner le reſte du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils ſe charger d'occupations nouvelles ? N'étoit-on pas déja aſſés inſtruit par les voyes ordinaires ? Enfin comme il eſt aiſé de contredire, on contrediſoit, & avec force, & le premier Medecin trop engagé d'honneur pour reculer, perſuadé d'ailleurs de l'u-

tilité de son Projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses, & il se déterminoit pour les partis de vigueur, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pousser jusqu'au bout la Science du Pronostic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considerable, bien dûë à un travail aussi long, aussi assidu, aussi pénible, aussi utile à la Societé. Il legue par son Testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres, qui seront employées à fonder deux Chaires pour deux Professeurs, dont l'un fera des Leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le Traité de Borelli *De Motu Animalium*, & les matieres qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il estimoit l'Anatomie, & puisqu'il l'estimoit tant, on peut juger qu'il la possedoit à fond. Il alloit encore plus loin, jusqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet Art, dont assés communé-

ment les Medecins ne s'inquietent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les Opérations manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire eſt de guérir ; il avoit obtenu en 1726 l'établiſſement de ſix places de Medecins-Chirurgiens entretenus par le Roi, qui ſeroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville, mais ce deſſein, qui à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidens étrangers, & le préjugé contraire à la réunion des deux Profeſſions, qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute ſa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par ſa conduite autant qu'il le pouvoit, il ne manquoit pas d'opérer de ſa main, lorſqu'il trouvoit des Malades ſans ſecours, ou avec de mauvais ſecours. Auſſi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les grandes occaſions, ravis d'avoir un témoin & un juge ſi éclairé, qui ſe faiſoit un honneur d'être alors l'un d'entre eux. C'eſt à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit

à la veille de prendre ſes degrés de Docteur en Medecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un ſi grand Sujet. Il accompagna même ſes conſeils d'une prédiction de ce qui arriveroit à ſon Ami, & il a eu le plaiſir de la voir accomplie.

ELOGE
DE M. LE CHEVALIER
DE LOUVILLE.

JACQUES EUGENE D'ALLONVILLE, Chevalier de Louville, nâquit le 14 Juillet 1671 de Jacques d'Allonville, Chevalier Seigneur de Louville, & de Catherine de Moyencourt. Il y avoit au moins 300 ans que ſes Ancêtres poſſedoient la Terre & Seigneurie de Louville dans le Pays Chartrain.

Il étoit Cadet, il fut deſtiné à l'Egliſe, & on lui en donna l'habit, qui aſſés ſouvent accoutume les Enfans à croire qu'ils y ſont appellés. Pour lui, il ne ſe le laiſſa pas perſuader ſi aiſément, & quand il fut queſtion de le tonſurer à 7 ans, il attendit le jour de la cérémonie pour déclarer en quatre paroles, avec une fermeté froide, inébranlable, & fort au-deſſus de ſon âge, qu'il ne vouloit point être Eccléſiaſtique. Il fit ſes études d'une maniere

assés commune, & il ne se distingua que par un caractere plus sérieux & plus sensé que celui de ses pareils, & par son dédain pour leurs divertissemens. Le hasard lui fit tomber entre les mains ce qu'il lui falloit, & qu'il eût cherché s'il en eût eu quelque idée, les Elemens d'Euclide par Henryon. Il n'avoit que 12 ans, & les lisant seul il les entendit d'un bout à l'autre sans difficulté. C'est de lui que l'on tient ce fait, mais ceux qui l'ont connu n'ont pas hesité à l'en croire sur sa parole.

Sa naissance ne lui laissoit plus d'autre parti à prendre que celui de la Guerre, qui d'ailleurs s'accordoit assés avec son goût pour les Mathematiques. Il entra d'abord dans la Marine, & se trouva à la Bataille de la Hougue en 1690. De-là il passa au service de Terre, & fut Capitaine dans le Regiment du Roi à la fin de 1700. M. le Marquis de Louville, son frere aîné, Gentilhomme de la Manche du Duc d'Anjou, suivit en Espagne ce Prince devenu Roi de cette grande Monarchie, & bien-tôt après il fit venir le Chevalier dans une Cour où toutes sortes d'agrémens l'attendoient. Il les y

trouva en effet, il fut Brigadier des Armées du Roi d'Espagne, il eut un Brevet d'une Pension assés considerable sur l'Assiente, mais qui lui demeura inutile. Au bout de 4 ans il fut obligé par de malheureux évenemens, qui ne sont que trop connus, à repasser en France, où il reprit le Service. Il fut pris à la Bataille d'Oudenarde, absolument dépouillé de tout, & envoyé prisonnier en Hollande, d'où il ne sortit qu'au bout de 2 ans qu'il fut échangé. Quand la Paix se fit, il avoit un Brevet de Colonel à la suite des Dragons de la Reine, avec une Pension de 4000 livres accordée par le feu Roi.

Le peu de tems qu'une vie agitée & tumultueuse lui avoit permis jusque-là de donner aux Mathematiques, n'avoit fait qu'irriter sa passion pour elles; mais on entroit alors dans une Paix qui ne pouvoit être que longue, & qui lui assuroit en même tems & beaucoup de loisir, & une fortune honnête. Naturellement il devoit se contenter de cette situation, du moins jusqu'à une nouvelle Guerre; cependant il voulut absolument rompre avec tout ce qui n'appartenoit pas à son goût dominant, &

malgré les remontrances de sa famille & de ses amis, malgré une breche considerable qu'il faisoit à son revenu, il alla avec cette fermeté invincible dont il avoit déja donné un essai en refusant la Tonsure, remettre entre les mains du Ministre de la Guerre son Brevet de Colonel & les appointemens.

Maître enfin de lui-même, il se dévoua aux Mathematiques, & principalement à l'Astronomie. Il alla à Marseille en 1713 ou 14 dans le seul dessein d'y prendre exactement la hauteur du Pole, qui lui étoit nécessaire pour lier avec plus de sureté ses Observations à celles de Pytheas anciennes d'environ 2000 ans.

En 1715 il fit le voyage de Londres exprès pour y voir l'Eclipse totale du Soleil, & il n'eût point de regret à un Contrat de 8000 livres sur la Ville, que cette curiosité lui coûta, & qui n'étoit pas un fort petit objet dans sa fortune.

Il n'y a guere dans Paris d'autre habitation que l'Observatoire, qui puisse parfaitement convenir à un Astronome. Il lui faut un grand Horison,

des lieux d'une disposition particuliere, & qu'il ne soit pas obligé de quitter selon les intérêts ou le caprice d'autrui. M. le Chevalier de Louville, très-porté d'ailleurs à la retraite par son caractere, fixa son séjour dans une petite maison de Campagne, qu'il acheta en 1717 à un quart de lieuë d'Orleans, ce lieu s'appelle Carré. La Nature lui offroit-là tout ce qu'il pouvoit desirer de commodités Astronomiques, & il sçut bien s'y procurer celles qui dépendoient de lui. Il étoit de l'Academie dès 1714, & cette demeure éloignée ne s'accordoit pas tout à fait avec nos regles; mais les Astronomes sont rares, il promit d'apporter tous les ans à Paris les fruits de sa retraite, & s'en acquitta regulierement.

On aura peut-être peine à croire combien dans ce siécle-ci, en France, à 30 lieuës de Paris, un Astronome avec tout son équipage & ses pratiques ordinaires, fut un spectacle étonnant aux yeux de tout le Canton de Carré. Nous ne rapporterions pas ces bagatelles, si elles n'étoient de quelque utilité pour l'Histoire des connoissances du Genre humain, & si elles ne faisoient

voir avec quelle extrême lenteur les Nations en corps cheminent vers les vérités les plus simples. Les Eclipses de Soleil & les Cometes, qui effrayoient le peuple de Paris, il n'y a pas 100 ans, lui sont devenuës indifférentes ; mais encore aujourd'hui les Payſans d'auprès d'Orleans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voyent obſerver le Ciel, ſinon que c'eſt un Magicien. Quand leurs Vignes ont manqué, ils l'en accuſent. Un Mât de 30 ou 35 pieds qu'il a planté dans ſon Jardin pour y attacher une Lunette de 30 pieds, eſt deſtiné à lui faire voir les Etoiles de plus près, & pluſieurs l'ont vû ſe faire *biſſer* au haut du Mât, & y reſter long-tems. Les honnêtes gens du Pays, trop éclairés pour donner dans la Magie, viennent de toutes parts lui demander quel tems il fera, ou ſi la recolte ſera abondante. Il eſt vrai que Paris même n'eſt pas encore bien parfaitement déſabuſé de faire le même honneur à MM. de l'Obſervatoire.

M. le Chevalier de Louville eût été accablé par le nombre exceſſif de viſites qu'une folle curioſité lui amenoit,

comme s'il eût été un Brachmane, ou un Gimnoſophiſte, mais il y mit ordre le mieux qu'il put par la maniere dont il ſçavoit les recevoir. Il avoit établi qu'on pouvoit venir dîner avec lui, mais à condition d'y dîner ſeulement ; quand on arrivoit avant l'heure, on prenoit un Livre dans la Biblioteque pour s'amuſer, ou bien on alloit ſe promener dans un Jardin aſſés agréable, & bien tenu, on étoit le maître ; mais lui il ne ſortoit de ſon Cabinet que pour ſe mettre à Table, & le repas fini il rentroit dans ce Cabinet, laiſſant à ſes Hôtes la même liberté qu'auparavant. On voit aſſés combien il gagnoit de tems par un retranchement ſi rigoureux & ſi hardi de toutes les inutilités ordinaires de la Societé.

Il faiſoit de ſes propres mains, dans ſes Inſtrumens Aſtronomiques, tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus difficile, tout ce que les plus habiles Ouvriers n'oſent faire dans la derniere perfection, parce qu'il leur en coûteroit un tems & des peines dont on ne pourroit pas ſe réſoudre à leur tenir aſſés de conte. Pour lui il ne les épargnoit point, fort ſatisfait d'en être payé par

lui-même, si ses Observations en étoient plus justes. Nous avons donné en 1724 (*a*) un exemple assés remarquable de toutes les attentions scrupuleuses & presque vetilleuses qu'il avoit apportées à la détermination de la grandeur des Diametres du Soleil, point fondamental pour la Théorie de cet Astre, dont il donna de nouvelles Tables imprimées dans le Volume de 1720 (*b*). Nous y avons expliqué les principes de leur construction, qui demandoit également & une fine recherche de Spéculation, & une grande exactitude de pratique. Les Calculs Astronomiques, qui ne roulent que sur des *à peu-près*, quoiqu'extrêmement approchans, il les vouloit amener à être des Calculs Algebriques, exemts de tout tâtonnement. L'Astronomie acqueroit par-là une certaine noblesse, & devenoit plus véritablement Science. Ce que nous avons dit en 1724 (*c*) sur sa nouvelle Methode de calculer les Eclipses, explique suffisamment ses pensées sur ce sujet.

(*a*) Page 81 & suiv.
(*b*) Page 80 & suiv.
(*c*) Voyés l'Hist. de 1724, p. 74 & suiv.

Il en avoit une plus singuliere & plus sujette à contestation sur l'obliquité de l'Ecliptique par rapport à l'Equateur. Tous les Astronomes la posent constante, & il la croyoit décroissante, mais seulement d'une Minute en 100 ans, de sorte que dans un tems très-long, qui se détermine aisément, l'Ecliptique viendroit à se mettre dans le Plan de l'Equateur, & les deux Poles verroient ensemble le Soleil pendant quelques années. M. de Louville se donna la peine de ramasser de tous côtés, & depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, tout ce qui pouvoit appartenir à ce sujet directement ou indirectement, & à quelque exception près, tout aboutissoit à rendre l'obliquitité de l'Ecliptique décroissante, souvent assés juste selon la proportion posée. Il crut même pouvoir prouver dans certaines circonstances heureuses que ce décroissement, (a) qui ne peut être que d'une extrême lenteur, avoit été 5 ans précisément des 3 Secondes qu'il falloit. Il n'ignoroit pas que cette grandeur est en Astronomie un Infini-

(a) Voyés l'Hist. de 1714, p. 68, de 1716, p. 48, de 1721, p. 65.

ment petit ; mais le ſoin ſingulier qu'il mettoit à ſes Obſervations pouvoit juſtifier une confiance qu'il ne ſe fût pas permiſe autrement.

Quoiqu'il parût s'être renfermé dans l'Aſtronomie, il ſe mêla de la célébre Queſtion des *Forces Vives*. Il fut le premier de l'Académie qui oſât ſe déclarer contre M. Leibnitz (*a*). Quel nom ! quelle autorité ! Mais ſi le Geometre par lui-même eſt fait pour ne pas déférer aux noms & aux autorités, le caractere de M. de Louville le rendoit à cet égard plus Geometre qu'un autre. Il continua en 1728 (*b*) la même entrepriſe, & M. de Mairan ſe joignit à lui avec une nouvelle Theorie. C'étoit alors l'illuſtre M. Bernoulli qu'ils attaquoient. Le procès des *Forces Vives* n'eſt pas encore jugé en forme. Il ne faut pas s'attendre qu'il ſorte du Monde Sçavant une voix générale qui le décide, mais dans la ſuite du tems les Geometres, que des occaſions inévitables forceront à prendre un parti, tomberont dans le bon par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié. Il y

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1721, p. 81 & ſuiv.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1728, p. 73 & ſuiv.

a eu, & il y aura encore de ces déciſions ſourdes du Public.

Au commencement de Septembre 1732, M. le Chevalier de Louville eut deux accès de Fiévre Léthargique, qui ne l'étonnerent point. Il avoit coutume de regarder ſes maux comme des Phénomenes de Phiſique, auſquels il ne s'intéreſſoit que pour en trouver l'explication. Il continuoit ſa vie ordinaire, lorſque la même Fiévre revint, & l'emporta le 10 du mois au bout de 40 heures, pendant leſquelles il fut abſolument ſans connoiſſance.

Il avoit l'air d'un parfait Stoïcien, renfermé en lui-même, & ne tenant à rien d'extérieur, bon ami cependant, officieux, généreux, mais ſans ces aimables dehors, qui ſouvent ſuppléent à l'eſſentiel, ou du moins le font extrêmement valoir. Il étoit fort taciturne, même quand il étoit queſtion de Mathématiques, & s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de ſon ſçavoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient ſincerement. Le Sçavant qui ne parle que pour inſtruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être inſtruits, fait une grace, au lieu

que lorſqu'il ne parle que pour étaler, on lui fait une grace, ſi on l'écoute. Dans les Lectures que M. de Louville faiſoit à nos Aſſemblées, il ne manquoit pas de s'arrêter tout court, dès qu'on l'interrompoit ; il laiſſoit avec un flegme parfait un cours libre à l'objection, & quand il l'avoit deſarmée, ou laſſée par ſon ſilence, il reprenoit tranquillement où il avoit quitté ; apparemment il faiſoit enſuite ſes réflexions, mais il ne l'avoit ſeulement pas promis. On prétend que ce Stoïcien ſi auſtere, & ſi dur, ne laiſſoit pas d'avoir ſur ſa Table, ſur ſes Habillemens certaines délicateſſes, certaines attentions raffinées, qui le rapprochoient un peu des Philoſophes du parti oppoſé.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LAGNY.

THOMAS FANTET DE LAGNY nâquit à Lyon de Pierre Fantet, Secretaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Medecine de Montpellier. Il fut élevé dans sa premiere jeuneſſe par un Oncle paternel, Chanoine & Doyen de Joüarre, & continua ſes études aux Grands Jéſuites de Lyon, toujours le premier de ſa Claſſe. Il compoſoit des Vers Grecs dès la Quatriéme, lorſqu'à peine ſes Camarades ſçavoient lire le Grec. Il ne ſaiſiſſoit pas ſeulement mieux que les autres l'inſtruction générale qu'on leur donnoit à tous, il la prévenoit ſouvent, & les Leçons qu'il avoit reçûës lui faiſoient deviner celles qui alloient ſuivre. Il acheta un jour par hazard, ou par inſtinct, ſi on veut, l'Euclide du P. Fournier & l'Al-

gebre de Jacques Pelletier du Mans. Dès qu'il eût vû de quoi il s'agissoit dans ces deux Livres-là, il ne s'occupa plus d'autre chose, mais secrettement. La grande avance qu'il avoit dans ses Classes, le don de retenir par cœur ce qu'il avoit entendu réciter une fois, celui de composer en Latin à mesure qu'on lui dictoit le sujet de la composition en François, tout cela lui faisoit trouver beaucoup de tems pour son plaisir, c'est-à-dire, pour cette étude cachée, bien plus difficile que l'autre.

S'il sacrifioit les Belles-Lettres aux Mathématiques, on peut aisément juger qu'il ne traita pas mieux la Philosophie de l'Ecole, au moins celle de ce tems-là, d'autant plus insupportable à un esprit Geometre, qu'elle prétend raisonner, au lieu que l'Eloquence & la Poësie ne prétendent guere que flatter ou remuer l'imagination. La Jurisprudence à laquelle on le destinoit, car quel est le Pere qui aimât assés peu ses Enfans pour les destiner aux Mathématiques ? La Jurisprudence n'eut pas plus d'attraits pour lui. Après avoir fait trois années de Droit à Toulouse, il résista aux promesses les plus flateuses

d'une puiſſante protection que lui fit M. de Fieubet, Premier Preſident de ce Parlement, pour l'attacher à ſon Barreau. Il réſolut de ſe livrer entierement à ſon goût, & de venir à Paris, où il avoit en vûë une place dans l'Académie des Sciences.

Il étoit déja digne d'y penſer. A l'âge de 18 ans, avec les deux Livres Elémentaires que nous avons nommés, & que l'on ne connoît preſque plus, parce que d'autres plus parfaits & plus inſtructifs ont pris leur place, ſans aucun autre guide, ſans Maître, ſans un Ami à qui il pût ſeulement parler ſur ces matieres, il avoit jetté les fondemens des grandes Theories qu'il a depuis étenduës & perfectionnées d'une nouvelle Méthode pour la réſolution des Equations réductibles du 3me & du 4me degré, de la Quadrature du Cercle infiniment approchée, de la Cubature de certaines portions Sphériques. Il eſt vrai que quand il lui fut enſuite permis d'avoir des Livres, & qu'après avoir étudié la Géometrie, il étudia les Géometres, il trouva, peut-être avec autant de joye que de déplaiſir, qu'il avoit été prévenu, mais ſeule-

ment en partie, sur quelques-unes de ses découvertes. La gloire en étoit un peu diminuée, mais non pas le mérite, & il apporta toujours à Paris ce fond qui avoit tant produit de lui-même, & qui ne pouvoit que devenir plus fécond par les secours étrangers.

Les talens dénués de fortune aspirent tous à Paris, ils s'y rendent presque tous, & s'y nuisent les uns aux autres. Il arrive le plus souvent qu'on y trouve toutes les places prises. M. de Lagny ne put entrer dans l'Académie qu'en 1695, mais parce que son poste pouvoit être encore long-tems infructueux, M. l'Abbé Bignon, le protecteur général des Lettres, le fit nommer en 1697 Professeur Royal d'Hidrographie à Rochefort. Il se défendit d'abord d'accepter cet emploi, en représentant qu'il n'entendoit pas la Marine, mais son bienfaicteur, qui sentit bien le prix d'un refus si modeste & si desintereſſé, le rassura contre sa prétenduë ignorance, & lui garantit qu'il l'auroit bientôt surmontée. Cependant M. de Lagny, pour une plus grande sureté, & par un extrême scrupule sur ses devoirs, demanda au Roi la permission de faire

une Campagne sur Mer, afin de connoître par lui-même le Pilotage. Le Roi la lui accorda, & de plus, respectant en quelque sorte un Génie né pour de plus grands objets que l'Hidrographie, il eut la bonté de lui donner un autre Hidrographe qui travaillât sous lui, & c'est le même qui dans la suite lui a succedé.

Superieur à son emploi autant qu'il l'étoit, il eut tout le tems nécessaire pour de plus hautes spéculations. Il envoyoit ses découvertes à l'Académie, dont il étoit toujours Membre, mais les circonstances, quoique legeres, ont toujours un certain pouvoir dans les choses mêmes qui sembleroient en devoir être les plus indépendantes. On lisoit ses Mémoires avec moins d'attention que si on les lui avoit entendu lire. C'étoit assés sa coutume de supposer dans un Mémoire ce qui étoit établi dans un autre que l'on n'avoit pas, tout étoit bien lié, mais seulement pour lui, & on suspendoit son jugement, on arrêtoit l'impression naturelle que chaque partie auroit faite, jusqu'à ce qu'on eût vû le tout ensemble. Il m'a plusieurs fois avoué lui-même que ce

tout enſemble, il eût eu bien de la peine à le former ; ſes nouvelles idées étoient en trop grand nombre, trop vives, trop impatientes de ſe placer, pour ſouffrir un arrangement bien régulier & bien tranquille. Enfin dans le tems du ſéjour de M. de Lagny à Rochefort, l'Académie commençoit à s'occuper beaucoup de la Géometrie nouvelle, & tout ce qu'il donnoit appartenoit à l'ancienne, quoique pouſſée plus loin, il ne parloit que de choſes dont les autres avoient parlé, & quoiqu'il en parlât fort différemment, la curioſité étoit moins piquée que ſi les choſes elles-mêmes avoient été plus neuves. La nouveauté ne perd guere ſes droits ſur nous, & il faut convenir qu'elle en avoit en cette occaſion des plus forts qu'elle puiſſe jamais avoir.

M. de Lagny ennuyé de Rochefort, malgré les occupations de ſa place, malgré ſes études particulieres, malgré le plaiſir d'y réüſſir ſelon ſes ſouhaits, car le moyen qu'il ne ſe ſentît toujours propre à un plus grand Théatre ? faiſoit de tems en tems des voyages à Paris, pour épier les occaſions d'y reſter. Ce ne fut qu'au commencement de la

Régence que feu M. le Duc d'Orleans l'y arrêta, en le faisant Soudirecteur de la Banque Générale, de la même maniere à peu près, & par les mêmes motifs que l'on donna en Angleterre la Direction de la Monnoye de Londres à M. Neuton. On jugea, & là & ici, que la grande science du Calcul, ordinairement assés stérile par rapport à l'utilité des Etats, seroit tournée avantageusement vers ce grand objet, & qu'en même-tems les deux Géometres à qui elle avoit coûté de longs travaux, en seroient récompensés par de semblables postes. Tous deux se trouverent tout-à-coup dans une richesse qui leur étoit nouvelle, transportés du milieu de leurs Livres sur des tas d'Argent, & tous deux y conserverent leurs anciennes mœurs, cet esprit de modération & de desintéressement, si naturel à ceux qui ont cultivé les Lettres. Mais la fortune de M. Neuton fut durable, & celle de M. de Lagny ne le fut pas; les affaires changerent en France, la Banque cessa, mais avec honneur pour M. de Lagny; tous ses Billets furent acquittés, & il laissa dans l'ordre le plus exact tout ce qui avoit appartenu

à son administration. Le Philosophe fut heureux de n'avoir pas perdu dans une situation passagere le goût de simplicité qui lui devoit être d'un plus long usage.

Rendu entierement à l'Académie, il ne lui fut pas difficile d'en bien remplir les devoirs. Il se trouvoit riche de plus de 20 gros Porte-feuilles *in-folio*, pleins de ses Réflexions, de ses Recherches, de ses Calculs, de ses nouvelles Théories, il n'avoit qu'à y choisir ce qu'il lui plairoit, & à l'en détacher. Tout cela tendoit principalement à une réforme, ou refonte entiere de l'Arithmétique, de l'Algebre & de la Géometrie commune. Il s'étoit rencontré avec M. Leibnitz, car les preuves de la rencontre ont été bien faites, sur l'idée singuliere d'une Arithmétique qui n'auroit que 2 chiffres, au lieu que la nôtre en a 10. L'Algebre sans comparaison plus étenduë & plus compliquée, & qui l'est d'une maniere à effrayer, changeoit entierement de forme entre ses mains; tout se résolvoit par des Progressions Arithmétiques de son invention, qui naissoient des Equations proposées; le fameux Cas irréductible, ce

Nœud-Gordien, cet Écueil qui subsiſtoit depuis la naiſſance de l'Algebre, ou diſparoiſſoit, ou n'embarraſſoit plus. La Meſure des Angles, dont il faiſoit une Science à part ſous le nom de Goniometrie, méritoit cet honneur par la nouveauté de la Theorie qui l'établiſſoit, & de-là ſe tiroit une Trigonometrie, beaucoup plus ſimple que celle dont on ſe contente juſqu'à préſent, & délivrée de toutes ces Tables de Sinus, Tangentes & Sécantes, attirail incommode, toujours borné quelque vaſte qu'il ſoit, & qui demande qu'on ſe repoſe avec une confiance aveugle ſur le travail d'autrui. Enfin un des grands objets de M. de Lagny étoit ſa Cyclometrie, ou Meſure du Cercle. Il la trouvoit par des Séries ou Suites infinies de Nombres, telles que leurs Sommes, ſi on eût pû les avoir, l'euſſent donnée exactement, ou que du moins chacun de leurs termes, ou les ſommes d'un nombre fini de ces termes, la donnoient toujours avec moins d'erreur, de ſorte que l'erreur diminuoit tant qu'on vouloit. Il s'étoit encore rencontré avec M. Leibnitz ſur une Série donnée en cette matiere par

ce grand Geometre, & qui fit du bruit en ſon tems, mais quoiqu'ingénieuſe, elle a le défaut d'être trop lente dans tout ſon cours, au lieu que le mérite de ces ſortes de Séries conſiſte à être fort rapides dans leur marche à leur origine, & enſuite ſi lentes vers leur extrémité, qu'on puiſſe ſans erreur ſenſible négliger tous leurs derniers termes, quoiqu'en nombre infini. Il avoit ſouverainement l'art de former ces Séries avec facilité, de leur donner une certaine élégance dont elles ſont ſuſceptibles, & qui eſt une eſpece d'agrément de ſurérogation, de leur faire prendre enfin, ſelon les différens beſoins, différentes formes ſans en altérer le fond. Comme les médiocres Géometres ont ſouvent le malheur de trouver la Quadrature exacte du Cercle refuſée aux autres, & qu'ils ne manquent pas d'apporter à l'Académie leurs magnifiques aſſertions, M. de Lagny les réprimoit dans le moment, en leur faiſant voir, par le moyen de ſes Séries, des Quadratures plus exactes que les leurs, & plus exactes à l'infini.

Il avoit peut-être mal pris ſon tems de ne travailler qu'à de nouveaux fon-

demens du grand édifice de la Géometrie, quand on ne ſongeoit preſque plus qu'à en conſtruire le Comble par la ſublime & fine Theorie de l'Infini. Mais ce Comble une fois mis, il ſemble que les fondemens poſés par M. de Lagny conviendroient mieux à tout l'édifice, tel qu'il ſera alors. Non-ſeulement toutes les vûës qu'il a données ſe lieroient facilement avec l'Infini, elles y percent déja & y entreroient, quand même il ne l'auroit pas voulu.

Nous avons rendu un conte aſſés détaillé de ſes travaux, à chaque occaſion qu'il nous en a donnée dans nos Volumes, où il s'agit ſi ſouvent de lui. Pour rapporter cependant quelques traits particuliers de ſon génie, aſſés courts pour trouver place ici, nous en choiſirons deux, ſans prétendre qu'ils ſoient abſolument préférables à beaucoup d'autres.

Il a donné à l'Académie en 1705 (*a*) l'expreſſion Algebrique de la Série infinie des Tangentes de tous les Arcs ou Angles multiples d'un premier Arc ou Angle quelconque connu, & cela d'une maniere ſi ſimple, qu'il n'avoit beſoin

(*a*) Voyés l'Hiſt. page 99 & ſuiv.

que de deux Propoſitions très-élémentaires d'Euclide. Deſcartes a dit que ce qu'il avoit le plus deſiré de ſçavoir dans la Theorie des Courbes, étoit la Méthode générale d'en déterminer les Tangentes qu'il trouva, & je ſçai de M. de Lagny qu'il avoit eu le même deſir de trouver le Théorême énoncé, dont il voyoit l'utilité extrême pour toute ſa Goniometrie & ſa Cyclometrie. La fameuſe joye d'Archimede s'eſt de tems en tems renouvellée chés les Géometres, plus ſouvent pour la vivacité du ſentiment, mais aſſés ſouvent auſſi pour la beauté & l'importance des découvertes.

La Cubature de la Sphere, ou la Cubature des Coins & des Piramides Sphériques que l'on démontre égales à des Piramides Rectilignes (*a*), eſt encore un morceau de M. de Lagny, neuf, ſingulier, & qui ſeul prouveroit un grand Géometre. Il l'eût choiſi pour orner ſon Tombeau, qui en eût imité plus parfaitement celui d'Archimede, où la Sphere entroit auſſi.

Quand ſes forces baiſſerent aſſés ſenſiblement, il demanda la Vétérance,

(*a*) Voyés les Mém. de 1714, p. 409.

qu'il

qu'il avoit bien méritée. On faiſoit alors un Recueil général des anciens Ouvrages de l'Académie, on jugea à propos d'y faire entrer un grand Traité d'Algebre Manuſcrit qu'il avoit fait, beaucoup plus étendu, plus complet & plus neuf que celui qu'il avoit publié en 1697. Mais il fallut que ce fût un de ſes amis, M. l'Abbé Richer, Chanoine de Provins, fort au fait de ces matieres, & plein des vûës de M. de Lagny, qui ſe chargeât du ſoin de revoir ce Traité, d'éclaircir ce qui en avoit beſoin, de perfectionner l'ordre du tout, & même il y ajouta beaucoup du ſien.

M. de Lagny mourut le 12 Avril 1734. Dans les derniers momens, où il ne connoiſſoit plus aucun de ceux qui étoient autour de ſon lit, quelqu'un pour faire une expérience Philoſophique, s'aviſa de lui demander quel étoit le quarré de Douze; il répondit dans l'inſtant, & apparemment ſans ſçavoir qu'il répondoit, Cent quarante-quatre.

Il n'avoit point cette humeur ſérieuſe ou ſombre, qui fait aimer l'étude, ou que l'étude elle-même pro-

duit. Malgré son grand travail il avoit toujours assés de gayeté ; mais cette gayeté étoit celle d'un homme de Cabinet. Elle eut cet avantage, que comme elle étoit fortifiée par des principes acquis dans ce Cabinet même, elle fut indépendante non-seulement d'une plus grande ou moindre fortune, mais encore des évenemens litteraires, si sensibles à ceux qui n'ont point d'autres évenemens dans leur vie. Il voyoit fort tranquillement que la plûpart des Géometres, qu'un certain torrent emportoit loin de lui dans des Regions où il n'avoit pas pris la peine de pénétrer, en fussent moins touchés de ce qu'il produisoit, & jamais il ne partit de lui aucun trait, ni de chagrin, ni de malignité contre la nouvelle Géométrie. Se fût-il possedé jusqu'à ce point-là, si son ame eût reçu quelque atteinte ? Nous laissons l'éloge d'une autre qualité de son ame aux regrets de quelques pauvres familles que la médiocrité de sa fortune ne l'empêchoit pas de soutenir.

Il a été honoré de l'amitié particuliere de M. le Chancelier, & de M. le Duc de Noailles aujourd'hui Maréchal

de France, deux noms qu'il ſuffit de prononcer.

M. le Duc d'Orleans lui fit l'honneur de s'aider de ſes lumieres, & de pluſieurs travaux qu'il lui ordonna, lorſqu'il voulut s'inſtruire à fond ſur tout ce qui regarde le Commerce, les Changes, les Monnoyes, les Banques, les Finances du Royaume, connoiſſances qui ne ſeroient pas moins néceſſaires à ceux qui ſont à la tête de tout, qu'à ceux-mêmes chés qui elles paroiſſent juſqu'ici preſque entierement renfermées, & qui en ſçavent tirer tant d'utilité.

M. de Lagny a été marié deux fois, & n'a laiſſé qu'une fille qui eſt du premier lit.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE RESSONS.

JEAN-BAPTISTE DESCHIENS DE RESSONS nâquit à Châlons en Champagne le 24 Juin 1660, de Pierre Deschiens, Secretaire du Roi, & de Marie Mauriset. Son Pere, qui étoit fort riche, le destina aux emplois qui du moins conservent la richesse, mais la nature le destinoit à un autre où le Patrimoine est fort exposé, sans conter la vie. A dix-sept ans il se déroba de la maison paternelle pour entrer dans les Mousquetaires Noirs, il en fût tiré par force, & ne demeura chés son pere qu'autant de tems qu'il lui fallut pour ménager une seconde évasion. Il se jetta dans le Régiment de Champagne, où il eut bien-tôt une Lieutenance, & d'où il fût encore arraché. Enfin pour finir ce combat perpetuel entre sa famille & lui, en la mettant plus hors de

portée de le poursuivre, il alla à Toulon, & y fût reçu dans la Marine en 1683 Volontaire à Brevet.

Cette inclination invincible pour la Guerre promettoit beaucoup, & elle tint tout ce qu'elle promettoit, une valeur signalée, de l'ardeur à rechercher les occasions, de l'amour pour les périls honorables. Il servit avec éclat dans les Bombardemens de Nice, Alger, Gennes, Tripoli, Roses, Palamos, Barcelone, Alicant. Dès l'an 1693, 10 ans après son entrée dans la Marine, il étoit parvenu à être Capitaine de Vaisseau, élevation rapide, où la faveur & l'intrigue n'eurent cependant aucune part.

Il y a une infinité de Gens de guerre, qui sont des Heros dans l'action, & hors de-là ne font guere de réflexions sur leur Métier. En général le nombre des Hommes qui pensent est petit, & l'on pourroit dire que tout le Genre humain ressemble au Corps humain ou le Cerveau, & apparemment une très-petite partie du Cerveau, est tout ce qui pense, tandis que toutes les autres parties, beaucoup plus considerables par leur masse, sont privées de cette

noble fonction, & n'agiſſent qu'aveuglement. M. de Reſſons s'étoit particulierement adonné à l'Artillerie, il ne ſe contenta pas d'en pratiquer les Regles dans toute leur exactitude, il en voulut approfondir les Principes, & examiner de plus près tous les détails, & quand un bon eſprit prend cette route en quelque genre que ce ſoit, il eſt étonné lui-même de voir combien on a laiſſé encore à faire à ſes recherches & à ſon induſtrie. Dans l'Art de tirer les Bombes, dont tant d'habiles gens ſe ſont mêlés, M. de Reſſons conta juſqu'à vingt-cinq défauts de pratique qu'il corrigea avec ſuccès en différentes rencontres. (a) M. le Duc du Maine, Grand-Maître de l'Artillerie, voulut avoir dans ce Corps qu'il commande un Homme qui y convenoit ſi bien. Il le détermina à quitter le Service de Mer pour celui de Terre ſur la fin de 1704, & fit créer en ſa faveur une dixiéme Charge de Lieutenant Général d'Artillerie ſur Terre. A tout ce qui l'animoit auparavant il ſe joignit ce choix ſi flateur, & les bontés d'un ſi grand Prince. Ainſi nous ſupprimons tout le

(a) Voyés les Mém. de 1716, p. 19 & ſuiv.

détail de ſa vie Militaire pendant la Guerre de la Succeſſion d'Eſpagne, il ne pouvoit ni manquer d'occaſions, ni leur manquer.

Dans les tems de Paix, cet Homme qui n'avoit reſpiré que Bombardemens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire forger ou à lancer des Foudres, faiſoit ſes délices de la culture d'un aſſés beau Jardin qu'il s'étoit donné. Il avoit aſſurement fait plus de ravages que ces premiers Conſuls ou Dictateurs Romains, plus célebres par leur retour aux fonctions du Labourage après leurs triomphes que par leurs triomphes mêmes. Ces ſortes de plaiſirs ſi ſimples & ſi peu apprêtés, qu'on ne goûte que dans la ſolitude, ne peuvent guere être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de ſe voir & de ſe reconnoître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec ſoi quand on vit avec ſoi.

M. de Reſſons porta dans ſon Jardin le même eſprit d'obſervation & de recherche, dont il avoit fait tant d'uſage dans l'Artillerie, & quand il fut entré en 1716 dans l'Academie en qualité d'Aſſocié libre, tantôt il nous donna

ce que nous avons déja rapporté sur les Bombes, ou de nouvelles manieres d'éprouver la Poudre, (a) tantôt de nouvelles pratiques d'Agriculture, comme celle de garantir les Arbres de leur Lépre, ou de la Mousse; (b) alternativement Guerrier & Laboureur, ou Jardinier, toujours Citoyen.

Il avoit des idées particulieres sur le Salpêtre. Il en tiroit de certaines Plantes, & prétendoit faire une composition meilleure que la commune, & à meilleur marché. On dit que le Prince Regent, dont le suffrage ne sera ici conté, si l'on veut, que pour celui d'un habile Chimiste, avoit assés approuvé ses vûës, l'Academie accoutumée aux discussions rigoureuses, lui fit des objections qu'elle sçavoit bien mettre dans toute leur force; il les essuya avec une douceur qui auroit pû servir d'exemple à ceux qui ne sont que Gens de Lettres; mais il cessa de s'exposer à des especes de combats auxquels il n'étoit pas assés exercé. Il a laissé un Ouvrage considérable manuscrit sur le Salpêtre & la Poudre.

(a) Voyés l'Hist. de 1720, p. 112.
(b) Voyés l'Hist. de 1716, p. 31.

Dans

Dans les dernieres années de sa vie, il tomba dans un grand affoiblissement, qui ne fut pourtant, pendant un tems assés long que celui de ses Jambes, dont il ne pouvoit plus se servir ; tout le reste étoit sain. Il n'avoit point attendu l'âge ou les infirmités pour se tourner du côté de la Religion, il en étoit bien pénétré, & je sçai de lui-même qu'il avoit écrit sur ce sujet. Je ne doute pas que la vive persuasion & le zéle ne fussent ce qui dominoit dans cet Ouvrage ; mais si la Religion pouvoit se glorifier de ce que les Hommes font pour elle, peut-être tireroit-elle autant de gloire des foibles efforts d'un homme de Guerre en sa faveur, que des plus sçavantes productions d'un Theologien. Il mourut le 31 Janvier 1735, âgé de 75 ans, ayant fait tout le chemin qu'un bon Officier devoit faire par de longs Services, seulement peut-être un meilleur Courtisan auroit-il été plus loin.

Son caractere étoit assés bien peint dans son extérieur, cet air de Guerre hautain & hardi qui se prend si aisément, & qu'on trouve qui sied si bien, étoit surmonté ou même effacé par la douceur naturelle de son ame, elle se

marquoit dans ſes manieres, dans ſes diſcours, & juſque dans ſon ton. A peine toute la bienſéance d'un état abſolument différent du ſien auroit-elle demandé rien de plus.

Il avoit épouſé Anne-Catherine Berrier, fille de Jean-Baptiſte Berrier de la Ferriere, Doyen des Doyens des Maîtres des Requêtes, & de Marie Potier de Novion. Il en a eu deux Enfans.

ELOGE
DE MONSIEUR
SAURIN.

JOSEPH SAURIN nâquit en 1659 à Courtaiſon dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin, Miniſtre Calviniſte à Grenoble, eut trois garçons qu'il deſtina tous trois au Miniſtere, & dont il fut le ſeul Précepteur, depuis l'Alphabet juſqu'à la Theologie & à l'Hebreu. Joſeph étoit le dernier des trois, & il fut reçu, quoique fort jeune, Miniſtre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'eſprit naturel, & ce qui eſt encore plus important, beaucoup de Logique naturelle, un caractere vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuſe, un extérieur agréable & animé qui s'accordoit au diſcours & le ſoutenoit, ce furent les talens qu'il apporta à la Prédication, & qui ne manquerent pas d'être applaudis par ſon parti, dans

un tems principalement où le Calvinisme visiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avoit besoin plus que jamais d'Orateurs véhemens. M. Saurin ne le fut apparemment que trop, il s'échappa dans un Sermon à quelque chose de hardi, ou d'imprudent, & il fut obligé de quitter le Royaume, & de se retirer à Geneve, d'où il passa dans l'Etat de Berne, qui le reçut avec toutes les distinctions dûës à sa grande réputation naissante, & à son zéle pour la cause commune.

Si ses Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient, nous pourrions parler avec encore plus de sureté du genre de son éloquence; mais nous sçavons d'ailleurs quels étoient ses principes sur cette matiere. Il rejettoit sans pitié tous les ornemens, il ne vouloit que le Vrai rendu dans toute sa force, exposé avec sa seule beauté naturelle. Une éloquence si severe est assurement plus Chrétienne, plus digne d'hommes raisonnables, mais ne parle-t'on pas toujours à des hommes?

MM. de Berne donnerent à M. Saurin, quoiqu'étranger, une Cure con-

ſidérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poſte, lorſque la révocation de l'Edit de Nantes arrivée en 1686 diſperſa dans tous les Etats Proteſtans preſque tous ſes Confreres François, fugitifs, errans, incertains du ſort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouiſſoit en comparaiſon d'eux, ou du moins ſa tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Queſtions de la Prédeſtination & de la Grace excitent des diviſions & des tempêtes parmi les Proteſtans comme parmi nous. Ils ont comme nous deux ſiſtêmes Theologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur eſt le plus ancien chés eux, c'eſt celui de Calvin, & c'eſt de-là que tous ſes Sectateurs ſont partis d'abord. Mais la raiſon naturelle réſiſte trop à ce ſiſtême, & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de ſon opération, elle produiſe enfin quelque effet, elle a ramené avec le tems un grand nombre de Theologiens Calviniſtes au ſiſtême le plus doux. Les Défenſeurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le beſoin même chés les Novateurs, le nom impoſant ou plutôt fou-

droyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magistrature assés constante à suivre ses anciennes voyes. Ils ont obtenu en Suisse un Formulaire absolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le Ministere Ecclésiastique sont obligés de signer.

Les Theologiens dominans, aussi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans leur Théorie, demanderent la signature du Formulaire aux Ministres François refugiés, dont on sçavoit assés que le sentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuse situation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refuserent de signer, mais il s'agissoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage céda peu à peu à cette considération bien pesée ; tous les jours il se détachoit quelqu'un qui alloit signer.

M. Saurin ne fut pas de ce nombre, il éluda la signature par toutes les chicanes à peu près raisonnables qu'il put imaginer pour gagner du tems, résolu, quand il ne pourroit plus se défendre, à quitter une place qui étoit toute sa

fortune, & à ſe retirer en Hollande. Toutes ſes meſures étoient déja priſes pour cette courageuſe retraite, lorſqu'un ancien Miniſtre fort accrédité en Suiſſe, fort ſon ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suiſſe alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un Certificat abſolu qu'il avoit droit de donner, mais ſur une ſignature qu'on ne verroit point, conçuë en des termes dont toute la délicateſſe de conſcience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureuſement cet ami étoit d'un caractere auſſi ferme & auſſi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne ſe fût pas livré à la conduite d'un homme dont les principes différens des ſiens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans ſon état, & ce fut pendant ce tems ſi convenable qu'il épouſa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiſelle de l'ancienne & noble famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suiſſe. Un Etranger ne poſſédant pour tout bien qu'une Cure, plus conſidérable, à la vérité, que pluſieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penſer à un

pareil mariage, mais ſon mérite perſonnel fut conté pour beaucoup. Les Pays les plus ſenſés ſont ceux où ce n'eſt pas là une ſi grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroiſſoit avoir ſigné le fatal Formulaire. Les modifications ſecretes appaiſoient ſa conſcience, mais l'apparence d'une lâcheté bleſſoit ſa gloire, il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, & il fit quelques confidences indiſcretes de la maniere dont tout s'étoit paſſé. Il prêcha même contre le ſentiment Theologique qu'il n'approuvoit pas, & quoiqu'il eût pris des tours extrémement adroits, on pouvoit l'entendre, & l'on ſçait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a reparé ces fautes en les racontant dans un Ecrit public. C'eſt le Chef-d'œuvre de la plus ſincere modeſtie que d'avouer de l'orgueïl, & les imprudences de cet orgueïl.

Un orage violent ſe formoit contre lui, toute la protection qu'il pouvoit eſpérer de l'alliance qu'il avoit priſe, ne l'auroit pas dérobé aux coups de Theologiens inexorables, il le ſçavoit, mais ce n'étoit pas-là ſa plus grande

peine, il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé sur la Religion qu'il professoit. Il en avoit fait toute son étude, & toujours dans le dessein de s'y affermir, mais un bon esprit n'est pas autant qu'un autre le maître de penser comme il voudroit, peut-être aussi avoit-il déja trop souffert d'une autorité Ecclésiastique, qui pour n'être que purement humaine, & pour ne prétendre à rien de plus, n'en est pas moins absolue, ni moins rigoureuse. Mais une Femme estimable, qu'il aimoit & dont il étoit aimé, étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion, dont il commençoit à se désabuser. Quel parti prendre dans une situation si embarassante & si cruelle?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun confident, bien des irrésolutions qui n'étoient ni éclairées, ni soulagées par un conseil étranger, il se détermina à passer en Hollande sur un prétexte, qui quoique vrai, trompoit sa femme, qu'il laissoit en Suisse. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Ministres de Hollande le confirmerent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étoient apparemment moins

précautionnés avec un Confrere, & enfin il écrivit à l'illuſtre M. Boſſuet, Evêque de Meaux, le deſſein ou plutôt le beſoin où il étoit de conférer avec lui ſur la Religion. Les Saufconduits néceſſaires, car on étoit alors dans la Guerre, qui commença en 1688, furent bien-tôt expediés, toutes les difficultés du voyage applanies; le zéle de ce grand Prélat égaloit ſes lumieres, & en peu de tems le voilà tête à tête dans ſa maiſon de Germini avec le jeune Miniſtre Calviniſte fort inſtruit, plein de feu dans la diſpute, nullement dreſſé à la politeſſe d'un monde qu'il n'avoit pas encore vû, ne reconnoiſſant rien de ſupérieur à lui que la raiſon, ſecretement animé encore, comme on le peut ſoupçonner, par la gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il ſe rendit à la fin, & il fit ſon abjuration entre les mains du vainqueur le 21 Septembre 1690 âgé de 31 an.

Le ſecret lui étoit abſolument néceſſaire par rapport à ſa femme, mais un malheureux haſard le fit découvrir, & dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il eſt aiſé de s'imaginer le cri

universel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient violemment son honneur, & comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on peut juger que le zéle de Religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, ce que la Religion désaprouve le plus.

Il s'agissoit de tirer de Suisse Madame Saurin, & ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevuës secretes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui succederent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant & suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entiere, & la résolution desormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari sur la frontiere, séparé alors de sa femme, détention à laquelle par le crédit de M. de

Meaux le Roi même s'intéreſſa, c'eſt ce que M. Saurin appelloit le *Roman de ſa vie*; il n'a pas voulu par cette raiſon le donner au Public dans un grand détail, & nous l'abregons encore infiniment en parlant à l'Academie des Sciences.

M. Saurin arrivé à Paris, eut l'honneur d'être préſenté par M. de Meaux au Roi, qui le reçut avec une extrême bonté, & ſur le témoignage du Prélat, l'honora auſſi-tôt de ſes bienfaits. C'eſt-là où commence la partie de ſon Hiſtoire qui nous intéreſſe le plus.

Libre deſormais & tranquille dans Paris, il n'eut plus qu'à ſe déterminer ſur le choix d'une occupation, ſon eſprit & ſa fortune en avoient également beſoin. Il délibera entre la Géometrie & la Juriſprudence, la Géometrie l'emporta. Il ſortoit d'une Theologie toute contentieuſe, il ſeroit tombé dans la Juriſprudence qui l'eſt encore davantage; il conçut qu'en ſe donnant à la Géometrie, il habiteroit une Région où la vérité eſt moins ſujette à ſe couvrir de nuages, & où ſa raiſon trop long-tems agitée jouiroit avec ſureté d'un certain repos. De plus il avoit l'eſprit naturellement Géometrique, &

il eût été Géometre jusque dans le Barreau.

Dès l'an 1703, c'est-à-dire, après 12 ans tout au plus d'application aux Mathematiques, il s'y trouva assés fort pour oser défendre le sistême des Tourbillons de Descartes contre une objection de l'illustre M. Huguens, sous laquelle tous les Cartésiens avoient succombé, & qu'ils avoient le déplaisir de voir souvent repetée comme victorieuse. M. Huguens avoit prouvé que selon Descartes les Corps pesans auroient dû tendre, non au centre de la Terre, comme ils y tendent toujours, mais à différens points de l'Axe de la Terre, & M. Saurin démontra, fort simplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au Centre. L'objection ne reparoît plus depuis la réponse.

Après ce coup d'essai il donna encore dans la même année la solution d'un Problême proposé par M. le Marquis de l'Hôpital dès 1692 aux Géometres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été 10 ou 11 ans sans être tâté & même bien tourné de tous les sens par les plus habiles, mais

inutilement. M. Saurin étant alors le Géometre de la petite Societé choisie qui travailloit au Journal des Sçavans, ornoit ce Journal de tout ce qu'il vouloit publier dans le genre qui lui appartenoit.

Ensuite il se trouva engagé dans la fameuse dispute des Infinimens-petits; il sembloit que quoique refugié dans le sein de la Géometrie, la Controverse allât l'y chercher. Son Adversaire étoit M. Rolle, le plus profond de nos Algebristes, & en même-tems subtil, artificieux, fécond en certains Stratagêmes, dont on ne croiroit pas trop que des Sciences démonstratives fussent susceptibles. Avec la bonne cause en main, c'étoit bien tout ce qu'on pouvoit faire que de le suivre de retranchement en retranchement, & de se sauver de tous les pieges qu'il sçavoit tendre sur son chemin. M. Saurin las d'avoir passé bien du tems à cet exercice, las de ses avantages mêmes, s'adressa à l'Academie, dont M. Rolle étoit Membre, pour lui demander une décision, déclarant que si elle ne jugeoit pas dans un certain tems, il tiendroit M. Rolle pour condamné, puisque toute la fa-

veur de la Compagnie devoit être pour lui. L'Academie ne jugea entre eux qu'en adoptant M. Saurin en 1707, & avec des distinctions flateuses. Il eut l'assurance de ne demeurer que fort peu de tems dans un premier grade par où la rigueur de l'usage établi vouloit qu'il passât, & quand il parvint à celui qui lui convenoit, il fut préféré à des concurrens dont on ne put s'empêcher de faire l'éloge dans le tems qu'on ne les choisissoit pas. La Géometrie des Infiniment-petits n'avoit pas besoin d'une décision plus formelle.

M. Saurin débuta dans l'Academie par d'importans Mémoires sur les Courbes de la plus vîte Descente, question que les illustres Freres MM. Bernoulli avoient chargée à l'envi de difficultés pour s'embarrasser mutuellement, & à plus forte raison ceux qui oseroient toucher après eux à cette matiere. Nous en avons rendu un conte assés ample en 1709. (*a*)

Il avoit entrepris un Traité sur la Pesanteur selon le sistême Carteſien, & il en donna un morceau dans la même année. Il se trouvoit en tête le redou-

(*a*) Voyés l'Hist. p. 68 & suiv.

table M. Newton, & quoiqu'animé par ſon ſuccès avec M. Huguens, il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer ſans beaucoup de crainte ce nouvel Adverſaire. Il propoſe des vûës ingénieuſes, mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le ſont pas, il ne ſe diſſimule rien de ce qui eſt contre lui, & ſauve du moins ſa gloire; mais au milieu des difficultés dont il ſe ſent environné, il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philoſophes doivent faire tous leurs efforts pour conſerver les Tourbillons de Deſcartes, *ſans quoi*, dit-il, *on ſe trouveroit replongé dans les anciennes ténebres du Péripatétiſme, dont le Ciel veuille nous préſerver.* On entend aſſés qu'il parle des Attractions Newtoniennes. Eût-on cru qu'il fallût jamais prier le Ciel de préſerver des François d'une prévention trop favorable pour un ſiſtême incompréhenſible, eux qui aiment tant la clarté, & pour un ſiſtême né en Pays étranger, eux qu'on accuſe tant de ne goûter que ce qui leur appartient?

Le principal & preſque l'unique divertiſſement de M. Saurin, étoit d'aller tous les jours à un Caffé, où s'aſſembloient

bloient des Gens de Lettres de toutes les eſpeces, & là ſe forma le plus cruel orage qu'il ait jamais eſſuyé. Nous n'en renouvellerons point l'hiſtoire en détail, elle fut long-tems l'entretien de Paris & des Provinces. Il ſe repandit dans ce Caffé des Chanſons contre tous ceux qui y venoient, ouvrage digne des trois Furies, ſi elles ont de l'eſprit. On en ſoupçonna violemment M. Rouſſeau, illuſtre par ſon talent Poëtique, & celui-ci en accuſa juridiquement M. Saurin, à qui perſonne ne penſoit, & qui ne faiſoit point de Vers. Cependant ſur l'accuſation du Poëte le Géometre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chanſons. Il écrivit de ſa priſon à des perſonnes d'un grand crédit, qui protegeoient hautement & vivement M. Rouſſeau, des Lettres fort touchantes, & où le Vrai ſe faiſoit bien ſentir, il publia ſur le même ton des Requêtes adreſſées au Public autant qu'aux Juges, des Mémoires où il faiſoit le parallele de ſa vie & de ſes mœurs, avec la vie & les mœurs de ſon accuſateur, & c'eſt de-là que ſont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées.

Toutes ces pieces ſont aſſés bien écrites, & aſſés bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrêt du 7 Avril 1712. M. Saurin fut pleinement juſtifié, & M. Rouſſeau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-conſidérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de reſpectables Protecteurs dans les Païs étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrêt du Parlement.

Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'évenement, fut auſſi fort longue, & on ne voit reparoître ſon nom dans nos Volumes annuels qu'en 1716 (a). Un ébranlement violent dure encore après que la cauſe en a ceſſé, & une ame long-tems agitée, bouleverſée en quelque ſorte par de vives paſſions, ne recouvre pas ſi-tôt la tranquillité néceſſaire pour reprendre le fil délié des ſpéculations Mathématiques, qu'elle avoit entierement perdu. M. Saurin les

(a) Voyés l'Hiſt. de 1716, p. 47 & ſuiv.

recommença par une Queſtion importante, déja entamée avec M. Rolle ſur la nouvelle Méthode des Tangentes des Courbes, il faiſoit voir que l'ingénieuſe application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un ſujet différent en apparence étoit plus étenduë que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même, & il en montroit aux yeux toute l'univerſalité par de certaines Colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différens cas. La Géometrie va juſqu'à avoir de l'agrément, quand elle donne de ces ſortes de ſpectacles dont l'Ordonnance & pour ainſi dire l'Architecture, plaiſent à l'eſprit.

M. Saurin traita encore cette matiere en 1723 (*a*), & non-ſeulement il continuoit de répondre à M. Rolle, qu'il étoit à propos de pourſuivre juſqu'au bout, mais il donna des éclairciſſemens ſur quelques autres points de la nouvelle Géometrie, qui n'avoient pas été bien ſaiſis par d'habiles gens, car ce n'a été qu'avec le tems qu'on a appris à bien manier un Inſtrument ſi fin & ſi délicat. Ici j'héſite à lui donner un témoignage public de ma re-

(*a*) Voyés les Mém. p. 222.

connoiſſance, où l'on pourra bien croire que ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occaſion dans les termes les plus obligeans un Ouvrage manuſcrit ſur *la Géometrie de l'Infini* qu'il avoit entre les mains, & qui fut imprimé 4 ans après en 1727. Il épuiſa enfin en 1725 (*a*) tout ce ſujet qu'il avoit tant approfondi, & rectifia encore quelques idées d'un bon Géometre.

Les intérêts du Siſtême des Tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géometrie, mais il procédoit par tout de bonne foi. Il auroit bien ſouhaité pour ſe débaraſſer entierement d'une terrible objection de M. Neuton, que des fluides plus ſubtils euſſent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc, mais il ſe convainquit malgré lui par ſes propres lumieres que cela n'étoit pas, & il en donna en 1718 (*b*) une démonſtration ſi ſimple & ſi naturelle qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant, & il le ſçavoit bien, cette difficulté même pourra être réſo-

(*a*) Voyés les Mém. p. 238.
(*b*) Voyés les Mém. p. 191.

luë d'ailleurs, d'autres auſſi invincibles en apparence ont déja été ſurmontées, tout commence à s'éclaircir, & il eſt permis de croire que l'Univers Carteſien violemment ébranlé & étrangement défiguré, ſe raffermira & reprendra ſa forme.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin ſur l'Art de l'Horlogerie (*a*), dont il avoit entrepris un examen général. Il avoit beaucoup de peine à ſe contenter lui-même, & par conſéquent il expédioit peu, & finiſſoit difficilement. Il n'eſt pas impoſſible qu'un peu de pareſſe ne ſe cache ſous d'honnêtes apparences, mais c'eſt dommage qu'il ait abandonné cette entrepriſe qui demandoit beaucoup de fineſſe d'eſprit. Ce ſont des Ouvriers, mais habiles, qui conduits moins par des principes ſcientifiques que par des obſervations bien faites & des expériences bien ſuivies, ont formé à la longue un Art ſi merveilleux. Il s'agit maintenant pour les Sçavans de développer ce qu'on peut y avoir mis ſans trop ſçavoir qu'on l'y mettoit, & de découvrir de la Géometrie & de

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1720, p. 106 & ſuiv.

la Méchanique où elles ne ſont pas viſibles pour tous les Géometres & pour tous les Méchaniciens.

Nous ne nous arrêterons plus ſur quelques morceaux de Geometrie, preſque tous dans le goût de recherches fines, que M. Saurin a ſemés dans nos Volumes, juſqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la véterance en 1731. Il commençoit à reſſentir les infirmités de l'âge avancé, il devenoit ſujet à de fréquens accès de fievre qui paroiſſoient venir de ſon naturel toujours ardent. Le tems de ſon repos fut occupé tantôt par des conſultations qu'on lui faiſoit d'Ouvrages importans, auſquelles il avoit le loiſir de ſe prêter, tantôt par de ſimples lectures, dont il laiſſoit le choix à ſon goût ſeul, & ſi l'on veut aux caprices de ſon goût. Pouſſerons-nous aſſés loin la ſincerité que nous nous ſommes toujours preſcrite, pour oſer dire ici qu'il liſoit juſqu'à des Romans, & y prenoit beaucoup de plaiſir ? Cependant ſi on y fait réflexion on trouvera que cette lecture frivole peut aſſés accommoder les deux extrêmités de la vie, la jeuneſſe infiniment moins touchée du ſimple Vrai que d'un

Merveilleux toujours paſſionné, la vieilleſſe qui devenuë moins ſenſible au Vrai, aſſés ſouvent douteux ou peu utile, a beſoin d'être réveillée par le Merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fievre létargique le 29 Decembre 1737. Son caractere eſt déja preſque entierement repréſenté dans ce qui a été dit; d'un côté un eſprit élevé, lumineux, qui penſoit en grand, & ajoutoit du ſien à toutes les lumieres acquiſes, un grand talent pour toutes les opérations d'eſprit, & qui n'attendoit que ſon choix pour ſe déterminer entre elles, d'un autre côté du courage, de la vigueur d'ame, qui devoient rendre auſſi les paſſions plus difficiles à maîtriſer. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voyes de la fortune, qui ſied ſi bien & eſt ſi nuiſible, & qui par conſéquent n'eſt guere permiſe qu'à un homme iſolé, dont la conduite ne tire à conſéquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après ſa mort quelque fruit de ſon nom & de ſon mérite, mais elle l'auroit peut-être manqué ſous un Miniſtre moins perſuadé de l'eſpece de droit qu'elle avoit, &

moins ſenſible à la maniere ingénieuſe dont il fut appuyé par le fils du Defunt. Les ſoins de M. Saurin vivant auroient dû naturellement avoir des effets plus conſiderables. Il ne cherchoit pas à ſe faire beaucoup de liaiſons, & juſqu'à ſa forme de vie tout s'y oppoſoit, il travailloit toute la nuit & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux, M. de l'Hôpital, le P. Malebranche, on y peut joindre M. de la Motte digne d'entrer dans une liſte ſi noble & ſi courte.

ELOGE
DE MONSIEUR
BOERHAAVE.

HERMAN-BOERHAAVE nâquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout près de Leyde, de Jacques Boerhaave, Paſteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de 5 ans il perdit ſa mere, qui laiſſoit encore trois autres Enfans. Un an après le Pere ſe remaria, & ſix nouveaux Enfans augmenterent ſa famille. Heureux les Pays où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre! il arriva encore une choſe qui ſeroit aſſés rare dans d'autres Pays, & dans d'autres mœurs, la ſeconde Femme devint la mere commune de tous les Enfans de ſon mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le Pere, & par un amour naturel, & par une économie néceſſaire, étoit le Précepteur des garçons auſſi long-tems qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bien-tôt dans Herman des diſpoſitions excellentes, & il le deſtina à remplir une place comme la ſienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de 11 ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres, & dans le même tems qu'il lui formoit l'eſprit, il avoit ſoin de lui fortifier le Corps par quelqu'exercice moderé d'Agriculture, car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de 14 ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcere malin à la Cuiſſe gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remedes ; enfin après avoir épuiſé tout l'Art des Medecins & des Chirurgiens, il s'aviſa de ſe faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit diſſous du Sel, & il ſe guérit lui-même ; préſage, ſi l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuiſit preſque pas au cours de ſes Etudes. Il avoit par ſon goût naturel trop d'envie de

ſçavoir, & il en avoit trop de beſoin par l'état de ſa fortune. Il entra à 14 ans dans les Ecoles publiques de Leyde, il paſſoit rapidement d'une Claſſe dans une plus élevée, & par-tout il enlevoit les Prix. Il n'avoit que 15 ans quand la mort de ſon Pere le laiſſa ſans ſecours, ſans conſeil, ſans bien.

Quoique dans ſes Etudes il n'eût pour dernier & principal objet que la Theologie, il s'étoit permis des écarts aſſés conſidérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géometrie, qu'il auroit preſque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Eſprits faits pour le Vrai ſçavent-ils par une eſpece d'inſtinct, qu'il doit y avoir une Géometrie, qui ſera quelque choſe de bien ſatisfaiſant pour eux; mais enfin M. Boerhaave ſe ſentit forcé à s'y appliquer, ſans aucune autre raiſon que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureuſement ce fut-là pour lui après la mort de ſon Pere une reſſource qu'il n'avoit pas prévûë. Il trouva moyen de ſubſiſter à Leyde, & d'y continuer ſes Etudes de Theologie, en enſeignant les Mathematiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté la maladie dont il s'étoit guéri, lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la Medecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des Leçons du fameux Drelincourt, mais il s'attacha aux Dissections publiques, & en fit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, & qu'on ne sçait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui, tout le reste, il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Theologie ne laissoit pas d'avancer, & cette Theologie, c'étoit le Grec, l'Hebreu, le Chaldéen, la Critique de l'Ancien & du Nouveau Testament, les Anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs Modernes. Comme on le connoissoit capable de beaucoup de choses à la fois, on lui avoit conseillé d'allier la Medecine à la Theologie, & en effet il leur donnoit la même application, & se préparoit à pouvoir remplir en même-tems les

deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Societé.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une vaste & profonde lecture dans les matieres Theologiques avoit été de lui persuader que la Religion très-simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vitieuses subtilités Philosophiques, qui n'avoient produit que des dissentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public sur cette Question, *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Sçavans?* On voit assés où ce sujet, qui n'avoit pas été pris au hazard, devoit le conduire, & quelle cruelle satire du Ministere Ecclesiastique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il avec une façon de penser si singuliere exercer ce Ministere tel qu'il le trouvoit? Pouvoit-il esperer d'amener un seul de ses Collegues à son avis? N'étoit-il pas sûr d'une guerre

générale déclarée contre lui, & d'une guerre Theologique ?

Un pur accident, où il n'avoit rien à se reprocher, se joignit apparemment à ces réflexions, & le détermina absolument à renoncer au Ministere & à la Theologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un inconnu plus orthodoxe qu'habile, attaqua si mal ce Sistême, que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lû Spinosa. Il fut obligé d'avoüer que non, mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé & ardent Défenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raisonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas, le Public, non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions, le seconda bien, & en peu de tems M. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prieres du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom

de Dieu, même en matiere de Phiſique, ſans ſe découvrir la tête, reſpect qui, à la vérité, peut paroître petit, mais qu'un hipocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après ſon avanture, il ſe réſolut à n'être déſormais Theologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il ſe donna entierement à la Medecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zele violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuſes, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet eſprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup, & peu réüſſi.

Il fut reçû Docteur en Medecine l'an 1693, âgé de 25 ans, & ne diſcontinua pas ſes Leçons de Mathématique, dont il avoit beſoin en attendant les Malades qui ne viennent pas ſi-tôt. Quand ils commencerent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne ſe crut plus à ſon aiſe que parce qu'il étoit plus en état de ſe rendre habile dans ſa Profeſſion. Par la même raiſon qu'il ſe faiſoit peu à peu une Bibliotheque, il ſe fit auſſi un La-

boratoire de Chimie, & quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici, on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances différentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que seroit-ce donc si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence & à la Politique ? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sçû convient, & qu'une grande facilité de compréhension, une mémoire heureuse, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guere qu'apprendre, que sçavoir ce qui a été sçû par d'autres, mais ils sçauront eux seuls ce qui a été sçû par un grand nombre d'autres séparément, & il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractere opposé, d'être d'un côté de grands Hommes, & de l'autre des Enfans.

Sa réputation augmentoit assés vîte, & sa fortune fort lentement. Un Seigneur, qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III Roi d'Angleterre, le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chés lui à la

Haye, mais le jeune Medecin craignit pour ſa liberté, quoique peut-être avec peu de raiſon, & il refuſa courageuſement. Les Lettres, les Sciences forment aſſés naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles moderent beaucoup les deſirs.

M. Boerhaave eut dès-lors trois amis de grande conſidération, M. Jacques Trigland célébre Profeſſeur en Theologie, & MM. Daniel Alphen & Jean Van-den-Berg, tous deux élevés aux premieres Magiſtratures, qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient preſque deviné le mérite de M. Boerhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la ſuite de ſe ſçavoir bon gré, & pour lui un ſujet de reconnoiſſance qu'il ſentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui propoſa de ſonger à une place de Profeſſeur en Medecine dans l'Univerſité de Leyde, & l'effraya par cette propoſition qu'il jugea auſſi tôt trop téméraire & trop ambitieuſe pour lui, mais cet ami habile & zélé qui ſe crut aſſés fort par ſon crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur Public, il fit encore chés lui des Cours particuliers, qui sont & plus instructifs & plus fréquentés, &, pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmenterent considerablement ses appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie sçavoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur, l'une en Botanique, l'autre en Chimie, & les honneurs qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirerent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Eu-

rope lui fourniſſoient des Diſciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fiere qu'elle eſt, & avec juſtice, de l'état floriſſant où les Sciences ſont chés elle.

Quoique le lieu où il tenoit chés lui ſes Cours particuliers de Medecine ou de Chimie fût aſſés grand, ſouvent pour plus de ſureté on s'y faiſoit garder une place, comme nous faiſons ici aux Spectacles qui réuſſiſſent le plus.

Il n'eſt pas étonnant que dans les Siécles où les Etabliſſemens publics, deſtinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on ſe ſoit rendu de tous les Païs de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célébre, que quelquefois même on l'ait ſuivi juſque dans des Solitudes, lorſqu'il étoit chaſſé des Villes par la jalouſie & la rage de ſes rivaux. Mais aujourd'hui que tout eſt plein de Colleges, d'Univerſités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui ſont des Maîtres encore plus ſûrs, quel beſoin a-t-on de ſortir de ſa Patrie pour étudier en quelque genre que ce ſoit? Trouvera-t-on ailleurs un Maître ſi ſupérieur à ceux que l'on avoit chés ſoi? Sera-t-on ſuffiſamment

récompensé du voyage ? Il n'est guere possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talens rares & particuliers d'un Professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des Systêmes nouveaux, mais il le sera à posseder parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa Science, à porter de la lumiere par-tout où les Auteurs originaux auront, selon leur coutume, laissé beaucoup d'obscurité, à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables ; enfin à refondre toute la Science, si on peut esperer, comme on le peut presque toujours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait M. Boerhaave sur la Chimie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déja tirée de ces ténébres misterieuses où elle se retranchoit anciennement, & d'où elle se portoit pour une Science unique, qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les loix générales de la Phisique, & qu'elle prétendoit conserver quelques droits & quelques privileges par-

ticuliers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une ſimple Phiſique, claire & intelligible. Il a raſſemblé toutes les lumieres acquiſes depuis un tems, & qui étoient confuſément répanduës en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainſi dire, une Illumination bien ordonnée, qui offre à l'eſprit un magnifique ſpectacle.

Il faut avoüer cependant que dans cette Phiſique ou Chimie ſi pure & ſi lumineuſe, il y admet l'Attraction, & pour agir avec plus de franchiſe que l'on ne fait aſſés ſouvent ſur cette matiere, il reconnoît bien formellement que cette Attraction n'eſt point du tout un principe Méchanique. Peut-être la croiroit-on plus ſupportable en Chimie qu'en Aſtronomie, à cauſe de ces mouvemens ſubits, violens, impétueux, ſi communs dans les opérations Chimiques; mais en quelque occaſion que ce ſoit, aura-t-on dit quelque choſe, quand on aura prononcé le mot d'Attraction? On l'accuſe d'avoir mis dans cet Ouvrage des Opérations qu'il n'a point faites lui-même, & dont il s'eſt trop fié à ſes Artiſtes.

Outre les qualités eſſentielles aux

grands Professeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de Sçavoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément & séchement, & on est pressé d'avoir fait. Pour lui, il leur faisoit sentir une envie sincere de les instruire; non seulement il étoit très-exact à leur donner tout le tems promis, mais il ne profitoit point des accidens, qui auroient pû légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens, il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulieres.

Il faisoit plus; si ses Disciples tomboient malades, il étoit leur Medecin, & il les préféroit sans hésiter aux Pratiques les plus brillantes & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfans adoptifs à qui il devoit son secours, & en les traitant il les instruisoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur,

& les rempliſſoit toutes trois de la même maniere. Il publia en 1707 ſes *Inſtitutiones Medicæ*, & en 1708 ſes *Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis.* Nous ne parlons que des premieres Editions, qui ont toujours été ſuivies de pluſieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Inſtitutions, ſont fort eſtimés de ceux qui ſont en droit d'en juger; il s'y propoſe d'imiter Hippocrate. A ſon exemple, il ne ſe fonde jamais que ſur l'Expérience bien avérée, & laiſſe à part tous les Siſtêmes qui peuvent n'être que d'ingénieuſes productions de l'Eſprit humain, déſavoüées par la Nature. Cette Sageſſe eſt encore plus eſtimable aujourd'hui que du tems d'Hippocrate, où les Siſtêmes n'étoient ni en auſſi grand nombre, ni auſſi ſéduiſans. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le ſtile ſerré & nerveux de ſes Ouvrages. Ce ne ſont en quelque ſorte que des germes de Vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faiſoit par ſes explications.

Pourra-t'on croire que les Inſtitutions de Medecine & les Alphoriſmes de M. Boerhaave ayent eu un aſſés grand

ſuccès pour paſſer les bornes de la Chrétienté, pour ſe repandre juſqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui ? Par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? Entendront-ils une infinité de choſes qui ont rapport à notre Phiſique, à notre Anatomie, à notre Chimie d'Europe, & qui en ſuppoſent la connoiſſance ? Comment ſentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne ſont à la portée que de nos Sçavans ? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui par ordre de l'Univerſité de Leyde a fait l'Oraiſon funebre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe, il y avoit alors 5 ans, que l'ayant confrontée à l'Original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Conſtantinople.

Un autre fait qui regarde les *Inſtitutions* n'eſt guere moins ſingulier, quoique d'un genre très-différent. Lorſqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epitre Dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Senateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement

drement & dans les termes les plus vifs de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de 3 ans que venoit ce remercie-ment, & qu'il faisoit publiquement à sa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces sortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flateuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçû. Il dédia son Cours de Chimie à son Frere Jacques Boer-haave Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur Pere à la Medecine, l'avoit fort aidé dans toutes les Opérations Chimiques ausquelles il se livroit, quoique destiné à la Theologie. Ils firent ensuite entre eux un échange de destination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si funeste aux Plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espece de dédommagement. Le nouveau Profes-seur trouva dans le Jardin public 3000 Plantes, il avoit doublé ce nombre dès

1720. Heureuſement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux, & à ſa ſanté, & à ſon amour pour la vie ſimple, que le ſoin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'euſſent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la diſtribution & la *Nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un de ſes trois Cours, les Etrangers qui avoient pris ſes Leçons ſortoient de Leyde, & ſe diſperſoient en différens Païs, où ils portoient ſon nom & ſes louanges. Chacune des trois fonctions fourniſſoit un flot qui partoit, & cela ſe renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, & ſouvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promtement la réputation d'un particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres ſont bien lents en comparaiſon.

Un grand Profeſſeur en Medecine & un grand Medecin peuvent être deux hommes différens, tant il eſt arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choſes qui paroiſſent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être ſéparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit ſur-tout le *Pronoſtic* admirable, & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudians, une autre foule preſque auſſi nombreuſe de ceux qui venoient de toutes parts le conſulter ſur des Maladies ſingulieres rebelles à la Medecine commune, & quelquefois même par un excès de confiance ſur des Maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai oüi dire que le Pape Benoît XIII le fit conſulter.

Après cela on ne ſera pas ſurpris que des Souverains qui ſe trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toſcane, l'ayent honoré de leurs viſites. Dans ces occaſions c'eſt le Public qui entraîne ſes Maîtres, & les force à ſe joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences

choisit M. Boerhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque tems après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenuë, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail (a) suivi nuit & jour & sans interruption pendant 15 ans entiers sur un même feu, d'où il résultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conséquent de se changer en aucun autre Métal. Cette Opération ne convenoit qu'à un Chimiste & fort intelligent & fort patient, & en même-tems fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense, pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent & si malheureusement engagé par les Alchimistes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuse, & son tempérament, quoique fort & robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit

(a) Voyés l'Hist. de 1734, p. 55 & suiv.

à cheval, & quand il ne pouvoit sortir de chés lui, il joüoit de la Guitarre, divertissement plus propre que tout autre à succéder aux occupations sérieuses & tristes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces sortes d'occupations n'ont pas ou ne conservent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la derniere qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort, atteste qu'il le trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentimens non-seulement de soumission, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il est aisé de juger que ses mœurs avoient toujours été très-pures. Il se mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence, & il mettoit volontiers aussi les autres en sa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il desarmoit la médisance & la satire en les négligeant, il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élan-

cent d'un grand feu, & s'éteignent auſſi-tôt quand on ne ſouffle pas deſſus.

Il a laiſſé un bien très-conſidérable, & dont on eſt ſurpris quand on ſonge qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux Millions de Florins, c'eſt-à-dire, de quatre Millions de notre Monnoye. Et qu'auroient pû faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejetté aucun moyen, & qui ſont partis du même point que lui? Il a joüi long-tems de trois Chaires de Profeſſeur, tous ſes Cours particuliers produiſoient beaucoup, les Conſultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées ſans qu'il l'exigeât, & ſur le pied de l'importance des perſonnes dont elles venoient, & ſur celui de ſa réputation; d'ailleurs la vie ſimple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenſes de vanité & d'oſtentation, nulle fantaiſie, ce ſont encore-là de grands fonds, & tout cela mis enſemble, on voit qu'il n'y a pas eu de ſa faute à devenir ſi riche. Ordinairement

les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vaſtes & inſatiables deſirs, mais à leur médiocre mérite, M. Boerhaave en a eu une proportionnée à ſon grand mérite, & non à ſes deſirs très-moderés. Il a laiſſé une Fille unique héritiere de tout ce grand bien.

ELOGE
DE MONSIEUR.
MANFREDI.

EUSTACHIO MANFREDI nâquit à Bologne le 20 Septembre 1674 d'Alphonſe Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois Freres & deux Sœurs.

Son eſprit fut toujours au-deſſus de ſon âge. Il fit des Vers dès qu'il put ſçavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philoſophie. Il faiſoit même dans la maiſon paternelle de petites aſſemblées de jeunes Philoſophes ſes camarades; ils repaſſoient ſur ce qu'on leur avoit enſeigné dans leur College, s'y affermiſſoient, & quelquefois l'approfondiſſoient davantage. Il avoit pris naturellement aſſés d'empire ſur eux pour leur perſuader de prolonger ainſi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices

exercices l'habitude de bien mettre au jour ſes penſées, & de les tourner ſelon le beſoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfans, animée par le Chef, & par les ſuccès, devint avec un peu de tems une Académie d'Hommes, qui des premieres connoiſſances générales s'éleverent juſqu'à l'Anatomie, juſqu'à l'Optique, & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indiſpenſable & agréable néceſſité de la Phiſique Expérimentale. C'eſt de cette origine qu'eſt venuë l'Académie des Sciences de Bologne, qui ſe tient préſentement dans le Palais de l'Inſtitut; elle a pris naiſſance dans le même lieu que M. Manfredi, & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pû ſe livrer entierement à ſon goût, ſoit pour la Poëſie, ſoit pour la Philoſophie, ſoit pour toutes les deux enſemble, & s'il n'eût pas eu d'autres beſoins à ſatisfaire que ceux de ſon eſprit. Il fut obligé de ſe donner auſſi au Droit Civil & au Droit Canonique, plus utiles en Italie, & plus néceſſaires que par-tout ailleurs. Heureuſement il avoit une grande vivacité de conception, & une mémoire excellente. Il faiſoit aiſément des ac-

quiſitions nouvelles, & les conſervoit auſſi aiſément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de 18 ans, preſque encore Enfant par rapport à ce grade-là, qu'il ne pouvoit pas tenir de la faveur ni de la brigue. On ſe tromperoit de croire que les Vers qu'il faiſoit alors fuſſent pour lui un ſimple délaſſement, c'étoit une occupation ſelon ſon cœur, & qui le conſoloit de la Juriſprudence.

Dans le Païs où il étoit, l'Aſtrologie Judiciaire ne pouvoit manquer de ſe préſenter à lui, & d'attirer ſa curioſité, mais elle ne le ſéduiſit pas, & il lui eut bien-tôt rendu juſtice. Elle lui laiſſa ſeulement l'envie d'étudier la Geographie dans laquelle il devint fort habile. Il en poſſeda parfaitement la partie Hiſtorique, qui fourniſſoit beaucoup d'exercice, & par conſéquent de plaiſir à ſa grande mémoire.

La Gnomonique ſucceda à la Geographie, & après que quelques Sciences Mathématiques par l'étroite liaiſon qu'elles ont enſemble ſe le furent ainſi envoyé les unes aux autres comme de main en main, elles le conduiſirent enfin toutes juſqu'à la Geometrie pure,

leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Geometrie même ? l'Algebre eſt encore au-delà ; il remonta juſqu'à l'Algebre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de ſa naiſſance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi ſentit ſi vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entierement cette Juriſprudence, qui lui devoit être ſi utile, mais il eſt vrai qu'il n'abandonna pas la Poëſie, ſi inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Juriſprudence qu'avec la Poëſie ; ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence ſi marquée, méritent que nous ne négligions pas de le conſiderer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poëſie aſſés différent de celui de l'Italie ancienne. On ne ſe contentoit plus du Vrai que la Nature fournit dans tous les Sujets qu'on entreprend de traiter, on alloit chercher de l'eſprit bien loin de-là, des traits ingénieux & for-

cés, qui coûtoient peut-être beaucoup, & ne représentoient rien.

Il faut convenir que ce Vrai dont il s'agit est bien loin aussi pour la plupart des gens, il ne se trouve que dans la Nature finement & délicatement observée, on ne l'apperçoit que par un sentiment exquis, mais enfin c'est-là ce qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reste on s'attachoit beaucoup à une certaine pompe de Vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi composa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réüssir, & il eut un succès des plus brillans; mais la droiture de sa raison, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-tems satisfait de lui-même, il s'apperçut contre son propre intérêt que le goût de son Siécle étoit faux, & il eut le courage de se croire injustement applaudi. Il se rapprocha donc desormais des Modeles anciens pour le fond de la composition, & conserva d'ailleurs cette magnificence de stile poëtique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y

eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons ſur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secretaire de l'Inſtitut de Bologne, fameux lui-même dans la Poëſie auſſi-bien que dans les Sciences.

M. Manfredi étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours aſſervi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre & de deſſein formé, qui prenoit le caractere de tel Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point ſans s'y rendre ſupérieur à ſon Original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoiſſeur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets ſont beaucoup plus à la mode en Italie que chés nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & ſur toutes ſortes de ſujets. Il y en a de ſimple galanterie, d'amour paſſionné, de dévotion, ſur les évenemens des Guerres d'Italie de ſon tems, à la loüange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne ſe piquent point comme les nôtres de finir toujours par quelque trait frappant, il leur ſuffit d'être bien travaillés & riches en

expreſſions poëtiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux Ouvrages qui ſoient jamais ſortis de l'Italie, nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti. Le ſujet en eſt une très-belle perſonne, Giulia Vandi, qui ſe fit Religieuſe.

Le Poëte commence par dire qu'il a vû ce que des yeux mortels, toujours couverts d'un voile trop épais ne ſçauroient voir, tout ce qu'il y a de céleſte dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former ſa beauté à l'envi l'un de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre Ouvrage, quand ils l'ont vû fini. L'Ame choiſie pour habiter ce beau Corps y deſcend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes Spheres, par où elle paſſe. Elle ne ſe montre aux Humains que pour leur faire voir, par l'éclat dont elle brille, le lieu de ſon origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chés eux cette noble deſtination, elle les quitte, & tandis que tout retentit des concerts des Anges, qui lui applaudiſ-

ſent, elle s'enfonce dans une lumiere immenſe, où elle diſparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adreſſe de parler de lui, & en termes fort paſſionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia? On le croiroit, ſi l'on ne connoiſſoit chés les Auteurs illuſtres beaucoup d'exemples d'un certain amour Platonique & Poëtique, qui ne demande qu'une matiere à dire de belles choſes.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nimphes & des Paſteurs à danſer toute la nuit, eſt plus dans le goût de la ſimplicité antique, & même dans le nôtre, car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût? Ce ſont de petits Vers qui ont un Refrain, fort coupés, fort legers, fort vifs, qui ſemblent danſer. Il y a là toute la grace, toute la gentilleſſe, que nous pourrions deſirer dans des paroles faites pour le Chant.

En voilà beaucoup ſur un Poëte & ſur la Poëſie dans une Académie des Sciences, mais il n'étoit guere connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à ſa mémoire qu'il le ſoit auſſi comme grand

Poëte. L'Académie de la Cruſca dont il étoit en cette qualité, uniquement occupée, comme l'Académie Françoiſe, de ſa Langue, & des Belles-Lettres, aura ſans doute permis qu'on le loüât chés elle ſur cet autre genre dont elle ne ſe pique point. Si l'une des deux parties de ſon mérite étoit ignorée, il y perdroit beaucoup plus que la moitié de ſa gloire, car outre les deux talens pris ſéparément, il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare, & ſupérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il oſa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia, les Tourbillons de Deſcartes, inconnus juſque-là aux Muſes Italiennes.

La fameuſe Méridienne de Bologne entrepriſe & finie en 1655 par feu M. Caſſini (a), ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conſéquent le plus avantageux que l'Aſtronomie eût jamais eu, & qu'elle pût même eſperer, demeuroit abandonné, négligé dans l'Égliſe de S. Petrone, il manquoit des Aſtronomes à ce bel Inſtrument. M. Manfredi, âgé peut-être de 22 ans, réſolut de le devenir pour ôter à ſa Pa-

(a) Voyés l'Hiſt. de 1712, p. 84 & ſuiv.

trie cette eſpece de tache, & il fut ſecondé par M. Stancari, ſon ami particulier, & digne de l'être. Ils ſe mirent à étudier de concert des Livres d'Aſtronomie, bien-tôt ils paſſerent les nuits à obſerver avec les meilleurs Inſtrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloide.

Ils s'étoient fait un petit Obſervatoire chés M. Manfredi, où venoient auſſi ſes trois Freres, tous gens d'eſprit, devenus Aſtronomes, ou du moins Obſervateurs, apparemment pour lui plaire. Le premier, mais le moins aſſidu, étoit de la Compagnie de Jeſus, célebre Prédicateur dans la ſuite, le ſecond Gabriel, dans un âge peu avancé Auteur d'un Livre ſur l'Analiſe des Courbes, traitée à la maniere de M. de l'Hôpital, le troiſiéme Medecin, & grand Philoſophe. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les deux Sœurs alloient auſſi à l'Obſervatoire, non par une curioſité frivole, qui auroit été bien-tôt ſatisfaite & dégoutée, mais pour obſerver, pour apprendre, pour s'inſtruire dans l'Aſtronomie. Ils étoient-

là six Freres ou Sœurs attachés à suivre ensemble, & à découvrir les mouvemens célestes, jamais une famille entiere & aussi nombreuse ne s'étoit unie pour un semblable dessein. Ordinairement les dons de l'esprit & les inclinations loüables, sont semés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698 Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Peu de tems après il lui survint des chagrins domestiques, dont le détail seroit inutile à son Eloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on assure qu'il les soutint. Son pere fut obligé de quitter Bologne, lui laissant des affaires en fort mauvais état, & une famille dont tout le poids tomboit sur lui, parce qu'il étoit l'Aîné, & qu'il avoit le cœur bien fait. Dans cette situation il s'en falloit beaucoup que sa place de Lecteur ne pût suffire à tous ses besoins, & il recueillit le fruit, non pas tant de ses talens pour la Poësie, & pour les Mathématiques, que de son caractere qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens, car pour recevoir des

ſervices d'une certaine eſpece, & d'une certaine durée, il ne ſuffit pas tout-à-fait d'être eſtimé, il faut pour le plus ſûr plaire & être aimé. M. le Marquis Orſi, qui s'eſt diſtingué par pluſieurs Ouvrages d'eſprit, ſe diſtingua encore plus glorieuſement dans cette occaſion par ſa généroſité. Les affaires de M. Manfredi ſe rétablirent, & il recommença à joüir de la tranquillité qui lui étoit ſi néceſſaire.

Nous avons dit dans les Eloges de MM. Viviani (*a*), Guglielmini (*b*) & Caſſini (*c*) quels ſont les embarras & les conteſtations que les Rivieres cauſent dans toute la Lombardie, & même au-delà. Il ſemble que ſi on y laiſſoit la Nature en pleine liberté, tout ce grand Païs ne deviendroit à la longue qu'un grand Lac, & il faut que ſes Habitans travaillent ſans ceſſe à défendre leur terrein contre quelque Riviere qui les menace de les inonder. Par malheur ce Païs eſt partagé en pluſieurs Dominations différentes, & chaque Etat veut renvoyer les inondations ou le péril ſur

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1703, p. 141 & ſuiv.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1710, p. 154 & ſuiv.
(*c*) Voyés l'Hiſt. de 1712, p. 91 & ſuiv.

un Etat voisin qui n'est pas obligé de les souffrir. Il faudroit s'accorder ensemble pour le bien commun, trouver quelque expédient général, qui convînt à tout le monde ; mais il faudroit donc aussi que tout le monde se rendît à la raison, les puissans comme les foibles, & est-ce là une chose possible ? Bologne & Ferrare, qui quoique toutes deux sujettes du Pape, sont deux Etats séparés, ont ensemble à cette occasion un ancien différent, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi par un Decret du Public l'importante Charge de Surintendant des Eaux ; ce fut en 1704. L'Astronomie en souffrit un peu, mais l'Hidrostatique en profita, il y porta de nouvelles lumieres, même après le grand Guglielmini.

La contestation de Bologne & de Ferrare intéressa aussi Mantouë, Modene, Venise. Cette énorme complication d'intérêts qu'il avoit à manier en même-tems, & à concilier, s'il étoit possible, lui coûta une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatiguantes, de lectures desagréables, quel-

quefois inutiles, & indiſpenſables malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit compoſer avec mille attentions gênantes. S'il en fut récompenſé par la grande réputation qu'il ſe fit, cette réputation devint pour lui une nouvelle ſource de travaux de la même eſpece ; les démêlés de l'Etat Eccleſiaſtique avec la Toſcane ſur la Chiana, dont nous avons parlé en 1710 (*a*), les anciens différens de la Toſcane, & de la République de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques ſur le voiſinage de la Riviere du Serchio, la réparation des Ports, le deſſéchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie vint à lui, tout eut beſoin de lui.

Comme il ne ſe contentoit pas des ſpéculations du Cabinet, il vouloit voir par ſes propres yeux les effets de la Nature, & cet excès d'exactitude penſa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie ſur une roche eſcarpée, pour voir de-là le cours du Serchio, & la corroſion qu'il cauſoit à ſes rives ; il étoit poſé de maniere à ne pouvoir abſolument ni continuer de monter, ni redeſcendre, ni demeu-

(*a*) Voyés l'endroit cité ci-deſſus.

rer long-tems là. S'il n'eût eu un prompt secours, qui pouvoit bien lui manquer, & si son courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment, & se brisoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les Eaux a été imprimée à Florence en 1723 dans un Recueil qu'on y a fait de Pieces qui appartiennent à une matiere si intéressante pour l'Italie, & d'excellentes Notes qu'il ajoûtoit à Guglielmini s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hidrostatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public, mais il est plus facile de domter les Rivieres que les intérêts particuliers.

Dans la même année M. Manfredi fut fait Surintendant des Eaux du Bolonnois, il fut mis aussi à la tête du College de Montalte fondé à Bologne par Sixte V, pour de jeunes gens destinés à l'Eglise, qui auroient au moins 18 ans. Ils avoient avec le tems secoué le joug, & des études Ecclesiastiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs encore plus nécessaires. Ils faisoient gloire d'avoir triomphé des Regles & de la Disci-

pline. Leur nouveau Recteur eut besoin avec eux de l'art qu'ont employé les Fondateurs des premiers Etats. Il ramena ces Rebelles à l'étude par des choſes agréables qu'il leur préſenta d'abord, par la Géographie, qui fut un degré pour paſſer à la Chronologie, & de-là il les conduiſit à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & enfin à la Theologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de pluſieurs de ces jeunes gens il en fit de bons Poëtes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux. C'étoit toujours les appliquer, & l'oiſiveté avoit été une des principales cauſes de leurs déreglemens.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Inſtitut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1730 (*a*), & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Aſtronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça abſolument au College Pontifical, à la Poëſie même qu'il avoit toujours cultivée juſque-là, & il eſt glorieux pour elle que cette renonciation ſoit une Epoque ſi remarquable dans une pareille vie.

(*a*) Page 139 & ſuiv.

Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephemerides dediés au Pape Clement XI. Il l'assûre fort qu'il n'y a point fait entrer d'Astrologie Judiciaire, quoique de grands personnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, se soient laissés entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que si on ne donne plus aujourd'hui dans l'Astrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le premier Volume tout entier est une Introduction aux Ephemerides en général, ou plutôt à toute l'Astronomie, dont il expose & développe à fond les principes. Le second Volume contient les Ephemerides de 10 années, depuis 1715 jusqu'en 1725, calculées sur les Tables non imprimées de M. Cassini, & le plus souvent sur les Observations de Paris, M. Manfredi se fioit beaucoup à ces Tables & à ces Observations. Ses Ephemerides embrassent bien plus de choses que des Ephemerides n'avoient coutume d'en embrasser. On y trouve le passage des Planetes par le Meridien, les Eclipses des Satellites de Jupiter, les Conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables, les

les Cartes des Païs qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les Eclipſes Solaires.

Il parut enſuite deux nouveaux Tomes de ces Ephemerides, l'un qui va depuis 1726 juſqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 juſqu'en 1750. Cet Ouvrage s'eſt répandu, s'eſt rendu néceſſaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Aſtronomie. Nos Miſſionnaires de la Chine s'en ſervent pour prouver aux Chinois le génie Européen, qu'ils ont bien de la peine à croire égal ſeulement au leur. Ils devroient, à la vérité, par beaucoup de circonſtances particulieres, avoir un grand avantage ſur nous en fait d'Aſtronomie, juſque-là ils auront raiſon, mais cela même leur donneroit enſuite un extrême deſavantage dans le parallele qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatiguante compoſition de ſes Ephemerides. Cependant il a certainement reçû des ſecours qu'il a diſſimulés, & on le lui reprocheroit avec juſtice, ſi la raiſon qu'il a eu de les diſſimuler ne ſe préſentoit dès

que l'on ſçait de qui ils venoient. C'étoit de ſes deux Sœurs, qui ont fait la plus grande partie des Calculs de ſes deux premiers Tomes. S'il y a quelque choſe de bien directement oppoſé au caractere des femmes, de celles ſurtout qui ont de l'eſprit, c'eſt l'attention ſans relâche, & la patience invincible que demandent des Calculs très-deſagréables par eux-mêmes, & auſſi longs que deſagréables; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices*, car il faut faire un mot pour elles, brilloient quelquefois dans la Poëſie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une Conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuſe aux Aſtronomes, qu'on avoit déja eſperé inutilement deux Conjonctions pareilles, l'une en 1707, l'autre en 1720 (*a*). Celle-ci fut, comme on le peut aiſément juger, obſervée avec un extrême ſoin par M. Manfredi dans l'Obſervatoire de l'Inſtitut, qui à peine venoit d'être achevé, & dont l'ouverture ſe faiſoit preſque par ce rare & important Phénomene. L'Obſervation fut publiée

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1723, p. 76 & ſuiv.

par ſon Auteur en 1724 avec toutes ſes curieuſes dépendances.

Il fut choiſi en 1726 pour Aſſocié Etranger de cette Académie. Le nombre de ces Etrangers n'eſt que de huit. Certainement tous ceux qui ſeroient dignes de cette place n'y peuvent pas être, mais du moins ceux qui y ſont en doivent être bien dignes. Il fut reçû auſſi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places ſont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces tems-là il ſe fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévûë dans l'Aſtronomie, celle des *Aberrations* ou Ecarts des Etoiles fixes, qui toutes au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours crû, changent de poſition juſqu'à un certain point. Ces Aberrations ont été expoſées plus au long (*a*). Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde Sçavant, M. Manfredi ſe mit à étudier le Ciel plus ſoigneuſement que jamais par rapport à cette nouveauté, qui demandoit les Obſervations les plus aſſiduës, & les

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1737, p. 76.

plus délicates, puiſqu'elle avoit échappé depuis tant de ſiécles à tant d'yeux ſi clairvoyans. Il publia ſur ce ſujet en 1729 un Ouvrage dédié au Cardinal da Via, où il rendoit conte & de ſes Obſervations, & des Concluſions qu'il en tiroit. Il reçut enſuite ce qu'on avoit donné ſoit en Angleterre, ſoit ailleurs, ſur cette même matiere, & il la traita en 1730 dans un nouvel Ouvrage, mais plus court, adreſſé à l'illuſtre M. Leprotti, premier Medecin du Pape.

On crut d'abord que l'Aberration des Fixes, qui certainement n'eſt qu'apparente, viendroit de ce que la Terre change de diſtance à l'égard des Fixes par ſon mouvement annuel, & ç'eût été-là une démonſtration complette & abſoluë de ce mouvement. Les Italiens qui n'oſent le reconnoître, ſe ſeroient abſtenus de toucher à ce ſujet, & l'embarras, où ils ſe trouvent ſi ſouvent dans l'Aſtronomie Phiſique, en auroit conſiderablement agmenté. Mais heureuſement l'Aberration mieux obſervée n'étoit point telle que le mouvement de la Terre la demandoit, & M. Manfredi s'engagea ſans crainte dans cette recherche. M. Bradley, cé-

lebre Philoſophe Anglois, trouva enfin un Siſtême de l'Aberration très-ingénieux, & peut-être auſſi vraiſemblable, où, à la vérité, le mouvement annuel de la Terre entroit encore, mais néceſſairement combiné avec le mouvement ſucceſſif de la Lumiere, découvert ou propoſé, il y a déja du tems par MM. Roemer & Caſſini. M. Manfredi ſit bien encore, ainſi qu'il le devoit, quelque legere réſiſtance à ce Siſtême, mais il n'en imagina pas d'autre. Il s'en ſervit comme s'il l'eût embraſſé avec plus de chaleur, & n'en prouva que mieux la néceſſité de s'en ſervir.

En 1736 il donna un Ouvrage ſur la Méridienne de S. Petrone, ſa premiere Ecole d'Aſtronomie. Elle avoit beſoin de quelques réparations, que l'Etat voulut bien faire. On lui en donna la direction, & l'on conta bien que c'étoit plus que ſa propre affaire.

Il étoit trop fidele à tous ſes engagemens, pour ne ſe pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires, dont l'un eſt dans le Volume de 1734 (a), l'autre dans celui

(a) Voyés l'Hiſt. p. 59 & ſuiv.

de 1738 (*a*), tous deux d'une fine & subtile Astronomie. On y voit le grand Astronome bien familier avec le Ciel, & on y sent l'Homme d'esprit, qui sçait penser par lui-même.

L'Académie dut lui sçavoir d'autant plus de gré de ces deux Ecrits, que dans ce tems-là il étoit surchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini mort en 1729 (*b*) avoit laissé une grande quantité d'Observations Astronomiques & Geographiques dans un desordre, & dans une confusion dont la seule vûë effrayoit, & faisoit desesperer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zele pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illustre Compatriote; il parvint à faire un choix, qui fut bien reçû du Public. Il avoit toujours conservé la fatiguante Surintendance des Eaux du Bolonnois, mais de plus, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoissance d'un different du Ferrarois avec l'Etat de Venise, & rejetta sur lui un fardeau de la même espece que celui qu'il portoit déja avec tant de peine. Il fut accablé de vieux Titres &

(*a*) Voyés l'Hist. p. 75 & suiv.
(*b*) Voyés l'Hist. p. 102 & suiv.

d'Actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de Cartes anciennes & modernes, & enfin en 1735 le réſultat de ſes recherches fut imprimé à Rome.

Dans cette affaire du Ferrarois, auſſi-bien que dans le débroüillement des Papiers de M. Bianchini, on retrouve encore ſes deux Sœurs, qui lui furent infiniment utiles, ſur-tout pour toute la manœuvre deſagréable de ces ſortes de travaux. Avec beaucoup d'eſprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit preſque une entiere privation d'eſprit.

Sans ce ſecours domeſtique il ne fût jamais vénu à bout de tout ce qu'il fit dans les 5 ou 6 dernieres années de ſa vie, pendant leſquelles il fut tourmenté de la Pierre. Il ſoutint ce malheureux état avec tant de courage qu'à peine ſa gayeté naturelle en fut alterée. Quelquefois au milieu de quelque diſcours plaiſant qu'il avoit commencé, car il réüſſiſſoit même ſur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques momens il reprenoit tranquillement le fil de ſon diſcours, & juſqu'au viſage qui y convenoit. J'ai oüi dire

cette même particularité de notre grand Poëte Burleſque, mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai, il eût perdu ſon principal mérite dans le monde, s'il eût ceſſé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laiſſant que de moindres intervales de repos, & enfin après 18 jours de douleurs continuelles, il mourut le 15 Février 1739, non pas ſeulement avec la conſtance d'un Philoſophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son Corps fut accompagné à la ſépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs Préſidens de l'Inſtitut de Bologne, par les Profeſſeurs de cet Inſtitut, & par les deux Univerſités d'Ecoliers. L'Italie & l'Angleterre ſçavent rendre aux Hommes illuſtres les honneurs funebres.

Il avoit une taille médiocre, aſſés d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de phiſionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de ſon viſage. Il n'étoit ni ſauvage comme Mathématicien, ni fantaſque comme Poëte. Il aimoit fort, ſur-tout dans ſa jeuneſſe, les plaiſirs de la Table, & pour être exemt de toute contrainte, il

ne

ne les vouloit qu'avec ſes Amis. Ce n'eſt pas qu'il n'obſervât dans la ſociéte toutes les regles de la politeſſe, tout le cérémonial Italien plus rigoureux que le nôtre; il y étoit même d'autant plus attentif qu'il ſe ſentoit plus porté à y manquer, par le peu de cas qu'il en faiſoit naturellement; mais enfin il valoit encore mieux éviter les occaſions qui rendoient néceſſaires ces faux reſpects, & ces frivoles déférences. Auſſi étoit-il plus incommodé qu'honoré des viſites ou de gens de marque ou d'Etrangers que ſon nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politeſſe, il la poſſédoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la converſation, ce qui aſſurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de ſe taire, plutôt que de relever des erreurs ſous prétexte d'inſtruction. Il eſt fort douteux qu'on inſtruiſe, & il eſt ſûr qu'on choquera. Un ſentiment contraire au ſien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faiſoit craindre de s'être trompé, au lieu que d'ordinaire on

commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppose à nous, & on se met hors d'état de revenir à la raison. Personne ne sentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit presque jusqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela est qu'il avoit sincerement peu d'opinion de lui-même, disposition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Confrairie qui assiste, console les Criminels que l'on conduit au supplice. Il n'en put faire son devoir que très-rarement, & il en souffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour toujours. Les fonctions de la compassion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compassion.

Avec une ame si tendre, il ne pouvoit manquer d'être bienfaisant, officieux, libéral autant que sa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agissoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude sur la quantité, il aimoit mieux courir le risque de payer trop que trop peu.

Les qualités de son cœur ont fait l'effet qu'elles devoient, il a été généralement aimé, & nous pouvons nous contenter d'un exemple qui certaine-

ment ſuffira, il s'eſt vû honoré de l'amitié de M. le Cardinal Lambertini ſon Archevêque, Prélat d'un mérite rare, & qui a un grand nom juſque dans les Lettres. On donne ſouvent des loüanges à de grands Hommes par pure eſtime, mais à celles que j'ai entendu donner à M. Manfredi, j'ai toujours remarqué qu'on y ajoûtoit un ſentiment d'affection beaucoup plus flateur.

ELOGE
DE MONSIEUR
DU FAY.

CHARLES-FRANÇOIS DE CISTERNAI DU FAY nâquit à Paris le 14 Septembre 1698 de Charles-Jerôme de Cisternai, Chevalier, & de Dame Elisabeth Landais d'une très-ancienne Famille originaire de Touraine. Celle des Cisternai étoit noble, & avoit fait profession des Armes sans discontinuation depuis la fin du quinziéme siécle. Elle pourroit se parer de quelque ancienne alliance avec une Maison souveraine d'Italie, mais elle se contente de ce qu'elle est naturellement, sans rechercher d'illustration forcée.

L'Ayeul paternel de M. du Fay mourut Capitaine des Gardes de M. le Prince de Conty frere du Grand Condé. Il avoit servi long-tems dans le Regiment de ce Prince, & quoi qu'homme de Guerre, il s'entêta de la Chimie, dans

le deſſein, à la vérité, de parvenir au grand Œuvre. Il travailla beaucoup, dépenſa beaucoup, avec le ſuccès ordinaire.

Le pere de M. du Fay étant Lieutenant aux Gardes eut une Jambe emportée d'un coup de Canon au Bombardement de Bruxelles en 1695; il n'en quitta pas le Service, il obtint une Compagnie dans le Regiment des Gardes, mais il fut obligé à y renoncer par les incommodités qui lui ſurvinrent, & par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les Lettres, & elles furent ſa reſſource. Il s'adonna à la curioſité en fait de Livres, curioſité qui ne peut qu'être accompagnée de beaucoup de connoiſſances, agréables pour le moins. Il rechercha avec ſoin les Livres rares en tout genre, les belles éditions de tous les Païs, les Manuſcrits qui avoient quelque mérite outre celui de n'être pas imprimés, & ſe fit à la fin une Bibliotheque bien choiſie & bien aſſortie, qui alloit bien à la valeur de 25000 écus. Ainſi il ſe trouva dans Paris un Capitaine aux Gardes en commerce avec tous les fameux Libraires de l'Europe, ami des

plus illuſtres Sçavans, mieux fourni que la plupart d'entre eux des Inſtrumens de leur Profeſſion, plus inſtruit d'une infinité de particularités qui la regardoient.

Lorſque M. du Fay vint au monde, ſon Pere étoit déja dans ce nouveau genre de vie. Les Enfans, & ſur-tout les Enfans de condition, n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur, qui dans une eſpece de Réduit ſéparé leur enſeigne une Langue ancienne, dont le reſte de la Maiſon fait peu de cas. Dès que M. du Fay eut les yeux ouverts, il vit qu'on eſtimoit les Sçavans, qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions, qu'on ſe faiſoit un honneur de les connoître, & de ſçavoir ce qu'ils avoient penſé, & tout cela ſans préjudice, comme on le peut bien croire, du ton & des diſcours militaires, qui devoient toujours dominer chés un Capitaine aux Gardes. Cet Enfant, ſans qu'on en eût expreſſément formé le projet, fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres, preſque comme les anciens Romains.

Le ſuccès de l'éducation fut à ſouhait. Dès l'âge de 14 ans, en 1712, il

entra Lieutenant dans le Regiment de Picardie, & à la Guerre d'Eſpagne en 1718 il ſe trouva aux Siéges de Saint Sebaſtien & de Fontarabie, où il ſe fit de la réputation dans ſon Métier, & ce qui devoit encore arriver plus ſurement, des Amis, car dans une ſeule Campagne il pouvoit manquer d'occaſions de paroître, mais non pas d'occaſions de plaire à ceux avec qui il avoit à vivre.

Pour remplir ſes deux vocations, il ſe mit dans ces tems-là à étudier en Chimie. Peut-être le ſang de cet Ayeul, dont nous venons de parler, agiſſoit-il en lui, mais il ſe trouva corrigé dans le Petit-Fils qui n'aſpira jamais au grand Œuvre. Il avoit une vivacité qui ne ſe ſeroit pas aiſément contentée des ſpéculations pareſſeuſes du Cabinet, elle demandoit que ſes mains travaillaſſent auſſi-bien que ſon eſprit.

Il eut une occaſion agréable d'aller à Rome, il s'agiſſoit d'y accompagner M. le Cardinal de Rohan, dont il étoit fort connu & fort goûté. Tout le mouvement néceſſaire pour bien voir Rome, pour en examiner le détail immenſe, ne fut que proportionné à ſon ardeur

de sçavoir, & aux forces que lui fournissoit cette ardeur. Il devint Antiquaire en étudiant les superbes débris de cette Capitale du Monde, & il en rapporta ce goût de Médailles, de Bronzes, de Monumens antiques, où l'érudition semble être embellie par je ne sçai quoi de noble qui appartient à ces sortes de sujets.

Apparemment il avoit eu en vûë dans ses études Chimiques une place de Chimiste de l'Académie des Sciences. Il y parvint en 1723, & quoique Capitaine dans Picardie, il l'emporta sur des Concurrens, qui par leur état devoient être plus Chimistes que lui.

Sa constitution étoit aussi foible que vive, & sa promte mort ne l'a que trop prouvé. Tout le monde prévoyoit une longue Paix, fort contraire à l'avancement des gens de Guerre. Plus il connoissoit l'Académie, plus il aimoit ses occupations, & plus il se convainquoit en même-tems qu'elles demandoient un homme tout entier, & le méritoient. Toutes ces considerations jointes ensemble le déterminerent à quitter le Service, & il ne fut plus qu'Académicien.

Il le fut si pleinement, qu'outre la Chimie, qui étoit la Science dont il tiroit son titre particulier, il embrassa encore les cinq autres, qui composent avec elle l'objet total de l'Académie, l'Anatomie, la Botanique, la Geometrie, l'Astronomie, la Méchanique. Il ne les embrassoit pas toutes avec la même force, dont chacune en particulier est embrassée par ceux qui ne s'attachent qu'à elle, mais il n'y en avoit aucune qui lui fût étrangere, aucune chés laquelle il n'eût beaucoup d'accès, & qu'il n'eût pû se rendre aussi familiere qu'il eût voulu. Il est jusqu'à présent le seul qui nous ait donné dans tous les six genres des Mémoires que l'Académie a jugés dignes d'être présentés au Public ; peut-être s'étoit-il proposé cette gloire sans oser trop s'en déclarer. Il est toujours sûr que depuis sa réception il ne s'est passé aucune année où il n'ait fait parler de lui dans nos Histoires, & qu'aucun nom n'y est plus souvent répeté que le sien.

Dans ce que nous avons de lui, c'est la Phisique Expérimentale qui domine. On voit dans ses Opérations toutes les attentions délicates, toutes les ingé-

nieuſes adreſſes, toute la patience opiniâtre, dont on a beſoin pour découvrir la Nature, & ſe rendre maître de ce Protée, qui cherche à ſe dérober en prenant mille formes différentes. Après avoir débuté par le Phoſphore du Barometre (*a*), par le Sel de la Chaux inconnu juſque-là aux Chimiſtes (*b*), il vint à des recherches nouvelles ſur l'Aiman (*c*), & enfin, car nous accourciſſons le dénombrement, à la matiere qu'il a le plus ſuivie, & qui le méritoit le mieux, à l'Electricité (*d*).

Il l'avoit priſe des mains de M. Gray célebre Philoſophe Anglois qui y travailloit. Loin que M. Gray trouvât mauvais qu'on allât ſur ſes briſées, & prétendît avoir un privilege excluſif pour l'Electricité, il aida de ſes lumieres M. du Fay, qui de ſon côté ne fut pas ingrat, & lui donna auſſi des vûës. Ils s'éclairerent, ils s'animerent mutuellement, & arriverent enſemble à

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1723, p. 13.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1724, p. 39.
(*c*) Voyés les Hiſt. de 1728, p. 1, de 1730, p. 1, & de 1731, p. 15.
(*d*) Voyés les Hiſt. de 1733, p. 4, de 1734, p. 1, de 1737, p. 1.

des découvertes si surprenantes & si inouïes, qu'ils avoient besoin de s'en attester, & de s'en confirmer l'un à l'autre la vérité; il falloit, par exemple, qu'ils se rendissent réciproquement témoignage d'avoir vû l'Enfant devenu lumineux pour avoir été électrisé. Pourquoi l'exemple de cet Anglois & de ce François, qui se sont avec tant de bonne foi & si utilement accordés dans une même recherche, ne pourroit-il pas être suivi en grand par l'Angleterre & par la France? Pourquoi s'éleve-t-il entre les deux Nations des jalousies, qui n'ont d'autre effet que d'arrêter, ou au moins de retarder le progrès des Sciences?

La réputation de M. du Fay sur l'art de bien faire les Expériences de Physique, lui attira un honneur particulier. Le Roi voulut qu'on travaillât à un Reglement, par lequel toutes sortes de Teintures tant en Laine qu'en Soye seroient soumises à certaines épreuves, qui feroient juger de leur bonté, avant qu'on les reçût dans le Commerce. Le Conseil crut ne pouvoir mieux faire que de nommer M. du Fay pour examiner par des Opérations Chimiques,

& déterminer quelles devoient être ces Epreuves. L'Arrêt du Conseil est du 12 Février 1731. De-là est venu un Mémoire que M. du Fay donna en 1737 (*a*) sur le mêlange de quelques Couleurs dans la Teinture. Toutes les Expériences dont il avoit besoin sont faites, & on les a trouvées mises en un Corps, auquel il manque peu de chose pour sa perfection.

Nous avons fait dans l'Eloge de feu M. Fagon en 1718 (*b*) une petite Histoire du Jardin Royal des Plantes. *Comme la Surintendance en étoit attachée à la place de premier Medecin*, avons-nous dit en ce tems-là, *& que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante, un premier Medecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé ce Jardin, & heureusement l'avoit assés négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir.* Il étoit arrivé précisément la même chose une seconde fois & par la même raison en 1732, à la mort d'un autre premier Medecin. Ce n'est pas que d'excellens Professeurs en Botanique, que MM. de

(*a*) Voyés l'Hist. de 1737.
(*b*) Page 94 & suiv.

Juſſieu n'euſſent toujours fait leurs Leçons avec la même aſſiduité, & d'autant plus de zele, que leur Science, qui n'étoit plus ſoutenue que par eux, en avoit plus de beſoin, mais enfin toutes les influences favorables, qui ne pouvoient venir que d'en-haut, manquoient abſolument, & tout s'en reſſentoit, les Plantes étrangeres s'amaigriſſoient dans des Serres mal entretenuës & qu'on laiſſoit tomber; quand ces Plantes avoient péri, c'étoit pour toujours, on ne les renouvelloit point, on ne réparoit pas même les breches des Murs de clôture, de grands Terreins demeuroient en friche.

Tel étoit l'état du Jardin en 1732. La Surintendance alors vacante par la mort du premier Medecin fut ſupprimée, & le premier Medecin déchargé d'une fonction qu'effectivement il ne pouvoit guere exercer, comme il l'eût fallu, à moins que d'avoir pour les Plantes une paſſion auſſi vive que M. Fagon. La direction du Jardin fut jugée digne d'une attention particuliere & continuë, & le Roi la donna ſous le nom d'Intendance à M. du Fay. Elle ſe trouva auſſi-bien que l'Académie des

Sciences dans le département de la Cour & de Paris, qui est à M. le Comte de Maurepas, & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer en quelque sorte avec elle.

M. du Fay n'étoit pas Botaniste comme MM. de Jussieu, mais il le devint bien-tôt avec eux autant qu'il étoit nécessaire. Ils gémissoient sur les ruines de ce Jardin qu'ils habitoient, & ne desiroient pas moins ardemment que lui de les voir relevées. Ils le mirent au fait de tout, ne se réserverent rien de leurs connoissances les plus particulieres, lui donnerent les conseils qu'ils auroient pris pour eux-mêmes, & cette bonne intelligence qui subsista toujours entre eux, ne leur fut pas moins glorieuse qu'utile aux succès. L'Angleterre & la Hollande ont chacune un Jardin des Plantes, M. du Fay fit ces deux voyages, & celui d'Angleterre avec M. de Jussieu le cadet, pour voir des exemples, & prendre des idées dont il profiteroit, & sur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de Plantes. D'abord ce commerce étoit à notre desavantage, nous étions dans la né-

ceſſité humiliante ou d'acheter, ou de recevoir des préſens, mais on en vint dans la ſuite à faire des échanges avec égalité, & même enfin avec ſupériorité. Une choſe qui y contribua beaucoup, ce fut une autre correſpondance établie avec des Medecins ou des Chirurgiens, qui ayant été inſtruits dans le Jardin par MM. de Juſſieu, alloient de-là ſe répandre dans nos Colonies.

A meſure que le nombre des Plantes augmentoit par la bonne adminiſtration, on conſtruiſoit de nouvelles Serres pour les loger, & à la fin ce nombre étant augmenté de ſix ou ſept mille eſpeces, il fallut juſqu'à une cinquiéme Serre. Elles ſont conſtruites de façon à pouvoir repréſenter differens Climats, puiſqu'on veut y faire oublier aux différentes Plantes leurs Climats naturels, les degrés de chaleur y ſont conduits par nuances depuis le plus fort juſqu'au temperé, & tous les raffinemens que la Phiſique moderne a pû enſeigner à cet égard ont été mis en pratique. De plus M. du Fay avoit beaucoup de goût pour les choſes de pur agrément, & il a donné à ces petits Edifices toute l'élégance, que le ſé-

rieux de leur deſtination pouvoit permettre.

A la fin il étoit parvenu à faire avoüer unanimement aux Etrangers que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe, & ſi l'on fait reflexion que le prodigieux changement qui y eſt arrivé s'eſt fait en 7 ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entrepriſe doit avoir été menée avec une extrême vivacité. Auſſi étoit-ce-là un des grands talens de M. du Fay. L'activité toute oppoſée qu'elle eſt au génie qui fait aimer les Sciences & le Cabinet, il l'avoit tranſportée de la Guerre à l'Académie.

Mais toute l'activité poſſible ne lui auroit pas ſuffi pour exécuter en ſi peu de tems tous ſes deſſeins ſur le Jardin, en n'y employant que les fonds deſtinés naturellement à cet établiſſement, il falloit obtenir, & obtenir ſouvent des graces extraordinaires de la Cour. Heureuſement il étoit fort connu des Miniſtres, il avoit beaucoup d'accès chés eux, & une eſpece de liberté & de familiarité, à laquelle un homme de Guerre ou un homme du Monde parviendra plus aiſément qu'un ſimple Académicien.

Académicien. De plus il ſçavoit ſe conduire avec les Miniſtres, préparer de loin ſes demandes, ne les faire qu'à propos, & lorſqu'elles étoient preſque déja faites, eſſuyer de bonne grace les premiers refus, toujours à peu près infaillibles, ne revenir à la charge que dans des momens bien ſereins, bien exemts de nuages; enfin il avoit le don de leur plaire, & c'eſt déja une grande avance pour perſuader, mais ils ſçavoient auſſi qu'ils n'avoient rien à craindre de tout ſon art, qui ne tendoit qu'à des fins utiles au Public, & glorieuſes pour eux-mêmes.

Il étoit quelquefois obligé d'aller au-delà des ſommes qu'on lui avoit accordées, & il n'héſitoit pas à s'engager dans des avances aſſés conſidérables. Sa confiance n'a pas été trompée par ceux qu'elle regardoit, mais elle pouvoit l'être par des évenemens imprévûs. Il riſquoit, mais pour ce Jardin qui lui étoit ſi cher.

Devons-nous eſperer qu'on nous croye, ſi nous ajoûtons que tout occupé qu'il étoit & de l'Académie & du Jardin, il l'étoit encore dans le même tems d'une affaire de nature toute dif-

férente, très-longue, très-embarrassée, très-difficile à suivre, dont la seule idée auroit fait horreur à un homme de Lettres, & qui auroit été du moins un grand fardeau pour l'homme le plus exercé, le plus rompu aux manœuvres du Palais & de la Finance tout ensemble? M. Landais Trésorier général de l'Artillerie mourut en 1729, laissant une succession modique pour un Trésorier, & qui étoit d'ailleurs un Chaos de Contes à rendre, une Hidre de discussions renaissantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la Mere de M. du Fay & trois Sœurs qu'elle avoit, & il fut lui seul chargé de quatre Procurations, seul à débrouiller le Chaos & à combattre l'Hidre. Malgré toute son activité naturelle, qui lui fut alors plus nécessaire que jamais, il ne put voir une fin qu'au bout de dix années, les dernieres de sa vie, & on assure que sans lui les quatre Héritieres n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il est vrai que la réputation d'honneur & de probité que son Oncle avoit laissée, & celle qu'il avoit acquise lui-même, durent lui servir dans des occasions où il s'agissoit de fi-

delité & de bonne-foi, mais cela ne va pas à une épargne considérable des soins ni du tems. Cette grande affaire ne souffrit point de son attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne souffrirent d'une si violente distraction. Il concilioit tout, & multiplioit le tems par l'industrie singuliere avec laquelle il sçavoit le distribuer. Les grands plaisirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heures.

Comme on sçavoit que l'on ne pouvoit trop occuper M. du Fay, on l'avoit admis depuis environ deux ans aux Assemblées de la grande Police, composées des premiers Magistrats de Paris, qu'on tient toutes les semaines chés M. le premier Président. Là il étoit consulté sur plusieurs choses qui intéressoient le Public, & pouvoient se trouver comprises dans la variété de ses connoissances. Il étoit presque le seul qui quoiqu'étranger à ces respectables Assemblées, y fut ordinairement appellé.

Son dernier travail pour l'Académie, qui quoiqu'il ne soit pas entierement

fini eſt en état d'être annoncé ici, & peut être publié, a été ſur le Criſtal de Roche & celui d'Iſlande. Ces Criſtaux, ainſi que pluſieurs autres Pierres tranſparentes, ont une double réfraction, qui a été connuë de MM. Bartholin, Huguens & Newton, & dont ils ont tâché de trouver la meſure, & d'expliquer la cauſe. Mais ni leurs meſures ne ſont exactes, ni leurs explications exemtes de grandes difficultés. Il étoit arrivé par un grand nombre d'expériences à une meſure juſte & à des faits généraux, qui du moins pouvoient tenir lieu de principes, en attendant la premiere cauſe Phiſique encore plus générale.

Il avoit découvert, par exemple, que toutes les Pierres tranſparentes, dont les Angles ſont droits, n'ont qu'une ſeule réfraction, & que toutes celles dont les Angles ne ſont pas droits en ont une double, dont la meſure dépend de l'inclinaiſon de leurs Angles.

Il tomba malade au mois de Juillet dernier, & dès qu'on s'apperçut que c'étoit la petite Vérole, il ne voulut point attendre qu'on vînt avec des tours préparés lui parler de la mort ſans

en prononcer le nom, il s'y condamna lui-même pour plus de sureté, & demanda courageusement ses Sacremens qu'il reçut avec une entiere connoissance.

Il fit son Testament dont c'étoit presque une partie qu'une Lettre qu'il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui succeder dans l'Intendance du Jardin Royal. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il souhaitoit que cette place fût toujours unie, & le choix de M. de Buffon qu'il proposoit étoit si bon que le Roi n'en a pas voulu faire d'autre.

Il mourut le 16 Juillet après 6 ou 7 jours de Maladie.

Par son Testament il donne au Jardin Royal une collection de Pierres précieuses, qui fera partie d'un grand Cabinet d'Histoire Naturelle, dont il étoit presque le premier Auteur, tant il lui avoit procuré par ses soins d'augmentation & d'embellissement. Il obtint même que le Roi y fît transporter ses Coquilles.

L'Exécuteur Testamentaire choisi par M. du Fay est M. Hellot, Chimiste

de cette Académie. Toujours le Jardin Royal, toujours l'Académie, autant qu'il étoit poſſible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ſon Teſtament, c'eſt d'avoir fait Madame ſa Mere ſa Legataire univerſelle. Jamais ſa tendreſſe pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point diſcuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages; ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, & l'autre en étoit ſincerement perſuadé. Quoique ce Fils ſi occupé eût beſoin de divertiſſemens, quoiqu'il les aimât, quoique le monde où il étoit fort répandu, lui en offrît de toutes les eſpeces, il ne manquoit preſque jamais de finir ſes journées par aller tenir compagnie à ſa Mere avec le petit nombre de perſonnes qu'elle s'étoit choiſies. Il eſt vrai, car il ne faut rien outrer, que les gens naturellement doux & gais comme il l'étoit, n'ont pas beſoin de plaiſirs ſi vifs, mais ne court-on pas ſouvent à ces plaiſirs-là ſans en avoir beſoin, & par la ſeule raiſon que d'autres y courent? La raiſon du devoir & de l'amitié, plus puiſſante ſur lui, le retenoit.

Il étoit extrêmement connu, & per-

fonne ne l'a connu qui ne l'ait regreté. Je n'ai point vû d'Eloge funebre, fait par le Public, plus net, plus exemt de reſtrictions & de modifications que le ſien. Auſſi les qualités qui plaiſoient en lui étoient préciſément celles qui plaiſent le plus généralement, des mœurs douces, une gayeté fort égale, une grande envie de ſervir & d'obliger, & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de ſçavoir, d'aucune malignité ni déclarée ni envelopée. On ne pouvoit pas regarder ſon extrême activité comme l'inquiétude d'un homme qui ne cherchoit qu'à ſe fuir lui-même par les mouvemens qu'il ſe donnoit au-dehors, on en voyoit trop les principes honorables pour lui, & les effets ſouvent avantageux aux autres.

L'Académie a été plus touchée de ſa mort que le reſte du Public. Quoiqu'occupée des Sciences les plus élevées au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, elle ne laiſſe pas d'avoir des beſoins & des intérêts, pour ainſi dire, temporels, qui l'obligent à négocier avec des hommes, & ſi elle n'y employoit que des Agens qui ne

ſçuſſent que la Langue qu'elle parle, elle ne ſeroit pas ſi bien ſervie par eux, que par d'autres qui parleroient & ſa Langue & celle du monde. M. du Fay étoit une eſpece d'Amphibie, propre à vivre dans l'un & l'autre Element, & à les faire communiquer enſemble. Jamais il n'a manqué l'occaſion de parler ou d'agir pour l'Académie, & comme il étoit par-tout, elle étoit ſure d'avoir par-tout un Agent habile & zelé, ſans même qu'il eût été chargé de rien. Mais ce qu'elle ſent le plus, c'eſt d'avoir perdu un Sujet déja diſtingué par ſes talens, deſtiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de ſa courſe.

Fin du VIe & dernier Volume.

TABLE

TABLE DES ELOGES

Contenus dans ce VIe Volume.

Eloge de Monſieur de la Hire.	page 1
Eloge de M. de la Faye.	27
Eloge de M. Fagon.	34
Eloge de M. l'Abbé de Louvois.	47
Eloge de M. de Montmort.	54
Eloge de M. Rolle.	74
Eloge de M. Renau.	87
Eloge de M. le Marquis de Dangeau.	122
Eloge de M. des Billettes.	135
Eloge de M. d'Argenſon.	141
Eloge de M. Couplet.	159
Eloge de M. Mery.	168
Eloge de M. Varignon.	182
Eloge du Czar Pierre I.	203
Eloge de M. Littre.	248
Eloge de M. Hartſoëker.	262
Eloge de M. Deliſle.	294
Eloge de M. de Malézieu.	314
Eloge de M. Neuton.	327
Eloge du P. Reyneau.	368
Eloge de M. le Maréchal de Tallard.	376
Eloge du P. Sebaſtien Truchet, Carme.	384
Eloge de M. Bianchini.	401
Eloge de M. Maraldi.	428
Eloge de M. de Valincourt.	437
Eloge de M. du Verney.	448
Eloge de M. le Comte de Marſigli.	465
Eloge de M. Geoffroy.	487
Eloge de M. Ruyſch.	501

Eloge de M. le Président de Maisons. 519
Eloge de M. Chirac. 524
Eloge de M. le Chevalier de Louville. 545
Eloge de M. de Lagny. 557
Eloge de M. de Reſſons. 572
Eloge de M. Saurin. 579
Eloge de M. Boerhaave. 601
Eloge de M. Manfredi. 624
Eloge de M. du Fay. 652

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oeuvres de Monſieur de Fontenelle*; & je ne doute point que le Public ne reçoive avec un nouveau plaiſir le Recueil complet des Ouvrages d'un Auteur qui écrit avec autant de politeſſe que d'eſprit, & qui embellit le Sçavoir par l'enjouement des Graces. A Paris, ce 29 Août 1759. *Signé*, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre très-cher & bien amé le Sieur DE FONTENELLE, l'un des Quarante, tant de notre Académie Françoiſe, que de notre Académie Royale des Inſcriptions, & de la Société Royale de Londres, & Secretaire de notre Académie Royale des Sciences, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant donné au Public, en vertu de nos Lettres de Privilege que nous lui avons ci-devant accordées pour l'impreſſion de *divers Ouvrages de ſa compoſition*, leſquels ont été bien reçûs, & dont il deſireroit donner une nouvelle Edition; mais comme le tems porté par leſdites Lettres eſt prêt à expirer, il nous au-

roit très-humblement fait supplier de lui en accorder la continuation sur ce nécessaire ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-Scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant donner audit Sieur DE FONTENELLE les marques d'estime que méritent ses talens & son sçavoir, & le récompenser du zele qu'il nous témoigne avoir pour l'utilité publique à nous procurer des Livres dont les éditions & la lecture ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des Sciences & des Belles-Lettres, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer *toutes les Oeuvres de sa composition*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, Païs, Terres & Seigneuries de notre obéïssance, pendant le tems & espace de vingt années consécutives, à conter du jour de l'expiration du précédent Privilege. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages de sadite composition, ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chan-

celier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitiéme jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'AI cedé & transporté le présent Privilege à Bernard Brunet, Libraire à Paris, pour en joüir à mon lieu & place, pour toujours, lui & ses ayans causes, même au cas d'augmentation, ou autrement. Fait à Paris, ce premier Octobre 1739. FONTENELLE.

Registré ensemble la Cession ci-derriere sur le Registre Dix de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 291, *fol.* 279, *conformément au Reglement de* 1723, *qui fait défense*, *Art.* 4, *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir huit Exemplaires à ladite Chambre Royale & Syndicale, prescrits par l'Art.* 108 *du même Reglement. A Paris, le* 8 *Octobre* 1739. Signé, LANGLOIS, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils. 1742.